

34-2

606 vol



REVUE
DE PARIS.



REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES
DE LA REVUE DU XIX^e SIÈCLE.

—
TOME HUITIÈME.

—
AOUT 1859.
—

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—
1859

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

FLORITA.



I.

Un soir d'été de l'année 1641, plusieurs cavaliers descendaient ensemble les allées du Prado et marchaient vers la rue d'Alcala en s'entretenant d'un événement qui préoccupait fort la cour de Philippe IV et le public de la ville de Madrid. La conversation était très-animée ; il n'était question cependant ni de la révolte des Catalans, ni de la révolution qui venait de mettre le duc de Bragance sur le trône de Portugal ; il s'agissait tout simplement d'une troupe chantante récemment arrivée d'Italie, et qui, la veille, avait eu l'honneur de jouer devant le roi. Les oisifs de la ville et de la cour ne parlaient que de la *prima donna*, et on s'annonçait mutuellement comme une grande nouvelle que les Italiens étaient engagés pour six mois au théâtre de la Cruz.

— Par saint Jacques ! s'écria l'un des admirateurs les plus passionnés de ces chanteurs étrangers et de cette musique exotique, je ne crois pas qu'il y ait en paradis de plus beaux concerts ! j'ai entendu plus de cent oratorios, non-seulement dans la chapelle du roi, mais encore dans toutes les cathédrales d'Espagne ; et je maintiens que, parmi cette multitude de chantres, il n'y en a pas un dont la voix puisse être comparée à celle de Marino, le *gracioso*.

— Et moi ! dit un autre avec feu , je soutiens qu'il n'y a pas en Espagne et dans le reste du monde une voix comme celle de la Magdalena ; quel éclat ! quelle agilité ! quels sont limpides et perlés ! C'est comme une pluie de paillettes , un feu d'artifice musical. Sainte Cécile devait chanter ainsi ; j'étais en extase , j'étais au ciel ; vive la Magdalena ! la première cantatrice du monde !

— Vive la Magdalena ! répéta la troupe avec enthousiasme.

Alors un cavalier qui jusque-là avait écouté en hochant la tête et dont personne n'avait remarqué les signes de désapprobation tacite , s'arrêta et dit brusquement :

— Mais elle ne chante ni ne chantera jamais en espagnol !

— Comment ! qui vous l'a dit , don Pedro ? s'écria-t-on tout d'une voix.

— Elle-même, messeigneurs, elle-même, ce matin, quand je suis allé lui offrir un rôle dans le petit opéra dont j'ai fait hier les paroles, et que don Blas Minco va mettre en musique.

— Comment ! elle a refusé un rôle fait par l'auteur de tant de chefs-d'œuvre ?

— Eh ! oui , elle l'a refusé , elle m'a déclaré qu'elle ne chanterait jamais que des paroles italiennes , des airs italiens , et cela d'un ton fier et superbe , comme une reine sûre de son empire. Vous l'avez dit : elle est la première cantatrice du monde ; or c'est une puissance souveraine qu'un talent sans égal , et tout doit plier devant ses arrêts.

A ces mots , prononcés avec une certaine ironie , le cavalier salua du geste ses compagnons , comme s'il ne se souciait pas de suivre la discussion que ses observations allaient soulever , et il se perdit dans une des allées qui descendaient à la porte d'Atocha. La nuit était alors tout à fait venue ; il faisait sombre sous les arbres , et l'on n'y voyait pas à deux pas devant soi. Le cavalier entra dans la ville et suivit lentement les rues solitaires qui avoisinent le couvent de Santa-Isabel ; bien que l'heure fût avancée , la nuit obscure et le quartier mal fréquenté , il allait sans souci des mauvaises rencontres , se parlant à lui-même et parfois s'arrêtant la tête levée comme pour compter les étoiles. A son allure distraite et saccadée , à ses monologues entrecoupés , à son regard en l'air , quiconque l'eût observé aurait deviné à coup sûr que c'était là un amoureux ou un poète. Il

marcha longtemps ainsi sans s'apercevoir qu'il s'égarait dans le plus pauvre quartier de Madrid et qu'il était bien loin de la Plaza-Mayor où il demeurerait. Enfin, revenant tout à coup de ses rêveries et regardant autour de lui comme un homme tombé des nues, il murmura : — Que la glorieuse sainte Vierge me soit en aide ! je crois que j'ai perdu mon chemin !

En ce moment, dix heures sonnèrent dans l'éloignement : le cavalier fit encore quelques pas en hésitant ; il se trouvait dans une espèce de carrefour formé par la jonction de plusieurs ruelles noires et tortueuses entre lesquelles il ne put même reconnaître celle qu'il venait de parcourir. Les maisons étaient hautes et percées de rares fenêtres où se penchaient çà et là quelques rosiers en fleurs ; de loin en loin on apercevait aux étages supérieurs une clarté douteuse qui annonçait qu'on veillait encore dans ces tristes réduits où vivait la population misérable et mendicante de la capitale des Espagnes. Les portes sans serrures de ces espèces de repaires étaient toutes ouvertes, et l'on pouvait pénétrer librement dans les allées sombres, puantes comme les bouches de l'enfer, à l'extrémité desquelles s'allongeait un roide escalier dont les marches inégales n'avaient pas été balayées de mémoire d'homme ; mais quel larron se serait aventuré dans ces barraques dont tout le mobilier ne valait pas vingt réaux ? la pauvreté de ceux qui les habitaient les gardait mieux que les plus solides verroux. A cette heure de la nuit, on eût dit qu'elles étaient désertes, tant le silence qui y régnaient déjà était profond ; on n'entendait pas une voix humaine, pas un soufflé ; seulement, quelque chien de mendiant aveugle aboyait sourdement dans une cave. Une faible lueur scintillait au milieu des ténèbres de la rue ; c'était celle d'un lumignon placé comme un phare à l'angle d'une maison, devant l'image de la Vierge qui, du haut de sa niche, semblait abaisser un regard miséricordieux sur les pauvres passants.

Le cavalier, dévot à Notre-Dame comme tout bon Castillan, tira son chapeau, dit un *Ave Maria* et s'assit sur un banc de pierre en face de la niche, pour reprendre haleine et voir s'il ne restait pas de quoi faire une cigarette dans sa boîte à tabac.

A cette époque, les nuits de Madrid étaient fertiles en événements ; les amoureux et les voleurs tenaient le haut du pavé de-

puis minuit jusqu'au premier angélus, et l'on s'y battait souvent sans que la justice intervînt. Mais dans ce quartier solitaire, il n'y avait ni duels, ni sérénades, et le cavalier ne s'attendait pas à la moindre aventure; il regarda autour de lui comme pour s'orienter dans ces parages inconnus; puis il ramena son manteau sur son épaule et se mit philosophiquement à fumer sa cigarette. Le lumignon, qui donnait en plein sur lui, faisait ressortir sa figure comme un portrait au milieu d'un fond noir, et, certes, il y avait dans son ajustement de quoi tenter des gens moins besogneux que ceux qui habitaient les environs de la *puerta des Embajadores*. Son manteau de fin drap noir de Ségovie laissait apercevoir un justaucorps de soie sur le devant duquel était brodée la croix rouge de Santiago; un petit collet garni de points de Malines retombait sur une chaîne à double rang; au bout de laquelle pendait une médaille de Notre-Dame-de-Guadalupe. Son chapeau de feutres à larges ailes cachait à demi un visage débonnaire, spirituel et fleuri, qui n'annonçait guère que quarante ans. Il était retombé dans ses rêveries, il songeait à la Magdalena qui avait refusé un rôle dans sa pièce; bien qu'il fût d'un naturel bon et facile, il gardait une certaine rancune à la cantatrice, et il roulait dans son esprit des projets de vengeance.

— Eh! eh! il ne serait pas mal de rabattre un peu la superbe de cette reine de théâtre, dit-il en se parlant à lui-même; je veux qu'avant deux mois elle vienne me prier à genoux de lui faire un rôle, et je me laisserai longtemps supplier avant de le lui promettre. Je veux faire une pièce qui fera courir tout Madrid, je veux que, tandis qu'on jouera ma comédie, la troupe italienne chante ses opéras devant les banquettes vides du théâtre de la Crux. Ah! ah! la Magdalena refuse un rôle dans mon *Orphée*; eh bien! nous verrons; elle s'en repentira, ou je ne m'appelle pas Calderon de la Barca!

En ce moment, une musique, qui semblait venir d'une salle basse dont la fenêtre grillée donnait sur la rue, coupa court au monologue du cavalier. On jouait pianissimo d'un instrument à cordes, et ces sons doux et voilés troublaient à peine le silence de la nuit. Après ce prélude, une voix se fit entendre.

— Virgen santissima! murmura Calderon de la Barca en joi-

gnant les mains avec une expression de surprise et de ravissement ; qu'est-ce que ceci ?

Jamais de tels accents n'avaient frappé son oreille ; cette voix, d'une merveilleuse étendue, d'une pureté, d'un éclat sans pareil, s'abandonnait à une capricieuse improvisation et luttait avec l'instrument en répétant les traits qu'une main agile essayait d'abord sur le clavier. Puis, on préluda encore, et la même voix chanta une hymne à la Vierge. Pendant ce lent adagio, Calderon de la Barca s'était rapproché de la maison, et il écoutait, appuyé sur le banc de pierre devant la porte toute grande ouverte ; l'idée de se venger de la Magdalena en faisant une de ces comédies héroïques auxquelles le public allait applaudir tous les jours pendant six mois, était remplacée par une autre idée qui lui souriait bien davantage ; il venait de trouver une rivale à la cantatrice italienne, et il entrevoyait le moyen de faire jouer son *Orphée* sans la Magdalena. Il rôda un moment autour de la maison, ne sachant s'il pourrait la reconnaître le lendemain et fort embarrassé du chemin par lequel il devait s'en aller et revenir ; puis, prenant tout à coup son parti, il entra bravement dans l'allée, et faisant sonner le talon de ses bottines de cuir fauve, il dit à haute voix :

— Holà ? y a-t-il quelqu'un de levé par ici ?

— Qui va là ? cria une voix au fond de l'allée, et un rayon oblique illumina la muraille.

— Un bon gentilhomme, chevalier de Santiago, perdu dans ce labyrinthe et qui cherche le fil qui doit le remettre en bon chemin, répondit Calderon ; s'il y a ici quelque honnête et chrétienne personne, qu'elle se montre au nom du ciel !

Il y eut un silence ; puis, une porte qui donnait au bout de l'allée s'ouvrit, et une femme âgée, fort pauvrement vêtue, parut, sa lampe à la main.

Le cavalier ôta son chapeau et dit poliment : Que Dieu soit avec vous, ma bonne dame ! je me suis égaré dans ce quartier que je ne connais pas, bien que j'habite depuis vingt ans la ville de Madrid ; je ne savais, à qui demander mon chemin ; je ne pensais pas qu'il y eût ici âme qui vive, quand j'ai entendu une voix dont les divins accents m'ont guidé ; est-ce vous qui chantiez ainsi ?

La pauvre femme fit une humble révérence et répondit avec

un sourire empreint tout à la fois de satisfaction et de tristesse ? Non , seigneur , c'est ma fille.

— Elle a , sur mon âme , la plus belle voix que j'aie jamais entendue ! je serais bien aise de revenir pour mieux juger son talent ; je reviendrai demain s'il vous plaît de me dire où je suis et qui vous êtes.

— Seigneur , répondit-elle étonnée et presque tremblante , vous êtes dans la rue de *Mira-al-Sol* , tout près de la porte de *Embajadores*. Je suis une pauvre veuve qui n'a pas le moyen d'habiter un autre quartier que celui-ci , et je m'appelle Ana Muller. Est-ce tout pour votre service ?

— Oui , ma bonne dame , je vois maintenant mon chemin ; vous m'avez tiré d'embarras ; Dieu vous le rende ! répondit-il en la saluant ; à demain. Et il s'en alla.

II.

Le lendemain matin , Calderon de la Barca n'eut pas de peine à se reconnaître au bout de cette longue rue de *Embajadores* où il s'était égaré la veille ; il retrouva la rue de *Mira-al-Sol* , ainsi nommée sans doute par une triste ironie , car on n'y voyait guère le soleil qu'un moment sur le midi , entre les toits délabrés des maisons dont chaque étage débordait comme un auvent l'étage inférieur. Il entra dans la plus vieille et la plus sombre de ces maisons et frappa à la porte vermoulue qui , la veille , s'était ouverte devant lui. Ana Muller parut sur-le-champ ; apparemment elle avait compté jusqu'à un certain point sur cette visite , car elle avait mis sa robe de serge noire et ses grandes coiffes de deuil. C'était une femme d'une physionomie simple et grave ; elle avait dû être belle , mais l'âge et peut-être les soucis et la misère avaient creusé ses joues et sillonné son front de rides profondes. Elle avait l'air humble et timide de quelqu'un qui ne vit pas en contact avec le monde.

— Ma chère dame , dit Calderon , vous voyez que je suis homme de parole ; je vous ai dit hier soir que je reviendrais ; me voici.

— Soyez le bienvenu , seigneur , répondit-elle en l'introduisant dans une salle basse , sombre et démeublée , au fond de

laquelle s'ouvrait une porte fermée par un lambeau de tapisserie. Calderon s'assit sur un vieux fauteuil de cuir qu'Ana Muller avança cérémonieusement, et il regarda autour de lui, un peu étonné de ce qu'il voyait, et de l'accueil que lui faisait cette femme. Le mobilier annonçait une étroite indigence; deux ou trois escabelles étaient rangées devant une table boiteuse, et la vaisselle, étalée sur une planche accrochée au mur, semblait annoncer que dans cette pauvre demeure on jeûnait souvent au pain et à l'eau. Mais, en face de la fenêtre, il y avait un meuble qui n'eût pas déparé le salon d'un grand d'Espagne; c'était un clavecin dont les pieds en colonne torse étaient emboîtés dans des ornements de cuivre et sur la table duquel reluisaient des incrustations de nacre et d'argent.

— Voilà, certes, un magnifique instrument! s'écria Calderon d'un air d'admiration et de surprise.

— C'est le chef-d'œuvre de mon pauvre Muller, dit la vieille femme avec une expression d'orgueil, de tristesse et d'attendrissement, il y a travaillé dix ans de sa vie.

— Votre mari était facteur d'instruments de musique?

— Oui, seigneur, et il était aussi fort bon musicien; tous ceux qui l'ont connu disent qu'il avait un grand génie. Il y a vingt ans qu'il vint ici de son pays, de l'Allemagne, parce qu'on lui avait dit que les artistes prospéraient à Madrid. Effectivement, les commencements ne furent pas mauvais; il travailla pour toutes les églises, ce fut alors que nous nous mariâmes. Mais Muller avait des idées à lui, il inventait, et ses confrères furent jaloux de son talent. On lui suscita une foule de chagrins, et il se découragea; il ne chercha plus l'ouvrage, et l'ouvrage lui manqua; alors nous fûmes bien malheureux.

— Pourtant il travaillait toujours? dit Calderon en tournant les yeux vers l'instrument.

— Oui, il travaillait, il se consolait de notre misère en faisant son chef-d'œuvre.

En disant ces mots, Ana Muller se leva et alla essayer quelques grains de poussière qui ternissaient la table du clavecin; puis elle reprit avec un accent plein de mélancolie :

— Il y a là l'histoire de notre vie pendant dix ans! chacun de ces ornements, chaque pièce de ce clavier me rappelle une

date ; souvent nous nous sommes privés du nécessaire pour que Muller pût acheter ce bel ivoire qu'il découpait lui-même , ces morceaux de nacre qu'il a façonnés. Souvent toute la nuit s'écoulait à chercher les combinaisons qui devaient donner au son plus de netteté , de justesse et de douceur. Mais la santé de Muller ne put pas résister à tant de travail et de privations ; la force qui le soutenait lui manqua subitement quand il eut fini son chef-d'œuvre. Il tomba malade , et bientôt il n'y eut plus d'espoir. La veille de sa mort , après s'être confessé , il me dit : Ana , tu as été une bonne femme , et je compte que tu rempliras ma dernière volonté. Je ne te laisse rien au monde que le clavecin , c'est la dot de notre fille ; ne le vends pas à moins de vingt mille réaux , il vaut plus que cela... Je lui ai obéi , seigneur ; j'ai eu faim , j'ai eu froid , ma fille a été malade , et au milieu de cet affreux dénûment , j'ai refusé de vendre le chef-d'œuvre de Muller , j'en ai refusé dix mille réaux : bien des gens ont dit que j'étais folle ; mais je ne me repens pas de ce que j'ai fait.

En achevant ces mots , elle se rapprocha du clavecin et le regarda avec une sorte de respect et d'amour , comme l'artiste regarde l'œuvre de son cœur et de son imagination , comme les dévots regardent une sainte relique. Calderon gardait le silence ; le récit de cette pauvre femme l'avait touché ; il admirait sa foi , sa résignation , son dévouement , et il s'étonnait de trouver dans une personne de si humble condition ces façons de parler et ces manières qui annonçaient une certaine éducation.

— Pardon , seigneur , de vous avoir entretenu si longuement de nos malheurs , reprit la veuve ; j'aurais dû vous demander d'abord à quel motif je dois l'honneur de votre visite.

— Je vous en ai dit un mot hier soir ; je désirerais entendre la voix de votre fille , qui m'a semblé de loin merveilleusement belle.

Ana Muller réfléchit un moment ; puis elle dit avec une dignité humble : — Seigneur , avant de vous présenter ma fille , je voudrais savoir qui vous êtes ?

— Je suis don Pedro Calderon de la Barca , répondit-il en souriant.

A ce nom bien connu , à ce nom du plus célèbre auteur dra-

matique de l'époque, et qui était affiché tous les jours à la porte des théâtres et dans toutes les rues de Madrid, à ce nom couvert de tant d'applaudissements, Ana Muller s'écria : — Don Pedro Calderon ici, chez moi ! C'est un honneur que je n'oublierai jamais, seigneur ! Mon pauvre mari était un de vos admirateurs passionnés ; il m'a menée voir le *Mercader de Tolède* et la fameuse comédie *Para vencer amor querer vencerle*. Jésus ! quelle foule ! quels transports ! comme nous avons applaudi !

Elle alla soulever la portière qui fermait la chambre. — Viens, ma fille, dit-elle, viens voir le seigneur don Pedro Calderon de la Barca.

Une jeune fille parut aussitôt, et resta debout au milieu de la salle après avoir fait une timide révérence.

— Seigneur, reprit la veuve en regardant son enfant avec un sourire de joie et d'amour, voici ma fille, Flora Muller ; elle a été l'élève de son père, et elle a appris la musique pour ainsi dire en même temps qu'elle a appris à parler.

— C'est ainsi qu'on forme les grands artistes, dit Calderon avec feu, votre fille est déjà une grande artiste, j'en suis sûr, et j'ai le plus vif désir de l'entendre.

— Allons, Florita, dit la mère en la conduisant devant le clavicécin.

La jeune fille était troublée et comme effarouchée par la présence de cet étranger ; la pauvre enfant vivait dans une solitude si absolue, qu'il se passait souvent des mois entiers sans qu'elle entendit une autre voix que celle de sa mère, sans qu'elle aperçut le visage d'un homme autre part qu'à la messe, qu'elle allait entendre le dimanche de grand matin au couvent de Santa-Isabel. Elle s'assit tremblante, et préluda d'une main d'abord incertaine, en jetant des regards furtifs et timides autour d'elle. Caldéron l'écoutait en la considérant avec un vif sentiment d'intérêt et de curiosité.

Florita n'était point belle ; mais elle avait un de ces visages qu'on n'oublie jamais. Sa taille était frêle et élancée comme si elle eût trop vite grandi, et il y avait encore dans son geste, dans son attitude, quelque chose de la grâce débile de l'enfance ; mais sa physionomie annonçait des facultés déjà développées, une intelligence vive, un esprit sérieux, une nature

sensible et fière. Ses cheveux noirs descendaient en larges bandeaux sur ses joues; elle avait des yeux couronnés de longs sourcils, un front d'impératrice; le faible incarnat de son teint rappelait la pâleur veloutée de la fleur d'églantier, la fraîcheur délicate d'une rose épanouie à l'ombre. Mais lorsque ses traits sans éclat s'animaient, quand elle levait son regard calme et profond, alors elle était belle.

— Allons, chante, ma fille, dit Ana Muller en l'encourageant du regard, veux-tu ta musique?

Elle secoua la tête et passa ses deux mains sur son front comme pour y ramener l'inspiration; puis elle se mit à chanter en s'accompagnant seulement de quelques accords. Sa voix, d'abord émue, retrouva bientôt ses magnifiques sons, sa merveilleuse étendue, sa rare expression. Calderon ne respirait plus; accoudé au bras de son fauteuil, les yeux fixés sur Florita, il semblait perdu dans une satisfaction profonde, une admiration infinie.

— Bien, ma fille! dit gravement Ana Muller lorsque Florita eut achevé le dernier trait de ce brillant morceau.

— C'est admirable! s'écria Calderon en se levant et en s'inclinant devant la jeune fille, dont il baisa respectueusement la main frêle et blanche: puis il déploya un rouleau de musique qu'il avait apporté, et ajouta en le plaçant sur le pupitre: — Maintenant, je serai bien satisfait si vous vouliez me chanter cela?

C'était le grand air de la Magdalena, son triomphe.

— Volontiers, seigneur, répondit Florita en souriant un peu, car elle crut qu'il voulait aussi juger son talent comme musicienne.

Elle lut le morceau du regard; puis elle le chanta de la même voix légère et brillante, avec la même aisance que celui qu'elle venait de dire un moment auparavant, en se laissant aller aux inspirations qui lui venaient sur ce thème, dont le motif principal était seul écrit.

Quand elle eut fini, Calderon se tourna vers Ana Muller, et lui dit:

— Votre fille est la première cantatrice qu'il y ait en Espagne et peut-être dans le monde entier. Il y a dans son talent les succès, la gloire, une fortune. Voulez-vous qu'elle débute au théâtre?

Ana Muller joignit les mains avec une profonde émotion de crainte, d'orgueil et de joie.

— Ce n'est pas à moi de répondre, dit-elle; c'est Florita qui doit dire ce qu'elle veut.

— Ma mère, répondit la jeune fille avec calme, n'est-ce pas pour devenir une grande artiste que mon père m'a élevée? Ne nous a-t-il pas dit qu'il voulait que j'eusse une renommée par mon talent? Ne m'a-t-il pas prédit plus de bonheur et de gloire que je n'ose en espérer? Que sa volonté s'accomplisse! Oui, ma mère, je veux chanter au théâtre!

— Eh! viva! s'écria Calderon; vous aurez un rôle dans mon *Orphée*, vous éclipserez la Magdalena et toutes les cantatrices italiennes, je vous le promets. C'est moi qui me charge de votre présentation, de vos débuts. Demain, aujourd'hui même, vous quitterez cette maison.

— Jésus-Maria! est-ce un rêve? murmurait Ana Muller en regardant alternativement Calderon et sa fille. Mais, seigneur, comment paraître devant le monde? comment nous présenter? Nous avons l'air de si pauvres gens!

— Je vous dis que je me charge de tout; vous aurez des habits, des meubles; de l'argent...

— Sainte Vierge! interrompit-elle, et qui nous donnera tout cela?

— Le talent de votre fille, et j'en ferai volontiers l'avance.

Florita n'écoutait plus; elle faisait lentement le tour de la salle, comme pour dire adieu à toute cette misère. L'enfant avait déjà la conscience de son talent et le pressentiment de son avenir.

— Ma mère, dit-elle en revenant vers le clavecin, sur lequel elle s'appuya avec un geste de joie mélancolique; ma mère, nous n'emporterons que ceci; et maintenant, quand même on nous en donnerait cent mille réaux, nous ne le vendrions pas.

III.

Un mois plus tard, la foule était grande au théâtre de la Crux. Ce soir-là même, Flora Muller devait débiter dans la nouvelle pièce de Calderon de la Barca. La cour et la ville

étaient là pour juger la jeune rivale de la Magdalena ; les uns , admirateurs passionnés de la cantatrice italienne , prenaient en pitié cette enfant qui venait audacieusement lutter contre un talent jusque-là sans égal ; les autres prenaient parti pour la protégée de Calderon de la Barca , et faisaient des vœux pour son succès. Un sentiment d'orgueil national les disposait en sa faveur , et la plupart désiraient que l'Espagnole l'emportât sur l'Italienne.

La vaste salle autour de laquelle s'échelonnaient toutes ces têtes animées et curieuses était assez mal éclairée ; mais il y avait là tant de riches toilettes , tant de bijoux , tant de bouquets , que ces vives couleurs , ces dorures , ces pierreries qui chatoyaient dans l'ombre , semblaient illuminer les spectateurs de leurs reflets. L'orchestre était déjà rangé en avant de la rampe , et derrière la toile on entendait un bruit confus pareil à celui de la salle , comme si la moitié du public s'était emparée de la scène. En effet , des bancs disposés en avant des coulisses étaient déjà envahis par les spectateurs d'élite , par les amateurs privilégiés.

Enfin la toile se leva , et aussitôt il se fit un profond silence. La scène était faiblement illuminée par des bougies cachées sous des globes de gaze ; dans le fond , de grands cartons peints en gris représentaient les rochers de la Thrace , et quelques arbres de papier vert , ressortant des coulisses , figuraient une forêt. C'était là tout le luxe de décors , tous les frais de mise en scène de l'époque.

Toutes ces figures , maintenant immobiles et attentives , tournaient leurs regards sur le théâtre encore vide ; l'orchestre jouait les premières mesures de l'ouverture ; on écoutait avec une profonde attention. Florita , qui devait entrer la première en scène , était debout dans la coulisse entre sa mère et Calderon de la Barca. Personne ne parlait dans ce groupe isolé du reste des acteurs ; la jeune fille était pâle sous son fard ; mais rien , d'ailleurs , ne trahissait ses poignantes émotions. Elle avait le regard fixé sur la scène , et elle serrait ses mains jointes sur sa poitrine , comme pour réprimer les battements de son cœur. Elle était belle en ce moment , avec sa robe de satin blanc brodée de feuillages verts , et ses cheveux flottants couronnés de roses ; elle était bien la timide Eurydice , la pâle nymphe

que l'amour d'un époux devait aller arracher aux enfers.

Quand l'orchestre fit entendre avec un bruyant *crescendo* les derniers accords de l'ouverture, Calderon de la Barca prit la main de Florita, et lui dit d'une voix émue :

— Allons, voici l'instant !

Elle tressaillit, et regarda devant elle comme si un abîme se fût ouvert sous ses pas.

— Oh ! murmura-t-elle défaillante, j'ai peur !...

— Florita ! ma chère Florita ! s'écria Calderon, je vous en supplie, reprenez courage !... N'êtes-vous pas sûre de votre talent, de votre triomphe !... Songez à l'avenir ouvert devant vous !... Vous allez au-devant de la fortune, de la gloire !...

La jeune fille passa la main sur son front couvert d'une sueur glacée et respira profondément, comme si la vie allait lui manquer.

— Allons, pour la fortune ! la gloire ! répéta Calderon.

— Pour ma mère ! dit-elle d'une voix profonde, en se tournant vers Ana Muller.

Et aussitôt elle entra en scène.

Ana Muller, aussi pâle, aussi tremblante que sa fille, s'appuya au bras de Calderon. Ses genoux fléchissaient ; elle voulait voir, elle voulait entendre ; mais un voile était sur ses yeux, un bourdonnement douloureux résonnait à ses oreilles ; elle se sentait mourir. Calderon écoutait plein de trouble et d'anxiété, le regard attaché sur Florita ; lui aussi avait peur. Mais cette incertitude, ces craintes, ne durèrent qu'un moment. Flora chanta au milieu du plus grand silence, les spectateurs ne respiraient plus ; puis une salve d'applaudissements, tels qu'on n'en avait jamais entendu sous les lambris du théâtre de la Cruix, salua l'aurore de ce sublime talent. Cette première épreuve avait suffi ; la Magdalena était vaincue. Un instant après, Florita rentra dans la coulisse, défaite, animée, les bras étendus.

— Ma mère ! murmura-t-elle en se laissant aller dans les bras d'Ana Muller, ma mère ! ah ! j'ai cru que j'allais mourir !

— Viva la Florita ! Eh ! viva ! s'écria Calderon avec enthousiasme et en lui baisant la main ; voilà le plus beau début que j'aie vu de ma vie !

Les jeunes seigneurs assis sur les banquettes aux côtés de la

scène s'étaient levés pour venir complimenter la jeune fille, qui, tout émue et souriante, accueillait avec une naïve joie ces premiers hommages.

— Messeigneurs, s'écria Calderon triomphant, maintenant vous pouvez dire que la première cantatrice du monde est une Espagnole.

L'opéra d'*Orphée* s'acheva au milieu des mêmes transports d'admiration; le public salua le nom des auteurs et la jeune cantatrice par des applaudissements frénétiques. Les plus anciens habitués du théâtre ne se rappelaient pas un tel triomphe. La Calderona elle-même, cette maîtresse tant aimée de Philippe IV, n'avait pas eu dans ses plus beaux jours un succès pareil à celui de Florita.

A dater de ce jour, ainsi que Calderon l'avait prévu, la troupe italienne chanta devant les banquettes vides, et la Magdalena vint humblement solliciter un rôle que l'auteur d'*Orphée* ne lui promit même pas. Ce fut un changement de fortune inouï pour cette pauvre veuve, pour cette jeune fille, qui avaient languï si longtemps dans la misère, qui avaient subi toutes les privations, toutes les douleurs de l'extrême indigence. Elles étaient riches maintenant, elles étaient comblées de toutes les joies que donne un grand succès; mais leur bonheur ne les avait pas éblouies: Ana Muller était encore la simple et digne femme qui avait supporté avec tant de courage et de résignation ses peines passées, et Florita avait toujours la même soumission envers sa mère, la même foi en ses devoirs, le même amour désintéressé pour son art.

Les jours où Florita jouait, on se battait à la porte du théâtre; chaque acte était marqué par une ovation, et à la dernière scène une pluie de bouquets tombait à ses pieds, un tonnerre d'applaudissements couvrait le final. Alors, émue, tremblante d'une douce joie, elle s'inclinait devant ce public idolâtre, elle le remerciait d'un geste plein de sympathie et de reconnaissance; puis, quand la toile était tombée, elle se retrouvait près de sa mère, qui, fière, heureuse, et les yeux pleins de larmes, lui disait:

— Que tu as bien chanté ce soir, ma Florita, comme on t'a applaudie!

C'était une belle et douce vie, les jours s'écoulaient rapides

au milieu de ces triomphes que l'envie même respectait. Florita avait dans l'esprit et dans les manières une élégance innée ; elle aimait d'instinct tout ce qui est riche et de bon goût ; aussi se trouva-t-elle tout à coup à la hauteur de sa nouvelle position. En présence de tout ce luxe , elle se rappelait souvent la misère d'autrefois ; elle comparait son bel appartement de la Plaza-Mayor à la triste maison de la rue *Mira-el-Sol*. Souvent assise devant le clavecin qui occupait la place d'honneur dans la salle, elle disait en soupirant à sa mère : — Hélas ! si mon pauvre père vivait !

— Dieu ne donne pas à la fois tant de bonheur en ce monde , répondait Ana Muller avec résignation.

Après les premiers succès de Florita , tous les jeunes seigneurs de la cour avaient voulu être présentés chez elle ; toutes les grandes dames l'avaient invitée à venir chanter dans ces brillants *saraos* où se réunissait la haute société de Madrid ; mais Ana Muller s'était refusée à ces témoignages d'admiration , à ces empressements d'un monde où sa fille n'était pas appelée à vivre ; son instinct de mère , un sentiment de prudence , lui disaient qu'il y avait là des dangers pour Florita , et que , dans les conditions où la Providence l'avait placée , la jeune fille ne devait vivre que pour son art et pour le public dont elle était aimée. Elle comprit qu'il y allait de la tranquillité, de la bonne renommée de Florita , à se renfermer dans cette vie presque austère , et elle y persévéra. La belle cantatrice , dont tout le monde parlait , sur les pas de laquelle on se pressait , ne sortait de chez elle que pour aller au théâtre et à la messe.

Un seul homme vivait dans l'intimité de cette famille , c'était Calderon de la Barca. Il était devenu naturellement le conseil et l'ami de ces deux femmes ; elles lui devaient tout , et , dans l'effusion de leur reconnaissance , elles le lui rappelaient chaque jour. Souvent Ana Muller lui disait : — Si je venais à mourir , Florita ne resterait pas seule au monde ; je sais que je lui laisserai en vous un protecteur , un ami , un second père. — Oui , un second père ; je l'aime comme si elle était ma fille , répondait en soupirant le pauvre Calderon.

Florita n'était au théâtre que depuis un an , et déjà elle avait atteint la maturité de son talent ; déjà elle était parvenue aux

limites les plus élevées de son art. Le génie de cet enfant avait deviné tout ce qu'il y a de terrible et de pathétique dans les passions ; son instinct lui avait révélé comment on fait vibrer toutes les cordes qui résonnent dans l'âme humaine. Elle exprimait l'amour, la jalousie, la douleur, avec des accents qui trouvaient un écho dans tous les cœurs, mais elle ignorait encore les sentiments qu'elle rendait avec tant de puissance : elle n'avait pas encore aimé. Cependant elle avait inspiré déjà beaucoup d'amour ; plus d'un galant cavalier lui avait écrit des lettres qu'Ana Muller jetait au feu sans les lire, et donné des sérénades que la jeune fille n'entendait pas, car la chambre où elle couchait, près de sa mère, n'avait point de balcon sur la rue.

Parmi cette foule qui l'environnait à distance, Florita avait pourtant remarqué quelqu'un, un homme qui se trouvait tous les jours sur son passage, et qui, seul peut-être, ne lui avait jamais adressé aucune de ces paroles flatteuses qu'elle recueillait au milieu de ses triomphes. Il se plaçait ordinairement sur une des banquettes de la scène, et là, attentif, immobile, il ne manifestait son approbation que par un sourire ou un geste expressif ; il était jeune, élégant et beau, mais il y avait dans sa physionomie quelque chose de grave et de hautain qui contrastait singulièrement avec la finesse de ses traits et la grâce presque féminine de toute sa personne ; ses cheveux, qu'il portait longs selon la mode du temps, étaient d'un blond chatoyant, et leurs boucles dorées retombaient sur un cou mince et gracieux comme celui d'une jeune fille ; mais une moustache roide et brune se dressait en long crochet sur sa joue rose, et ses larges sourcils souvent rapprochés amortissaient l'éclat et la douceur de ses yeux bleus.

Florita voyait toujours à la même place ce cavalier qui ne parlait à personne, que personne n'avait l'air de connaître, et elle finit par être plus sensible aux témoignages muets de son admiration qu'aux applaudissements frénétiques dont on saluait sa jeune gloire. En entrant en scène, elle le cherchait des yeux, et quand elle l'avait rencontré, elle sentait au fond de son âme une émotion inconnue, elle trouvait de plus grandes inspirations, elle avait des élans de sensibilité, de passions sublimes, et de véritables larmes voilaient son regard. La présence de cet

homme jetait un intérêt puissant dans chaque incident de sa vie dramatique ; elle était fière de le faire assister à ses succès , et quand les houquets , les couronnes tombaient à ses pieds , elle se tournait vers lui avec un mouvement involontaire de triomphe et de joie , attendant un de ses regards , un de ses sourires. Cela dura quelque temps ainsi ; puis , tout à coup Florita éprouva une secrète inquiétude , une sorte d'impatience et de tristesse qu'elle ne pouvait dominer. Dans cette salle immense , sous les regards de cette foule idolâtre , elle ne désirait que l'admiration d'un seul homme , et elle n'était pas sûre de l'avoir obtenue ; pour une parole de sa bouche , elle eût donné tous ses triomphes , et cette parole , il ne la lui avait jamais dite , et il assistait à ces drames émouvants , à ces succès d'enthousiasme , avec la même physionomie calme et contenue , avec les mêmes signes d'approbation silencieuse. Florita en vint à être sans cesse préoccupée de sa présence ou de son souvenir , à vivre de cet étrange sentiment que personne n'avait deviné et qu'elle-même ne comprenait pas ; elle se perdait en conjectures sur cet homme dont elle ignorait jusqu'au nom ; elle avait un ardent désir d'apprendre , de savoir quelque chose de lui , et pourtant elle n'avait jamais fait une question , dit une parole qui prouvât qu'elle l'avait seulement aperçu. Tout se passait au fond de son cœur , et sa mère elle-même ne la devina pas.

Un soir , Florita venait de reparaitre dans le rôle d'Eurydice où elle avait débuté une année auparavant , et le public , qui s'était porté en foule à cet anniversaire , la saluait de longs applaudissements ; à la fin , on redemanda la jeune cantatrice , une pluie de fleurs tomba à ses pieds , une triple salve d'applaudissements fit trembler les murs de la salle , tous les spectateurs étaient debout et battaient des mains. Florita s'inclina , pâle , animée , le cœur palpitant de reconnaissance et de joie , puis , en relevant la vue , elle vit à deux pas d'elle cet homme , cet inconnu. Il mit une main sur sa poitrine et s'inclina devant elle comme elle venait de s'incliner devant le public , avec le même regard plein d'émotion et de bonheur. A ce geste , Florita devint tremblante , elle baissa la vue et resta là , oubliant tout ce qui l'environnait , ne sachant plus où elle était ni ce qui se passait autour d'elle ; heureusement , l'acteur qui lui donnait la main s'aperçut qu'elle pâlissait , et il se hâta de la ramener dans la

coulisse où elle retrouva sa mère et Calderon de la Barca.

— Oui ! c'est un beau jour , ma Florita ! s'écria Ana Muller avec des larmes de joie.

— Oh ! oui , oui , ma mère , répondit-elle en relevant timidement la vue. Celui qu'elle cherchait était encore sur la scène , debout et appuyé contre un pilier ; son regard ému n'avait pas quitté Florita. Alors elle s'appuya au bras de Calderon de la Barca et lui dit avec un violent battement de cœur :

— Don Pedro , connaissez-vous ce seigneur qui est là devant vous ? celui qui porte un pourpoint de soie noire et un nœud d'émeraudes à son chapeau.

— C'est un Français , répondit Calderon avec distraction ; je crois qu'il s'appelle la marquis de Ribiers.

— Ah ! il est étranger ?

— Oui ! c'est un grand seigneur qui voyage pour connaître le beau monde de tous les pays. Le voici depuis quelque temps à Madrid.

— Et il n'y est qu'en passant ? reprit Florita dont le cœur cessa de battre , et qui attendit avec une horrible anxiété la réponse de Calderon ; mais il ne l'avait pas entendue cette fois , et il garda le silence.

— Allons , viens , ma fille , dit Ana Muller avec sollicitude , cette soirée t'a fatiguée ; Jésus ! tu as les mains glacées et tu es toute tremblante ; viens , rentrons !

Cette nuit-là Florita ne dort pas ! elle pleura jusqu'au matin , en répétant au fond de son cœur : — Le marquis de Ribiers ! un grand seigneur français !... il partira bientôt peut-être !... Jésus , mon Dieu ! pourquoi est-il venu à Madrid ! pourquoi l'ai-je rencontré !... Mais qu'est-ce qui me rend si malheureuse à présent ? Qu'importe , qu'il parte ou qu'il reste !... ce soir , il m'a regardée ainsi par hasard !... Oh ! je suis folle , mon Dieu , de penser toujours à lui !...

IV.

Rien ne manquait aux succès ni à la gloire de Florita , rien que l'honneur d'avoir chanté sur le théâtre de la cour , devant le roi. C'était une faveur que Calderon de la Barca ambitionnait fort pour elle et qu'elle aurait obtenu dès ses premiers pas dans

la carrière dramatique , si la maladie à laquelle devait succomber , jeune encore , la reine Elisabeth de France , la fille de notre roi Henri , n'eût interrompu toutes les fêtes. Philippe IV vivait enfermé avec la reine dans son palais du Retiro , et depuis quelques mois sa cour était devenue aussi austère , aussi triste , qu'au temps de Philippe II. Le roi aimait cependant les fêtes , les brillants carrousels , et il avait fait brèche aux habitudes austères de ses prédécesseurs autant que le lui permettaient les inexorables lois de l'étiquette ; mais les désastres de son règne commençaient , ainsi que l'âge , à amortir ses goûts ; il devenait vieux , triste , dévot , et son confesseur était près de prendre sur lui plus d'empire que son premier ministre. Il semblait voir avec une morne apathie les événements qui le frappaient. Ce n'est pas que le vieux sang de la maison d'Autriche ne bouillonnât encore en lui , quand il considérait les malheurs de l'Espagne , quand il voyait la puissante monarchie de Charles-Quint s'ébranler et la révolte démembrer ces vastes États dont chaque province était un royaume : alors ses mains indolentes étaient près de ressaisir le sceptre ; alors il songeait à prendre le bâton de commandement et à marcher vers l'ennemi à la tête de ses armées ; mais bientôt ses longues habitudes d'inaction et de mollesse l'emportaient , il retombait dans son inertie et laissait le comte-duc faire à son gré la paix ou la guerre.

Cependant le ministre tout-puissant , qui depuis tant d'années gouvernait l'Espagne , présentait sa disgrâce , et il essaya de conjurer l'orage où allait périr sa fortune. Il n'y avait peut-être qu'un moyen : c'était d'arracher le roi à la vie triste et monotone où il s'enfermait ; c'était de l'entourer comme jadis de plaisirs , de fêtes splendides ; c'était de lui faire oublier qu'une conspiration avait livré à Juan de Bragançe son royaume de Portugal , et que sa principauté de Catalogne était en pleine rébellion. Un prétexte s'offrit bientôt : la reine , depuis si longtemps souffrante , sembla revenir tout à coup à la vie , son beau visage si pâle et si amaigri reprit une douce fraîcheur ; elle redevint un moment la plus belle princesse de l'Europe. Le comte-duc voulut que cette heureuse convalescence fût célébrée par une de ces magnifiques fêtes qu'il savait ordonner avec tant de luxe et de goût , et il se proposa de montrer au roi un spectacle nouveau dans les jardins du Retiro.

Rien de ce qui existe à présent ne peut donner l'idée de ce qu'était alors le palais royal du Retiro; les constructions élevées par Charles-Quint et ses successeurs étaient environnées d'un vaste parc dont les profonds bosquets jetaient leurs paisibles ombres sur des allées sinueuses, sur d'élégants parterres disséminés sans ordre entre les massifs d'arbres comme des bouquets, tombés par hasard le long d'une verte prairie. Au milieu de ces silencieux ombrages étincelait, comme un immense miroir, la grande pièce d'eau où une légère flottille promenait chaque jour la reine d'Espagne; ses flots limpides et d'un azur pâle baignaient les bouquets de saules, les longs peupliers où le rossignol chantait toute la nuit. C'est là que le comte-duc voulut donner au roi un spectacle nouveau, une représentation nautique. Calderon de la Barca fut mandé pour faire la pièce; un libretto ne lui coûtait ordinairement que vingt-quatre heures. Le comte-duc n'avait point choisi le sujet.

— Monseigneur, lui dit le poète en jetant un regard sur cette vaste nappe d'eau où se miraient en ce moment les blanches étoiles; monseigneur par une soirée comme celle-ci, à la clarté de mille bougies, et sur un théâtre auquel les jardins serviront de décoration, sa majesté pourra assister à la conquête de la Toison d'or...

— Quelle idée! interrompit le ministre avec satisfaction, quelle ingénieuse allégorie! Tu as bien trouvé, Calderon! Sa Majesté saisira toutes les allusions du sujet, en sa qualité de grand maître de l'ordre de la Toison d'or. Oui, oui, tu relieras tout cela ensemble, la conquête et l'origine de l'ordre.

— Mais, monseigneur, répondit Calderon un peu embarrassé, ce n'est pas tout à fait la même chose, et il y a bien des siècles entre Jason, ce prince païen qui conquiert la Toison d'or, et les glorieux ancêtres de Sa Majesté.

— Qu'importe? répliqua le comte-duc en regardant le bélier d'or suspendu à son cou par un ruban rouge; qu'importe? tu trouveras toujours un moyen de rapprocher ces deux emblèmes. Je vais faire prévenir les acteurs; la Florita jouera le rôle de Médée.

— Monseigneur, dit Calderon avec joie, elle aspirait depuis longtemps à l'honneur de chanter devant Leurs Majestés; tant qu'elle n'en avait pas été entendue, il manquait un fleuron à sa couronne.

Quinze jours plus tard , le soir de Saint-Jean , toute la cour d'Espagne était réunie dans les jardins du Retiro. Une vaste salle avait été élevée au bord de la pièce d'eau , et la rampe de ce théâtre improvisé reposait sur des barques amarrées au rivage ; la scène qui s'ouvrait au delà représentait un bocage , dont la mer baignait les bords , et quand la toile se leva , on vit le flot sombre et mouvant se briser doucement au pied des rochers. C'était un magnifique spectacle : d'un côté , la salle resplendissante , avec ses cristaux , ses flots de lumière , ses longues draperies rouges , et au milieu le trône , surmonté des armes de Castille. Le roi , vêtu de noir , était assis sur son grand fauteuil à crépines d'or , et près de lui la reine , telle que l'a peinte Velasquez , en longue robe bleue , avec ses beaux cheveux blonds relevés autour du front par des épingles en rubis , et ses belles mains croisées sous des flots de dentelle qui tombaient le longs de ses bras. Des deux côtés du trône étaient rangés les grands et les grandes d'Espagne ; puis , plus bas , la foule des courtisans. En face de cette salle étincelante apparaissaient la scène à demi éclairée , les bosquets où soupirait le vent de la nuit , et au delà le flot sombre et le ciel voilé de nuages. C'était une magnifique décoration.

Au lever du rideau , Florita parut , vêtue de pourpre et le front ceint d'une double bandelette : c'était Médée qui , suivie de ses compagnes , errait sur les rivages de la Colchide , au bord de la mer d'Hellé. La redoutable magicienne préparait ses enchantements en invoquant les puissances infernales. La jeune cantatrice devint tremblante , son regard ébloui se baissa devant cette noble assemblée ; elle ne retrouvait plus son public ordinaire , ce public qui l'aimait , et une sorte de crainte lui glaça le cœur. Il lui sembla que l'inspiration s'éteignait en elle , et que son génie l'abandonnait ; mais , au moment où sa vue troublée s'abaissait sur l'orchestre , elle aperçut à dix pas devant elle le marquis de Ribiers. Alors elle sentit en son âme comme une commotion qui lui rendait toutes ses facultés , et plus noble , plus belle , plus puissante que jamais , elle commença son invocation aux dieux infernaux.

Nous n'essayerons pas de donner l'analyse du libretto de Calderon de la Barca , ni de parler de la musique de don Blas Nunnès ; nous dirons seulement que la noble assemblée qui les

écoutait était sous l'influence d'un plaisir plein d'admiration et de terreur. Florita fut sublime ; jamais la Médée antique n'eut plus de grandeur , plus de passion , plus de poésie ; jamais cette sauvage tendresse, ce dévouement, ces fureurs, cette sanglante jalousie, n'eurent un si beau talent pour interprète.

On était au troisième acte ; le fils d'Eson venait d'emmener Glaucé sous les regards de Médée furieuse, et la magicienne préparait les ornements dont la flamme invisible devait dévorer sa rivale. Elle était belle, assise sur le rocher, les mains étendues sur le trépied, les cheveux en désordre, le front sombre et baissé. Le vent soulevait sa tunique de pourpre et mêlait ses tresses noires ; les longs gémissements de l'orage s'unissaient à la voix de Florita ; les spectateurs ne respiraient plus sous l'impression de cette sauvage harmonie ; un silence profond régnait dans la salle ; toutes ces poitrines haletantes se faisaient. Cependant Calderon, debout dans la dernière coulisse, tournait un regard inquiet vers le ciel couvert de nuages noirs, qu'un vent furieux déchirait ; il sentait craquer autour de lui le frêle échafaudage qui formait la scène, et les bateaux sur lesquels les planches s'appuyaient se heurter dans leurs oscillations. Les lumières, cachées dans des tubes de verre, ne vacillaient point, mais les branches d'arbre s'entrechoquaient avec un sourd bruissement ; ces effets ajoutaient à l'illusion scénique, et les spectateurs assis dans la salle, sur la terre ferme, ne voyaient pas ce qui se passait au dehors. L'orchestre dominait le bruit de l'orage ; nul ne se douta du danger. Tout à coup on entendit un horrible craquement, le vent mugit avec une inexprimable violence, les toiles se déchirèrent, les lumières s'éteignirent, et le vaste échafaudage, dressé sur la pièce d'eau, tomba comme un château de cartes sous le souffle d'un enfant. Un long cri s'éleva dans la salle, Florita l'entendit encore ; puis elle ne vit, elle n'entendit plus rien, et elle se trouva dans l'eau, appuyée sur une planche, qui s'enfonçait sous le poids de son corps, et la tête couverte comme d'un voile humide.

— Jésus, mon Dieu ! ma mère, s'écria-t-elle, oh ! sauvez-moi !

Au même instant un bras vigoureux la saisit au corps, et une voix lui dit :

— N'ayez point peur, Florita ! surtout ne bougez pas ! je vous sauverai.

Alors elle s'attacha instinctivement à celui qui la soutenait et perdit connaissance. Ils étaient serrés entre deux bateaux, un choc pouvait les écraser tous les deux ; le marquis de Ribiers réunit toutes ses forces, et parvint à se dégager d'un lambeau de toile qui les couvrait. La rive était à vingt pas devant eux ; mais, pour y arriver, il fallait traverser un chaos au delà duquel tout était encore cris et confusion. La voix de Calderon de la Barca dominait toutes les autres ; il se tordait les bras en criant. — Florita ! ma chère Florita ! cent mille réaux à qui sauvera la Florita !

Ana Muller, entourée de quelques femmes qui essayaient de la retenir, poussait de sourds gémissements, et voulait s'avancer parmi les décombres flottants.

— A moi ! cria le marquis, Florita est sauvée ! la voilà !

Un moment après on la déposait sur la rive, encore inanimée. Ana Muller se précipita vers elle et l'étreignit avec des cris de frayeur et de joie ; puis, s'apercevant qu'elle respirait, qu'elle était bien réellement sauvée, elle se mit à sangloter.

— Ma mère ! murmura Florita avec un long soupir et en rouvrant les yeux.

— Oh ! mon enfant ! s'écria Ana Muller avec transport, je t'ai cru perdue ; que béni soit celui qui t'a sauvé la vie !

— C'est lui ! dit Florita en regardant le marquis de Ribiers, qui était là pâle et frissonnant sous son habit trempé ; puis, se tournant vers Calderon agenouillé près d'elle et dont les joues étaient couvertes de larmes, elle ajouta avec un faible sourire : — Vous aussi vous avez cru que j'étais perdue !

Le roi et la reine s'étaient retirés avec leur suite, et les gardes walones avaient fait reculer les spectateurs ; il n'y avait plus là que les victimes de cet étrange naufrage ; Jason avait un bras fracassé, le roi de Corinthe était tout meurtri, et le reste des acteurs s'était tiré de l'eau dans un état presque aussi déplorable. On ne s'entendait plus au milieu de tout ce désordre, et la pluie, qui commençait à tomber par torrent, achevait de noyer ces pauvres gens. Calderon fit mettre Florita dans une chaise pour la ramener chez elle. Au moment où elle partait, le roi envoya demander de ses nouvelles, et la reine lui

fit remettre un magnifique bracelet. La jeune fille avait passé par des émotions de terreur et de joie qui l'avaient anéantie, elle se laissa mettre dans sa chaise et ferma les yeux comme pour se recueillir dans un bonheur étrange et nouveau dont elle n'avait aucune idée, dont elle doutait presque : il lui semblait que le bras qui l'avait sauvée était encore noué autour de son corps ; il lui semblait qu'une voix émue, tremblante, lui disait : Florita ! si je ne te sauve pas, nous mourrons ensemble ! Ces mots, elle les avait entendus comme dans un songe, lorsque, faible, inanimée, elle avait instinctivement attaché ses deux mains au cou du marquis de Ribiers, et qu'elle avait laissé retomber sa tête sur la poitrine de cet homme que depuis trois mois elle aimait presque sans le savoir.

V.

Le lendemain Calderon de la Barca se présenta chez le marquis de Ribiers pour le remercier au nom de Florita et de sa mère. Le marquis répondit que bien des gens lui enviaient le bonheur qu'il avait eu d'exposer sa vie pour sauver celle de la belle Florita, et il demanda la faveur d'être reçu par elle le soir même. — Car, ajouta-t-il sans affectation, qui sait si je serai demain à Madrid ? d'un moment à l'autre je puis recevoir l'ordre qui me rappellera en France.

Ces derniers mots rassurèrent Calderon ; il aurait vu avec une secrète défiance, une vague jalousie, le marquis, ou tout autre, être admis souvent dans cette maison dont lui seul jusqu'ici avait eu l'entrée. — Ce soir, monsieur le marquis, répondit-il avec empressement, ce soir, je viendrai vous chercher, et nous ferons notre visite ensemble.

Jamais en sa vie, même le jour de ses débuts, même la veille, quand elle avait paru devant la cour d'Espagne, Florita n'avait été aussi profondément émue qu'au moment où elle vit entrer chez elle le marquis de Ribiers. Quand il s'approcha et que de cette voix qu'elle connaissait déjà bien, il lui adressa une de ces formules banales en usage dans le beau monde et qu'elle avait entendues mille fois, il lui sembla que ces expressions avaient un nouveau sens plus étendu, plus complet, elle changea

de couleur et ne put répondre que par un geste muet de remerciement. Le marquis avait cette fleur d'esprit, cette aisance de grand seigneur qui trouve l'à-propos de toutes les situations, et dissimule également l'ennui ou une préoccupation de cœur trop vive. Il fut gai, spirituel, brillant, tandis que la pauvre Florita, recueillie dans son émotion, effrayée de son trouble, avait l'air distrait et taciturne. Elle sentait si vivement, qu'elle ne trouvait rien à dire; il lui semblait d'ailleurs que ses paroles, le son de sa voix la trahiraient. Heureusement, elle avait un moyen de traduire, sans danger qu'on les comprit, toutes ses impressions, et cette fois encore son talent lui vint en aide. Comme le marquis s'informait si l'accident de la veille n'avait point fatigué sa voix, elle se leva en souriant, ouvrit le clavecin, et pour toute réponse elle improvisa un de ces chants suaves que Calderon comparait aux concerts des séraphins. Son génie et son cœur l'inspiraient; le trouble de son âme donnait à sa voix un accent indicible; elle osait exprimer tout ce qu'il y avait en elle de joie craintive, de tendresse, de passion; elle chanta comme elle n'avait jamais chanté, et Calderon lui-même crut l'entendre pour la première fois. Cette soirée fut peut-être la plus belle de sa vie; sous les regards de celui qu'elle aimait, elle sentit la grandeur, la puissance suprême de son talent, le bonheur d'être belle, brillante, adorée.

Le marquis l'écoutait le front dans sa main, les yeux voilés de ses longues paupières, à travers lesquelles dardait son regard. C'était la même admiration silencieuse qu'au théâtre; seulement Florita pouvait voir la main du marquis serrée sur son pourpoint de soie, comme pour contenir les battements de son cœur; elle pouvait entendre les soupirs qui soulevaient sa poitrine opposée. Quand elle eut fini, faible, épuisée par la violence de sa propre émotion, elle laissa retomber ses mains et resta là un moment affaissée et les yeux fixés sur le clavier.

— Qu'as-tu, mon enfant? dit Ana Muller en touchant le front moite et froid de sa fille. Jésus? tu es pâle.

— Je suis bien, je suis contente, je suis heureuse, répondit-elle en serrant la main de sa mère sur son visage; vous voyez que je n'ai pas perdu ma voix.

Puis tout à coup, s'apercevant que l'heure avançait, et pen-

sant que le marquis allait se retirer, elle se tourna vers lui et engagea vivement une conversation qui pouvait être fort longue. Elle l'interrogea sûr ses voyages, sur son pays, et elle se prit d'une naïve admiration pour tout ce qu'il lui répondait. Florita avait un esprit juste, une vaste intelligence, mais elle était ignorante comme une Espagnole, elle ne savait rien, hormis son art. Calderon de la Barea aurait pu perfectionner cette éducation, mais il n'y avait seulement pas songé; le poète ne s'était adressé qu'à l'artiste. Le marquis, avec son esprit brillant et son savoir d'homme du monde, parla à l'intelligence de Florita autant qu'à son cœur. Elle s'aperçut tout à coup de ce qu'elle ignorait, et elle en eut une sorte de honte.

— Moi aussi, dit-elle ingénument, je voudrais voyager, je voudrais voir, je voudrais apprendre. Jusqu'ici il m'avait semblé que l'univers entier était enfermé dans la ville de Madrid, et que, hors de notre Espagne, il n'y avait que des pays sauvages. Mais, je le vois bien, la France est aussi un beau pays.

— Il faut venir le visiter un jour, répondit le marquis; les grands talents y ont droit de bourgeoisie, la cour et la ville vous fêteront. Nos poètes vous feront des sonnets, et vous serez proclamée la première cantatrice du monde dans la salle du palais Cardinal.

— Oui, ce serait un beau triomphe, dit Calderon avec un sourire contraint; en attendant, seigneur marquis, vous répandrez en France la renommée de Florita. J'espère que vous pourrez l'entendre jusqu'à la fin dans son rôle de Médée avant votre départ.

— Vous partez, seigneur? dit Florita avec un tressaillement intérieur.

— Peut-être dans une semaine, peut-être dans un mois, peut-être dans un an, répondit-il; cela dépend de moi.

— Je croyais qu'un ordre que vous attendiez d'un jour à l'autre allait vous rappeler, dit Calderon d'un air sec.

— Oui, l'ordre peut arriver; mais je puis ne pas obéir, répliqua le marquis en regardant Florita, je puis rester encore un an en Espagne.

La jeune fille baissa la vue, et, joignant les mains, elle murmura :

— Quelque jour j'irai en France!

A partir de ce jour le marquis de Ribiers vint souvent chez Florita ; mais c'était toujours avec une sorte de précaution et de mystère qui empêcha que ses visites fussent remarquées. Au théâtre il ne lui parlait jamais , et même il affecta de quitter sa place sur les banquettes de la scène pour aller s'asseoir dans une loge.

Jamais il ne se trouvait seul avec Florita ; Ana Muller ne quittait pas sa fille , et Calderon de la Barca surveillait aussi avec inquiétude les conversations de la jeune fille avec le marquis. Pas une parole n'avait pu être échangée , pas un mot d'amour n'avait été prononcé ; mais la mère et l'ami savaient bien ce que cachait ce silence. Tous deux avaient compris le trouble de Florita , ses tristesses , ses joies soudaines , et les regards amoureux du marquis. Ana Muller aurait bien voulu que Florita osât lui parler ; mais la jeune fille était fière , dissimulée , et elle gardait obstinément son secret. Le pauvre Calderon avait la mort dans le cœur , car il aimait Florita. Il l'aimait avec dévouement , sans espoir d'obtenir d'elle plus qu'un peu d'affection , sans autre désir que celui de la voir chaque jour. Son amour avait appris à se contenter de si peu ! Il était si résigné à son rôle d'ami ! D'ailleurs il y avait pour lui , dans l'intimité de Florita , mille jouissances qu'un cœur plus jeune et plus emporté n'aurait pas comprises. Un mot affectueux , un regard , faisaient souvent le bonheur de toute sa journée , et souvent il lui arriva de serrer précieusement sur son cœur une fleur que la jeune fille lui avait jetée en riant. Mais le pauvre Calderon fut malheureux et jaloux quand il soupçonna qu'un autre avait réveillé les émotions de cette âme qu'il avait espéré remplir par les succès , le gloire , et garder vierge de tout amour.

Un jour , Florita jouait Médée au théâtre de la Cruix où l'on représentait depuis deux mois la *Conquête de la Toison d'or*. Elle fut admirable d'énergie et de passion , la salle tremblait au bruit des applaudissement , et à la fin on cria de toutes parts : Viva la Florita ! Quand le rideau fut tombé , Calderon s'avança pour lui donner la main jusqu'à sa loge , il la trouva sombre , muette , le regard fixe et comme perdue dans quelque affreuse pensée. En entrant dans sa loge , elle s'assit , rejeta loin d'elle les bouquets qui venaient de tomber à ses pieds , et fondit en larmes.

— Ma fille , s'écria Ana Muller avec effroi , qu'as-tu ? Qu'est-ce ? Qui t'a parlé ? Qui t'a fait de la peine ?

— Personne ! répondit-elle d'une voix brève et en essuyant ses yeux , personne , mais je suis fatiguée... je suis fatiguée de chanter ainsi... Quel métier que le mien !...

— Comment ! dit Calderon stupéfait , vous qui aimez votre art de passion...

— J'en suis lasse ! dit-elle avec accablement.

— Lasse de la gloire , des plus beaux succès qu'une femme ait jamais obtenus !

— La gloire ! les succès , murmura-t-elle avec une sombre amertume , oh ! j'ai compris ce soir ce qu'ils valent !.. Oui , jusqu'à présent , aveugle que j'étais ! j'avais l'orgueil de me croire quelque chose !.. Eh ! que suis-je , grand Dieu ! une malheureuse femme forcée de comparaître devant le public , pour le plaisir duquel elle est obligée de pleurer ou de rire , et qui , selon son caprice , peut l'accueillir avec des couronnes ou des sifflets ! En effet , voilà des triomphes bien désirables !

— Qu'est-il donc arrivé ce soir ? murmura Calderon consterné.

— Rien ! répondit-elle avec une tristesse plus calme ; mais je vous l'ai dit , je suis horriblement fatiguée. Allons , ma mère , rentrons chez nous.

Puis , comme elle s'aperçut qu'Ana Muller pleurait , elle lui jeta les bras au cou , et ajouta : — Priez Dieu , ma mère , afin qu'il me rende les forces que j'avais et qu'il éloigne de moi tous ces dégoûts.

Deux heures plus tard , Florita se levait sans bruit et traversait d'un pas furtif la chambre où elle couchait près de sa mère. La jeune fille avait jeté sur ses épaules un manteau de nuit , et pâle , troublée , ses cheveux denoués , elle glissait plutôt qu'elle ne marchait sur le carreau recouvert de nattes. Elle s'assura d'un coup d'œil que sa mère dormait , ensuite elle descendit en laissant la porte ouverte derrière elle. Un silence complet régnait dans la maison , les domestiques s'étaient retirés , on n'entendait rien que le bruit du vent qui montait dans le vaste escalier et sifflait contre les vitrières. La jeune fille entra dans une salle basse qui donnait sur la rue et ouvrit en tremblant l'étroite

fenêtre que défendait une grille; le marquis de Ribiers était là; depuis une semaine Florita lui parlait ainsi chaque nuit. Elle appuya son front aux barreaux de la grille et regarda dehors en frissonnant.

— Ma chère âme, me voici, dit le marquis, que j'étais impatient de vous revoir! que je vous aime, ma Florita! qu'elle est lente à venir l'heure de nos rendez-vous!

— C'est la seule qui compte dans ma triste vie! murmura Florita.

— Savez-vous que vous avez été admirable ce soir! reprit le marquis, il me semble que jamais je ne vous ai entendue chanter ainsi; c'était la plus sublime expression de l'amour, de la jalousie, de la haine.

— Qu'elle est cette femme en compagnie de laquelle vous étiez? demanda Florita.

— C'est une très-grande dame, c'est la comtesse d'Ayamonte, répondit le marquis, elle habite ordinairement ses terres, et se trouvant à Madrid, elle a voulu voir la grande cantatrice, la merveille dont tout le monde parle. Elle vous a fort admirée, fort applaudie, ma Florita, et elle m'a dit en sortant que vous lui aviez fait passer la plus délicieuse soirée dont elle eût souvenir.

— Oui, je l'ai fort amusée, dit froidement Florita; mais d'où vient que vous étiez seuls? où était M. le comte d'Ayamonte?

— M. le comte d'Ayamonte? répondit le marquis en riant; oh! il ne va pas encore au théâtre. C'est un enfant de cinq ans, beau comme le jour, le fils unique de cette grande dame; elle est veuve.

— Ah! je comprends! fit Florita en retirant sa main que le marquis essayait de saisir à travers les barreaux serrés de la grille.

— Oui, vous avez été sublime, ma belle Florita, reprit-il vivement, je ne saurais vous dire tout ce qu'on vous a adressé de louanges; on a épuisé pour vous toutes les formules de l'admiration, et moi, je jouissais de vos triomphes, et je répétais dans mon cœur: La femme célèbre, la grande actrice, celle dont le nom est dans toutes les bouches, c'est Florita, mon amour! Mais savez-vous que c'est à en devenir fou d'orgueil et de joie!

En entendant ces paroles , Florita couvrit son visage de ses mains et se prit à pleurer amèrement ; cette gloire d'artiste lui faisait horreur ; elle comprenait l'infranchissable distance que sa profession mettait entre elle et cette grande dame qu'elle venait de voir assise à côté du marquis ; elle se disait , avec un affreux désespoir , que le talent ne donne pas ces titres , ces honneurs du rang qu'on accorde aux femmes de haute condition , et que jamais elle ne serait l'égale de la comtesse d'Ayramonte , de celle à laquelle le marquis de Ribiers se faisait un honneur de donner publiquement la main , et dont on ne parlait qu'avec des formules de respect , tandis qu'elle , la grande cantatrice , l'artiste célèbre , on l'appelait tout simplement la Florita. Le marquis ne comprit rien à cette explosion de larmes , et il s'écria avec l'expression d'un doux reproche : — Que vous ai-je donc fait , mon âme ? Pourquoi ces pleurs , ce grand chagrin ? Nous étions si heureux hier , tous ces jours passés ; qu'y a-t-il donc de changé aujourd'hui ?

Florita avait une de ces âmes fières et jalouses qui ne se manifestent pas ; elle serait morte plutôt que d'avouer au marquis la cause de cette amère douleur.

— Rien n'est changé , répondit-elle avec effort , mais aujourd'hui comme hier , je me repens d'être ici , seule avec vous , de tromper ma mère....

— Vous ne m'aimez plus , Florita ? interrompit le marquis.

— Moi ! dit-elle avec véhémence et en levant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de ce qui se passait dans son cœur , moi ! ne plus vous aimer !... Eh ! serais-je ici alors !... Mais vous , Henri ? hélas ! parfois je doute , je doute de votre amour...

— Enfant ! s'écria-t-il avec un sourire , tu veux que je te répète ce que je t'ai dit mille fois !... Je t'aime , tu le sais , je t'aime , ma belle Médée , ma tendre Eurydice , ma noble dona Elvire...

— Oui ! vous aimez la pauvre Florita ! dit-elle avec un accent indicible de mélancolie et de passion.

Cette nuit s'acheva comme toutes les autres , dans un doux entretien à travers la grille jalouse , et au premier rayon du jour , Florita regagna la chambre où sa mère dormait , après avoir promis à M. de Ribiers de se trouver le lendemain au même

rendez-vous. Mais c'en était fait de tout le bonheur de son premier, de son unique amour ; la jalousie, un amer et profond sentiment de fierté, lui rendaient odieux sa position, son art et jusqu'à sa gloire. Elle ne comprenait pas que cette gloire était surtout ce que le marquis aimait en elle, qu'il ne la voyait qu'à travers cette auréole, et que sa renommée était son plus grand moyen de séduction. Dans son ignorance de jeune fille, dans la candeur et le dévouement de son amour, elle ne pouvait voir jusqu'au fond de ce cœur blasé qu'un si grand prestige avait seul pu relever de son impuissance. Calderon s'aperçut, avec un profond chagrin, que Florita prenait son art en dégoût et qu'elle était indifférente aux applaudissements qui jadis l'avaient rendue si heureuse et si fière. Il devina ce qui se passait dans l'âme de la jeune fille ; mais il ne savait comment la relever, ni par quels moyens la guérir. Ana Muller, moins clairvoyante, se bornait à surveiller sa fille avec une sollicitude inquiète pendant les visites du marquis.

Un soir, Calderon avait ramené Florita chez elle après une de ces représentations de *Médée* qui étaient toujours pour elle l'occasion d'un nouveau triomphe. La jeune fille était pâle, distraite, et tous ses efforts ne pouvaient parvenir à cacher une douloureuse préoccupation ; elle s'assit à table sans rien dire et ne toucha pas à la collation que, selon l'usage, on venait de servir dans la salle. Ana Muller sortit un moment ; alors Calderon se rapprocha de Florita, et après un moment de silence, il lui dit : — Le marquis de Ribiers n'était pas ce soir au théâtre ?

Florita tressaillit ; elle comprit que Calderon avait deviné le motif de sa tristesse, et une rougeur brûlante couvrit son visage, qui redevint ensuite d'une mortelle pâleur.

— Vous l'aimez cet homme ? reprit Calderon avec un accent inexprimable de douleur et de compassion.

— Oui, je l'aime ! répondit Florita.

En ce moment, Ana Muller rentra, une lettre à la main. C'était un valet à la livrée du marquis de Ribiers qui l'avait apportée : elle était à l'adresse de Florita, et l'ordre était donné de la lui remettre secrètement ; mais la suivante à laquelle le valet l'avait confiée s'était hâtée d'avertir sa maîtresse de ce mystère. La pauvre mère n'avait pas osé décacheter cette lettre ni la jeter

au feu comme les autres billets doux ; elle la remit à sa fille , et s'assit devant elle , attendant avec anxiété une marque de confiance , un moment d'abandon et d'épanchement. Florita , tremblante , étonnée , frappée d'un funeste pressentiment , se rapprocha d'un candélabre , à l'autre extrémité de la salle , et lut avec d'affreux battements de cœur :

« Mon âme , c'en est fait de toutes les joies de ma vie , de tout mon bonheur ; car il faut vous quitter : l'ordre qui me rappelle en France est arrivé. Je n'aurais pas obéi si un message du comte-duc ne m'eût signifié en même temps qu'il fallait quitter Madrid dans vingt quatre heures. Mes amis ont essayé de faire révoquer cette décision du ministre , et ils m'ont proposé un moyen que j'ai refusé : j'ai refusé de rester en Espagne en épousant la comtesse d'Ayamonte.

« Je pars , Florita , je pars triste , désespéré , n'entrevoyant d'autre terme à mes peines que la fin d'un amour qui me suivra jusqu'au tombeau. Puisse la mort me délivrer bientôt d'une si douloureuse vie ! Et toi , ma Florita , poursuis ta destinée ; sois belle , adorée , heureuse , et n'oublie pas ton infortuné Henri !

« *P. S.* Je m'arrêterai vingt-quatre heures à Guadalajara , chez le duc de l'Infantado. Si je recevais de vous un mot , un dernier adieu , ce serait encore un moment de bonheur dans ma triste vie. »

Florita resta une minute immobile , le regard fixé sur cette lettre ; elle était d'une pâleur effrayante ; mais nul autre signe ne trahissait son étonnement et son désespoir. Sa mère et Calderon gardaient le silence et l'observaient avec inquiétude. Elle revint vers eux , s'assit avec une apparence de calme et parut réfléchir ; puis elle dit tout à coup en se tournant vers Calderon :

— Voici tantôt un an et demi que je suis au théâtre ; j'ai gagné beaucoup d'argent , n'est-ce pas ?

— Sans doute , répondit-il étonné de cette question ; nous avons bien surveillé vos intérêts , vous avez eu toute la part qui vous revenait dans les recettes du théâtre de la Crux et j'ai placé pour vous quatre cent mille réaux chez mon ami don Fadrique Moreno.

— Tant mieux ! dit Florita ; c'est pour ma mère !

— C'est pour toi, mon enfant ! c'est ta dot ! s'écria Ana Muller attendrie.

— Elle en a une plus belle, dit Calderon en souriant, c'est son talent.

En un moment minuit sonna à l'église de San-Salvador ; Calderon se leva.

— Il est tard, dit-il ; Florita est fatiguée de la représentation ; je me retire. A demain, dona Ana... Bonsoir, mon enfant, à demain.

Il allait sortir ; Florita se mit devant lui et dit d'une voix émue en lui tendant la main :

— Adieu !

Il baisa cette main, et, la sentant froide et tremblante, il murmura :

— Pauvre Florita !

Puis il s'en alla. La jeune fille resta un moment debout, appuyée sur la table ; Ana Muller la considérait avec une hésitation inquiète ; puis elle lui dit :

— Mon enfant, cette lettre ?

— Demain, ma mère, vous saurez ce que c'est, répondit-elle avec des larmes dans les yeux et en serrant la lettre sous la pièce de velours de son corsage.

Comme d'habitude, les deux femmes firent ensemble leur prière, puis elles se couchèrent. Ana Muller ne tarda pas à s'endormir. Alors Florita, qui ne s'était pas déshabillée, se leva doucement. Une lampe de nuit posée sur un guéridon jetait, dans cette vaste chambre, de faibles clartés ; les lourds rideaux de damas, baissés autour du lit d'Ana Muller, l'empêchaient d'entendre les pas légers de Florita, et le faible bruit qu'elle fit en ouvrant le coffret qui contenait ses bijoux et une centaine de quadruples. La jeune fille prit une poignée d'or et le collier de perles, présent de la reine d'Espagne ; puis elle se mit à genoux au pied du lit de sa mère et lui dit adieu avec de muets sanglots. Un moment après, elle descendit, tira les lourds verroux, et elle s'en alla en laissant la porte ouverte derrière elle.

On était alors aux longues nuits de l'année, le vent du nord faisait sentir son âpre influence, et sifflait dans les rues désertes ; un froid piquant avait succédé à la tiède chaleur du soleil

de novembre, et, par ce temps rigoureux, il n'y avait personne dehors, pas même les amants et les voleurs. Florita, couverte de sa mante, marchait d'un pas rapide et sans regarder autour d'elle. Ce silence, cette nuit, ne lui faisaient point peur, la mort même ne l'eût pas épouvantée en ce moment. Elle était sous l'empire d'une de ces situations où tous les sentiments secondaires disparaissent; elle ne pensait qu'à celui qu'elle allait trouver, à ceux qu'elle laissait, qui s'éveilleraient le lendemain dans l'inquiétude et la désolation. Elle ne regretta pas un moment ses succès, sa carrière perdue; mais son cœur se serrait en pensant à sa mère. Elle erra jusqu'au point du jour le long de la rue d'Alcala, et vers le matin, elle aperçut enfin une de ces voitures qui dès cette époque, se louaient pour de courts voyages et promenaient les étrangers aux environs de Madrid.

Florita monta dans le lourd équipage, et mettant un quadruple dans la main du cocher, elle lui dit : — Nous allons à Guadalajara.

VII.

Le même soir M. de Ribiers se reposait triste et seul dans une des chambres de l'hôtel de l'Infantado; il était arrivé le matin à Guadalajara, fatigué, souffrant de corps et d'âme. Son amour pour Florita n'avait pas ressemblé à ses autres amours; c'était un sentiment plus vif, plus désintéressé, plus chaste; une arrière-pensée de séduction était bien au fond de tout cela, mais il aimait assez pour attendre et prendre en patience les obstacles. Il s'était contenté de ses rendez-vous à la fenêtre grillée, espérant gagner peu à peu cette enfant passionnée et farouche, qui lui disait si tendrement qu'elle l'aimait et qui lui refusait la plus légère faveur. L'ordre qui le rappelait en France avait été pour lui comme un coup de foudre; il ne s'était pas senti le courage d'aller faire ses adieux à Florita, il avait préféré lui écrire, et, il faut le dire, ce n'était pas les espérances qu'il avait conçues qu'il regrettait le plus, c'étaient les émotions tendres et pures que lui donnait l'amour de cette femme, si grande par son talent, par sa renommée, si simple et si adorable dans ses habitudes de jeune fille. Il savait bien que le temps et l'ab-

sence guériraient cette blessure ; mais , en attendant , il souffrait et rêvait tristement aux moyens de guérir promptement de cette passion dont il n'avait plus que faire.

Le duc de l'Infantado chez lequel il s'était arrêté ne se trouvait point à Guadalajara ; il avait été reçu par le majordome , qui venait de se retirer après lui avoir fait servir à souper. Il avait congédié l'aumônier qui était venu lui rendre ses devoirs ; Chaville , son valet de chambre français , était seul resté , et lui tenait compagnie à distance.

Sept heures sonnèrent à l'horloge de cuivre attachée au mur.

— Chaville , dit le marquis , tu es bien sûr qu'il n'y a aucune lettre pour moi ! — A moins qu'il n'en soit arrivé une depuis un petit quart d'heure que je suis allé m'informer ; j'ai dit que , s'il arrivait quelque chose , on montât sur-le-champ : pourtant , si M. le marquis veut , j'irai demander encore.

— Non , Chaville , non , pas à présent , dans un moment. Que cette soirée est longue !.. j'ai froid !..

Chaville vint remuer les charbons allumés dans le brasero d'argent , et donna au marquis sa boîte de pastilles.

Une minute après on frappa légèrement à la porte.

— C'est sa lettre ! — s'écria le marquis avec un certain battement de cœur , et il alla lui-même au-devant de ce messager si impatiemment attendu ; mais aussitôt il recula stupéfait , et balbutia : — Florita !

Ce mot fut dit avec une telle expression , que la jeune fille s'arrêta glacée. Il y eut un silence pendant lequel Chaville s'esquiva ; le marquis avait eu le temps de se remettre , et il se prit en même temps à sourire de son premier mouvement. — Ma belle Florita , s'écria-t-il en se rapprochant , c'est vous , c'est bien vous !... Je ne puis croire à tant de bonheur !

Elle tomba tremblante , épuisée sur un siège , et il se mit à ses genoux : — Ma chère âme , reprit-il , comment avez-vous pu venir ainsi me faire vos adieux ? Je ne l'espérais pas...

— Mes adieux ! répéta-t-elle avec un singulier sourire.

— Ma Florita , continua le marquis , vous avez voulu me donner encore un moment de bonheur dans cette vie ! Oh ! que je vous rends grâce ! Oui , mon amour , une nuit de bonheur , et je ne me plaindrai pas de mon sort !... Il y aura assez de ce souvenir pour remplir toute une vie !...

Florita se dégagea brusquement des bras qui la retenaient, et dit avec exaltation : — Mais si c'était pour toujours que nous sommes réunis !...

— Pour toujours ! s'écria le marquis avec un grand étonnement.

— Oui, reprit-elle en arrêtant sur lui son beau regard, oui ; je vous aime mieux que ma gloire, que mon honneur, que ma mère... J'ai tout fui, j'ai tout quitté... Je vous suivrai en France, partout !...

En achevant ces mots, elle appuya sa tête sur l'épaule du marquis, et fondit en larmes.

— Ma Florita ! s'écria-t-il en la serrant dans ses bras avec un mouvement passionné ; puis aussitôt il recula et s'assit à quelques pas.

Il y eut un moment de silence. M. de Ribiers regarda avec une sorte de compassion et de remords qui domina sa passion cette créature si noble, si pure, si dévouée. Il sentit que ce serait une action infâme de la prendre quand elle se livrait à lui, et de partir seul le lendemain. Il jugea d'un coup d'œil sa position ; il comprit qu'il lui était impossible d'emmener Florita, que son amour, quelque ardent qu'il fût, n'était point capable du sacrifice de tout autre bonheur, de toute ambition, et il eut la loyauté de l'avouer avec franchise.

— Florita, dit-il avec une pénible émotion, je vous aime, et je vais vous donner la plus grande preuve de mon amour en refusant le sacrifice que vous avez voulu me faire. Vous allez repartir pour Madrid sur-le-champ ; car je ne peux pas vous emmener, et je ne veux pas que demain vous restiez ici seule et déshonorée.

Elle le regarda fixement, et ne répondit pas ; il semblait qu'elle ne l'eût pas compris. — Écoutez, reprit-il doucement et en baissant la vue, je n'accepte pas votre dévouement, parce que je suis un homme d'honneur, et que je ne veux pas sacrifier votre vie, votre bel avenir à la passion que j'ai pour vous. Je ne puis pas vous donner près de moi une place digne de vous, Florita ; je ne peux pas vous épouser, et je ne veux pas vous emmener pour faire de vous ma maîtresse. Me comprenez-vous.

— Oui, répondit-elle en se levant.

Elle était fort pâle ; mais sa physionomie impassible ne révélait rien de ce qui se passait dans son âme. Le marquis, troublé, éperdu, sentit un moment sa résolution faiblir, il eut regret au bonheur qu'il venait de refuser, et il reprit d'une voix plus basse :

— Un jour, Florita, vous me reprocheriez peut-être de vous avoir gardée ! votre vie est trop belle pour que vous ne regrettiez pas de la donner à moi seul... Allez, Florita, retournez vers la fortune, vers la gloire ! je vous aime assez pour renoncer à vous !

— Vous m'aimez ! répéta-t-elle d'une voix brisée, et les larmes la gagnèrent ; elle comprenait avec une sorte d'effroi, de honte, de désespoir que son amour à elle eût été plus fort que le remords, que l'honneur. — Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle, vous me sauvez !

Le marquis la regardait et sentait son cœur faiblir ; le danger de cette situation l'effraya, il eut peur de ne pouvoir pas être jusqu'au bout un honnête homme ; et, sans oser ajouter un seul mot, il sonna vivement. Aussitôt Chaville parut.

— Fais atteler ma chaise ; tu vas ramener madame à Madrid, dit M. de Ribiers.

Le valet de chambre s'inclina et sortit. Florita resta debout appuyée contre une table, et le marquis à quelques pas d'elle ; tous deux gardaient le silence. Au bout de dix minutes, qui purent leur paraître une éternité d'angoisses et de douleurs, le pas des chevaux résonna sur le pavé de la cour. Alors le marquis se rapprocha ; il avait les larmes aux yeux. — Adieu, Florita, dit-il, adieu pour toujours ; que la gloire vous console, soyez heureuse !... la foule vous environnera longtemps de son admiration et de ses hommages, vous avez devant vous un long et bel avenir...

Il se tut, dominé par la violence de son émotion. Florita éleva son regard vers le ciel ; puis, sans dire une parole, elle serra sur son cœur la main que lui tendait le marquis et sortit vivement. M. de Ribiers, éperdu, l'âme navrée, s'écria avec un amer regret :

— Florita ! ma chère Florita ! j'ai eu un barbare courage !... Mais elle ne l'entendit pas. Une minute après, la chaise roulait sur le chemin de Madrid.

Le lendemain matin, Florita, morne, accablée, mourante, rentra dans sa maison. Ana Muller et Calderon de la Barca avaient veillé toute la nuit. Ils accoururent, et la jeune fille en les voyant venir, se mit à genoux. La malheureuse mère releva son enfant et l'embrassa en pleurant; Calderon lui prit les mains et la soutint pour monter dans la salle. Florita s'assit, le front appuyé contre le clavecin, le visage caché dans son mouchoir trempé de larmes. Ana Muller, la tête baissée, les mains jointes, la regardait avec une morne stupeur.

— Mon enfant, dit enfin Calderon avec effort, vous avez fait une grande faute; heureusement elle n'a été sue de personne... vous êtes revenue à temps... Reprenez courage; votre mère vous pardonne, et il y a encore beaucoup de gloire et de bonheur en ce monde.

Florita saisit la main de sa mère et la baisa en pleurant; puis, élevant vers le ciel un regard morne et plein d'une sombre résolution, elle dit :

— Le monde, j'y renonce ! jamais on ne me reverra sur la scène... ma carrière ici-bas est finie.... Ma mère, je suis revenue pour vous dire adieu !...

— Et où voulez-vous aller ? s'écria Calderon, frappé de douleur et d'étonnement.

— Au couvent, répondit-elle ; c'est à Dieu que je veux donner le reste de ma vie !

— Oh ! ma fille, s'écria Ana Muller, tu l'aimais donc bien, cet homme ?

— Comme il était digne d'être aimé, ma mère, répondit-elle avec une expression indicible de candeur et de fierté, et je vais lui en donner une dernière preuve.

.....

Florita entra le lendemain au couvent des carmélites, et pendant huit jours on ne parla à la ville et à la cour que de cet événement. Ana Muller se sépara courageusement de sa fille; elle avait compris que cette âme blessée si profondément ne pouvait être consolée que par la religion. Pourtant elle ne résista pas longtemps à la douleur d'une telle perte; elle mourut après avoir légué le chef-d'œuvre de Muller à Calderon et sa fortune aux pauvres de Madrid. Au bout de l'année, Florita prononça ses vœux. Calderon de la Barca pleura longtemps l'objet

de son dernier amour. Souvent on le trouvait le soir, dans l'église des carmélites, à deux genoux sur les dalles et le front dans ses mains; il écoutait une voix qui s'élevait dans le chœur, semblable à celle des anges chantant les louanges de Dieu dans les tabernacles éternels.

M^{mo} CHARLES REYBAUD.

LE PROCÈS

DE ROBERT D'ARTOIS.

DERNIÈRE PARTIE (1).

VIII.

Trois actes étaient nécessaires au comte Robert : une charte qui modifiait le véritable traité de mariage de Philippe d'Artois avec Blanche de Bretagne, et qui déclarait les mâles issus de ce mariage héritiers du comté d'Artois ; une ratification de Robert II du nom, aïeul du comte de Beaumont, qui donnait au père de ce dernier l'investiture de l'Artois ; des lettres patentes de Philippe le Bel qui approuvaient cette donation. A ces trois pièces, qui devaient écarter tous les obstacles judiciaires, la damoiselle de Divion ajouta un quatrième acte, dont la mort subite de Mahaut et de sa fille lui donna l'idée. C'est une lettre de la

(1) Voyez tom. VII, pag. 250.

comtesse Mahaut elle-même , qui déclarait renoncer à ses droits sur le comté moyennant une rente de quatre mille livres.

Le traité relatif au contrat de mariage fut celui auquel Jeanne travailla d'abord. Voici comment :

Munie du modèle nécessaire pour la rédaction fidèle de cet acte, Jeanne se rendit à Arras; elle avait naguère quitté, presque en fugitive, cette ville, où elle était prisonnière. Jeanne, triomphante alors et sous la protection du puissant comte de Beaumont, se fit un malin plaisir de braver Mahaut et de se présenter dans la ville d'Arras, environnée de pompe et d'éclat; c'est pourquoi elle choisit la fête de Saint-Jean-Baptiste, jour où des réjouissances avaient lieu dans la ville et où les nobles de l'Artois se réunissaient pour un tournoi. Accompagnée de quelques chevaliers et serviteurs appartenant au comte Robert, ayant avec elle Pierre de Broyes son mari, la damoiselle de Divion, vêtue magnifiquement, montée, comme tous ceux qui la suivaient, sur un haut destrier, fit son entrée dans la ville. « Elle vint à Arras, dit à ce sujet Marie de Feuquières dans » sa déposition, à grand chevauchée, sur un grand cheval, » avec une cotte hardie, fourrée de menu vair, et une courte » cloche et le chaperon de mesme que la cotte hardie. » Marie de Feuquières, on se le rappelle, était cousine de Jeanne de Divion, et de plus son amie; elle avait consenti à cacher dans sa demeure plusieurs coffres que Jeanne voulait soustraire aux perquisitions de la comtesse: pour ce fait, Marie avait été poursuivie, et elle gardait quelque peu rancune à Jeanne, qui depuis lors, ne lui avait jamais donné de ses nouvelles; mais Jeanne de Divion qui comptait employer Marie dans toutes ses intrigues, s'empressa, en arrivant à Arras, d'aller voir cette dernière. Jeanne, s'étant donc arrêtée devant la demeure de Marie de Feuquières, poussa son cheval quelque peu dans l'intérieur de l'hôtel et appela sa cousine. Celle-ci, qui avait mis la tête à la fenêtre pour voir cette grande chevauchée, descendit près de Jeanne: « Hé, Marie, ma mie, dit cette dernière, comment le » faites-vous? J'avais grande envie de vous voir. — Mais je » le fais assez bien, répliqua d'un ton piqué Marie de Feu- » quières; et vous, que faites-vous donc? Vous avez commis » assez grand péché en ne me visitant plus, même par vos let- » tres dont je n'ai eu nulle en toutes les douleurs que j'ai éprou-

» vées à cause de vous , de la part de madame d'Artois qui m'a
» fait grand dommage. » Mais Jeanne , sans se déconcerter , ré-
pliqua : « Je n'ai pas osé , ma chère ; je vous savois raccom-
» modée avec madame la comtesse , et je ne voulois pas vous
» engager de nouveau avec elle ; d'ailleurs je vous ai envoyé ma
» servante. A la parfin je ne puis longtemps vous parler , à cause
» de ces gens qui sont avec moi ; venez demain là où je descen-
» drai ; » et Jeanne s'éloigna avec sa suite. En ce moment , un
certain bourgeois d'Arras , appelé Ourson le Borgne , s'appro-
chant de Marie , lui demanda ce qu'elle avoit à faire avec Jeanne
de Divion , et , quand il le sut , il ajouta : « N'y allez point ;
» c'est une personne diffamée , vous n'en aurez jà honneur ; si
» vous y voulez aller , allez-y si tard que l'on ne puisse vous
» voir ; car les gens de madame la comtesse , s'ils vous y
» voyoient , en pourroient bien parler en mal. » Marie , profi-
tant à moitié de ce conseil , se rendit le soir chez Jeanne , qui
lui fit un grand accueil et lui parla en ces termes : « Marie , je
» sais bien que vous avez eu assez d'ennuy pour moi , et de
» dommage ; mais je vous rendrai tout prochainement , si Dieu
» plaist , car je le pourray. J'ai bien fait besogne vers monsieur
» Robert d'Artois , très-bien , et je n'ai plus besoin , ma très-
» douce amie , que de sceaux ; c'est à savoir : un scel du feu
» comte d'Artois et un scel du beau roi Philippe. » Marie lui
ayant demandé ce qu'elle vouloit faire de ces deux sceaux ,
elle lui expliqua que monseigneur de Beaumont en avoit le plus
pressant besoin , dans le procès qu'il soutenait au parlement ,
pour les comparer avec d'autres semblables qui étoient tout
brisés , et elle montra ces derniers. Puis elle ajouta : « Marie ,
» ma très-chère amie , procurez-moi ces sceaux et je vous feray
» tout ce que vous voudrez ; pour Dieu , ma mie , ne me refusez
» pas en cette occasion. » Marie de Feuquières ajouta foi aux
paroles de Jeanne de Divion et lui promit de faire tout ce qu'elle
pourrait , afin de lui être utile. En rentrant chez elle , Marie
trouva son neveu et ce bourgeois d'Arras dont j'ai parlé plus
haut , Ourson le Borgne , appelé aussi *Beau Parisis* (1), surnom
très-significatif et que le dit bourgeois méritoit , comme on le

(1) Petite pièce de monnaie de la valeur d'un sou environ.

verra un peu plus bas. Cet homme qui connaissait bien Jeanne, dès qu'il sut ce qu'elle voulait, dit à Marie de Feuquières, en lui désignant sa cousine : « Elle est trop malicieuse et trop mauvaise ; il ne faut pas la croire. Cependant j'ai une lettre du » feu comte d'Artois ; si elle veut, je la lui vendrai bien. Il lui » en coûtera quatre cents livres parisis. » Marie s'empressa d'aller prévenir Jeanne de Divion de la rencontre qu'elle avait faite ; mais, se gardant de nommer Ourson le Borgne, elle dit que l'acte appartenait à un marchand. Jeanne de Divion ne voulut donner que trois cents livres, et ledit Ourson y ayant consenti, elle envoya Perrot de Sains voir si le sceau était véritable. Ce dernier regarda le sceau, *qui estoit en une table blanche, où l'on pourtraict sans cire* ; et quand il l'eut bien vu, il dit : « C'est tout ce qu'il me faut, ni plus ni moins. » Puis, retournant vers Jeanne, il lui confirma la valeur du sceau et lui fit connaître que le marchand était pressé et voulait partir. Cependant Jeanne ne recevait pas l'argent qu'elle attendait ; alors elle envoya Perrot de Sains avec un bijou valant dix livres, et on lui donna l'acte, mais à la condition que le lendemain, avant vêpres, si elle ne payait pas les trois cents livres, le marchand le reprendrait. Le lendemain, Jeanne, ne voyant point arriver d'argent, envoya Marie demander au vendeur s'il voulait accepter pour gage des bijoux et un cheval noir, sur lequel Pierre de Broyes, son mari, avait jouté. Perrot de Sains, se disant le délégué d'un prélat et non de la damoiselle de Divion, alla trouver de nouveau Ourson le Borgne, qui feignit de le croire. Il refusa d'abord le cheval de Pierre de Broyes, et ne voulut accepter les bijoux qu'après une estimation. Le changeur déclara que les bijoux ne valaient que cent soixante livres. Ourson le Borgne ne voulut pas se contenter d'un pareil gage ; mais Jeanne supplia tant Marie de Feuquières, qu'elle consentit à répondre du reste de la somme. C'est ce que voulait l'habile usurier si bien surnommé le *beau Parisis*. De plus, n'oubliant pas que Jeanne était en puissance de mari, il exigea l'assentiment de Pierre de Broyes. Marie de Feuquières et Perrot de Sains allèrent trouver ce dernier qui, peu inquiet des intrigues de Jeanne, *se dormoit en son lit*. La damoiselle était debout enveloppée dans ses fourrures : « Je vous attendois, dit-elle à Marie, et ne voulois pas me coucher sans avoir eu de vos nou-

velles. » Perrot de Sains éveilla Pierre de Broyes , et , lui expliquant que sa femme empruntait sur gage, lui demanda son consentement : « Comme elle voudra , » répondit Pierre, et il se rendormit.

Dès que Jeanne fut en possession du sceau dont elle avait si grand besoin, elle témoigna toute sa reconnaissance à Marie : « Je vous enverrai bientôt chercher , lui disait-elle ; vous viendrez à Paris ; je vous ferai faire riche femme. »

Ce sceau ne fut pas le seul que Jeanne se procura ; car Ourson le Borgne a déclaré , dans sa déposition , qu'il avait entendu dire à Jeanne d'Aspelle que la damoiselle de Divion acheta aussi un sceau de monseigneur de Saint-Pol et un autre du comte d'Evreux.

IX.

Jeanne de Divion , une fois qu'elle eut entre les mains tous ces titres dont les sceaux différents lui étaient nécessaires , fit copier par Perrot de Sains , son clerc , l'acte dont madame de Beaumont lui avait donné le modèle ; soit crainte , soit tout autre motif , Perrot écrivit très-mal ce qu'il était chargé de copier ; mais Jeanne lui fit des reproches , le menaça de la colère du comte de Beaumont , et lui fit recommencer cette besogne.

Peu de jours après , la damoiselle de Divion montra aux chevaliers qui l'accompagnaient ce même acte , avec deux sceaux qu'elle y avait fixés , et dont l'un était celui qu'Ourson le Borgne avait vendu si cher. Le malheureux Perrot de Sains était aussi présent à cette exhibition. Il se récria en reconnaissant ce qu'il avait écrit , et adressa à la damoiselle de Divion de vifs reproches , auxquels Jeanne se contenta de répondre qu'il se trompait ; que ce n'était pas l'acte qu'il avait écrit , mais l'original. De retour à Paris , Perrot de Sains , suivant le conseil de M. Enguerrand de Louvaincourt , chevalier de la maison du comte de Beaumont , s'empessa d'aller déclarer à Robert d'Artois tout ce qu'il savait sur cette affaire.

Où le comte Robert ignorait alors les intrigues de sa femme et de la damoiselle de Divion , ou , ce qui est plus probable , il avait à cœur de laisser croire à tous les gens de sa maison qu'il

était étranger à ces manœuvres ; voici donc ce qui eut lieu. Perrot de Sains, qui était alors au château de Ruilly, chez le comte Robert, lui fit demander un entretien particulier, et le lendemain du jour de Saint-Éloy, le comte appela Perrot de Sains et le conduisit dans le jardin du château. A peine ce dernier eut-il déclaré l'affaire au comte de Beaumont, que celui-ci s'écria : « Si m'ayst Dieu, Pierre, je aymeroye mieux avoir la » cuisse *route* (cassée) que je ouvrasse de ces fausses lettres. » Veux-tu que j'appelle des témoins ? — Oui, monseigneur, répondit Perrot, et partout où il vous plaira je répéterai mes » paroles. » Alors le comte Robert appela Thomas Paste, chevalier de son hôtel, et Pierre Tesson, notaire royal. En présence de ces deux notables personnages, il fit répéter à Perrot tout ce qu'il avait dit, sous serment qu'il déclarait la vérité. Puis monseigneur de Beaumont fit subir à Perrot de Sains un assez long interrogatoire ; ce dernier répondit d'autant plus volontiers qu'il se trouvait fort heureux que tant d'honorables personnages sussent la vérité, certain qu'il était de l'innocence du comte de Beaumont. Perrot de Sains s'en alla fort joyeux ; mais, peu de jours après, enlevé par ordre du comte, il expiait durement sa frayeur et sa sincérité.

A peine la comtesse de Beaumont eut-elle appris que Jeanne était parvenue à fabriquer un des actes, qu'elle s'empressa de lui écrire de rentrer au plus vite en France, et de ne pas donner cet acte à monseigneur d'Artois avant qu'elle ne l'eût vu. Jeanne, à peine de retour, vint à Ruilly, et, malgré l'ordre exprès de la comtesse, elle remit au comte Robert la pièce fabriquée ; mais elle eut grand soin de le faire en présence de nombreux témoins. Madame de Beaumont se trouvait alors à Saint-Germain. Cependant Jeanne fut obligée de détruire les allégations du malheureux Perrot de Sains qui répétait que la charte était fausse et que lui-même l'avait écrite. Jeanne accusa le clerc écrivain de mauvaise conduite et d'ivrognerie, et chercha les moyens de le faire disparaître au plus tôt. Dans une conversation secrète qu'elle eut avec le comte Robert, au sujet des trois cents livres et de ses bijoux engagés, elle lui dit en finissant : « Sire, je ne sais plus que faire de mon clerc ; je re- » doute trop sa contenance : il est si peureux que c'est mer- » veille ; chaque chose qu'il entend la nuit, il dit à ma ser-

» vante : Hay : Jehanne , les sergents me viennent chercher. Si
» par hasard il étoit pris et mis en prison , il avoueroit tout. —
» Soyez tranquille , répliqua le comte , je saurai m'en servir. »
En effet , quelques jours après , Perrot de Sains fut chargé
d'aller payer les trois cents livres , en nantissement desquelles
Ourson le Borgne avait gardé les bijoux de Jeanne de Divion.
Puis le comte Robert l'envoya dans une de ses fermes , où
Perrot demeura plus de deux mois. Rappelé à Conches , il resta
sous la surveillance du comte , qui lui parlait souvent et lui pro-
mettait une récompense. Peu après , Perrot de Sains , renvoyé
au fond du Berry , y mena pendant quelque temps une vie assez
tranquille , allant se promener , comme il le dit , à Bourges , à
Issoudun et par tout le pays. Ce fut là qu'il eut connaissance de
l'arrestation de la damoiselle de Divion et des charges qui pe-
saient sur lui. Robert d'Artois fit connaître cette nouvelle au
malheureux écrivain , et l'envoya chez Sathanat , bailli d'Is-
soudun , où , après s'être caché trois semaines , Perrot de Sains
fut arrêté et conduit à Paris.

X.

Jeanne étoit en possession de tous les sceaux nécessaires pour
fabriquer l'acte de confirmation des grands tenanciers de l'Ar-
tois ; mais elle ne savait comment le faire écrire. Les propos
que différentes personnes du château de Ruilly avaient tenus ,
relativement au premier titre fabriqué , indiquaient assez à
Jeanne que la maison du comte ne serait pas un lieu propice
pour commettre une action du même genre. Jeanne s'éloigna
donc prudemment et vint pour quelque temps se fixer à Paris.

Ce fut à la porte Baudoyer , à l'hôtel de l'Aigle , que Jeanne
prit un logement. C'étoit un petit séjour situé au bord de la ri-
vière et plus loin que la Grève , partie de la ville alors presque
déserte et seulement fréquentée aux heures de la promenade.
Jeanne avait depuis quelque temps fait connaissance avec un
certain Jean Oliete , qui non-seulement lui vendit plusieurs
sceaux , mais encore lui indiqua la manière de les appliquer.
Jeanne , aussitôt arrivée à Paris , manda cet homme , et lui fit
connaître la raison qui l'avait amenée. Oliete étoit marié avec la

filles de Robert Rossignol, écrivain juré, vendeur de thèses à l'Université de Paris ; il jugea qu'une telle affaire devait être largement payée, et qu'il en pouvait partager les profits avec son beau-père qui garderait, dans tous les cas, le plus profond silence. Maître Rossignol, tenté par les beaux discours de Jean Oliete, son gendre, étourdi par la puissance et le nom de celui pour lequel il fallait travailler, consentit à se rendre la nuit dans la demeure de Jeanne de Divion. Il s'était d'abord excusé, en disant qu'il ne pouvait porter avec lui ni parchemin, ni encre ; mais Oliete lui répondit que la damoiselle lui donnerait tout ce qui lui serait nécessaire, et le conduisit à l'hôtel de *l'Aigle*. Jeanne pria maître Rossignol de copier un acte par lequel le feu comte d'Artois, deuxième du nom de Robert, investissait de son comté Philippe d'Artois son fils et les enfants mâles de ce dernier ; en témoignage de ce, les trois grands baillis d'Artois et trois autres chevaliers du même pays appendaient leur scel audit acte. Maître Rossignol vit bien que c'était *mauvaisetié* et fausseté que la damoiselle lui ordonnait de faire ; mais, craignant de la refuser, au lieu de mettre pour date 1302, comme portait le modèle qu'il avait sous les yeux, il écrivit *treize cent vingt-deux*, sans que la damoiselle eût remarqué cette erreur volontaire ; puis maître Rossignol, à qui tout le cuer trembloit de celle fausseté, se leva et voulut prendre congé : « Non, non, répliqua Jeanne ; tu ne sortiras pas ; tu verras ce que je ferai. » Alors elle ouvrit un coffret posé sur une table ; elle en tira des sceaux, les étala sur la table et alluma plusieurs torches ; puis, jetant de côté sa coiffe, elle arracha quelques-uns de ses longs cheveux et s'en servit comme de fil pour séparer en deux chaque sceau, que Jean Oliete échauffait à la lumière des torches ; ensuite elle les fixa au parchemin sur lequel Rossignol venait d'écrire. Ce dernier, tremblant de tous ses membres, s'écria : « Hai ! hai ! damoiselle, » qu'est-ce que vous faites ! qu'est-ce que vous avez fait ! C'est » fausseté, trahison et desloyauté. On vous devoit brûler, et » je crois bien que vous le serez. » Mais Jeanne, souriant de » pitié, lui cria : « Tais-toi, chétif ; c'est pour monseigneur Robert d'Artois, qui est si grand homme, si puissant, comme tu » sais ; et tu ne seras jà si hardi que tu en parles, ni que tu » oses dire que tu l'ayes écrite ; si tu parles, tu es mort. »

Après une pareille scène, et croyant d'ailleurs que l'acte qu'elle avait fabriqué était régulier, Jeanne s'empressa de quitter Paris. Arrivée au château de Ruilly, elle ne tarda pas à s'apercevoir, ainsi que le comte Robert et sa femme, du subterfuge employé par maître Rossignol. Robert d'Artois, ayant consulté les gens de son conseil, les trouva tous fort dociles à ses volontés, et Tesson, notaire royal, déclara que ce n'était là qu'un vice d'écrivain et qu'on pouvait le corriger. Cependant l'archidiaire d'Avranche, consulté par le comte, déclara que l'acte lui paraissait faux, que le *style luy sembloit trop sauvage*; et Jeanne, comme blessée d'une pareille supposition, reprit l'acte, se promettant bien de mettre à profit la complaisance du notaire royal. Elle ne tarda pas à en trouver l'occasion.

Le lendemain, maître Tesson voulut quitter Ruilly; il dina d'abord, puis fut admis auprès du comte d'Artois et de sa femme. Il les trouva dans la chambre du jeune Louis leur fils; Monseigneur lisait un gros roman, madame de Beaumont était couchée sur un lit de repos, et, aux pieds de ce lit, Jeanne de Divion, assise à terre, tenant la lettre scellée de six sceaux. Elle demanda à maître Tesson s'il n'avait pas de canif: « Oui, » reprit ce dernier, qu'en voulez-vous faire? — Oter le mot de » *vingt* qui est en ceste date. — Cela est possible, » dit le notaire, et il donna son canif à Jeanne qui chercha le moyen d'effacer le mot: « Si je l'effaçois avec de l'encre? dit-elle. — » Non, ce seroit laide chose, » reprit maître Tesson; et, sans penser à mal et pour son *meschief*, comme il le dit dans une des lettres qu'il écrivit au roi de sa prison, maître Tesson gratta le mot. « Vous êtes bien sûr, dit tranquillement Robert » d'Artois, que vous ne faites pas mal? — Non, monseigneur, » et vous pouvez sans crainte vous servir de cet acte. »

XI.

Les lettres patentes du roi Philippe le Bel restaient encore à faire; le comte Robert et sa femme furent presque seuls auteurs de ce dernier attentat. D'après les dépositions différentes, ils eurent en leur possession plusieurs sceaux du roi Philippe;

mais ce n'était pas tout : il s'agissait de rédiger convenablement l'acte et d'observer toutes les règles suivies sous le règne de Philippe le Bel. A cet effet, Jeanne de Divion et Martin de Neufport allèrent trouver Simon Dourin, cet ancien notaire du comte d'Artois Robert II, et qui, ayant pratiqué sous le roi Philippe, devait bien connaître le style judiciaire de cette époque. Ils lui donnèrent un modèle en français, en le priant d'y ajouter les formules. Simon Dourin, après avoir terminé l'acte qu'on lui demandait, ajouta : « Il n'est pas trop convenable » qu'une lettre de confirmation du temps du roi Philippe soit en » françois ; elle vaudroit mieux en latin, car ce roi les faisoit » toutes ainsi. — C'est vrai, » dit Jeanne ; et au lieu d'appliquer le sceau qu'elle possédait à la copie écrite par Simon, elle se contenta de le lui montrer : « Comment diable, fit ce dernier, » pourrez-vous mettre ce sceau ? Cela me paroît difficile. — Je » m'en charge bien, » reprit Jeanne, et elle quitta maître Simon. Jeanne, en parlant ainsi, ne mentait pas ; elle était arrivée à savoir enlever avec une habileté merveilleuse le sceau d'une pièce et à le fixer au bas d'une autre. Sa servante, à ce sujet, déclara lui avoir entendu dire, en regardant un sceau du roi Philippe : « Je pourrais lever ce sceau, et l'ouvrir par » dehors en le coupant droit tout autour de telle sorte que l'i- » mage et la bordure resteroient entières. J'en ôterois le fil » de soie qui s'y trouve et je le rattacherois à une autre lettre ; » puis je replaquerois le sceau, et nul ne s'en apercevrait. » Cette démarche auprès du notaire Simon Dourin fut tout ce que Jeanne put faire pour aider à la fabrication des lettres patentes ; car, à peine arrivée à Conches, elle fut mandée à Paris par les ordres du roi, et là mise en prison au grand Châtelet.

Ce n'était pas là le sort qu'elle attendait ; car, trompée elle-même par la confiance audacieuse que le comte Robert avait dans sa puissance, elle crut que Philippe de Valois la faisait appeler pour lui demander des explications sur les lettres de l'évêque d'Arras : et pourtant son admirable instinct la fit hésiter. Avant de partir, elle dit au comte Robert : « Sire, j'ai » grand peur que le roi ne me fasse mettre en prison. — Ne le » craignez pas, » répondit Robert ; et, montrant sa maison de Conches dans laquelle ils étaient, il ajouta : « Le roi ne le fe-

» roit pas pour aussi gros d'or que cette maison est, car l'on
 » verroit bien le grand tort qu'il me feroit, et j'ainais telle
 » *apresse* (dureté) il ne feroit contre moi; si ne craignez
 » pas. »

Robert d'Artois avait été informé par Jeanne de la faute qu'ils avaient commise en rédigeant les lettres de confirmation du roi Philippe le Bel en français. Ayant fait venir Thibaut de Meaux, son chapelain et son notaire, il lui dit qu'étant sur le point de marier son fils aîné, il avait besoin d'un commencement et d'une fin de lettres de confirmation en latin. Ce dernier écrivit donc ce modèle, sans y ajouter ni noms ni dates, puis le remit au comte qui le remercia beaucoup. De plus, Robert écrivit au prieur de l'abbaye de Saint-Denis, pour lui demander les noms des pairs de France qui vivaient sous Philippe le-Bel, et celui d'un abbé que Jeanne lui avait désigné comme ayant assisté aux cérémonies du mariage de Blanche et de Philippe d'Artois.

Muni de toutes ces notes, le comte Robert eut soin de faire écrire les lettres par une main inconnue. Un soir, après diner, étendu sur un lit de repos, le comte avisa Colinet Dufour, jeune clerc au service de la comtesse de Beaumont. Il crut avoir trouvé l'homme qu'il lui fallait; c'est pourquoi tirant son modèle : « Viens avant, dit-il au jeune clerc, qui s'apprêtait à sortir; as-tu là du parchemin et ton escritoire? — Oui, monseigneur. — Hé bien, siez-toi et écris ce que je te nommerai mot à mot; » et il dicta au jeune Colinet les lettres de confirmation; mais, comme le seigneur de Beaumont dictait assez vite, Colinet Dufour écrivit mal et fit plusieurs ratures. Quand il eut fait et remis au comte Robert le parchemin, ce dernier s'emporta beaucoup : « Male meschérance, s'écriait-il, advienne à celui qui t'enseigne l'écriture! » Puis le lendemain il fit appeler maître Jean, l'écrivain juré de la ville d'Évreux, sous le prétexte de lui faire copier certaines prières pour madame de Beaumont. Ce maître écrivain était l'obligé de la comtesse qui lui avait fait donner une place assez lucrative à l'évêché d'Évreux. Comme on le pense, il déploya tout l'art qu'il possédait et n'eut pas grand'peine à mieux écrire que le jeune Colinet.

Robert d'Artois, quand il eut jugé de la science de l'écrivain

juré, envoya Colinet à Évreux, en lui disant : « Fais copier à ce » maître, et plusieurs fois, l'acte que tu as l'autre jour si mal » écrit ; » Colinet s'empessa d'obéir, il fit plus même : comme Jean l'écrivain était occupé quand Colinet vint le trouver, il régla le parchemin, pour faciliter la besogne au confrère. Ce fut à l'une de ces pièces très-bien écrites que le sceau du roi Philippe fut attaché. Ce sceau n'avait pas été trouvé par Jeanne. Voici comment madame de Beaumont parvint à se le procurer. Quelques mois avant que ces lettres ne fussent écrites, par une belle soirée de septembre, la comtesse, accompagnée de plusieurs dames, parmi lesquelles était Jeanne de Divion, se promenait dans le préau de son séjour de Conches. Le bailli de la ville vint à passer auprès de ces dames, et la comtesse, le saluant, lui dit : « Ma damoiselle de Divion, ici présente, as- » sure qu'elle possède des lettres patentes du beau roi Philippe » qui seroient très-avantageuses à nos affaires ; nous serions » très-curieuse de voir un autre scel du roi Philippe, pour nous » assurer qu'elle n'est pas dans l'erreur ; en avez-vous à nous » montrer ? » A cette question, le bailli chercha dans son cofret, et, ayant trouvé un sceau, il s'empessa de le remettre à la damoiselle de Divion, lui demandant si celui qu'elle avait était semblable : « Je le crois, reprit cette dernière ; je les com- » parerai l'un à l'autre ; » et chacun de regarder le sceau que le bailli n'osa pas reprendre. Quelques jours après, il redemanda son acte, et la comtesse promit de le lui rendre ; mais jamais elle ne tint cette promesse.

XII.

Une fois en possession du sceau, Robert d'Artois chercha les moyens de le fixer aux lettres fausses qu'il avait fait fabriquer. N'ayant plus avec lui Jeanne de Divion, qui venait d'être arrêtée, il se rendit à la *verderie* (vénerie) de Conches, où il tenait prisonnière Jehannette de Chareennes, servante de la damoiselle de Divion, et lui expliqua ce qu'il voulait d'elle : « Oui, » monseigneur, répliqua celle-ci ; mais je ne puis à cause de la » sœur de votre verdier qui ne me quitte pas. — C'est vrai, dit » Robert, tu seras bientôt seule. » Et le lendemain un ordre de

madame de Beaumont obligea la sœur du verdier à se rendre au château. Alors Jehannette s'enferma dans sa chambre, prit deux actes que monseigneur lui avait laissés, coupa le sceau du roi Philippe, qui se trouvait à l'un d'enx, et le plaça à celui que Robert lui avait désigné. Deux jours après, le comte revint, et Jehannette lui remit les deux actes; il les considéra, et dit à Jehannette en la quittant: « C'est bien; mais garde-toi de jamais » rien dire de tout cela à nulle créature, ou malheur t'en adviendra. » Madame de Beaumont, qui visita Jehannette le soir même, ayant appris que l'affaire était terminée, ajouta: « Ne » crains pas; ce n'est ni mal ni péché ce que tu as fait, car tu » sais que monseigneur a droit à cet héritage. »

Ce n'était pas assez d'avoir l'acte, il fallait encore expliquer comment cet acte, après avoir été perdu pendant longues années, se trouvait entre les mains du comte de Beaumont. Voici le moyen que ce dernier imagina: il avait pour confesseur un jacobin nommé Aubery; c'était un homme d'un caractère assez opiniâtre pour tenir longtemps un secret. Quand il eut achevé les fausses lettres patentes, Robert d'Artois fit venir le jacobin et lui dit: « Frère Jean, gardez comme secret de confession » ce que je vous dirai et monstrierai. » Ayant obtenu le serment du prêtre, Robert lui fit voir les fausses lettres patentes. Frère Aubery y ajouta foi, les lut *avec délices*, les baisa même, tant il fut aise du bonheur inespéré de Robert: « D'où les tenez-vous? » demanda-t-il. — D'une personne très-haut placée, reprit Robert, mais à laquelle j'ai juré le plus grand secret. Il faut » même à cet égard que vous me veniez en aide. — Et comment? dit le jacobin. — Vous irez en Bretagne, vous visiterez plusieurs châteaux, plusieurs monastères, puis vous » reviendrez à moi, et je dirai qu'ayant trouvé ces lettres dans » votre voyage, vous me les avez remises. » On ne sait pas quelle fut la récompense que monseigneur de Beaumont offrit au moine; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il accepta la proposition qui lui était faite. Aussitôt que Jeanne de Divion eut été prise, et pendant que le procès entre Robert d'Artois et le duc de Bourgogne s'instruisait au parlement, frère Aubery fut interrogé. Sa première confession, entièrement fautive, embarrassait beaucoup les juges. Il déclara que, dans un voyage qu'il fit en Bretagne, ayant entendu dire à plusieurs personnes que,

dans les archives du couvent de Hainebaud, on conservait des lettres patentes du roi Philippe le Bel qui parlaient du mariage de Philippe d'Artois et de Madame Blanche de Bretagne, il s'était rendu au couvent et en avait interrogé l'abbesse. Elle avait prétendu ne rien savoir de cette affaire que par ouï-dire : « Quel est ce ouï-dire ? » demanda frère Aubery (s'il faut en croire son témoignage); et l'abbesse lui raconta que, lors du mariage du comte Philippe avec Blanche, les seigneurs de Bretagne ayant trouvé la coutume du pays d'Artois trop mauvaise, il fut stipulé que les enfants mâles issus dudit mariage hériteraient du comté. Frère Aubery chercha dans le trésor de l'abbaye, et fit ouvrir toutes les huches; mais il ne trouva rien. Il se rendit ensuite à Derval, car on lui assura que le seigneur du lieu, mort depuis peu, avait été très-en faveur auprès du comte de Bretagne et possédait plusieurs de ses titres. Il ne trouva rien encore, et ce fut un inconnu qui, ayant appris ce que le jacobin cherchait, vint le trouver, exigea de lui le serment qu'il ne le nommerait pas, et lui remit les lettres patentes. Telle est en résumé la fable que frère Aubery débita dans sa première confession.

Le comte Robert avait à peine terminé toutes ses intrigues qu'il eut connaissance de l'arrestation de Jeanne et des aveux qu'on avait obtenus d'elle. Cette mésaventure ne le déconcerta pas; il eut l'audace de présenter au parlement les actes que lui-même avait fabriqués. A la cour de France, un parti puissant travaillait contre lui. La reine, aidée du comte de Bar, du duc et de la duchesse de Bourgogne, découvrit bientôt quelques-unes des coupables manœuvres employées par monsieur et madame de Beaumont, et Jeanne de Divion, leur complice. Philippe de Valois en fut instruit. Il excusa d'abord sa sœur et son beau-frère, ne doutant pas qu'ils n'eussent été pris pour dupes par la damoiselle de Divion et ses affidés. Il s'empressa de faire interroger Jeanne en sa présence. On peut croire qu'elle fut mise à la torture : je ne trouve aucune indication de ce fait dans la relation originale du procès; mais les grandes chroniques de France le disent, et c'était d'ailleurs le premier moyen employé dans toutes les affaires criminelles de cette époque. Jeanne de Divion fut interrogée dans le plus grand secret, et l'on ignore absolument par qui. Transportée du grand Châtelet dans l'hôtel

de Nesles , elle demeura entièrement sous la main du roi. Le conseiller , rédacteur du procès , s'est contenté d'écrire en marge de la première confession de Jeanne : *Elle ne fut onques signée de main de notaire , mais est celle que le roi bailla de sa main et fist lire au jugement , en la présence du dit Robert.* Ainsi Philippe de Valois , lui seul , connaissait les terribles révélations de cette femme. Robert d'Artois n'en poursuivit pas moins sa brigue , et le délai fixé pour produire les prétendus actes étant expiré , il déposa au parlement ceux qu'il avait fabriqués. La partie adverse demanda aussitôt que le roi restât saisi de ces pièces , afin que leur valeur pût être constatée. La contrefaçon était évidente : non-seulement le parchemin , le pli , étaient fort grossiers , mais le style ne pouvait laisser aucun doute à cet égard ; d'ailleurs Jeanne avoua que les actes avaient tous été fabriqués par ses soins , excepté les lettres patentes du roi Philippe le Bel , dont elle déclara ne jamais s'être occupée. Surpris d'une audace aussi grande , mais jaloux de conserver intact l'honneur de sa famille , le roi Philippe s'efforça d'arracher son beau-frère à une procédure honteuse et de le faire renoncer à des droits si mal fondés. Il fit appeler Robert d'Artois , et , lui déclarant tout ce qui s'était passé , il le supplia de renoncer à ses prétentions ; pour le convaincre entièrement , il lui montra les fausses lettres et en détailla tous les vices habilement signalés par quelque clerc du parlement ; mais l'orgueil et l'ambition aveuglaient Robert d'Artois , il refusa obstinément de se désister de ses droits , et alla même jusqu'à offrir la bataille contre ceux qui l'accuseraient de félonie. Le roi fut obligé de laisser un libre cours à la justice.

XIII.

Avant de continuer l'histoire du malheureux comte Robert , je dois faire connaître quel fut le sort de toutes les personnes qui prirent part à cette grande intrigue.

La première , Jeanne de Divion , après avoir déclaré , dans trois confessions toute sa conduite , resta quinze mois environ enfermée dans la tour de Nesle à Paris. Le 6 octobre de l'année 1351 , elle en fut tirée par ordre du roi et menée à la place aux

Pourceaux, située plus haut que la rue Saint-Honoré, qui, à cette époque, ne faisait pas encore partie de la ville de Paris; là, en présence du grand-prieur de l'Hôpital de France, de deux maréchaux de France, le sire d'Avalger et le sire de Gienville, de Mouton de Blinville, de Pierre de Cugnières, de l'avoué de Théroüane, du prévôt de Paris et de plusieurs autres officiers du roi, après une confession nouvelle qui chargeait plus encore monsieur et madame de Beaumont, elle fut brûlée vive. Il est difficile de connaître toutes les causes qui ont décidé Jeanne de Divion à une confession entière de tous ses crimes; peut-être elle a cédé aux douleurs de la torture, peut-être aux exhortations du prêtre chargé de sa conscience. Il faut dire aussi qu'elle avait cru bien facile la tâche qu'elle s'était imposée. S'il faut croire aux paroles que Jeanne déclara vraies avant de mourir, plusieurs fois elle avait été près de renoncer à tout; mais Robert d'Artois et madame de Beaumont l'obligèrent à continuer: « Je n'osois pas refuser monseigneur, dit Jeanne; » j'avois peur de lui. J'aurois plutôt refusé le roi. D'ailleurs » madame de Beaumont m'a souvent répété que le roi son » frère lui avoit engagé sa parole, que, si elle pouvoit mon- » trer le plus petit acte, il la mettroit en possession du comté. » Ainsi poussée au crime, Jeanne eut honte de reculer, et elle ne put résister à l'espérance d'une grande fortune, au plaisir de se venger de Mahaut.

A la même époque, on fit le procès à deux complices de Jeanne de Divion: à Pierre Tesson, ancien notaire royal, devenu depuis curé de Saint-André-des-Arcs, et à Jean Aubery, jacobin, confesseur de Robert d'Artois. L'un et l'autre, renvoyés du tribunal civil devant l'official de l'évêque de Paris, furent condamnés à une reclusion perpétuelle.

Dans les années qui suivirent, Philippe de Valois, occupé du procès politique qui fut intenté à Robert d'Artois et dont je parlerai plus bas, négligea les autres coupables qui languissaient à Paris dans les prisons du grand Châtelet; ce ne fut qu'au mois de février de l'année 1554 qu'une commission fut adressée par le roi à son parlement, pour instruire le procès de quelques-uns d'entre eux. Parmi ces complices de Jeanne de Divion, je ne vois par Perrot de Sains, qui cependant fut arrêté dans la maison de Pierre Sathanat, bailli du comte Robert, ainsi

que je l'ai dit. Probablement ce malheureux, après avoir fait sa confession, à la tour de Nesle où il était renfermé, mourut avant le mois de février 1554.

Quant à Jehannette de Charenes, servante de la damoiselle de Divion, et qui avait toujours aidé sa maîtresse dans la fabrication des pièces, elle fut arrêtée au commencement de l'année 1555. On se rappelle que Jehannette était enfermée à la verderie de Conches et languissait prisonnière de la comtesse de Beaumont. Quand cette dame sut que Jeanne de Divion avait tout révélé, elle jugea nécessaire de faire disparaître Jehannette, et elle l'envoya en différents pays, puis çà, puis là, comme dit Jehannette en sa confession; enfin elle alla jusqu'en Aragon. Après avoir erré longtemps avec son frère et son mari, Jehannette, mourant de faim, retourna à Conches. Elle y arriva probablement dans un jour critique pour le comte Robert, car la dame de Beaumont la tint enfermée dans sa propre chambre et la garda elle-même à vue pendant six jours; puis, ayant appelé le mari de Jehannette, elle dit: « Sortez l'un et l'autre du » royaume, et je vous ferai sur mon propre héritage une rente » de trois cents livres. — Hélas! Madame! répliquèrent ces » malheureux, cela n'est pas possible; quand nous serons hors » du royaume, nous ne viendrons pas chercher notre rente. » Alors madame de Beaumont envoya le mari de Jehannette porter un message à monseigneur; peu de jours après, Jehannette elle-même, accompagnée de son frère, partit pour rejoindre son mari; mais arrivée à Namur, elle fut arrêtée et conduite à Paris, où, après avoir tout déclaré, elle fut brûlée vive comme l'avait été sa maîtresse. Jean Oliete et sa femme furent aussi recherchés; mais on ne put jamais les retrouver, et Robert d'Artois fut accusé, non sans cause, de les avoir fait périr. Marotte de Bethancourt et Marotte la Noire, ces deux servantes de Jeanne de Divion, que monseigneur de Beaumont avait fait sortir des prisons d'Arras et prises à ses gages, subirent, dit-on, le même sort.

Entre tous ces coupables, Martin de Neufport fut le plus heureux. Il déclara s'être beaucoup mêlé de cette affaire et avoir engagé plusieurs personnes à porter de faux témoignages; mais à peine eut-il appris l'arrestation de Jeanne, qu'il s'empressa d'aller tout déclarer au prévôt de Paris. Le roi, par une

grâce spéciale, lui remit les peines qu'il avait encourues. Après avoir ainsi instrumenté contre les personnes qui aidèrent monseigneur de Beaumont à se procurer et à produire de fausses chartes, le parlement instruisit le procès des témoins nombreux qui avaient appuyé la fable imaginée par Jeanne de Divion. Onze d'entre eux étaient morts. Quinze autres parvinrent à se soustraire aux peines qui les attendaient. Parmi ceux que l'on put saisir, deux étaient prêtres et furent rendus à l'official, pour subir leur punition. Quatre autres, Sohier de la Chaucie, Jean Leblant, Gérard de Juvigny et Guillaume de la Chambre, furent mis au pilori, « C'est à savoir une fois en la ville de » Paris; et avoit chacun d'eux vestu une chemise semée de » testes d'hommes qui avoient en paincture les langues rouges » qui sortoient de leurs bouches; et en semblable manière furent » mis au pilori une autre fois, lesdits Sohier, Jean Leblant et » Gérard de Juvigny, en la ville d'Arras, et ledit Guillaume de » la Chambre en la ville de Saint-Germain-en-Laye. De plus, » les trois premiers furent privés de tous offices royaux; le » quatrième fut, à toujours sans rappel, banny du royaume de » France. »

Quant à Guillaume de la Planche, ce bailli de Béthune dont j'ai raconté l'histoire dans ma première partie, il fut condamné à mettre dans les églises de Notre-Dame de Paris et de Notre-Dame d'Arras deux bassins d'argent pesant six mares, avec une chaîne d'argent pour pendre lesdits bassins : c'est à savoir, dans chacune desdites églises un bassin d'argent de trois mares; « dans chacun de ces bassins, dit l'arrêt, il y aura un cierge de trois livres de cire, qui brûlera aussi longtemps que l'on chantera la grand'messe; et ledit Guillaume sera mené du palais à Paris, avec les deux bassins, à Notre-Dame de Paris d'abord, où il laissera l'un des bassins, et de là sera conduit à Arras, dans l'église de Notre-Dame, où il laissera l'autre bassin. »

XIV.

Ce fut le vingt-huitième jour de mars 1550, dans les murs du vieux château du Louvre, situé alors aux portes de Paris, que Philippe de Valois assembla la cour du parlement; outre

les pairs de France, il y eut encore plusieurs conseillers, clercs ou laïques; ainsi l'abbé de Cluny, très-bon clerc et fort habile dans l'art des écritures, y assista. Maître Simon de Bucy, avocat, conseiller du roi, remplit l'office de procureur général; et, particularité remarquable, Robert d'Artois, comme pair de France, y siégea parmi les membres du parlement, et se trouva ainsi juge et partie. Le conseiller qui défendit le comte Robert, et dont le nom est inconnu, réclama la jouissance du comté d'Artois et du fief de l'Espervier. Il appuya sa demande sur les faits que nos lecteurs connaissent déjà, invoquant à l'appui de ces faits les actes présentés par le comte Robert, et qui furent mis sous les yeux de la cour. Mais l'avocat du roi, faisant office de procureur général, Simon de Bucy, se leva et instruisit l'assemblée que lesdits actes avaient été lus et examinés par différents clercs habiles en l'art d'écrire; que ces actes avaient été reconnus faux; que le roi avait fait venir monseigneur Robert d'Artois, et lui avait représenté l'insuffisance des moyens qu'il employait pour sa défense; que ledit Robert soutenant la valeur de ces actes, bien que de rechef plusieurs prélats et barons de son lignage, députés par le roi, lui eussent remontré que les lettres étaient fausses, le roi de France croyait devoir éclairer la cour. — En ce moment Robert d'Artois lui-même, armé de toutes pièces, quitta sa place et se présenta devant la cour. Il déclara soutenir envers et contre tous la réalité des actes présentés: « Et si quelqu'un ose dire le contraire, je jette mon gage » et l'appelle au combat comme traître et félon. » Ce disant, Robert ôta son gantelet et le jeta au milieu de l'assemblée. Ce fut alors que l'abbé de Cluny, vieillard que sa science et ses vertus faisaient respecter de tous, se leva. Ayant pris une des pièces, il en expliqua les vices et de forme et de langage; puis, comme pour appuyer le jugement qu'il venait d'émettre, il approcha de deux torches allumées le sceau que Jeanne avait collé à cette pièce; après quelques minutes, le sceau tomba. La sensation fut grande au milieu de tous les barons. Robert d'Artois, accablé sous cette preuve, garda un morne silence. Ce ne fut pas tout encore: Philippe de Valois ayant remis à son procureur un parchemin, ce dernier lut devant la cour les quatre confessions dans lesquelles Jeanne de Divion se déclarait coupable et expliquait dans le plus grand détail comment les actes avaient

été fabriqués. Après cette lecture, Simon de Bucy demanda à monseigneur de Beaumont s'il entendait toujours persister à se servir desdits actes, et monseigneur de Beaumont, ainsi interpellé par trois fois, dit qu'il se désistait de sa demande. Aussitôt le roi Philippe déclara nulles toutes les prétentions de monsieur son beau-frère à la *comté d'Artois*. Prenant les quatre chartes déclarées fausses, le roi les plia en trois, puis donna dans chacune des pièces trois coups de ciseau; les sceaux qu'on y avait plaqués furent aussi brisés (1).

Robert, quand il eut perdu toute espérance de faire usage des actes qu'il avait fabriqués, continua cependant à protéger ceux qui l'avaient aidé de paroles et d'action, et à braver le roi de France. Ayant été informé du supplice de Jeanne de Divion, et de la punition de frère Aubery, il craignit cependant pour sa sûreté personnelle, et fit embarquer ses chevaux et son trésor qui *estoit moult grand*, disent les chroniqueurs de Flandres et de France. Il se retira à Bruxelles, auprès du duc de Brabant.

Cependant, les procédures, que le roi de France avait donné ordre aux gens de son parlement de diriger contre le comte Robert, avaient leur cours. Ses biens furent saisis, et le comte, deux fois assigné et sommé de comparaître en cour de parlement, afin de répondre sur certains crimes dont il était accusé, ne jugea pas à propos de se présenter. A un troisième ajournement, Robert d'Artois fit encore défaut. Alors deux membres du parlement, Pierre d'Auxerre et Michel de Paris, se rendirent à la grand'salle du palais, devant la table de marbre, et firent crier à tous ceux qui étaient présents de venir autour de ladite table, afin d'ouïr ce qui allait être publié. Quand la foule se fut assemblée, ils appelèrent monseigneur de Beaumont ou ses représentants qui ne répondirent pas. Le dimanche suivant, le vingt-deuxième jour de novembre 1351, Pierre d'Auxerre et Michel de Paris se rendirent à Conches, au château du comte et de la comtesse de Beaumont, et menèrent avec eux près de

(1) Ces quatre pièces, conservées longtemps au trésor des chartes, dans la Sainte-Chapelle du palais, sont aujourd'hui aux archives du royaume. On lit au dos qu'elles furent cancellées par le roi *au coustel ou forcettes*, en présence de Robert d'Artois.

vingt témoins. Ils demandèrent à parler à la comtesse; ils s'adressèrent à *Lurains, ménestrel dudit monsieur Robert, car autre ne trouvèrent de ses draps*. Lui ayant fait part de la mission dont ils étaient chargés par le roi, et ledit ménestrel ayant répondu qu'on ne pouvait parler à la comtesse, les deux commissaires dirent au ménestrel d'aller chercher une de ses femmes; mais elles refusèrent de faire savoir à leur maîtresse que les commissaires étaient venus, et refusèrent de plus de se présenter devant eux. Les commissaires se rendirent alors, accompagnés des témoins, sur la place de la halle au blé de la ville de Conches, et demandèrent que de chaque hôtel de la dite ville vint un habitant à la halle au blé, pour ouïr ce qu'ils avaient à dire par ordre du roi. Chaque habitant obéit à ce cri de justice, et l'un des commissaires fit lecture du troisième ajournement adressé au comte de Beaumont. Puis les deux commissaires, toujours accompagnés de leurs témoins, retournèrent au château de Conches, pour voir s'ils parviendraient à rencontrer la dame de Beaumont; ils ne trouvèrent que « Jean » Hubert, son charretier (cocher), vêtu comme les escuyers » de monseigneur, et le Rousselet, fillâtre de Jean Corbin, » valet de chambre de ladite comtesse. » Les commissaires ayant fait part à ces deux hommes des ordres du roi, et leur ayant demandé d'aller prévenir leur maîtresse, ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir; mais, étant sortis, ils ne revinrent plus. Alors les commissaires et leurs témoins, ayant quitté la grande salle du château, et s'étant rendus sur l'escalier qui conduisait à la chambre de la dame de Beaumont, lurent très-haut le dit ajournement. Enfin, deux mois après, un quatrième ajournement ayant été prononcé, les commissaires furent admis auprès de la comtesse de Beaumont, et lui signifièrent les ordres du roi.

Tous ces détails judiciaires, dont je me contente de donner ici l'abrégé, prouvent combien Philippe de Valois tenait à suivre, à l'égard de son beau-frère, une justice loyale et rigoureuse. Cependant la culpabilité de ce prince s'aggravait chaque jour, et les complices de son crime, arrêtés les uns après les autres, faisaient connaître en détail toutes les brigues et tous les moyens criminels qu'il n'avait pas craint d'employer.

Robert d'Artois ne comparut pas aux quatre ajournements

lancés contre lui ; mais, après le troisième, il envoya du Brabant quatre procureurs qui furent chargés de l'excuser. Ces procureurs s'étant présentés un jour après la date fixée, Simon de Bucy, l'avocat du roi, déclina leur compétence, et la cour, adoptant ses conclusions, donna défaut contre Robert d'Artois. En cette occasion, Philippe de Valois fit preuve de toute sa bienveillance à l'égard de son beau-frère, et offrit encore à ce malheureux, qui se perdait, un nouveau moyen de salut. Le lendemain du troisième défaut rendu par la cour des pairs, il donna audience aux quatre procureurs de Robert d'Artois, écouta les mauvaises raisons alléguées par ce prince, eut la faiblesse d'y répondre avec beaucoup de sens et de modération, et promit au coupable un sauf-conduit, s'il voulait se rendre à un quatrième ajournement.

Robert d'Artois fut insensible à toute la bonté que son beau-frère et son roi montrait à son égard ; il ne comparut pas. Bien plus, il continua à réunir autour de lui, à Bruxelles, tous les bannis de la France et à former un parti pour détrôner son beau-frère. Poussé à bout par tant d'audace, Philippe de Valois n'hésita plus : il assembla dans son château du Louvre une cour plénière. Les rois de Bohême et de Navarre, tous les princes du sang, tous les pairs du royaume, tous les évêques et abbés des bonnes villes et des grands monastères, le connétable et les deux maréchaux de France, tous les officiers de la maison du roi, les gens de son conseil et beaucoup d'autres personnages, assistèrent à cette grande séance judiciaire. Pour donner encore à ce lit de justice une solennité plus grande, le roi de France émancipa son fils aîné, le duc de Normandie. Le prince Jean, tout jeune encore, assista à ce grand acte de justice. L'avocat du roi, Simon de Bucy, après avoir fait connaître la conduite et les méfaits de Robert d'Artois, pair de France comte de Beaumont-le-Roger et autres lieux, prononça contre lui un arrêt de bannissement perpétuel et de saisie de tous ses biens. En conséquence le roi se leva et dit : « Robert d'Artois, autrefois pair de France et comte de Beaumont-le-Roger, est banni de notre royaume, et tous ses biens et droits quelsconques forfaits et confisqués. » Alors Montjoie, héraut d'armes de France, répéta ces paroles et déchira l'écusson où les armes de Robert étaient peintes ; et l'on vit le roi de France, Philippe de Valois,

se cacher le visage entre ses deux mains, et verser des larmes sur la honte publique de l'un des membres de sa famille.

XV.

Jusque-là, Robert d'Artois avait supporté avec force et même avec insolence la fortune contraire qui le frappait de ses coups ; mais cet arrêt sévère de la cour suprême, lancé contre lui, qui faisait connaître à toutes les villes de France et aux différents États de l'Europe ses ruses et ses crimes, brisa le cœur de cet homme dur et audacieux. Il n'avait pas grande confiance, on doit le croire, en la bonne et simple religion catholique ; mais, avec les plus grands esprits de son siècle, il ajoutait foi à une foule de pratiques bizarres et superstitieuses ; par exemple, à un parchemin béni appliqué sur la poitrine ou sur la tête. Quand il eut connaissance de l'arrêt lancé contre lui, Robert d'Artois était encore à la cour du duc de Brabant ; il s'en éloigna presque aussitôt, et erra quelque temps sur la frontière, allant de châteaux en châteaux, suivant l'accueil qu'il y recevait, mais toujours avec le consentement du duc de Brabant. Ce fut alors que, ne pouvant plus résister aux malheurs qui semblaient attachés à ses pas, il éprouva les atteintes d'une maladie cérébrale qui fut précédée d'accès répétés d'une démence complète.

Cette époque intéressante de la vie de Robert d'Artois nous est révélée, en détail, par la confession de frère Henri Sagebrant ; l'avoué du diocèse de Huy avait attaché ce moine trinitin à la personne de Robert d'Artois. C'était un homme simple de cœur et d'esprit, mais d'un bon sens bien remarquable, surtout à cette époque. « Monsieur Robert, dit ce bon prêtre dans sa confession, est un homme si muable, si variable ! Aujourd'hui il fera faire son lit dans un endroit, demain dans un autre, et cela fait-il plusieurs fois dans un jour. Il reste presque la moitié du temps enfermé dans sa chambre, tout seul, et il parle continuellement avec les oiseaux qui y sont toujours avec lui, en grand nombre, comme pinsons et chardonnerets. On entend bien sa voix, mais il est impossible de comprendre un seul mot de ce qu'il dit. Un jour, il étoit enfermé ainsi dans sa chambre depuis le matin, nous attendions, moi et un autre convive,

Monsieur Robert pour diner, et il y avoit si longtemps que les viandes refroidissoient. Monsieur Robert commença à parler seul, et je dis à mon convive : « Il me fait ainsi perdre mon diner pour parler aux oiseaux. » Mon convive me répliqua : « Frère Henri, ce n'est pas aux oiseaux qu'il parle, c'est au diable. » Le bon prêtre ajoute : « Quand Monsieur Robert parle aux gens, il a un gros anneau d'or à son doigt dont il contemple toujours la pierre qui est vermeille. » Ces détails, copiés textuellement dans la relation originale du procès, indiquent un égarement d'esprit causé par le malheur.

Comme toutes les personnes qui ont eu à supporter de grandes souffrances morales, Robert d'Artois perdit presque entièrement le sommeil. Il eut recours en cette circonstance aux pratiques superstitieuses, dont il était infatué. « Frère Henri, dit-il au prêtre qu'il envoya chercher, depuis que je vous ai vu, j'ai reçu bien des nouvelles de France, et j'avois grand besoin de votre conseil. L'on a fait pour moi de beaux parchemins que je placerai sur ma tête, et tant qu'ils y seront, je dormirai si fort que l'on me porteroit tout vivant là où l'on voudroit, et je ne le sentirois pas. Je voudrois bien savoir si cela est possible, car j'en userois. — Par mon âme, sire, répliqua frère Henri, je n'en crois rien, *ce sont paroles de truffleurs pour faire les gens muser.* — Et cependant, reprit le comte Robert, cela est vrai : bien l'ont dit les reines de France et leurs chevaliers (1) quand ils furent mis à mort. Je croyois, ajouta Robert en s'adressant à Berthelot, valet que le seigneur avoué de Huy avoit mis à la disposition du proscrit, que frère Henri étoit plus savant, il ne croit pas aux lettres dont je vous ai parlé. — Eh ! reprit Berthelot, frère Henri ne pourroit faire un A. Il y a un homme de Huy, que frère Henri connoît bien, qui sauroit écrire de pareilles lettres, c'est Fourriau. — Lui, reprit le frère en souriant, c'est un pauvre homme ; s'il en savoit aussi long, il serait plus riche. » Robert d'Artois supplia le bon moine de lui

(1) Robert d'Artois veut parler ici des brus du roi Philippe le Bel. Accusées d'adultère avec deux frères nommé Philippe et Charles de l'Aunay, elles furent enfermées au château Gaillard, où elles finirent malheureusement. Leurs amants furent pendus et écartelés.

amener maître Fourriau. Frère Henri y consentit ; il alla trouver l'écrivain , et lui demanda ce qu'il prendrait pour cette besogne. Fourriau réclama deux florins , et écrivit le bref au nom de Gilles de Nelles , valet du comte Robert , et en la présence de ce dernier. Quand il eut reconnu les mêmes phrases que celles qui avaient été confessées par les reines de France , Robert en éprouva une grande joie. Ayant appliqué sur sa tête le parchemin sur lequel de prétendues formules curatrices avaient été écrites avec de l'encre rouge , le malheureux proscrit pensa qu'il allait retrouver le sommeil , oubli de tous les maux. Hélas ! il se trompa , car frère Henri , ayant été forcé de le quitter pour quelques jours et de veiller aux moissons , afin de percevoir la dîme , s'empressa , de retour auprès du comte , de lui demander si le remède avait réussi : « Nenni voir , répondit tristement Robert. — Je vous l'avois bien dit , répliqua avec humeur le bon moine , vous avez perdu deux florins , et voilà tout. »

Le comte Robert , comme tous les personnages qui ont été puissants , mais qui sont déchus de leur grandeur , était à peine supporté par les châtelains auprès desquels il cherchait un asile. Ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'il devenait leur hôte , ceux-ci craignant toujours d'encourir la colère du suzerain de France. L'opinion publique même devint contraire à ce grand coupable , et quand le seigneur avoué de Huy demanda au frère Henri Sagebrant s'il voulait servir de conseil et de chapelain au proscrit , ce bon moine consentit à accompagner Robert en Flandre et en Brabant , mais pas en France , s'il osait y retourner : *Car j'y suis congneus des frères de nostre ordre , disait-il , et en serois blasmez.*

D'ailleurs , il avait trop de bon sens pour encourager le comte Robert dans les petites expéditions armées que ce dernier cherchait sans cesse à diriger contre Philippe de Valois , dont il complotait la ruine et la mort. Un jour le comte Robert , n'osant pas s'adresser à un prêtre pour une telle affaire , demanda à Berthelot de lui trouver des compagnons pour aller en France donner la mort à ses orgueilleux ennemis : « Qui sont-ils donc ? demanda l'écuyer. — Le roi de France , s'écria Robert , le duc de Bourgogne , le chancelier Pierre Forge , le maréchal de Trie et le comte de Bar. — J'ai déjà quelques hardis compagnons , dit Gilles de Nelles , valet d'armes du comte Robert. — *Oui* , re-

prit Berthelot, *des bannis, des meurtriers pour argent. Ce n'est pas bien agir, ni avec honneur. Trouvez bonnes gens de votre lignage, et faites la guerre avec eux contre ceux qui vous font du tort, soit rois, soit autres* — Voilà qui est bien, ajouta frère Henri, voilà qui est bien; vaudroit mieux mourir en *bons faits que vivre à honte*. — Je n'ai pas le pouvoir de guerroyer ouvertement, » répliqua le comte Robert. A quelle triste destinée ce prince du sang royal était réduit! il conspirait dans l'ombre, et dans l'obscur demeure de l'avoué d'Huy, simple défenseur d'une petite seigneurie féodale. Il essaya cependant de marcher avec une bande d'aventuriers vers la France, et il arriva jusqu'à Reims, où il devait rencontrer le comte de Bar, qui donnait un tournoi à plusieurs dames. Mais frère Henri, prévenu à temps, eut la charité de lui écrire que son dessein était déjà connu à la cour de France, et qu'on l'attendait pour s'emparer de lui. Robert d'Artois et ses hommes furent contraints de se séparer.

On le voit, Robert avait presque entièrement perdu la raison. Son idée fixe, l'unique pensée de ses rêves et de son ambition, c'était la perte de son beau-frère, de celui qu'il avait placé, disait-il, sur le trône de France, et dont il ne voulait plus que la ruine. « Les petites gens, disait-il à Berthelot, me rendront ma fortune. J'ai l'habitude de croire à mes rêves, ils ont toujours eu un heureux accomplissement. J'ai songé que la reine, qui est grosse d'enfant, accouchoit, au milieu d'affreuses douleurs. Alors, elle avoit honte de tout le mal qu'elle m'a fait, et elle s'accordoit avec moi. »

Robert d'Artois voulut encore tenter une autre expédition. Avec trois compagnons, caché sous une armure impénétrable, il osa venir en France. Il n'y put rester que quatre jours, pendant lesquels il eut avec sa femme de longues conférences. Quand il fut de retour en Brabant, l'avoué d'Huy, chez lequel il demeurait, ne put s'empêcher de lui dire: « Vous aviez donc bien envie de voir madame; car vous avez mis votre corps en grande aventure? — Ce n'est pas cela, dit Robert, mais je sais mieux de la bouche de la comtesse ce qui se passe en France que par messagers. J'ai encore bien des amis à Paris. Si je parvenois à tuer le roi de France, il y a encore plus de cent bourgeois tous prêts à me donner chacun mille livres pour m'aider. — Vous

avez tort de croire de semblables paroles , répliqua l'avoué ; » et il dit en sortant au frère Sagebrant : « M^{me} de Beaumont honnit monsieur Robert ; elle lui a fait perdre les honneurs qu'il avoit en France , et après , elle lui fera perdre son corps. »

Craignant de se trouver compromis dans une des criminelles tentatives du comte Robert , l'avoué d'Huy s'empessa d'obtenir du duc de Brabant une permission pour le comte d'habiter le château de Namur et d'aller en ville quelquefois.

Robert d'Artois vécut enfermé dans ce château. Bien loin d'être découragé par l'issue malheureuse de ses folles expéditions contre la France , il devint plus insensé que jamais. Voyant combien les armes étaient inutiles , il eut recours au sortilège , à la magie. Frère Sagebrant , dans sa déposition , nous a conservé à ce sujet des détails assez curieux. Le comte Robert usa d'abord de quelques détours et dit au moine : « Frère Henri , j'ai en vous la plus grande confiance , et je vous révèle tous mes secrets. J'ai reçu de France d'assez mauvaises nouvelles. L'on m'a envoyé un *voult* que la reine a fait contre moi. — Qu'est-ce , *voult* ? demanda le moine. — C'est une image de cire que l'on fait baptiser , et que l'on perce à coups d'aiguille pour donner la mort à ses ennemis. — Je sais , reprit le frère , nous appelons cela dans notre pays une *manie*. — Eh bien ! frère , je veux tout vous dire ; mais le secret , gardez-le moi. » Frère Henri mettant la main sur sa poitrine , fit serment de se taire. « Ce que je viens de vous dire de la reine de France , reprit le comte Robert , n'est pas la vérité ; elle n'a pas fait de *voult* contre moi. » Puis , jetant ses yeux autour de lui pour voir si personne ne les observait , le comte Robert ouvrit un écrin , et en tira une image de cire , enveloppée dans un voile de crêpe. Cette image , de la longueur d'un pied et demi , ressemblait à un jeune homme ; on avait mis sur la tête une longue chevelure ; le moine y porta la main. « N'y touchez pas , frère Henri , s'écria le comte , n'y touchez pas ; il est tout frais , tout baptisé ; il arrive de France ; il n'y manque rien , à celui-là , et il est fait contre Jean de France et en son nom , et pour le grever. Je vous dis cela en confession ; mais j'en voudrais avoir un autre qui fût baptisé. — Contre qui donc ? — Contre la reine , dit Robert , non pas reine , mais une diablesse qui , tant qu'elle vivra , ne fera rien de bon. Tant qu'elle vivra , je ne ferai pas la paix avec mon frère Philippe de

France ; si elle étoit morte , si son fils étoit mort , je ne doute pas que je ne ferois bientôt du roi tout ce qu'il me plairoit ; je vous en conjure , frère , donnez le baptême au *voult* que je vais préparer. — Je ne puis , reprit le bon moine avec douceur et fermeté ; vous ne devriez pas tendre votre esprit , ni ajouter foi à de pareils mensonges. Ce n'est pas chose qui appartienne à un personnage de votre rang. Vous voulez agir contre le roi , contre la reine , les seules personnes au monde qui puissent relever votre fortune. — J'aime mieux étrangler le diable que le diable ne m'étrangle , répliqua le comte , » et il demanda au frère de lui envoyer une autre personne pour baptiser son image ; mais le moine s'y refusa , et le comte fut obligé de remettre la figure de cire dans son écrin. Peu de temps après cette conversation , le comte Robert descendit à Namur , et se cacha dans la maison d'un pauvre bourgeois. Il voulait assister à un tournoi qui avait lieu dans la ville , et put être spectateur de la joute du haut d'une petite fenêtre grillée , derrière laquelle il se cachait. N'ayant pas vu aussi bien qu'il désirait un des plus beaux coups de lances , il pencha sa tête au travers de la petite grille , si en avant , qu'il ne put la retirer. Il se blessa d'une manière affreuse et s'ouvrit les veines du cou. Alors il eut plusieurs accès de la maladie cérébrale dont il étoit tourmenté , et resta longtemps accablé de souffrances et de chagrin.

Robert d'Artois passa ainsi trois années en Brabant , vivant dans la compagnie de quelques valets et du bon prêtre , dont il ne voulait pas écouter les conseils. Enfin , rebuté de tous , oublié même de ceux qu'il menaçait , il se retira en Angleterre , où , après avoir déterminé Édouard à faire la guerre au roi de France , il mourut d'une blessure qu'il avait reçue dans un combat contre sa patrie , dans les années 1343 ou 1344.

LE ROUX DE LINCY.

VIE ET AVENTURES

DE JOHN DAVYS.

TROISIÈME ARTICLE (1).



XII.

A peine le vaisseau fut-il entré dans le port de la cité victorieuse , appelé Port des Anglais , qu'il se vit entouré de petites barques chargées de melons , d'oranges , de grenades , de raisins et de figues de Barbarie ; ceux qui nous apportaient ces fruits nous offraient leur marchandise avec des cris si variés et dans un patois si bizarre , que nous aurions pu nous croire au milieu des naturels de quelque île sauvage de la mer du Sud , si nous n'avions pas eu devant les yeux une des merveilles de la civilisation humaine , Malte , cet amas de briques calcinées qui semblent entassées sur les cendres d'un volcan.

Je ne parlerai pas des ouvrages merveilleux qui rendent Malte imprenable , et qui faisaient dire à Caffarelli , qui visitait les fortifications avec Bonaparte et les officiers français , étonnés de

(1) Voyez tom. VII , p. 5.

leur facile victoire : — Savez-vous , général , que nous avons été bien heureux qu'il y ait eu une garnison ici pour nous ouvrir les portes ? — Le moindre plan consulté par le lecteur lui en dira plus que toutes les descriptions possibles ; mais ce qu'aucun plan ne pourrait lui dire , et ce que je me sens moi-même parfaitement incapable de retracer . quelque confiance que j'aie en mon talent de narrateur , c'est le tableau exact que présente le débarcadère de la Cité-Valette. A peine si nos uniformes , si respectés partout , pouvaient là nous ouvrir un passage au milieu des marchands qui venaient nous brûler leur café jusque dans les jambes , des femmes qui nous poursuivaient avec leurs paniers pleins de fruits , des vendeurs d'eau à la glace qui nous assourdissaient de leurs cris d'*aqua pura* ; et , enfin , des mendiants , couverts de haillons , dont les chapeaux , incessamment tendus vers nous , formaient une barrière qu'on ne pouvait franchir qu'à la manière de Jean-Bart. Au reste , il paraît que le métier est bon , malgré la concurrence ; chaque mendiant lègue à son fils la place qu'il occupe sur les degrés de la *strada* qui conduit du port à la ville , comme un lord lègue le siège qu'il remplit dans la chambre haute. Le terrain sur lequel se passent ces mutations héréditaires , semble par son nom même l'apanage exclusif de ceux qui l'occupent , c'est le fameux *Nix Mangare* , dont les savants seraient sans doute fort en peine de retrouver l'étymologie , si je n'allais au-devant de leurs recherches. Un vieux mendiant arabe qui ne savait ni l'italien ni le maltais , s'avisa de formuler sa pétition aux passants de la manière suivante :

— *Nix padre , nix madre , nix mangare , nix bebere.*

Ce qui voulait dire : Je n'ai ni père , ni mère , ni de quoi manger , ni de quoi boire. Les matelots de tous les pays qui s'arrêtaient à Malte , furent si frappés de l'expression douloureuse qu'il donnait aux deux mots *nix mangare* , qu'ils baptisèrent ainsi les degrés sur lesquels le mendiant avait coutume d'exercer son industrie.

Le costume des Maltais consiste en une petite veste garnie de trois ou quatre rangées de boutons de métal , dont la forme ressemble à celle d'une cloche. Ils portent sur la tête un mouchoir rouge et autour de la taille une ceinture de la même couleur ; ils ont en général des traits durs et heurtés que n'adoucis-

sent nullement leurs yeux noirs remplis d'audace brutale ou de basse perfidie. Les femmes joignent à ces défauts naturels une malpropreté révoltante. Les seules jolies figures que l'on rencontre çà et là appartiennent à des Siciliennes ; on reconnaît , à la première vue , ces filles de la Grèce : elles ont le visage gracieux , le sourire plein de finesse , des yeux doux et caressants comme le velours , et dont les regards semblent se reposer de préférence sur les épaulettes des officiers et sur les aiguillettes et le poignard des midshipmans. Ce sont elles , en général , qui s'arrogent le droit d'exploiter la sensibilité des marins. Les Maltaises ont bien voulu leur disputer ce privilège , et quelquefois tentent de le leur disputer encore , mais il est inutile de dire que presque toujours la victoire reste à leurs jolies voisines.

Nous fûmes frappés , en entrant dans la Cité-Valette , du contraste qui existait entre la ville et le port ; autant le port était gai et bruyant , autant la ville nous parut triste et morne ; c'est qu'elle aussi venait d'avoir ses exécutions qui , sans éveiller tout à fait les mêmes sympathies que chez nous le supplice du pauvre David , avaient cependant , par leur nombre , répandu la tristesse dans l'île ; un régiment tout entier s'était révolté et venait d'être détruit par la corde , le fer et le feu , jusqu'au dernier homme , et cela , avec des circonstances si particulières , que ce récit , je l'espère , si en dehors qu'il soit de mes propres aventures , ne sera pas sans intérêt pour le lecteur.

La guerre , qui se prolongeait entre l'Angleterre et la France , commençait à rendre insuffisantes les recrues levées au sein de la population des îles Britanniques. Il fallut trouver de nouveaux expédients pour fournir à l'armée anglaise le contingent d'hommes qui lui était nécessaire ; le gouvernement passa donc des marchés avec des spéculateurs qui , moyennant rémunération convenable , s'engagèrent à lui fournir des soldats recrutés en pays étrangers. On pense bien que les regards de ces honnêtes fournisseurs se tournèrent d'abord sur les Albanais , ces Suisses de la Grèce , qui vendaient leur courage et leur sang aux puissances du Midi de l'Europe , comme font les habitants des Alpes à l'égard des puissances de l'Occident ; un émigré français resté fidèle aux Bourbons et qui , par conséquent , n'avait point voulu rentrer en France , offrit au secrétaire d'État de la guerre de se

rendre dans la Grèce continentale et dans l'Archipel pour faire la traite ; l'offre fut acceptée , et , grâce à l'activité de son caractère , stimulée encore par la haine qu'il portait au gouvernement de Napoléon , il réussit en peu de temps à former un corps considérable composé d'Albanais , d'Esclavons , de Grecs de l'Archipel et de Smyrniotes ; ce régiment , composé de tant de matières indisciplinables , reçut , je ne sais pourquoi , le nom germanique de Frohberg. Quoi qu'il en soit , en vertu sans doute de ce nom tudesque , des officiers allemands que M. de Méricourt avait amenés avec lui , soumirent immédiatement les soldats qu'il venait de réunir aux pratiques disciplinaires de leur pays , et les hommes les plus libres du monde , après les Arabes du grand désert , commencèrent à faire , trois fois par jour , l'exercice à la prussienne. Cette disposition sévère sembla réussir d'abord à merveille , et au bout de quelque temps , le régiment des volontaires de Frohberg fut assez bien exercé pour tenir son rang à une parade et faire le service dans une garnison. Il fut , en conséquence , envoyé à Malte et caserné dans le fort Ricazoli , situé sur la pointe de la portion de terre qui s'avance en saillie , pour commander avec le fort Saint-Elme , auquel il correspond , l'entrée du grand port. C'est là que le sauvage régiment de Frohberg devait faire son apprentissage de discipline européenne ; afin d'en hâter les progrès , on adjoignit aux officiers instructeurs allemands quelques sous officiers-anglais ; ceux-ci , habitués aux flegmes et apathiques natures du Nord , voulurent soumettre à la même règle ces organisations ardentes du Midi ; les châtimens corporels furent appliqués aux moindres fautes ; ces hommes pour lesquels un signe , un geste , un mot sont des affronts mortels qui ne se lavent que dans le sang , reçurent des coups de canne et des soufflets ; ces ours du Magne , ces loups de l'Albanie furent fouettés comme de misérables chiens ; ils murmurèrent d'abord doucement et comme pour prévenir leurs maîtres qu'ils avaient des griffes et des dents , ceux-ci n'en tinrent compte et redoublèrent de sévérité. Alors la révolte s'organisa avec toute la prudence et la dissimulation grecque , et , comme un jour on voulait arracher des rangs pour lui imposer une punition infamante , un soldat qui avait commis une légère faute , tous s'élançèrent vers les portes , les fermèrent en dedans , puis , se ruant sur les officiers dont la sé-

vérité avait si longtemps tenté leur vengeance , ils les égorgèrent comme des lions eussent fait de gladiateurs jetés dans un cirque.

Le bruit de cette boucherie retentit bientôt dans la ville ; des troupes s'avancèrent sous les ordres du général Woog ; mais les révoltés étaient déjà en état de défense : par mer , le fort était imprenable ; par terre , on ne pouvait penser à le prendre qu'au moyen de l'occupation successive des ouvrages avancés , qui n'eussent été enlevés qu'avec des pertes énormes. Le général établit un blocus.

Le fort , qui n'était pas disposé pour un siège , ne se trouva approvisionné que pour quelques jours. Il fallut donc bientôt diminuer les rations et recourir à ces expédients qui marquent les progrès d'un blocus par les différents degrés de privation qu'ils imposent à ceux qui le supportent. C'était mettre les malheureux à une seconde épreuve plus terrible que la première ; ils étaient , comme on le pense , bien moins disposés encore à supporter une pareille pénurie que les rigueurs de la discipline allemande. Nulle autorité ne fut assez forte pour présider à une distribution parcimonieuse ; des querelles éclatèrent parmi ces hommes , qui avaient si grand besoin d'être unis ; chaque race se sépara pour former un corps à part ; les partis différents s'aigrèrent de plus en plus ; chaque repas était le signal de quelque rixe particulière , qui menaçait de devenir générale ; comme le cercle de l'enfer dont parle Dante , l'air du fort Ricazoli était plein de cris et de gémissements. On eût dit que les révoltés voulaient faire les uns sur les autres la besogne du bourreau , et c'est probablement ce qui serait arrivé si une partie de la garnison ne s'était entendue pour ouvrir une porte et se livrer à discrétion aux troupes anglaises. Il ne demeura dans le fort que cent cinquante hommes ; mais , comme on le pense bien , ils étaient déterminés à le défendre tant qu'il y resterait pierre sur pierre.

Au reste , leur situation s'était améliorée par la fuite de leurs camarades ; comme ils étaient moins nombreux , la disette de vivres était moins grande ; cela leur donnait du temps , et prenant l'inaction de leurs ennemis pour de la crainte , ils espéraient toujours obtenir d'eux une honorable capitulation. Puis , comme ceux qui restaient étaient tous Grecs , sans aucun mé-

lange d'Albanais ni d'Esclavons, ils étaient parvenus à établir entre eux une certaine discipline ; ils paraissaient donc moins disposés que jamais à se rendre, et tous les jours on les voyait reparaitre au haut des murailles silencieux, sévères et menaçants.

Pendant, une nuit, ils furent réveillés par le cri aux armes. Habités à un blocus inactif, ils s'étaient endormis dans une fausse sécurité ; las de tous ces retardements, le capitaine Collins, officier de la marine royale, avait obtenu du général Woog de tenter pour son propre compte, avec des hommes de bonne volonté, un assaut de nuit. Cette tentative, menée avec autant d'audace que d'adresse, réussit en partie, et malgré la défense acharnée et mortelle des assiégés, les Anglais, au point du jour, se trouvèrent maîtres de tous les ouvrages. Trente ou quarante rebelles avaient été tués, et le reste pris, à l'exception de sept soldats qui s'étaient réfugiés dans le magasin à poudre. Pour des hommes d'un courage éprouvé et réduits à une extrémité semblable, le lieu même où ils avaient trouvé un abri était une arme formidable et désespérée. Aussi le capitaine Collins, au lieu de les poursuivre dans ce dernier retranchement, ordonna-t-il de cesser l'attaque, et dispersant ses soldats dans tous les ouvrages environnants, il en revint au système du général Woog, c'est à dire à un blocus muet et rigoureux, blocus qui devint d'autant plus rigide, que ceux qu'il enfermait étaient moins nombreux et plus avant dans une position extrême. Au reste, toute voie de conciliation était interdite et le général Woog avait défendu qu'on reçut aucun de ces malheureux à composition. Il ne leur restait donc pour dernière ressource que de se rendre à merci.

Pendant ce temps, on dressait le procès de ceux qui avaient été faits prisonniers pendant l'assaut. Tous furent condamnés à mort. C'était la première fois, depuis l'occupation anglaise, qu'une pareille condamnation était prononcée dans l'île de Malte ; les peines les plus sévères jusque-là s'étaient bornées à des coups de canne pour les soldats et aux arrêts pour les officiers. On comprend donc l'impression que dut produire sur la population cette condamnation en masse de plus de cent personnes. En vertu de la rapidité des commissions militaires, des gibets furent immédiatement dressés sur la place de la Conser-

vatorerie , qui avait été désignée pour le lieu du supplice , et le surlendemain du jugement les condamnés furent conduits au supplice. Mais les échafauds se ressentaient de l'ignorance de ceux qui les avaient construits ; les bourreaux , qui exerçaient pour la première fois , opéraient avec timidité. Sur les cinq condamnés qu'on essaya d'abord de pendre , on fut obligé d'achever à coups de poignard deux malheureux dont la corde s'était cassée. Un pareil spectacle commençait à émouvoir les esprits ardents des Maltais ; des murmures se faisaient entendre parmi cette multitude qui prend toujours parti contre le pouvoir. Une tentative de strangulation ayant de nouveau échoué , et le malheureux ayant crié au secours , ce cri retentit dans tous les cœurs. Les Anglais eux-mêmes , touchés sans doute de compassion , donnèrent ordre de cesser le supplice. On avait mis près de deux heures à pendre six hommes : à ce compte , les exécutions auraient duré plusieurs jours , et qui sait alors ce qui serait arrivé. Les condamnés furent donc ramenés à la prison , et pendant la nuit transportés à la Floriana. Un instant Malte espéra que c'était pour une commutation de peine ; c'était une erreur , les malheureux n'avaient obtenu qu'un changement de mort : ils devaient être fusillés au lieu d'être pendus , et , comme on va le voir , c'était un surcroît de rigueur au lieu d'un adoucissement.

La place d'armes de la Floriana est un grand espace découvert situé près des fortifications intérieures. D'un côté est le mur d'un jardin public , peu élevé , et qui tient toute la longueur de la place ; en face se trouve un bastion qui commande ce jardin. Les deux autres côtés sont occupés , d'une part , par un rang de casernes ; de l'autre , par les glacis.

Le lendemain du jour où ils avaient été transférés de la ville haute dans la basse ville , les patients furent conduits sur cette espèce de plate-forme que nous venons de décrire ; et s'ils avaient pu concevoir quelque espérance , arrivés là , cette espérance dut s'évanouir , car rien n'avait été préparé pour leur cacher le sort qui les attendait. Il y a plus , on n'eût pas même pour eux cette pitié qui sauve au condamné la vue des apprêts de son supplice : il eût été trop long , sans doute , de bander les yeux à quatre-vingt-dix hommes. On se contenta de les placer au centre du carré , et de là ils virent leurs bourreaux reprendre

les armes des faisceaux, les charger, faire l'exercice préparatoire, enfin les mettre en joue. Au mot feu, tout le régiment tira, et les deux tiers des condamnés tombèrent tués ou blessés.

La vue de leurs camarades mutilés, l'aspect du terrain dont leurs yeux restés libres leur permettaient de juger la disposition favorable, donnèrent à ceux qui restaient debout une force et une agilité surhumaines. Profitant du désordre qui s'était mis parmi les soldats après cette première décharge, tous se lancèrent, comme des insensés, dans des directions différentes; les uns furent se cacher dans les replis des fortifications, les autres sautèrent par-dessus le mur du jardin, et gagnèrent la campagne à travers laquelle on les vit fuir aussitôt. Mais cette circonstance avait été prévue; des piquets de soldats, placés aux portes des bastions de Saint-Luc, de Saint-Jacques et de Saint-Joseph, se mirent à leur poursuite. Une véritable chasse commença, dont des créatures humaines étaient le gibier. Tous furent atteints successivement et tués çà et là dans la campagne; quant à ceux qui s'étaient sauvés dans les fortifications, il fut encore plus facile de les joindre, et ils furent égorgés, les uns après les autres, à coups de baïonnettes.

Au milieu de cette scène de massacre, qui donna lieu, comme on doit le penser, à des épisodes variés et étranges, il y en eut un qui fixa l'attention générale: un des fuyards, au lieu de suivre ses camarades, s'élança vers un ancien puits, situé au milieu de la place, et recouvert de grosses pierres que les habitants écartent et replacent quand ils viennent puiser de l'eau. Peut-être espérait-il une mort plus douce et plus rapide, en cherchant à se précipiter; peut-être n'était-il qu'insensé, et courait-il devant lui sans savoir où il allait. Quoi qu'il en soit, en arrivant à quelques pas du puits, il heurta une pierre et tomba; cette chute sembla avoir immédiatement changé sa résolution, car, se relevant et courant au glaciais, il se précipita d'une hauteur de cinquante pieds, et tomba dans une espèce de marais où il entra jusqu'à la ceinture, et d'où il ne put parvenir à se dégager. Loin de là, tous les efforts qu'il fit n'eurent d'autre résultat que de l'y enfoncer davantage. Les soldats, accourus sur le bastion, le virent s'engloutir insensiblement, battant de ses bras la boue liquide qui allait lui servir de tombeau. Enfin,

les bras s'enfoncèrent à leur tour , la tête seule parut à la surface. Ses cris se firent entendre encore pendant quelque temps , puis la boue gagna la bouche et la remplit ; on vit alors ressortir les deux mains crispées de ce malheureux. Enfin un soldat , qui en eut pitié , ajusta le crâne qui ne paraissait plus que comme un point rond au milieu de cet étang de vase. La balle alla le frapper comme une cible , le sang jaillit , la boue s'agita ; puis , au bout d'un instant , tout disparut , et il ne resta plus qu'une tache sanglante à la place où s'était englouti ce malheureux !

Cependant les sept hommes restés au fort Ricazoli continuaient à garder la poudrière , qui en était le centre ; ils avaient entendu la fusillade et ils avaient compris que c'étaient leurs camarades que l'on égorgeait , ils avaient conclu de là qu'ils n'avaient aucune grâce à attendre s'ils étaient pris les armes à la main. Ils tentèrent donc des négociations avec le général Woog , mais toutes leurs propositions furent dédaigneusement repoussées , et n'obtinrent qu'une réponse : — Rendez-vous à merci. — Se rendre à merci , c'était aller au-devant de la mort , et la mort venait déjà assez vite pour eux ; car , si peu nombreux qu'ils fussent , et quelque sobriété qu'ils apportassent dans leurs repas , les provisions s'épuisaient avec une rapidité effrayante. Chaque jour ils tentaient d'ouvrir des négociations nouvelles , et chaque jour ils étaient repoussés plus durement que la veille ; des fortifications où les soldais les gardaient comme des animaux féroces enfermés dans une cage , le général Woog venait les examiner de temps en temps ; et chaque fois il distinguait sur leurs visages sombres les progrès que la faim et la misère y imprimaient malgré eux. De leur côté , fidèles à l'instinct natal , il n'était pas de biais et de ruses qu'ils n'imaginassent pour nouer des négociations , toujours repoussées dédaigneusement : tantôt ils sollicitaient une trêve de quelques heures , tantôt ils promettaient de se rendre si on voulait leur accorder quelques vivres qu'ils demandaient ; mais toutes ces tentatives échouaient devant l'opiniâtreté du général. Une semaine se passa ainsi , pendant laquelle , chaque jour , plus hâves et plus épuisés , on croyait à tout instant les voir tomber de faiblesse et mourir de faim. Enfin , le septième jour , l'un d'eux , qu'ils avaient élu pour leur commandant , et qui se nommait Anastase Iremachos ,

se présenta au lieu ordinaire des communications , pour exposer une nouvelle demande : c'était un Grec spirituel et artificieux comme ceux de sa nation , un Ulysse moderne , doué d'assez d'audace pour ne pas reculer devant une entreprise qui eût , sur vingt chances mauvaises , offert une seule chance de succès , mais aussi trop prudent pour ne pas éviter tout danger inutile. Il passa comme d'habitude sa tête pâle et amaigrie par une petite ouverture pratiquée pour la communication des assiégés avec les assiégeants , et sollicita une entrevue avec un agent du gouverneur : cette faveur lui fut accordée , et un officier se présenta devant le guichet. Iremachos lui exposa , d'une voix suppliante , sa détresse et celle de ses compagnons : depuis la veille ils avaient à lutter contre un ennemi plus terrible qu'aucun de ceux auxquels ils avaient résisté jusqu'à ce jour , la soif. Leurs outres étaient épuisées , ils en appelaient à la générosité du gouverneur , et demandaient un peu d'eau ; ils savaient bien que se rendre , c'était mourir ; ils voulaient vivre quelques jours encore. Si on leur refusait cette misérable grâce , leur détresse était telle , que , ne pouvant la supporter plus longtemps , ils étaient décidés à se faire sauter le soir même , avec le magasin à poudre , quelques gouttes d'eau , qu'ils demandaient au nom de tous les saints du paradis , pouvaient prévenir cette catastrophe. Mais , si on leur refusait cette prière , que les Turcs accordent au patient lui-même sur le pal , à neuf heures du soir , au premier coup de la cloche de la cathédrale de Saint-Jean , le magasin sauterait en l'air.

Soit que l'on n'ajoutât point foi aux menaces d'Iremachos , soit que le général Woog voulût rester fidèle au texte du code militaire , qui interdit toute composition avec des soldats en révolte , un refus pareil aux autres refus suivit cette nouvelle demande. Le guichet se referma , l'officier rejoignit son poste , et comme les soldats avaient appris à connaître le caractère résolu de ceux à qui ils avaient affaire , tout le jour s'écoula dans la stupeur d'une horrible attente ; de temps en temps cependant le guichet se rouvrait , Iremachos , avec un visage plus pâle et d'une voix plus affaiblie , demandait de l'eau , et , après chaque nouveau refus , renouvelait sa menace ; si bien que l'effroi général s'augmentait à mesure que l'on approchait davantage de l'heure désignée.

La nuit vint à sept heures et demie , car on était dans le mois d'octobre : nuit sombre et silencieuse, sans une étoile au ciel , sans un seul autre bruit que le cri de détresse des assiégés , qui se renouvelait de dix en dix minutes. Une heure s'écoula encore ainsi , puis les sept Grecs parurent sur la plate-forme du magasin à poudre , tenant chacun une torche à la main , et demandant de l'eau. Aucune réponse ne fut faite à ce dernier appel du désespoir. Alors ils se mirent à secouer leurs flambeaux et à exécuter une danse mortuaire , entreinêlée de cris et d'imprécations. Le capitaine Collins , voyant l'effet que produisait sur ses hommes cette espèce de sabbat fantastique , fit monter un peloton sur la plate-forme des fortifications , et là , dans l'ombre et en silence , leur ayant ordonné d'ajuster de leur mieux , il commanda le feu. Mais , soit hasard , soit que les mains tremblassent , la décharge se fit entendre , et les balles sifflèrent autour de ceux qu'elles devaient atteindre , sans que pas un en parût avoir été touché. Néanmoins ce fut un avertissement pour eux , et tous , éteignant leurs flambeaux , disparurent dans l'ombre , comme des spectres qui s'évanouissent , ou des démons qui rentrent dans l'enfer.

Dès lors il n'y eut plus de doute sur leur intention , et le capitaine Collins ordonna aussitôt la retraite. Une telle crainte s'était emparée des soldats , qu'ils se précipitèrent vers les portes et que ce fut une véritable déroute , tous s'éloignant par la voie la plus directe. Mais , au milieu de leur course précipitée , la cloche de l'église Saint-Jean sonna le premier coup de neuf heures ; au même instant , la terre s'agita , comme si elle eût tressailli elle-même d'épouvante ; un bruit affreux se fit entendre , le port s'illumina comme en plein jour , toutes les fenêtres volèrent en morceaux ; puis , quand l'île eut bondi comme si la dernière heure fût arrivée pour elle , tout rentra dans l'obscurité , et le silence ne fut plus troublé que par les cris des malheureux blessés , qui annonçaient que les auteurs de ce désastre , ainsi qu'ils l'avaient prédit , s'étaient fait de sanglantes funérailles.

Le jour , en se levant , montra toute l'étendue du ravage produit par l'explosion de la poudrière : le fort et les fossés ne présentaient plus qu'un monceau de ruines , toutes jonchées de débris de cadavres. Quant aux corps des assiégés , il n'en restait pas le moindre vestige.

Comme les soldats qui avaient péri appartenèrent aux troupes anglaises et n'avaient dans l'île ni parents ni famille, la pitié fut tout entière pour les malheureux qu'une sévérité aussi cruelle avait poussés à une pareille extrémité. On ne s'étonna plus que des Kleftes, qui jusque-là avaient vécu libres comme les aigles de leurs montagnes, n'eussent pu supporter la discipline humiliante des soldats prussiens. Quoique les Grecs fussent la cause du dégât commis par toute l'île, ce fut donc sur les Anglais que la haine en retomba.

On commençait, non pas à oublier cet événement, car les débris étaient encore fumants et les cadavres à peine enterrés, mais à moins s'en occuper, lorsque le bruit se répandit que l'âme d'un des malheureux Grecs était apparue à un vieux prêtre qui retournait à son *cazal*, situé dans un district de l'intérieur. Le prêtre suivait, disait-on, la route, monté sur son âne, chargé, selon les règles de prévoyance ecclésiastique, de fruits, de viandes et de poisson, laissant pendre les jambes de côté, et charmant l'ennui du chemin en psalmodiant d'une voix nazillarde une chanson que sa nationalité pouvait seule recommander à un prêtre, et que tout Maltais reconnaîtra à ce premier vers :

Tën en hobhoc jaua calbi (1).

La monture du prêtre fit soudain un écart si inaccoutumé, qu'il jugea qu'il se passait derrière son dos quelque chose d'extraordinaire. Il se retourna aussitôt, et aperçut un homme, ou plutôt un spectre, qui le couchait en joue en lui criant d'arrêter. A cette vue et à ce cri, le bon curé, malgré son âge, retrouva toute la vigueur de sa jeunesse, et, se laissant glisser à bas de son âne, qui lui servait comme de rempart, placé qu'il était entre lui et le fantôme, il s'élança dans un petit bois, où il eut

(1) Voici à peu près le sens du premier couplet de cette chanson :

« Je vous aime dans le fond de mon cœur, mais je vous hais en présence du monde. Il ne faut pas m'en demander la raison, car, ma chère, vous savez bien pourquoi.

bientôt disparu, toujours courant, pour ne s'arrêter qu'au milieu de ses paroissiens et sur la place de son village.

On devine quel crédit dut obtenir une pareille histoire chez un peuple aussi superstitieux que les Maltais. Quoique cette manière de demander des prières ne fût pas celle qu'emploient habituellement les âmes en peine, on ne douta point que cette variante n'eût sa cause dans l'état qu'avait exercé le corps de son vivant. Le gouverneur anglais, peu crédule de sa nature, eut seul quelque peine à ajouter foi au récit du bon curé. Il ordonna des recherches actives, afin de calmer les craintes qu'inspirait cette apparition. Un régiment reçut l'ordre de battre l'île, et, dans le creux d'un rocher, on découvrit sept hommes, qu'à leur uniforme on reconnut pour les sept Grecs du magasin à poudre. Comment ils avaient échappé à l'explosion, c'est ce qui peut-être était plus miraculeux encore que l'apparition d'une ombre; aussi, à peine arrêtés, furent-ils interrogés sur ce point. Ils n'avaient aucun intérêt à rien taire; et Iremachos, qui avait conduit toute l'entreprise, n'hésita point à donner, sur ce fait extraordinaire, toutes les explications qu'on lui demanda.

Du moment où Iremachos, enfermé dans le magasin à poudre avec ses compagnons, avait été revêtu du commandement, il avait conçu un plan d'évasion qui avait été communiqué à ses camarades et approuvé par eux. Dès lors ils s'étaient mis à l'œuvre avec un courage, une patience et une dissimulation qui n'appartiennent qu'à leur race. De ce moment pas une de leurs actions ne fut fortuite ou irréfléchie, et chaque mouvement, au contraire, fut un pas vers l'exécution du projet arrêté. En visitant toutes les constructions placées sous leur dépendance, Iremachos avait pensé que l'on pourrait, sans grande difficulté, pratiquer une issue sur la mer en perçant le mur qui bordait le rivage, et en conséquence ses compagnons et lui s'étaient mis à la besogne. Ils trouvèrent la pierre plus tendre et par conséquent la tâche plus facile encore qu'ils ne l'avaient espéré; mais il était évident qu'en ne les voyant point paraître le matin ou se mettrait en quête de ce qu'ils étaient devenus; et, comme l'île n'avait point d'endroits couverts, les soldats, auxquels le trou du mur indiquerait leurs traces, les auraient bientôt retrouvés. Ce fut alors qu'Iremachos résolut de faire sauter la poudrière; la brèche de la muraille paraîtrait causée par l'explosion; puis,

comme on supposerait qu'ils en avaient été victimes, on s'occuperait d'abord du désastre qu'elle aurait causé dans le fort et dans la ville. Pendant ce temps, les fugitifs gagneraient l'extrémité de l'île et trouveraient bien, soit à l'ancre, soit en mer à quelque distance du rivage, une barque qui les conduirait en Sicile. Comme on l'a vu, ce plan avait été exécuté de point en point : les privations réelles avaient été exagérées, et ils avaient si bien joué leur rôle que les assiégeants avaient été complètement dupes du stratagème. A l'heure fixée, ils descendirent de la plate-forme, et se placèrent à l'extrémité du passage, après avoir établi une trainée de poudre qui correspondait au magasin. Dès que le premier coup de la cloche de Saint-Jean eut sonné, ils mirent le feu à la poudre et s'élancèrent dans la campagne par l'issue qu'ils venaient de percer. Leurs prévisions ne les avaient pas trompés ; l'ouverture disparut en même temps que le mur où elle était pratiquée, et chacun crut que ces malheureux Grecs avaient été dévorés par le volcan qu'ils avaient allumé eux-mêmes. Mais là s'arrêta leur fortune : ils furent trois jours sans apercevoir de barque ; enfin, le troisième jour, ils virent une *speronare* tirée sur le rivage, et qu'ils essayèrent de mettre à la mer. Au milieu de leur besogne le patron les surprit, et donna par ses cris l'alarme au village. Les fugitifs n'eurent que le temps de se jeter au milieu des rochers qui bordent la côte vers cette partie de l'île. Les jours suivants s'écoulèrent sans leur présenter aucun moyen d'évasion. Pendant toute une semaine ils ne vécurent que de quelques coquillages ramassés au bord de la mer, de racines et de feuilles, et cependant ces privations, quelque dures qu'elles fussent, ne leur firent commettre aucune violence, jusqu'au moment où, pressé par la faim, l'un d'eux voulut partager avec le vieux prêtre les provisions qu'il rapportait du marché, tentative qui tourna si mal pour lui et ses compagnons.

Ces malheureux rentrèrent dans la ville, encore tout ensanglantée du meurtre de leurs camarades, trop certains du sort qui les attendait, et cependant, malgré leur misère, leurs visages hâves et décharnés, qui accusaient tout ce qu'ils avaient souffert, leurs yeux brillaient encore de cette audace qui fait de l'homme le fils du ciel, en prouvant qu'il peut commander à tout, même à la mauvaise fortune. Livrés, en arrivant, à une

cour martiale, ils furent condamnés après une procédure de quelques heures à cette mort qu'ils avaient si longtemps évitée par leur adresse, et ils la subirent avec le courage qu'ils avaient constamment montré depuis le jour de leur insurrection.

Les Maltais avaient donc vu la veille de notre arrivée périr le dernier reste du malheureux régiment de Froberg ; et, comme je l'ai dit, l'impression avait été si profonde que nous en avions été frappés à notre entrée dans la ville. Au reste, comme nous n'avions mis pied à terre que pour renouveler l'eau, aussitôt notre provision faite, nous remontâmes sur *le Trident*, et comme le vent était favorable, le soir même nous remîmes à la voile.

Nous continuâmes de marcher vent arrière toute la nuit et la journée du lendemain, sans qu'une seule fois M. Burke reparût sur le pont ; le soir on releva le quart, et on l'envoya coucher, comme d'habitude, dans la batterie de 56. Chacun était, depuis une heure à peu près, bercé dans son hamac par le roulis des vagues ioniennes, lorsqu'une balle siffla dans nos cordages et troua la voile du petit foc ; elle fut suivie immédiatement d'une autre balle, qui se fit jour à travers notre voile de misaine. L'homme de garde s'était endormi, sans doute, et nous avions rencontré un bâtiment qui nous mettait sa carte ; était-ce un vaisseau, une frégate, une chaloupe canonnière, c'est ce que l'on ignorait complètement, vu l'obscurité de la nuit. Au moment où je m'élançais sur le pont, une troisième balle frappait le cabestan ; la première personne que je heurtai, fut M. Burke qui donnait quelques ordres contradictoires ; surpris à l'improviste, sa voix n'avait pas sa fermeté accoutumée, et pour la seconde fois l'idée me vint que cet homme n'était pas réellement brave, et que ce n'était que par un effort moral qu'il parvenait à se commander à lui-même. Je fus encore confirmé dans cette opinion en entendant sur le gaillard d'arrière la voix ferme et précise du capitaine.

— Vite, à la manœuvre ! criait le vieux loup de mer, qui, dans ces circonstances, retrouvait une énergie étrange. — Sous les armes ! chacun à son poste ! accrochez les hamacs ! — Où est le gardien des signaux ? où est tout le monde ?

Il y eut un instant de tumulte que je renonce à décrire ; puis,

cette confusion s'organisa , et , en moins de dix minutes , tout le monde se trouva à son poste.

Pendant ce temps , nous avions fait une manœuvre qui nous avait mis hors de la vue de l'ennemi ; mais comme nous étions prêts à lui répondre , le capitaine ordonna de laisser porter droit sur lui. Au bout d'un instant , nous vîmes poindre dans la nuit ses voiles blanches , qui semblaient de légers nuages courant dans le ciel ; au même instant , il s'illumina d'une ceinture de flamme ; nous entendîmes craquer nos agrès , et quelques débris des vergues tombèrent sur le pont.

— C'est un brick , cria le capitaine. — Ah ! mon petit monsieur , je te tiens. — Silence , avant et arrière. — Holà ! brick , continua-t-il , avec son porte-voix , qui êtes-vous ? Nous sommes *le Trident* , vaisseau de soixante-quatorze , de Sa Majesté Britannique.

Une voix , qui semblait être celle d'un esprit de la mer , traversa un instant après l'espace à son tour.

— Et nous , *le Singe* , sloop de Sa Majesté.

— Diable , dit le capitaine.

— Diable , répéta tout l'équipage , et chacun se mit à rire , car , dans tout cela , il n'y avait eu personne de blessé.

Nous allions tirer sur les nôtres , comme ils avaient tiré sur nous , sans la sage précaution du capitaine ; et , probablement , nous ne nous serions reconnus qu'à l'abordage , en criant hurrah ! dans la même langue.

Le capitaine du *Singe* vint à bord , et nous fit ses excuses , qui furent acceptées autour d'une table à thé. Pendant ce temps , les hamacs redescendirent , les signaux disparurent , les canons retournèrent à leurs places , et la partie de l'équipage qui n'était pas de quart reprit tranquillement son sommeil interrompu.

XIII.

A peine étions-nous dans le port de Smyrne et avions-nous fait nos signaux de reconnaissance , que notre consul nous fit remettre une lettre par un canot. Cette lettre nous prévenait que , si notre destination était pour Constantinople , nous étions invités à y transporter un Anglais de distinction , porteur d'une

invitation des lords de l'amirauté à tout vaisseau anglais en station dans le Levant, de le prendre à son bord, lui et sa suite. Le capitaine fit répondre qu'il était prêt à recevoir son noble passager, mais que celui-ci eût à se dépêcher, attendu qu'il n'avait jeté l'ancre que pour savoir s'il y avait quelque ordre du gouvernement qui le concernât, et qu'il comptait partir le même soir.

Vers les quatre heures, une barque se détacha du rivage et rama dans la direction du *Trident*; elle nous amenait notre passager, deux de ses amis et un domestique albanais. En mer, le moindre événement est un sujet de curiosité et de distraction, aussi tout l'équipage était-il sur les passavants pour recevoir nos hôtes. Celui qui monta le premier, comme si cette distinction eût été chez lui un droit, était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, au front hautain, aux cheveux noirs et bouclés, aux mains de femme. Il était vêtu d'un uniforme rouge, orné de broderies et d'épaulettes de fantaisie, et portait un pantalon de peau collant avec des bottes par dessus; tout en montant l'échelle, il donna, en grec moderne qu'il parlait fort couramment, quelques ordres à son domestique. Dès le premier instant où je l'avais aperçu, mes yeux n'avaient pu se détacher de lui, je me souvenais vaguement avoir déjà vu cette figure si remarquable sans pouvoir cependant me rappeler où je l'avais vue, et le son de la voix ne fit que me confirmer dans cette conviction. En arrivant sur le pont, le passager salua les officiers en se félicitant de se retrouver, après un an d'absence, au milieu de ses compatriotes. M. Burke répondit avec sa froideur habituelle à cette politesse et, comme il en avait reçu l'ordre, conduisit les nouveaux venus dans la cabine du capitaine. Un moment après, M. Stanbow monta avec eux sur la dunette, et, trouvant là rassemblé le corps entier des officiers, il s'avança vers nous, tenant par la main le jeune homme vêtu d'un habit rouge. — Messieurs, nous dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter lord George Byron et ses deux amis, les honorables MM. Hobhouse et Ekenhead. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'avoir pour lui tous les égards dus à son talent et à sa naissance.

Nous nous inclinâmes. Je ne m'étais pas trompé, le noble poète était le jeune homme que j'avais vu sortir enfant du collège

d'Harrow-sur-la-Colline le jour où j'y entrais, et dont, depuis ce temps, j'avais souvent entendu parler, parfois d'une manière étrange, et presque toujours d'une manière diverse.

Au reste, lord Byron était, à cette époque, plus connu par ses bizarreries que par son talent; on citait de lui vingt traits plus singuliers les uns que les autres, qui pouvaient aussi bien appartenir à un fou qu'à un homme de génie. Il se vantait de n'avoir jamais eu que deux amis, Mathew et Long, qui, tous deux, s'étaient noyés. Cela ne l'avait pas empêché de continuer à se livrer avec fureur à l'exercice de la natation; au reste, il passait une partie de son temps à faire des armes et à monter à cheval. Ses orgies du château de Newstead étaient célèbres dans toute l'Angleterre et par elles-mêmes et par la société que lui et son ours y recevaient et qui se composait de jockeis, de boxeurs, de ministres et de poètes qui, vêtus de robes de moines, avaient pris l'habitude de passer tous les nuits à boire du bordeaux et du champagne dans le crâne d'un vieil abbé, monté en coupe. Quant à ses vers, il n'en avait encore publié que le volume intitulé *Heures d'oisiveté*, dont les meilleures pièces, déjà remarquables par leur grâce et leur forme, étaient bien loin d'annoncer cependant les éblouissantes merveilles de poésie que depuis il versa sur le monde. Aussi ce volume avait-il été cruellement critiqué par la *Revue d'Édimbourg*, et cette critique avait d'abord abattu le noble poète au point de faire croire à un de ses amis, qui entrait chez lui au moment où il achevait de la lire, qu'il était malade ou qu'il venait de lui arriver quelque grand malheur. Mais presque aussitôt la réaction s'opéra, l'auteur, blessé par la critique, résolut de se venger par la satire. Sa fameuse épître aux critiques écossais parut, et le poète fut soulagé; puis la vengeance accomplie, lassé de tout, après avoir attendu inutilement que ceux qu'il avait cruellement insultés vinssent lui demander raison, il avait quitté l'Angleterre, avait visité le Portugal, l'Espagne, Malte, où il avait pris querelle avec un officier de l'état-major du général Oakes qui, au moment où il l'attendait sur la plage avec ses deux témoins, lui avait fait faire des excuses. Lord Byron était remonté aussitôt sur son vaisseau, et était parti pour l'Albanie où il était arrivé après huit jours de traversée, disant adieu à la vieille Europe et aux langues chrétiennes; il avait fait cent

cinquante milles pour aller saluer, à Tebelin, le fameux Ali-Pacha, qui, sachant d'avance qu'un Anglais de distinction devait le venir visiter, avait laissé des ordres pour qu'on lui préparât un palais, et pour qu'on mît à sa disposition des armes et des chevaux.

A son retour, Ali s'était empressé de le recevoir avec des honneurs tout particuliers et une affection extrême. Peut-être le terrible pacha, qui reconnaissait l'homme de race à ses cheveux frisés, à ses oreilles petites et à ses mains blanches, avait-il aussi des signes pour reconnaître l'homme de génie. Quoiqu'il en soit, son amitié pour lord Byron, qu'il avait prié de le considérer comme un père, et qu'il appelait son fils, était si grande qu'il lui envoyait vingt fois par jour des sorbets, des fruits et des confitures. Enfin, après un mois de séjour à Tebelin, Byron était parti pour Athènes; arrivé dans la capitale de l'Attique, il avait pris un logement chez la veuve du vice-consul, mistress Théodora Macri, à la fille aînée de laquelle il adressa, en quittant la ville de Minerve, le chant qui commence par ces mots : « Vierge d'Athènes, avant de nous séparer, rends-moi, oh! rends-moi mon cœur. » Enfin, il était parti pour Smyrne et y avait achevé, dans la maison du consul général, où nous l'avions pris, les deux premiers chants de *Childe-Harold*, commencés cinq mois auparavant à Janna.

Dès le jour de son arrivée à bord, j'avais rappelé à lord Byron la circonstance de sa sortie du collège d'Harrow, et comme un des caractères de son esprit était la religion des premiers souvenirs, il avait longtemps causé avec moi des maîtres, de Wingfield qu'il avait connu et de Robert Peel, qui était son ami. Ce fut, du reste, pendant les premiers jours de notre connaissance, le seul sujet de nos conversations. Nous parlâmes ensuite de sujets généraux, et je lui racontai l'aventure du malheureux David, et la révolte du régiment de Froberg, qu'il connaissait en masse, mais dont aucun détail ne lui était parvenu; enfin, nous en arrivâmes aux conversations intimes, et comme je n'avais pas grand' chose à lui dire de moi, elles roulaient le plus ordinairement sur lui.

Autant que j'en pus juger dans ces heures d'abandon, le caractère du noble poète était un mélange de sentiments opposés

et souvent extrêmes : orgueilleux de sa naissance , de sa beauté tout aristocratique , de son adresse aux exercices du corps , il parlait presque toujours de ses prouesses de boxeur ou de maître d'armes , rarement de son génie. Dès cette époque , quoiqu'il fût fort maigre , la crainte d'engraisser le tourmentait ; peut-être , voulait-il avoir ce trait de ressemblance avec Napoléon , dont il était fort enthousiaste à cette époque , et dont il imitait la signature par les deux initiales de son nom de baptême et de son nom de famille , N. B. Noël Byron. Il avait conservé de ses lectures d'Young un amour des impressions funèbres , qui , appliqué à la vie anti-poétique de nos sociétés modernes , avait quelquefois son côté ridicule ; il le sentait lui-même et parlait quelquefois , en haussant les épaules . de ces fameuses nuits de Newstead , où lui et ses amis avaient essayé de ressusciter à la fois les compagnons de Henri V et les brigands de Schiller. Comme au fond du cœur cependant . il avait besoin de ce merveilleux , que lui refusait la civilisation , il l'était venu chercher sur cette terre des vieux souvenirs , au milieu de ces populations errantes , au pied de ces montagnes aux noms merveilleux qui s'appellent l'Athos , le Pinde et l'Olympe. Là il semblait à son aise , l'air qu'il respirait était celui qui convenait à sa poitrine ; il avait juste semé sur son chemin assez de dangers pour tenir constamment éveillées la curiosité et le courage. Aussi , depuis son départ d'Angleterre , il vivait , disait-il , comme marchait notre vaisseau , toutes voiles dehors.

Après moi , l'être vivant de tout l'équipage qu'il avait pris le plus en affection , était l'aigle que j'avais blessé à Gibraltar , et qui se tenait presque toujours perché sur le bord de la chaloupe amarrée au pied du grand mât. Depuis l'arrivée de lord Byron à bord du *Trident* , il s'était fait un grand changement dans l'ordinaire de Nick ; c'était le noble lord qui s'était chargé de fournir aux besoins de son appétit , et de lui servir lui-même ses repas , qui se composaient maintenant de pigeons et de poules , tués d'abord par le cuisinier . et loin des yeux de lord Byron qui ne pouvait souffrir voir égorger un animal quelconque. Il me raconta qu'en allant à la fontaine de Delphes , il avait vu , ce qui est fort rare , une troupe de douze aigles prendre leur essor , et que ce présage , qui lui était accordé sur la montagne consacrée au dieu de la poésie , lui avait donné l'espé-

rance que la postérité le saluerait poète, comme avaient semblé le faire ces nobles oiseaux; au bord du golfe de Lépante près de Vostizza, il avait tiré aussi sur un aiglon qu'il avait blessé, mais qui, malgré ses soins, était mort quelques jours après. De son côté, Nick paraissait fort reconnaissant des soins que lui donnait son pourvoyeur, et dès qu'il l'apercevait, il jetait un cri de joie et battait de l'aile. Aussi lord Byron le touchait-il avec une confiance que ne partageait personne, et jamais Nick ne lui fit la moindre égratignure. Cette conduite, à ce que prétendait le noble poète, était la plus sûre à tenir vis-à-vis des animaux sauvages ou féroces. Ce procédé lui avait réussi pour Ali-Pacha, pour son ours et pour son chien Boat-swain, qui était mort de la rage, sans qu'il eût cessé de le caresser et de lui essayer avec ses mains nues la have mortelle qui coulait de sa gueule.

L'homme auquel lord Byron me paraissait le plus ressembler de caractère, était Jean-Jacques Rousseau. Je me hasardai un jour à le lui dire, et je vis à l'empressement avec lequel il se mit à repousser cette prétendue ressemblance, que le parallèle ne lui était pas agréable. Au reste, me disait-il, je n'étais pas le premier qui lui eût fait un pareil compliment; et il appuya sur ce mot sans donner cependant à son accent une signification précise. Comme je vis que la discussion allait probablement faire jaillir quelque trait de caractère, je persistai dans mon opinion.

— Au reste, me dit-il, mon jeune ami, vous voilà atteint d'une maladie que je communique, à ce qu'il paraît, à tout ce qui m'entoure. On ne m'a pas plus tôt vu qu'on me compare; chose fort humiliante pour moi, puisque la première probabilité qui ressort de là est que je n'ai pas assez d'originalité pour être moi-même. Je suis l'homme du monde qu'on a le plus comparé. On m'a comparé à Young, à l'Arétin, à Timon d'Athènes, à Hopkins, à Clénier, à Mirabeau, à Diogène, à Pope, à Dryden, à Burns, à Savage, à Chatterton, à Churchill, à Kean, à Alfieri, à Brummel, à un vase d'albâtre éclairé en dedans, à une fantasmagorie et à un orage. Quant à Rousseau, c'est peut-être l'homme auquel je ressemble le moins. Il écrivait en prose, j'écris en vers: il était du peuple, je suis de l'aristocratie; il était philosophe, je déteste la philosophie; il

publia son premier ouvrage à quarante ans, j'ai écrit le mien à dix-huit; son premier ouvrage lui valut les applaudissements de tout Paris, le mien la critique de toute l'Angleterre; il s'imaginait que tout le monde conspirait contre lui, et à la manière dont tout le monde me traite, ce serait à croire qu'il s' imagine que c'est moi qui conspire; il aimait la botanique par science, je n'aime les fleurs que par instinct; il avait une mauvaise mémoire, j'en ai une excellente; il composait avec peine, j'écris sans rature; il ne sut jamais monter à cheval, ni faire des armes, ni nager, je suis un des meilleurs nageurs qui existent, assez fort sur l'escrime, surtout quand je manie la claymore, bon boxeur, et la preuve, c'est qu'un jour, chez Jackson, j'ai renversé Purling et lui ai démis la rotule; enfin je suis cavalier passable, quoique assez timide, ayant eu une côte enfoncée dans mon cours de voltige. Vous voyez bien que vous êtes fou et que je ne ressemble en rien à Rousseau.

— Mais! lui répondis-je, votre seigneurie ne parle là que de contrastes extérieurs, mais non des rapprochements que l'on peut fonder sur des rapports d'âme et de talent.

— Ah! pardieu! s'écria-t-il, je serais curieux de connaître ceux-là, monsieur John?

— Puis-je vous les dire sans crainte de vous blesser?

— Dites, dites.

— Eh bien! la réserve habituelle de Rousseau, son peu de foi dans l'amitié, sa défiance des hommes, son dédain pour la justification intime, et sa disposition à prendre le public en masse pour confident, ont certainement quelque rapport avec la marche de votre génie. Enfin, Rousseau a écrit ses *Confessions*, espèce de statue de lui-même qu'il a exposée sur le piédestal de son orgueil, au grand jour de la publicité; et vous venez de me lire deux chants de *Childe-Harold* qui m'ont bien l'air d'être un buste ébauché de l'auteur des *Heures d'oisiveté* et de la satire sur les poètes anglais et écossais.

Lord Byron réfléchit quelques minutes.

— Au fait, dit-il en souriant, vous pourriez bien être celui de tous mes juges qui se serait approché le plus de la vérité; et dans ce cas elle n'a rien que de flatteur. Rousseau était un grand homme, et je vous remercie, monsieur John. Vous devriez tâcher d'écrire dans une revue, cela me donnerait l'es-

poir d'être jugé, une fois par hasard, selon mes mérites.

Toute cette conversation, qui était pour moi d'un immense intérêt, se tenait au milieu du plus beau pays du monde, pendant que nous voguions à travers ces milliers d'îles jetées comme des corbeilles de fleurs sur la mer qui vit naître Vénus. Au bout de quelques jours, quoique nous eussions le vent contraire, nous avons côtoyé Scio, la terre des parfums, et doublé Metelin, l'ancienne Lesbos; enfin, une semaine après notre départ de Smyrne, nous découvrîmes la Troade avec Tenedos, sa sentinelle avancée, et nous vîmes s'ouvrir le détroit auquel Dardanus a donné son nom. Nous étions en admiration devant le magnifique paysage qui se déployait sous nos yeux, lorsqu'un coup de canon tiré du fort vint nous tirer de notre contemplation; une frégate turque nous hêla, et deux canots montés par quelques soldats et un officier s'approchèrent de notre bâtiment pour s'assurer si nous n'étions pas un vaisseau russe naviguant sous les couleurs d'Angleterre. Nous justifiâmes de notre commission, mais nous n'en reçûmes pas moins l'invitation d'attendre à l'entrée du détroit un firman de la Porte qui nous autorisât à approcher de la cité sacrée. Nous nous soumîmes à cette formalité, quelque désobligeante qu'elle nous parût; deux personnes, au reste, étaient enchantées de ce retard, c'était lord Byron et moi; il sollicita la permission de descendre à terre, je réclamai le commandement de la barque qui devait l'y conduire, et le consentement du capitaine ayant été facilement obtenu, nous résolûmes, dès le lendemain, de visiter les champs où fut Troie.

A peine lord Byron eut-il mis le pied sur la barque, qu'il me pria, dans son impatience, de faire prendre à la voile le plus de vent possible; je lui fis remarquer que, sur cette mer aux lames courtes et où se fait ressentir encore le courant du détroit, il nous exposait à chavirer; il me demanda alors si je ne savais pas nager. Comme je vis dans cette demande une espèce de doute sur mon courage, j'invitai pour toute réponse le noble lord à ôter son habit pour être moins gêné en cas d'accident, et j'exposai au vent jusqu'au dernier pouce de toile. Contre mon attente et grâce à l'adresse du timonier, la petite embarcation, voguant, se culbutant, soulevant sa proue, montrant sa quille, nous débarqua sains et saufs derrière le promontoire de Sigée, appelé aujourd'hui le cap Janissaire.

En un instant, nous fûmes tous au haut de la colline où la tradition place les restes d'Achille, et dont, par vénération, Alexandre, lors de son expédition dans l'Inde, fit trois fois le tour, le corps nu et la tête couronnée de fleurs. A quelques toises de cette prétendue tombe, on distinguait les ruines d'une ville qu'un moine grec ne manqua pas de nous désigner comme les restes de Troie; mais, malheureusement pour lui, du lieu où nous étions, nous apercevions la vallée où cette ville devait être située entre le mont Ida et les montagnes de Kifkalias. Au fond de cette vallée coule un ruisseau qui n'est autre que le fameux Scamandre qu'Homère, sous le nom de Xanthus, place au rang des dieux; un peu au-dessus d'un village appelé Énai, le Simois vient le joindre, et alors seulement, grâce à cette réunion, il prend l'apparence d'un fleuve. Nous nous dirigeâmes vers cette vallée où nous fûmes arrivés en moins d'une demi-heure; lord Byron s'assit sur un fragment de rocher, MM. Ekenhead et Hobhouse se mirent à chasser des bécassines comme ils auraient pu faire dans les marais de Cornouailles, et moi, je m'amusai à mesurer le géant homérique en sautant par-dessus. Au bout d'une heure, lord Byron était plus incertain que jamais sur l'endroit positif où était située la ville de Priam, MM. Hobhouse et Ekenhead avaient tué une vingtaine de bécassines et trois façons de lièvres assez semblables à ceux d'Europe, et moi, j'étais tombé trois fois, non pas dans l'eau, mais dans cette vénérable vase qui servait autrefois de couche aux jeunes filles qui venaient offrir leurs premières faveurs au fleuve.

Nous nous réunîmes alors, et comme lord Byron avait résolu de suivre les rives du Scamandre jusqu'à l'endroit où il se jette dans la mer, nous nous remîmes en route, après avoir pris toutefois la précaution de faire dire à la barque de suivre la côte et de nous attendre au cap Yenibisari. A Bornabachi, nous fîmes halte pour déjeuner; puis nous repartîmes, et une heure après nous étions au bord du détroit, à l'endroit même où il se resserre entre le nouveau château d'Asie et le cap Grée. Arrivé là, l'envie prit à lord Byron de renouveler l'exploit de Léandre, et de traverser à la nage le détroit, qui peut avoir en cet endroit à peu près une lieue de largeur. Nous essayâmes de le dissuader de cette folie, mais tout ce que nous pûmes dire ne servit qu'à le faire persister davantage dans sa résolution, qu'il aurait pro-

blement abandonnée comme une plaisanterie si nous ne l'avions pas contredite ; car la force de volonté chez lord Byron avait quelque chose de l'entêtement d'un enfant ou d'une femme. Au reste, cette persévérance constituait une partie de son génie. On lui refusait le talent de versificateur, il s'obstina et devint poète ; la nature l'avait créé estropié, il lutta contre cette difformité et passa pour un des plus beaux hommes de son temps. Nous lui faisons observer qu'il avait chaud, qu'il venait de déjeuner et que le courant était rapide ; peu s'en fallut qu'il ne se jetât à l'eau, tout couvert de sueur et sans attendre une minute. Faire changer d'avis à lord Byron, c'était essayer de soulever une montagne et de la transporter d'Asie en Europe.

Cependant, à force de prières, j'obtins de lui qu'il attendrait que la barque fût arrivée. J'y trouvais un double avantage, celui de lui laisser le temps de se refroidir et de digérer, et celui de pouvoir l'accompagner à quelques pas, ce qui ôtait à l'entreprise tout danger réel. Je montai en conséquence sur le point le plus élevé de la côte, et comme la barque était à son poste, je lui fis signe d'arriver. Lorsque je revins, lord Byron était déjà tout nu ; dix minutes après il était à la mer, et je le suivais à la distance de dix pas. Pendant trois quarts d'heure à peu près, la chose alla à merveille, et il fit, sans trop dévier de son chemin, les deux tiers de la route ; mais alors je m'aperçus, à la manière dont il élevait la poitrine presque entièrement au-dessus de l'eau, qu'il commençait à se fatiguer. Je le lui dis, et voulus ramer de son côté ; mais il me fit signe de la tête de m'éloigner. J'obéis juste ce qu'il fallait pour le satisfaire, mais sans le perdre un instant de vue. Au bout d'une centaine de brasses, sa respiration devint bruyante, et, sans lui rien dire, je me rapprochai insensiblement de lui. Bientôt ses membres se roidirent, et il n'avança plus que par secousse ; enfin, deux fois l'eau lui passa sur la tête, et à la troisième il appela au secours. Nous lui tendîmes un aviron qu'il saisit, et en un instant nous l'eûmes tiré dans la barque.

C'est alors que se montra toute la puérité de son caractère : il était abattu comme d'un malheur, ou plutôt honteux comme d'une défaite. Sa lèvre supérieure se relevait avec une expression de bouderie étonnante, et il ne nous dit pas un mot pendant que nous le ramenions à bord.

Au reste, il ne se tint pas pour battu ; il attribuait, avec raison, sa mésaventure à la rapidité du courant, et pensa que, s'il choisissait un endroit moins resserré, la distance serait plus grande, il est vrai, mais la difficulté moins forte. Il fut donc résolu que le lendemain nous irions à Abydos, et que lord Byron renouvelerait son entreprise, à l'endroit même où Léandre avait si souvent accompli la sienne. Cette résolution prise, nous revînmes au vaisseau.

Le lendemain nous étions à terre, au point du jour. Nous prîmes des chevaux au petit village de Renne-Keni, et, formant une cavalcade digne de figurer sur les boulevards de Paris, ou dans la rue du Corso, un jour de carnaval, nous laissâmes à notre gauche les moulins, les cabanes et les fontaines qui bordent la rive, pour remonter la côte d'Asie. Le temps était chaud, quoique nous fussions arrivés au commencement de l'hiver d'Europe ; une poussière enflammée, qui semblait un tourbillon de cendre rouge, se levait des pieds de nos chevaux, et nous faisait ardemment désirer d'atteindre un bois de cyprès qui s'élevait près de la route plein d'ombre et de verdure, lorsque en arrivant, à deux cents pas à peu près de ce bois, un détachement de cavaliers turcs en sortit tout à coup et se rangea en bataille. Des cris gutturaux, qu'il eût été difficile d'attribuer à des gosiers humains, si nous n'avions pas vu aussi distinctement ceux qui les poussaient, nous saluèrent d'un *qui vive* ? que personne de nous ne put comprendre, et auquel, par conséquent, personne ne répondit. Nous nous regardions incertains sur ce que nous devons faire, lorsque lord Byron donna l'exemple, en mettant son cheval au galop et en s'avancant sur le bois dont il paraissait tout à fait décidé à disputer la jouissance à ses possesseurs. A ce mouvement hostile, tous les sabres furent tirés du fourreau, et les pistolets des ceintures. Lord Byron venait d'en faire autant lorsque notre guide se jeta au-devant de son cheval et l'arrêta, puis, courant à toutes jambes et seul vers les Turcs, il leur expliqua que nous étions des voyageurs anglais, et que nous visitions la Troade dans les intentions les plus pacifiques. Ces messieurs nous avaient pris pour des Russes, la Porte étant en guerre en ce moment avec la Russie. Comment nous étions venus des faubourgs de Moscou au détroit des Dardanelles ? voilà ce qu'ils ne s'étaient pas donné

la peine de se demander à eux-mêmes. Mais une pareille demande eût exigé quelques secondes de réflexions, et un Turc rêve, toujours, mais ne réfléchit jamais.

C'était, au reste, une scène admirablement guerrière et poétique que cet escadron turc se préparant à combattre. Comme les animaux féroces, ils semblaient respirer le sang; leurs épaisses moustaches se hérissaient; au lieu de rester silencieux, impassibles et froids, comme ces murailles humaines qui forment nos armées d'Occident, ils faisaient piaffer leurs chevaux et semblaient s'exciter, comme fait, dit-on, le lion, en rugissant et en battant ses flancs avec sa queue. Au reste, ces vestes couvertes d'or, ces turbans mobiles, ces chevaux arabes avec leurs housses de velours, donnaient sous le rapport de l'effet pittoresque une merveilleuse supériorité à cette troupe, sur les plus beaux régiments français ou anglais que nous eussions jamais vus. Pendant ce moment d'hésitation, dont nous ignorions encore quelle serait l'issue, je jetai les yeux sur lord Byron. Quoique ses joues fussent fort pâles, ses yeux étincelaient, et ses lèvres crispées laissaient apercevoir deux rangées de dents magnifiques. On voyait que le loup scandinave n'aurait pas été fâché d'en venir aux coups avec les tigres d'Orient. Heureusement il n'en fut pas ainsi. Notre guide fit entendre raison à l'officier turc, les sabres se replongèrent dans le fourreau, les pistolets rentrèrent dans leurs ceintures, et les moustaches hérissées et menaçantes se couchèrent insensiblement le long des lèvres. On nous fit signe d'avancer, et en un instant nous nous trouvâmes amicalement mêlés à ceux que cinq minutes auparavant nous regardions comme des ennemis.

Lord Byron avait bien raison de tenir à se reposer dans le bois; il y régnait une fraîcheur délicieuse, entretenue par un petit ruisseau qui le traversait comme un filet d'argent. Nous nous assîmes au bord de ce fleuve sans nom, qui va orgueilleusement se jeter dans la mer comme un Rhône ou un Danube, et nous tirâmes les provisions du panier. Elles consistaient en vins de Bordeaux et de Champagne, et en un pâté colossal fait avec le gibier tué la veille. Je ne me rappelle pas avoir fait, dans un plus beau site et en meilleure compagnie, un plus merveilleux déjeuner. Lord Byron était d'une humeur charmante. Il

nous raconta tout son séjour à Tehelin , ses relations avec Ali , comment celui-ci l'avait pris dans une affection étrange ; il finit par m'offrir pour Ali des lettres , que j'acceptai à tout hasard , sans présumer qu'elles me seraient jamais utiles , et bien plutôt pour avoir un autographe de notre poète qu'une recommandation pour le vieux pacha.

Aussitôt le repas terminé , nous nous remîmes en route , et au bout de deux heures nous étions dans un misérable village que son passé mythologique soutient seul en y amenant de temps en temps quelques voyageurs curieux ou quelques amants intrépides. A notre grand étonnement , nous y trouvâmes un consul anglais. Ce consul anglais était un juif italien , marié à une Grecque épirote. Soit dénûment réel , ce qui est assez improbable , la Grande-Bretagne laissant rarement ses agents dans le besoin , soit saleté native , ce malheureux n'était vêtu que de haillons , et ces haillons étaient couverts eux-mêmes des insectes les plus immondes , qui paraissaient y vivre dans une tranquillité qui faisait le plus grand honneur à la religion pythagoricienne de leur hôte. Nous échappâmes aussi vite que possible aux civilités dont nous accablait notre représentant , et nous nous rendîmes au bord de la mer , où devait être faite la deuxième épreuve. Cette fois M. Ekenhead tentait l'entreprise avec lord Byron. J'avais grande envie de me mettre aussi de la partie , la chose ne me paraissant pas très-difficile , vu que la distance n'est guère d'Abydos à Sestos que d'un mille et demi ; mais je devais veiller de la chaloupe sur la vie de mes deux nobles compatriotes , et la responsabilité était trop grande pour me permettre d'agir légèrement.

Tous deux nageaient bien , et quoique lord Byron fût réellement plus fort dans cet exercice que M. Ekenhead , celui-ci , au premier coup d'œil , semblait avoir la supériorité ; cela tenait au défaut de conformation du pied de lord Byron , qui ne lui permettait pas de repousser l'eau d'une manière parfaitement égale , et le faisait à la longue légèrement dévier de sa route , même dans une eau calme , à plus forte raison dans un courant. Comme la veille , je le suivais à trois distances de rames ; mais cette fois , soit qu'il fût excité par l'émulation , soit qu'effectivement le courant soit moins rapide au-dessus des Dardanelles qu'au-dessous , il gagna l'autre rive en une heure dix-huit mi-

notes; il est vrai qu'il dévia au point de n'aborder que trois milles au-dessous de l'endroit qu'il voulait atteindre. M. Ekenhead avait atteint le bord huit minutes avant lui. Quant à nous, comme nous ne pouvions toucher le bord sans enfreindre les lois turques, nous nous tîmes à une portée de fusil de la côte d'Europe.

Lord Byron, mal remis de sa tentative de la veille, était tellement harassé en touchant le bord, qu'il resta étendu sur le sable presque sans connaissance. Un pauvre pêcheur qui raccommodait ses filets, et qui de temps en temps avait levé les yeux sur ces deux hommes, dont il ne pouvait comprendre l'intention, vint à lui quand il le vit ainsi haletant, et lui offrit de venir prendre quelque repos dans sa cabane. J'ai déjà dit que Byron parlait le romain, il comprit donc l'offre qui lui était faite, et répondit qu'il l'acceptait, dans la même langue. M. Ekenhead désirait rester près de lui; mais Byron ne voulait pas renoncer à ce qu'offrait d'aventureux la situation : il exigea que son ami le laissât seul. Je fis un paquet de ses habits, que j'attachait sur ma tête, et me mettant à l'eau à mon tour, j'allai les lui porter; puis, nous revînmes avec M. Ekenhead, qui, de son côté, était si fatigué qu'à peine il put nager jusqu'à la barque, quoiqu'elle ne fût éloignée que de trois cents pas. Comme nous y remontions, lord Byron nous cria de ne pas être inquiets de lui, si nous ne le voyions pas revenir le lendemain.

Le Turc n'avait aucune idée du rang et de l'importance de son hôte, ce qui ne l'empêcha point d'avoir pour lui tous les soins que lui commandait l'hospitalité, la seule déesse antique qui soit restée debout en Orient des six mille divinités de l'Olympe. Au reste, lui et sa femme firent si bien qu'au bout de cinq jours il fut complètement rétabli; alors il résolut de profiter d'une barque qui retournait à Tenedos, pour rejoindre le vaisseau. Au moment de partir, son hôte lui donna un grand pain, un fromage et une outre remplie de vin, il le força d'accepter quelques pièces de monnaie, dont chacune avait à peu près la valeur de vingt centimes, et lui souhaita un bon voyage. Byron reçut, comme un don sacré, tout ce que lui offrait le pauvre Turc, et se borna à lui faire un simple remerciement; mais à peine arrivé sur le vaisseau, où nous commencions à

être fort inquiets de lui , il expédia son fidèle Stéfano , le serviteur même qui lui avait été donné par Ali-Pacha , pour aller de sa part porter au pêcheur un assortiment de filets , un fusil de chasse , une paire de pistolets , six livres de poudre , et douze aunes d'étoffe de soie pour sa femme. Tout cela fut remis le jour même à ce brave homme , qui ne pouvait comprendre qu'on fit un aussi riche présent pour une aussi pauvre hospitalité. Aussi , le lendemain , le malheureux ne voulant pas laisser son hôte sans remerciement pour toutes les belles choses qu'il lui avait envoyées , se déterminait-il à traverser à son tour l'Hellespont ; il lança donc sa barque et gagna le large , mais comme il arrivait au milieu du canal , il s'éleva un coup de vent terrible qui le fit chavirer , et comme il était moins bon nageur que lord Byron et M. Ekenhead , il se noya avant de gagner le bord.

Nous apprîmes cette triste nouvelle deux jours après , et lord Byron en éprouva une douleur profonde. Il envoya aussitôt cinquante dollars à la pauvre veuve , avec son adresse à Londres , le tout écrit en romain , en lui faisant dire qu'en toute circonstance elle pouvait compter sur lui ; il voulait aller en personne la visiter le lendemain , lorsque le soir même nous reçûmes le firman tant attendu qui nous ouvrait enfin le passage des Dardanelles ; comme il avait mis huit jours à venir , le capitaine était pressé de regagner le temps perdu. Nous appareillâmes donc à l'instant , et le surlendemain , vers trois heures de l'après midi , nous jetions l'ancre devant la pointe du sérail.

XIV.

Pendant ces deux jours de navigation , l'Asie à notre droite et l'Europe à notre gauche avaient déployé un si splendide tableau , que nous fûmes tentés de nous demander en arrivant à la pointe du sérail où était cette magnifique Constantinople tant vantée par les voyageurs , et qui dispute au golfe de Naples la royauté pittoresque du monde. Mais quand pour conduire le capitaine à l'ambassade anglaise , située dans le faubourg de Galata , nous eûmes passé du vaisseau dans la yole , et doublant la Pointe du sérail , longé la Corne d'Or , la ville impériale se dé-

roula enfin à nos yeux sur le penchant de sa vaste colline, avec son amphithéâtre de maisons, ses palais aux dômes dorés, ses cimetières, dont un sombre bois de cyprès ombrage les sépultures, et nous reconnûmes alors la belle courtisane d'Orient qui rendit Constantin infidèle à Rome, en l'enchaînant comme eût fait une Néréide, avec l'écharpe azurée de ses eaux.

Il n'eût point été prudent à cette époque de traverser les rues de Galata sans être accompagné d'une garde; aussi M. Adair, qui connaissait déjà notre arrivée, avait-il envoyé au-devant de nous un janissaire, dont la présence indiquait que nous étions sous la protection du sultan. Dans ce pays où tout le monde est armé, jusqu'aux enfants, les rixes sont fréquentes, et se voient sur-le-champ; la justice intervient presque toujours trop tard pour faire autre chose que venger la mort de la victime: il était donc important, dans le moment d'irritation où se trouvait Constantinople à l'égard des Grecs et des Russes, de nous désigner bien clairement comme appartenant à une nation amie.

Nos marins restèrent dans la chaloupe sous la surveillance de James, et M. Stanbow, lord Byron et moi, nous nous acheminâmes vers l'ambassade. A moitié chemin, à peu près, nous trouvâmes la rue tellement encombrée, que nous n'aurions su comment nous ouvrir un passage, si notre janissaire, qui portait un bâton à la main, n'eût frappé sur cette muraille humaine avec tant de force et de persistance qu'il parvint à y pratiquer une brèche. Cette agglomération était causée par un Grec que l'on conduisait au supplice, et qui traversait la grande rue entre deux bourreaux; nous arrivâmes juste pour le voir passer. C'était un beau vieillard à la barbe blanche, qui marchait d'un pas grave et assuré, regardant sans crainte et sans orgueil toute cette populace qui le poursuivait de ses cris et de ses malédictions. Cette vue nous impressionna tous fortement, mais surtout lord Byron, qui demanda aussitôt à notre interprète, si par l'intervention de l'ambassadeur, ou en payant une forte somme, on ne pourrait pas sauver ce malheureux; mais l'interprète, d'un air effrayé, mit un doigt sur sa bouche, en faisant signe au noble poète de garder le silence: cette recommandation, si pressante qu'elle fût, ne put empêcher lord Byron, lorsque le vieillard passa devant lui, de lui crier, en romain: *Courage, martyr*. A cette voix consolatrice, le

Grec se retourna , et à défaut des mains , levant les yeux au ciel , il indiqua qu'il était préparé à mourir. Au même moment , un autre cri se fit entendre derrière une jalousie , en face de nous ; des doigts passèrent à travers le treillage qu'ils ébranlèrent un instant. A ce cri , qui semblait poussé par une voie connue , le vieillard tressaillit et s'arrêta ; mais un des hourreaux le poussa par derrière avec la pointe de son yatagan. En voyant le sang jaillir , lord Byron fit un mouvement , et moi-même je portai la main à mon poignard ; aussitôt M. Stanbow , qui comprit notre intention , nous saisit le bras à tous deux : — Pas un mot ou vous êtes morts , — nous dit-il en anglais , et il nous montra le janissaire qui commençait à nous regarder de travers ; puis , nous retenant ainsi , il attendit que le cortège fut passé. Bientôt , la rue se trouvant libre , nous continuâmes notre route vers l'ambassade , où nous arrivâmes au bout de dix minutes , encore tout pâles et tout émus.

Le motif pour lequel nous étions venus à Constantinople n'existait plus , même avant notre arrivée. Les satisfactions que nous devions appuyer par notre présence étaient accordées , et notre ambassadeur avait obtenu , au nom du gouvernement britannique , toutes les excuses qu'il avait exigées. L'entretien politique de M. Stanbow et de M. Adair fut donc court , de sorte qu'au bout d'un instant nous fûmes introduits et lord Byron présenté. Après les compliments d'usage , il s'empessa de demander à M. Adair quel crime avait commis le vieillard que nous venions de voir mener au supplice. M. Adair sourit tristement. Le vieillard avait commis trois crimes énormes dont un seul , aux yeux des Turcs , méritait la mort ; il était riche , il rêvait l'affranchissement de son pays , enfin il se nommait Athanase Ducas , c'est-à-dire qu'il était l'un des derniers descendants de la race royale qui avait régné au XIII^e siècle. Vaincu par les sollicitations de ses amis , il avait d'abord quitté Constantinople ; puis au bout de quelques mois , ne pouvant résister au désir de revoir sa famille , il s'était hasardé à revenir ; le soir même de son retour à Galata , il avait été arrêté ; sa fille que l'on citait comme un trésor de beauté , avait été enlevée et vendue pour vingt mille piastres à un riche ture ; et sa femme , chassée de son palais , qui avait été confisqué au profit du Grand Seigneur , n'avait pu obtenir de partager ni la captivité de sa

fille , ni la mort de son mari : elle avait demandé asile à plusieurs maisons grecques , dont les portes s'étaient fermées à sa vue. Enfin M. Adair lui avait fait dire que l'ambassade d'Angleterre lui offrait une hospitalité inviolable et sacrée ; la pauvre femme avait accepté avec reconnaissance cette offre généreuse , mais depuis la veille au soir elle était disparue , et l'on ignorait le lieu de sa retraite.

M. Adair invita lord Byron à demeurer à l'ambassade pour tout le temps qu'il resterait à Galata ; celui-ci , craignant de ne pas être assez libre , refusa constamment , et pria M. Adair de s'intéresser à ce qu'on lui trouvât une petite maison turque dans laquelle il pût vivre tout à fait à la manière du pays. Il acceptait au reste le patronage diplomatique qui lui était offert , pour le cas où M. Adair aurait quelque audience du sultan , qu'il parviendrait ainsi à voir de près , comme attaché à l'ambassade : notre arrivée à Constantinople rendait cet événement plus que probable.

Nous quittâmes M. Adair au bout d'une heure d'une causerie aussi cordiale qu'attachante , et nous reprîmes notre chemin à travers les rues de Galata , toujours conduits par notre janissaire. Cependant nous reconnûmes bientôt qu'il prenait un autre chemin que celui par lequel nous étions venus ; nous allions en demander la cause à notre interprète , lorsque celui-ci , devant notre intention , nous montra du doigt au centre de la place où nous venions d'entrer , un groupe informe , qui nous causa un frisson involontaire , sans que nous pussions deviner encore de quoi il se composait. A mesure que nous en approchions , l'objet prenait une forme humaine ; nous distinguâmes bientôt un cadavre agenouillé et décapité , ayant sa tête entre ses cuisses ; enfin nous reconnûmes que cette tête était celle du vieillard que nous avons vu passer il y avait une heure ; près du corps une femme était assise , le front appuyé dans ses deux mains , pareille à la statue de la Douleur. De temps en temps elle quittait cette attitude pour étendre la main vers un bâton posé à côté d'elle , et chasser les chiens qui venaient lécher le sang ; cet femme , c'était la veuve du martyr , celle-là qui s'était sauvée , la veille même , de l'ambassade , et qu'on n'avait pas revue. Le changement de route qui nous avait étonnés était une attention de notre janissaire ; il avait voulu sans doute nous

donner une idée de la clémence de son gracieux maître , en nous faisant passer devant ce terrible spectacle.

Nous étions arrivés à Constantinople dans un bon moment , et nous y débutions comme des héros des *Mille et une Nuits*. Cette tête tranchée , cette fille esclave , cette femme veuve , tout cela me semblait un rêve , et la vue des costumes merveilleux qui nous entouraient entretenait mon illusion. A Constantinople , on n'aperçoit ni pauvres ni haillons ; tous les vêtements semblent tissés pour un peuple de princes ; l'habit d'un paysan turc est aussi élégant que celui d'un officier de hussards français ; la femme du plus petit marchand a des fourrures d'hermine , et porte pour rester chez elle plus de bijoux que n'en étale à Londres la femme d'un membre des communes qui va en soirée chez un lord. Il y a dans chaque famille un costume héréditaire qui se transmet de père en fils , comme les diamants en Allemagne , qu'on ne revêt que les jours de grande solennité , et qui se nomme le *caïram*. Après chaque fête on le plie , et il ne revoit le jour qu'à la fête prochaine. Ce costume est le même qu'on portait du temps de Mahomet II ou d'Orcan , car , à Constantinople , la mode est immobile. Cependant , tout en parlant d'un même principe , et en respectant toujours le fond , elle a des variétés infinies dans ses détails. Un œil exercé reconnaît du premier coup , au milieu de la foule , le dandy turc , aux yeux duquel la toilette est une affaire aussi sérieuse qu'elle l'est à Londres pour le promeneur de Saint-James , et à Paris pour l'habitué du boulevard de Gand. La forme à donner à la barbe , les plis à imposer au turban , la courbe des babouches jaunes , les demi-tous du *guïbeth* , les arabesques des pistolets et les ornements des canjiars , ne sont pas des affaires moins graves pour l'élégant osmanli que pour nos plus brillants merveilleux. Le turban surtout est la partie du costume la plus soumise à l'influence du caprice ; c'est pour les Turcs l'objet d'un travail aussi compliqué que la cravate pour un Parisien. Il y a des turbans à la candiote , à l'égyptienne , à la stambouline ; le Syrien se reconnaît à son turban rayé , l'émir d'Alep à son turban vert , le mameluk à son turban blanc. Constantinople au reste , comme tous les grands centres de population , forme une mosaïque d'hommes dont les Occidentaux , avec leurs habits pauvres et sévères , sont les pierres les moins précieuses.

Je ne sais l'effet que produisit sur mes compagnons cette vue étrange , mais , quant à moi , je revins au bâtiment en proie à une espèce de fièvre. Lord Byron lui-même , malgré son affectation de froideur , paraissait fort ému , et je suis convaincu que , s'il n'avait pas , dès cette époque , joué au grand homme , il se serait laissé , comme moi , aller à ses impressions. Il est vrai que le noble voyageur était déjà depuis près d'un an hors de l'Angleterre , qu'il avait passé six mois de cette année en Grèce , et que ces six mois l'avaient préparé au spectacle qui se déroulait sous nos yeux. Mais il en était de moi tout autrement : absent depuis deux mois à peine , j'avais presque sans transition sauté de la vie ordinaire dans ce monde étrange , où j'étais toujours dans l'attente d'un événement imprévu et extraordinaire.

La journée se passa cependant sans autre événement que la visite à bord de quelques-uns des Turcs oisifs et désœuvrés qui constituent , à Constantinople , cette partie honorable de la société qu'on désigne à Paris sous le nom significatif de gobe-mouches. Leurs longues pipes traînaient sur le pont , et comme nous avions un chargement de poudre assez considérable , vu qu'en partant de Londres nous ne savions pas encore dans quelle disposition nous trouverions la sublime Porte , on ne put qu'après une très-longue négociation leur faire comprendre qu'il était défendu de fumer à bord. Lorsqu'ils eurent compris ce que nous exigions d'eux , ils parurent fort surpris que nous prissions des précautions contre un malheur , puisque , si Mahomet avait décidé que ce malheur devait arriver , toutes les précautions du monde ne pourraient rien contre lui. Ayant pris notre invitation pour une impolitesse , ils allèrent donc s'asseoir , de mauvaise humeur et les jambes croisées , sur nos caronades. C'était encore contre la consigne , aussi le maître canonnier les fit-il prier de déloger au plus vite. Ce manque d'hospitalité acheva de les choquer au point qu'ils ne voulurent point demeurer plus longtemps avec nous. Ils descendirent tous gravement dans la chaloupe qui les avait amenés , et le dernier , au moment de mettre le pied sur l'échelle , se retourna , et , avec une expression de mépris profonde , cracha sur le pont. Cette dernière infraction pensa lui coûter cher. Bob , qui se trouvait près de lui , l'avait déjà empoigné par le bras et voulait lui faire essayer le pont

avec sa barbe , lorsque , par bonheur , j'arrivai à son aide. J'obtins à grand'peine de Bob qu'il voulût bien desserrer l'étau dans lequel le bras gauche du malheureux Turc était prisonnier ; il est vrai qu'en même temps je fus forcé de mettre la main sur le bras droit , que ce digne fils de Mahomet portait tout naïvement à son canjiar. Bob , qui avait vu le mouvement , chercha des yeux autour de lui , et aperçut un aspect dont il s'empara. Je profitai de ce moment pour faire éloigner le Turc ; les rameurs donnèrent en même temps une violente secousse , la barque se trouva à quelques toises du bâtiment , et les vaillants antagonistes furent séparés.

Il n'était resté sur le pont qu'un juif nommé Jacob , qui y était venu pour exercer son commerce. Je n'ai jamais vu de type plus merveilleux du génie mercantile. Ses poches étaient pleines d'échantillons. Il avait dans une boîte un assortiment des objets les plus disparates. Cet homme vendait de tout , depuis des cachemires jusqu'à des pipes ; et encore , à la deuxième phrase qu'il me dit , je m'aperçus que son industrie ne se bornait pas là. Il avait un magasin à Galata dont il me donna l'adresse , et où , m'assura-t-il , je trouverais le meilleur tabac de tout Constantinople , sans excepter celui qu'on apportait directement de Latakie et du mont Sinaï pour le Grand Seigneur. Je pris l'adresse à tout hasard et je promis de lui rendre bientôt visite. Jacob parlait assez d'anglais pour que je le compris parfaitement , et un pareil homme était une trouvaille pour un chercheur d'aventures comme lord Byron et un rêveur éveillé comme moi. En attendant , nous lui demandâmes s'il pouvait nous procurer un guide intelligent pour le lendemain ; lord Byron avait résolu de faire le tour des murs de Constantinople , et avait demandé pour moi la permission de l'accompagner , permission que le capitaine m'avait aussitôt accordée avec sa bonté ordinaire. Notre juif s'offrit : il habitait Constantinople depuis vingt ans ; il connaissait mieux la ville que les trois quarts des Turcs qui y étaient nés , et comme il n'avait aucun préjugé social ni religieux , il s'engageait à nous raconter tout ce qu'il savait des hommes que nous pourrions rencontrer sur notre route , et des localités que nous allions visiter. Nous acceptâmes , quitte à prendre un autre cicérone , si nous étions , après une première course , mécontents de celui-ci.

Nous partîmes de grand matin , et , comme certaines parties des murailles plongent à pic dans les eaux du Bosphore , nous prîmes une barque qui nous conduisit au château des Sept-Tours où nous descendîmes à terre. Là notre juif nous attendait avec des chevaux qu'il avait loués pour nous , mais qu'il était autorisé à nous vendre pour peu qu'ils nous convinssent. En effet , telle est l'excellence de cette race arabe , que nos montures , qui devaient , dans l'ordre chevalin , occuper à Constantinople à peu près le même rang que les chevaux de fiacre occupent en France et en Angleterre , nous semblèrent pleins d'ardeur et de bonne volonté. Ces chevaux ne marchent qu'au pas et au galop ; le trot comme l'amble , est une allure bâtarde , complètement inconnue en Orient. Nous choisîmes le pas , notre intention étant de visiter les choses en détail.

Constantinople offre , du côté de la terre , un aspect plus ravissant encore s'il est possible que celui sous lequel on la découvre , soit du Bosphore de Thrace , soit de la Corne d'Or. Imaginez un espace de quatre milles d'étendue , depuis les Sept-Tours jusqu'au palais de Constantin , entouré d'immenses et triples créneaux couverts de lierre et surmontés de deux cent dix-huit tours ; puis , de l'autre côté de la route des cimetières turcs , tous remplis d'énormes cyprès pleins de tourterelles , de fauvettes et de rossignols. Tout cela se mire dans une mer d'azur , et se noie dans un ciel que les dieux de l'antiquité , c'est à-dire les dieux qui entendaient le mieux le confortable , avaient choisi pour leur olympe.

A la pointe du palais de Constantin , espèce de ruine qui ressemble beaucoup plus à une caserne qu'à un palais , nous traversâmes , nous et nos chevaux , la Corne d'Or et nous nous retrouvâmes en Asie. Notre juif nous conduisit à une colline nommée Bourgourlou , à distance des murailles d'un mille environ , d'où l'on découvre à la fois la mer de Marmara , le mont Olympe , les plaines d'Asie , Constantinople et le Bosphore qui serpente à travers des jardins couverts de la plus riche verdure et émaillés de kiosques et de palais peints de toutes couleurs. Ce fut à cette même place que Mahomet II , enchanté des merveilles qui se déroulaient à sa vue , planta son étendard en jurant par le prophète qu'il prendrait Constantinople ou laisserait sa vie devant ses murailles. Après cinquante-cinq jours de

siège , il tint sa parole avec la fidélité d'un vrai croyant.

Non loin de là est la porte de Tophana par laquelle Constantin Dracosès fit sa dernière sortie. Blessé mortellement , il fut transporté sous un arbre où il expira. Un spéculateur arménien eut l'excellente idée d'exploiter cette tradition historique en faisant bâtir un café à la place même où le dernier des Paléologues perdit la vie et l'empire. Épuisés de fatigue et de chaleur , nous mîmes pied à terre , sous le platane qui ombrage la porte ; et , à peine entrés dans l'intérieur du café , nous fûmes forcés de mettre l'amour-propre national de côté et d'avouer que les Turcs seuls comprennent les félicités de la vie. Au lieu de nous entasser , comme on l'eût fait en France ou en Angleterre , dans quelque grande salle publique , ou de nous étouffer dans quelque étroit cabinet particulier , notre hôte nous conduisit , par les détours d'un charmant jardin , jusqu'au bord d'une fontaine. Nous nous étendîmes voluptueusement sur un tapis de gazon qui eût fait honte à ceux de nos pères ; l'hôte nous apporta des pipes , des sorbets et du café , et nous laissa faire à notre guise un déjeuner tout oriental. Lord Byron était déjà blasé sur les délices qu'il avait éprouvées en Grèce ; mais j'étais dans un ravissement réel , moi qui les goûtais pour la première fois.

Lorsque nous eûmes fumé chacun plusieurs pipes du meilleur tabac de notre juif , dans des narghilehs parfumés à l'eau de rose , nous remontâmes à cheval pour continuer notre course , qui , au bout d'un quart d'heure , aboutit à une petite église grecque fort vénérée dans tout le pays. A peine y fûmes-nous entrés , qu'au lieu de nous faire voir l'intérieur , le frère qui remplissait l'office de cicérone , nous conduisit vers un étang entouré d'une balustrade dorée. Arrivé là , il émietta dans l'eau un morceau de pain dont il s'était muni avant de partir , et quelques poissons , que je crus reconnaître pour des tanches , s'élançèrent aussitôt du fond , et vinrent prendre à la surface la nourriture que leur pourvoyeur leur jetait avec des égards et des salutations qui me parurent assez inusités ; dans un cas pareil , j'avais toujours cru que la reconnaissance devait être du côté des poissons. Cette fois j'étais dans l'erreur , les poissons étaient sacrés , et les moines ne faisaient que leur rendre , en mie de pain , une bien petite partie de ce qu'ils leur rapportaient en aumônes. L'événement qui leur valut les honneurs

de la canonisation , se rapporte à la prise de Constantinople , et je le transmets au lecteur dans toute la pureté traditionnelle.

Après la prise de Constantinople , Mahomet , qui comptait faire de cette ville le siège de son empire , voulut concilier la reconnaissance qu'il avait vouée à ses soldats avec les égards qu'il devait à sa future capitale ; en conséquence il prit un terme moyen , autorisa le pillage et défendit le feu. Les soldats s'acquittèrent religieusement de la première de ces fonctions , et comme ils n'avaient que trois jours à l'exercer , ils s'en donnaient à cœur joie , pénétrant dans les sanctuaires les plus inconnus et les plus retirés. Or le mur auquel était adossée l'église du couvent passait pour inaccessible ; et se reposant sur cette croyance , le supérieur , au milieu de la crise générale , confiant en saint Dimitri sous la protection duquel vivait sa communauté , s'occupait tranquillement à faire frire des poissons pour son dîner. Il était entièrement absorbé dans cette grave occupation , lorsqu'un des moines entra , criant que les Turcs avaient pratiqué une brèche dans la muraille , et pénétraient dans l'enceinte sacrée. Cette nouvelle , malgré l'air effaré de celui qui l'apportait , parut si peu croyable au bon prieur , qu'il leva les épaules , et montrant aux frères les poissons , près d'arriver à ce point de cuisson si estimé des amateurs , qu'il fait le désespoir des cuisiniers médiocres : — Je croirai plus volontiers , s'écria-t-il , que ces poissons vont sauter hors de la poêle et nager sur le plancher , que d'ajouter foi à un fait aussi impossible que celui dont vous me parlez. — Il n'avait pas achevé ces paroles , que les poissons étaient à terre et frétilaient de leur mieux sur les dalles. Épouvanté d'un pareil miracle , le révérend recueillit aussitôt les poissons dans les plis de sa robe , et sortit pour les reporter à toutes jambes dans l'étang où il les avait pêchés ; mais à peine avait-il mis le pied dans le jardin , qu'un Turc , qui allait entrer dans la maison , se méprenant à son intention et croyant qu'il cherchait à fuir , lui porta un coup de poignard dans la poitrine. Quoique blessé mortellement , le digne prieur n'en continua pas moins sa route et vint tomber au bord de l'eau. Les poissons alors sautèrent de la robe comme ils avaient sauté de la poêle , et se retrouvèrent dans leur élément , où ils vécurent sacrés , tandis que le révérend archimandrite mourait martyr.

C'était la postérité de ces vénérables poissons qui amenait autour de l'étang les pèlerins du pays et les curieux étrangers, lesquels ne sortaient jamais du couvent sans y laisser une aumône proportionnée à leur rang ou à leur croyance. Je me hâte de dire que, tout hérétiques que nous étions, le bon caloyer qui nous avait fait les honneurs de son miracle, n'eut pas à se plaindre de notre offrande.

Du couvent situé à moitié chemin de la colline de Pera, nous redescendîmes vers un cimetière dont nous avons aperçu de loin la sombre verdure. Comme les anciens Romains, les Turcs poussent au delà de la vie la recherche de la volupté. Une des plus grandes jouissances de ce climat brûlant est l'ombre et la fraîcheur; les musulmans ont voulu, après avoir cherché toute leur vie ces biens si rares en Orient, être certains du moins de les trouver après leur mort. Aussi les cimetières turcs sont-ils, non-seulement un délicieux champ de repos pour les trépassés, mais encore une charmante promenade pour les vivants. Les tombes, ornées d'une colonne peinte en rose ou en bleu, surmontées d'un turban et incrustées de lettres d'or, semblent bien plutôt de pittoresques et rians caprices, que des monuments funéraires. C'est dans ces lieux, véritables rendez-vous d'amour, que les *lovelaces* de Constantinople attendent, mollement couchés sur des coussins, les messages de leurs belles, qui leur sont apportés par des esclaves grecs ou des femmes juives. Dès que l'ombre s'avance, on déserte, il est vrai, ces merveilleuses promenades; elles deviennent le domaine des voleurs ou le théâtre des vengeances, et, le matin, il n'est pas rare de trouver quelque cadavre, qui, séduit par la beauté du lieu, semble y être venu demander une tombe.

La journée s'avancait, et nous avons fait le tour des murailles, c'est-à-dire à peu près dix-huit milles; nous priâmes donc notre cicérone de nous faire voir rapidement ce qui restait de plus curieux à visiter dans la ville dont nous venions de faire le tour. Mais ceci nécessitait une nouvelle évolution: il nous fallut retourner à l'ambassade anglaise pour prendre un janissaire, de crainte d'être insultés ou même attaqués dans les rues de la ville sainte, dont les environs et les faubourgs ne sont déjà qu'à grand regret abandonnés aux *giaours*. Nous nous acheminâmes, en conséquence, vers la palais de M. Adair, qui

nous fit faire chez lui une station d'un instant pendant laquelle on nous apporta, selon la mode turque, des pipes, des sorbets et du café; puis nous nous remîmes en route pour traverser de nouveau la Corne d'Or de la tour de Galata à la Validée; c'était le même chemin que nous avions déjà pris pour venir faire notre première visite à M. Adair. Je retrouvai la rue où nous avions rencontré le malheureux vieillard que l'on conduisait à la mort. Par un mouvement instinctif et rapide, je levai les regards vers la fenêtre d'où était parti un cri de femme, et il me sembla, à travers la jalousie si soigneusement close qu'elle fût, voir briller deux yeux de flamme. Je restai un peu en arrière de la troupe; un doigt mince et effilé passa à travers les barreaux, et en se retirant laissa tomber un objet que je ne pus distinguer. Je fis cinq ou six pas en avant, et confiant mon cheval à un portefaix, je descendis comme si j'avais perdu moi-même quelque chose. Ce qu'avait laissé tomber la belle invisible était une bague d'émeraude du plus grand prix. Ne doutant pas que la chute de ce bijou précieux ne fût volontaire, je le ramassai et le passai à mon doigt, espérant que c'était le talisman qui devait me conduire, un jour ou l'autre, vers quelque aventure amoureuse. Au reste, pour un débutant, j'avais exécuté mon évolution d'une manière si adroite que personne n'en avait pu connaître la cause, si ce n'est notre juif, qui jeta deux ou trois fois les yeux sur ma main; mais ce fut en vain, car la bague était déjà cachée sous mon gant.

J'avoue que dès lors mon esprit, entièrement occupé de folles rêveries, laissa mon corps visiter avec une complaisance toute machinale les merveilles qui nous restaient à voir; ces merveilles se composaient de l'extérieur de Sainte-Sophie, car l'intérieur n'est réservé qu'aux vrais croyants; de l'hippodrome et de l'obélisque, des citernes, de trois ou quatre lions maigres et galeux que sa hauteesse conserve précieusement dans un hangar, de quelques ours noirs et d'un éléphant. A peine si la porte du sérail avec ses vertèbres de baleine, ses têtes coupées et les chapelets d'oreilles qui lui servent de décoration, put me tirer de mes pensées, et je revins au vaisseau, rêvant toutes les aventures des *Mille et une Nuits*. Mon premier soin fut de descendre dans ma chambre, d'en fermer la porte, et d'examiner à loisir ma bague pour voir si quelque inscription cachée ne

mettrait pas un terme à mes doutes ; mais j'eus beau chercher, c'était un simple anneau d'or dans lequel était enchassée une émeraude qui me parut d'un grand prix, et l'examen auquel je me livrai, si minutieux qu'il fût, au lieu de fixer mes conjectures, ne fit que leur ouvrir un champ plus vaste et plus ambitieux.

Je remontai sur le pont afin de jouir des derniers rayons du soleil qui n'allait point tarder à se coucher derrière les montagnes d'Europe, et qui nous donnait chaque soir le plus magnifique spectacle qui se puisse imaginer. Tout l'équipage propre et endimanché, qui n'avait pas oublié comme moi la succession des jours, gardait religieusement l'étiquette et le silence du sabbat, si respectés des matelots. Les uns dormaient sur les écouteilles, les autres lisaient couchés sur des cordages, quelques-uns se promenaient avec gravité sur l'avant du vaisseau, lorsque tout à coup des cris partis du rivage, à la hauteur du grand sérail, firent tourner toutes les têtes de ce côté. Un Turc sortit par une des portes, apparut sur la plage, poursuivi par une multitude frénétique, et se jeta dans une barque qu'il démarra avec l'adresse et la force du désespoir. Quelque temps le fugitif sembla indécis sur la route qu'il devait prendre ; mais la foule s'étant à son tour élancée dans les chaloupes qui bordaient le rivage, et toute cette flottille tumultueuse s'étant mise à sa poursuite, il dirigea le bec de fer de sa barque du côté du *Trident*, et, malgré la démonstration hostile de notre sentinelle qui le couchait en joue, il saisit l'échelle de bâbord ; puis s'élançant sur le pont, il courut au cabestan, et là, agenouillé, et déchirant son turban, il fit le signe de la croix en prononçant des paroles que personne ne comprit. En ce moment, Jacob, attiré par le bruit, remonta avec lord Byron qui venait de lui payer les émoluments de sa journée, et nous expliqua que cet homme, qui sans doute avait commis quelque crime, afin de rendre notre protection plus sympathique abjurait le mahométisme et indiquait par ses signes et ses paroles qu'il voulait se faire chrétien. Notre interprète ne se trompait pas. Presque au même moment de grands cris partirent de la mer, redemandant le meurtrier, et le *Trident* se trouva littéralement assiégé par plus de cinquante barques contenant au moins quinze cents hommes.

Il faut avoir vu ce spectacle pour s'en faire une idée. Comme leurs coursiers qui ne connaissent que deux allures, le pas et le galop, les Turcs n'ont pas de milieu entre une quiétude entière et une extrême violence. Dans ce dernier cas ils semblent des démons : leurs gestes sont rapides, insensés et mortels comme la colère qui les agite. A défaut du vin que leur a défendu leur prophète, la vue du sang les enivre, et dès qu'ils en ont goûté, ce ne sont plus des hommes, mais des bêtes fauves, sur lesquelles ne peuvent rien, ni le raisonnement, ni la menace. C'était miracle, que l'interprète pût distinguer quelque chose au milieu de ce torrent de paroles, d'accents gutturaux, de réclamations féroces, qui montaient à nous pareils à un tourbillon. Il y avait quelque chose de fantastique dans cette scène, et elle se présentait avec un tel caractère de gravité, que, sans ordre reçu, et par instinct de sa propre conservation, chaque matelot s'était armé comme pour défendre le bâtiment contre un abordage. Cependant, lorsqu'ils virent ces préparatifs de défense, les assaillants parurent un peu refroidis, et M. Burke, qui était monté sur le pont, profita de ce moment pour ordonner à notre juif de demander à cette multitude ce qu'elle voulait. Au moment où Jacob essaya de parler, les cris et les vociférations redoublèrent, les sabres, les canjiars sortirent du fourreau, et le tumulte recommença plus menaçant que jamais.

— Prenez cet homme, dit M. Burke montrant le fugitif qui, la tête rasée, les yeux animés à la fois de terreur et de colère, semblait enchaîné au mât d'artimon qu'il tenait serré entre ses bras; prenez cet homme, jetez-le à la mer, et que tout soit fini.

— Qui donne des ordres sur mon bord lorsque j'y suis? dit une voix ferme, qui s'éleva, comme elle avait l'habitude de le faire dans la tempête et le combat, au-dessus de toutes les voix.

— Chacun se retourna, et reconnut le capitaine qui était monté sur la dunette sans que personne le vit, et qui dominait toute cette scène. M. Burke se tut et pâlit! les Turcs eux-mêmes virent sans doute que cet homme, à l'habit brodé, à la grande taille et aux cheveux blancs, était le chef des chrétiens; car toutes les têtes se tournèrent vers lui, et les cris de vengeance redoublèrent.

Le capitaine demanda à Jacob comment on disait silence en turc, et, approchant son porte-voix à sa bouche, il répéta le

mot indiqué avec une telle puissance qu'il gronda sur cette multitude comme un éclat de tonnerre. Aussitôt le tumulte cessa comme par enchantement, les sabres et les canjiars rentrèrent dans leurs fourreaux, les rames retombèrent immobiles, et Jacob, prenant pour tribune la dernière écoutille de l'avant, demanda quel crime avait commis l'homme que l'on poursuivait.

Toutes les voix reprirent avec la force et l'unanimité d'un chœur :

— Il a tué ! qu'il périsse !

Jacob fit signe qu'il voulait parler, on se tut de nouveau.

— Qui a-t-il tué ? comment a-t-il tué ?

Un homme se leva.

— Je suis le fils de celui qu'il a tué, dit cet homme ; le sang qui est sur son caftan est le sang de mon père. Je jure, par ce sang, que j'aurai son cœur ; je l'arracherai de sa poitrine, et je le donnerai à mes chiens.

— Comment a-t-il tué ? demanda Jacob.

— Il a tué par vengeance. Il a tué d'abord mon frère, qui était dans la maison, puis mon père, qui était assis sur le seuil de la porte. Il les a tués lâchement, l'un enfant, l'autre vieillard, en mon absence, et sans que ni l'un ni l'autre pût se défendre ! Il a donné la mort, il mérite la mort !

— Répondez que cela peut être vrai, dit le capitaine, mais qu'alors c'est à la justice à le condamner.

Jacob parut avoir quelque difficulté à traduire cette phrase en turc ; cependant il finit par s'acquitter de sa mission, si clairement même, à ce qu'il paraît, que de grands cris accueillirent sa réponse.

— Qu'est-ce que la justice ? vociféraient les Turcs. Il n'y a à Constantinople d'autre justice que celle qu'on se fait soi-même ! nous faut l'assassin ! nous le voulons ! L'assassin ! l'assassin !

— L'assassin sera recouduit à Constantinople et remis entre les mains du cadî.

— Non, non ! crièrent les Turcs ; nous le voulons, et si vous ne voulez pas nous le donner, par le chameau de Mahomet ! nous l'irons prendre.

— Il est dit dans le Coran, répondit Jacob : « Ne jurez pas par le chameau. »

— A bas le juif! crièrent les Turcs, tirant de nouveau leurs sabres et leurs canjars. A mort les chrétiens! à mort!

— Relevez les escaliers de bâbord et de tribord! cria le capitaine, se servant de nouveau de son porte-voix pour dominer le tumulte, et feu sur le premier qui s'approche!

L'ordre fut aussitôt exécuté, et une vingtaine d'hommes grimperent aussitôt dans les hunes, armés de mousquetons et d'espingoles.

Ces préparatifs, auxquels il n'y avait pas à se tromper, calmèrent un peu la colère des assiégeants, qui se reculèrent à une trentaine de pas du bâtiment. Pendant cette retraite, deux coups de feu partirent de leurs barques, qui heureusement ne blessèrent personne.

— Tirez-leur un coup de canon à poudre, et si cet avertissement ne leur suffit pas, coulez à fond une ou deux barques, et puis nous verrons après.

Un instant de silence suivit cet ordre; puis, après quelques secondes d'attente, le vaisseau s'ébranla sous la détonation d'une pièce de 56; un nuage de fumée monta, enveloppant la dunette, se jouant aux vergues, et montant vers le ciel avec une lenteur qui indiquait la tranquillité de l'atmosphère. Lorsqu'il fut dissipé, nous aperçûmes toutes les barques qui fuyaient, excepté celle où était le fils du mort. Il était resté seul, et semblait avec son canjiar défier tout l'équipage.

— Que trente soldats de marine, bien armés, descendent dans la chaloupe, cria le capitaine, et conduisent le meurtrier au cadî!

La chaloupe fut aussitôt mise à la mer, le meurtrier y fut porté; trente hommes, ayant leurs fusils chargés et six coups à tirer dans leur giberne, obéirent à l'ordre du capitaine, et la chaloupe, enlevée par douze vigoureux rameurs, glissa sur l'eau, qui commençait à s'assombrir, sans autre bruit que celui des rames qui fouettaient la mer.

A cette vue, les barques se réunirent en flottille, décrivirent un grand cercle et se rapprochèrent du rivage, suivant, mais de loin, le meurtrier, cause sanglante de tout ce tumulte.

Le vaisseau fit alors un mouvement circulaire pour présenter toute sa batterie au rivage, afin d'être à même de protéger nos hommes; mais la précaution était inutile, les assail-

lants continuèrent de se tenir à une distance respectueuse, et les soldats mirent pied à terre et entrèrent dans la ville sans être inquiétés. De leur côté, les Turcs abordèrent tout le long du rivage, laissant flotter leurs chaloupes sans s'inquiéter de ce qu'elles deviendraient ; puis ils rentrèrent dans la ville par la porte où étaient passés nos soldats. Dix minutes après, nous vîmes les nôtres reparaitre en bon ordre, et regagner la chaloupe sans accident. Le coupable était entre les mains de la justice, et, dans cette circonstance comme dans toutes celles qui dépendaient d'un jugement sain et d'un courage inflexible, M. Stanbow avait fait ce qu'il avait dû faire.

Pendant quelque temps encore, nous vîmes des groupes menaçants et inquiets, s'agiter le long du rivage ; peu à peu, l'ombre s'épaissit autour d'eux, les cris devinrent moins bruyants. Bientôt toute cette vaste étendue d'eau, couverte il n'y avait qu'un instant de bruits et de clameurs, rentra dans un profond silence. Nous attendîmes ainsi une heure à peu près, puis, de peur de quelque surprise, le capitaine ordonna de tirer une fusée. Presque aussitôt une ligne de feu monta dans le ciel où elle éclata, et, à la lueur de ses milliers d'étoiles qui éclairèrent un instant Constantinople, depuis les Sept-Tours jusqu'au palais de Constantin, nous n'aperçûmes plus qu'une troupe de chiens qui cherchaient en hurlant leur pâture nocturne sur le rivage.

M. Stanbow reçut le lendemain de M. Adair, pour lui et pour tous les officiers du *Trident*, une invitation d'accompagner Sa Hautesse à la mosquée où elle allait rendre grâce au prophète de ce qu'il avait inspiré à l'empereur Napoléon l'idée de déclarer de nouveau la guerre à la Russie. Au retour, nous étions invités à dîner au sérail, et, après le dîner, nous devions avoir l'honneur d'être reçus par Sa Hautesse.

Une lettre pour lord Byron était jointe à l'invitation ; elle lui annonçait que sa petite maison était prête dans Pera, et qu'il pouvait en prendre possession lorsque bon lui semblerait. Notre illustre commensal fit en conséquence ses dispositions, et, le jour même, il quitta le bâtiment accompagné de MM. Hobhouse et Ekenhead, et suivi de ses deux valets grecs. Je demandai à M. Stanbow la permission d'aller installer lord Byron dans son nouveau domicile, permission qui me fut accordée, à

condition que je serais de retour à bord du *Trident*, à neuf heures du soir.

Le nouveau domicile de lord Byron était un charmant petit palais, disposé entièrement à la turque, c'est-à-dire s'élevant au milieu d'un beau jardin de cyprès, de platanes et de sycomores, avec de grandes plates-bandes de tulipes et de roses, qui, sous ce climat délicieux, fleurissent en toutes saisons. Quant à l'intérieur, c'était l'ameublement ordinaire des Orientaux : des nattes, des divans et quelques armoires, ou plutôt quelques coffres peints ou incrustés de nacre et d'ivoire. M. Adair avait cru devoir ajouter trois lits à ces meubles, présumant que, quelque enthousiaste que fût le noble poète de la vie orientale, il ne pousserait pas le fanatisme jusqu'à dormir comme font les Turcs, tout habillé, sur des coussins. Cette supposition indigna lord Byron qui, malgré les cris de ses deux compagnons, renvoya le soir même les trois lits à l'ambassade.

XV.

Le matin du jour désigné pour la solennité de notre réception, pendant que j'étais occupé à faire une toilette assez élégante pour ne pas laisser un trop grand avantage aux officiers turcs au milieu desquels nous allions faire tache par notre simplicité, Jacob entra dans ma cabine et referma la porte derrière lui, en homme chargé d'une mission aussi importante que secrète; puis, lorsque toutes ces précautions furent prises, il s'approcha de moi, marchant sur la pointe du pied, et tenant un doigt sur ses lèvres. Je le suivais des yeux pendant qu'il accomplissait tous ces préparatifs mystérieux, riant de l'importance qu'il se donnait, et convaincu que toutes ces simagrées allaient aboutir à l'offre de quelque marchandise prohibée dans les États de Sa Hautesse, lorsque, regardant une dernière fois autour de lui, pour s'assurer que nous étions seuls :

— Vous avez, me dit-il, à la main gauche une bague d'émeraude.

— Pourquoi cela? m'écriai-je, tressaillant malgré moi de plaisir à l'idée que j'allais obtenir quelque éclaircissement sur une aventure qui jusqu'alors m'était constamment demeurée présente à l'esprit.

— Cette bague, continua Jacob, sans répondre à ma question, vous a été jetée d'une fenêtre de Galata, le jour de notre promenade autour des murs de la ville.

— Oui; mais comment savez-vous cela?

— C'est une femme qui l'a laissée tomber, reprit Jacob, fidèle à son même système de narration interrogative.

— Une femme jeune et belle, n'est-ce pas?

— Désirez-vous la voir?

— Pardieu, m'écriai-je, je le crois bien.

— Vous savez à quoi vous exposez?

— Que m'importe le danger.

— Alors, trouvez-vous chez moi, ce soir, à sept heures.

— J'y serai.

— Silence, voilà quelqu'un.

James entra et Jacob nous laissa seuls. Mon jeune camarade, dont la toilette était achevée, le suivit des yeux en souriant.

— Ah, ah! me dit-il, il paraît que vous êtes en relation secrète avec il signor Mercurio; ma foi, mon cher John, je vous souhaite meilleure chance qu'à moi; j'en suis revenu à ne plus lui demander que du tabac, tant ce qu'il m'a livré était au-dessous des offres qu'il m'avait faites. Il vous promettra, comme à moi, des Circassiennes et des Grecques, comme s'il n'en savait que faire, puis il vous livrera quelque misérable juive dont ne voudrait pas un portefaix de Piccadilly.

— Vous vous trompez, James, interrompis-je en rougissant moi-même à l'idée que mes rêves iraient peut-être aboutir à une pareille fin, ce n'est pas moi qui cherche une aventure, c'est, au contraire, une aventure qui me cherche. Tenez, voyez cette bague. — Et je lui montrai l'émeraude.

— Ah, diable! alors c'est encore pis, continua-t-il. J'ai été bercé avec des histoires de bouquets parlants, de bouches muettes et de sacs de cuirs vivants qui poussent des cris quand on les jette dans la mer. J'ignore si toutes ces histoires sont vraies, mais ce que je sais, c'est que nous sommes sur le théâtre où l'on prétend qu'elles se passent. — Je fis un geste de doute. — Et puis-je savoir, continua-t-il, comment ce magnifique talisman est parvenu entre vos mains?

— On me l'a jeté de cette fenêtre grillée d'où s'est élevé un si grand cri, le jour où nous avons rencontré ce vieux boyard

grec que l'on conduisait au supplice. Vous devez vous la rappeler ?

— Parfaitement. Alors, c'est dans cette maison qu'on vous attend.

— Je le présume.

— Et quand cela, sans indiscretion ?

— Ce soir, de sept à huit heures.

— Vous avez résolu d'y aller ?

— Sans doute.

— Allez-y, mon cher, car en pareille occasion, rien ne pourrait me détourner d'une telle aventure ; de mon côté, je ferai, pendant ce temps-là, ce que vous feriez si j'étais à votre place, et si vous étiez à la mienne.

— Que ferez-vous ?

— C'est mon secret.

— Eh bien ! faites ce que vous voudrez, James. Je m'en rapporte à votre amitié.

James me tendit la main, et ma toilette étant achevée, nous remontâmes sur le pont.

Une salve de canon qui partit du sérail annonça au peuple de Constantinople qu'il allait bientôt jouir de l'auguste présence de Sa Hautesse. La caserne des janissaires et la Tophana lui répondirent ; à cet appel, tous les vaisseaux à l'ancre dans le Bosphore arborèrent les couleurs de leurs nations respectives, et mêlèrent les décharges de leur artillerie à celles qui venaient de la terre. C'était quelque chose de magique que l'aspect de Constantinople en ce moment : toute la Corne d'Or était en flammes ; de notre vaisseau, grondant et bondissant comme les autres, nous apercevions, à travers les déchirures de la fumée, des mosquées, des fortifications, des minarets, des maisons rouges, des jardins d'un vert sombre, des cimetières, avec leurs grands cyprès, un amphithéâtre de bâtiments bizarrement entassés les uns sur les autres, qui, grâce au voile vaporeux à travers lequel ils nous apparaissaient, prenaient des dimensions gigantesques, des formes fantastiques ; tout cela vague et flottant, comme les visions d'un songe. C'était véritablement à se croire sur une terre de féerie.

Ce canon qui grondait ainsi de tous côtés nous appelait au sérail ; nous nous hâtâmes donc de descendre dans la chaloupe

du capitaine , et nous fîmes force de rames vers la terre. Des chevaux richement caparaçonnés nous attendaient sur le rivage : un beau cheval gris pommelé , couvert d'un harnais d'or, digne d'être monté par un général en chef un jour de bataille , m'échut en partage. Je m'élançai dessus avec une légèreté et une habitude que m'envia plus d'un officier de marine. En arrivant à la porte , nous trouvâmes l'ambassadeur anglais qui venait d'arriver , accompagné de lord Byron : ce dernier portait un habit écarlate richement brodé d'or, et à peu près taillé sur le modèle de celui d'un aide de camp anglais. Cette cérémonie , à laquelle l'ambassadeur l'avait invité à assister comme à un simple spectacle curieux , était devenue pour le noble poète une affaire de la plus haute importance ; il s'était occupé avec une grande inquiétude de la place qu'il devait occuper dans le cortège , car il tenait beaucoup à conserver , même aux yeux des infidèles , les prérogatives de son rang. M. Adair eut beau lui assurer qu'il ne pouvait lui assigner une place particulière , et que d'ailleurs les Turcs ne considéraient dans le cérémonial que les individus attachés à l'ambassade , et ignoraient complètement l'ordre de préséance en usage parmi la noblesse anglaise ; lord Byron ne consentit à venir que lorsque le ministre d'Autriche , arbitre irrécusable en matière d'étiquette , lui eut assuré , sur ses trente-deux quartiers , qu'il pouvait sans se compromettre prendre , à la suite de M. Adair , la place qu'il choisirait.

Nous entrâmes dans la première cour où nous devions attendre que le cortège , en défilant , nous offrît la place qui nous était réservée : il ne nous fit pas attendre.

Ceux qui parurent en tête étaient les janissaires. J'eus quelque peine , après la magnifique description que j'avais entendu faire de ce corps , à le reconnaître dans ces guerriers chétifs et malpropres , coiffés de leur haut bonnet d'où pendait la fameuse manche rouge , avec leur baguette blanche à la main , et marchant pêle-mêle sans ordre , et sans garder de rang en criant à tue-tête le *Mahomet Resoul Allah*. Si cet illustre corps n'avait pas été trop haut placé pour attacher quelque importance à l'opinion d'un giaour , il eût été fort humilié du souvenir qu'il avait éveillé dans mon esprit ; en effet , il m'avait merveilleusement rappelé cette fameuse milice de Falstaff , qui éveille toujours un rire homérique lorsqu'elle apparaît conduite

par son digne raccoleur, sur le théâtre de Drury-Lane ou de Covent-Garden. Cependant, au respect, ou plutôt à la crainte qu'on leur témoignait, il était évident qu'ils conservaient tout l'éclat de leur ancien nom, tout le prestige de leur ancienne force; Sélim avait lutté avec le serpent, mais sans parvenir à l'étouffer, et le serpent s'était redressé plus irrité et plus terrible de sa blessure; c'était à Mahmoud qu'il était réservé de couper d'un coup les sept têtes de l'hydre.

Après les janissaires venaient les *delhis*, avec leurs javelines antiques, et leurs bonnets ornés de flammes pareilles à celles des piques de nos lanciers. Puis s'avançaient les *tophis* ou bombardiers, qui forment le corps le mieux organisé de l'empire, composé qu'il est de jeunes gens des premières familles de Constantinople, qui ont reçu à la Tophana, sous la direction d'officiers français, une espèce d'instruction militaire. Je les suivais des yeux avec une certaine curiosité, lorsque les grands de l'empire apparurent tout à coup comme un nuage d'or, revêtus de costumes, empruntés presque tous pour la forme, pour les ornements, et surtout pour la richesse, à l'ancienne cour des empereurs grecs. Au milieu d'eux resplendissaient l'Uléma, le Mufti, et le kislar-aga, c'est-à-dire le garde des sceaux, l'archevêque et le chef des eunuques noirs; trinité bizarre, marchant sur la même ligne, et jouissant d'un pouvoir à peu près égal. Parmi ces trois nobles personnages, ce fut le kislar-aga, qui attira le plus directement mon attention; il faut avouer aussi qu'il en était digne sous tous les rapports. Outre son titre de concierge du *Jardin de la Félicité*, bien fait pour exciter la curiosité d'un Européen, il se recommandait singulièrement par son propre physique, qui était assez laid pour être curieux: il se composait d'un corps court et ramassé, surmonté d'une tête monstrueuse, au milieu de laquelle brillaient irrégulièrement deux yeux jaunes, qui donnaient à sa physionomie épaisse et rechignée la dignité solennelle et assoupie du hibou. Cette espèce de Caliban était cependant le maître d'Athènes, que les Turcs ont voulu mettre sans doute au-dessous de toutes les autres villes du monde, en lui donnant un eunuque pour gouverneur; après le sultan, c'est lui qui possède le harem le plus riche et le plus nombreux. Bizarre anomalie qui pourrait sembler un étrange superflu en France et en

Angleterre , mais qui à Constantinople a droit de chose jugée.

Enfin , apparut celui que j'attendais avec tant d'impatience. Contre mon attente , la présence du sultan Mahmoud II fut annoncée , non par des cris et des acclamations pareils à ceux dont l'Europe occidentale salue ses rois , mais par un majestueux et profond silence. Il faut avouer aussi que l'aspect du noble sultan était fait pour commander même à des infidèles la vénération et le respect ; c'était , dans tout son ensemble , un de ces beaux types devant lesquels la fortune éblouie s'arrête et qu'elle salue comme malgré elle , du titre de roi ou d'empereur. Tout en Mahmoud laissait deviner , dès cette époque , le caractère fier et implacable qu'il a manifesté depuis. Son œil cave et pénétrant semblait pouvoir lire au fond de l'âme ; son nez bien fait , quoique moins long et moins courbe que celui des Turcs , se dilatait en respirant comme celui du lion ; ses lèvres contractées , dont on apercevait à peine la double ligne sanglante , perdue qu'elle était dans les flots de sa longue barbe noire , avaient même dans le silence un formidable caractère de commandement ; sa tête , qui semblait avoir été coulée en bronze dans un moule antique , ne présentait , sur toute sa surface olivâtre , aucun de ces plis creusés par les passions humaines. Rien dans le visage n'indiquait la circulation intérieure du sang ; l'ensemble , au contraire , était d'un caractère sévère , pâle et immobile comme la mort ; seulement , de temps en temps et par un mouvement inattendu , comme lorsqu'on secoue une torche qui semble éteinte , des gerbes de lumière sortaient des yeux. On voyait que cet homme commandait à des millions d'hommes , et qu'il avait la conscience intime et profonde de sa puissance indéfinie et de son autorité sans bornes. Le cheval qui frémissait sous lui et qui semblait soumis pour lui seul , tout blanc d'écume quoiqu'il marchât au pas , était l'image réelle , le symbole visible de ce peuple que , le premier , Mahmoud devait soumettre au frein. Aussi , lorsque le sultan passait devant ses sujets , se voilaient-ils le visage comme pour ne pas être éblouis de sa majesté ; et cependant , son costume était plus simple au premier aspect que celui du dernier officier de sa suite ; la pelisse de martre noire était le seul signe de sa dignité ; l'aigrette où brillait le fameux diamant *éghricapoue* , trouvé en 1679 dans un tas d'immondices par un mendiant qui l'échangea

contre trois cuillers de bois, et devenu le plus précieux diamant du sérail, était sa seule parure. Devant le sultan marchait son trésorier, qui jetait au peuple de petites pièces d'argent nouvellement monnayées, et derrière lui son secrétaire, qui recevait, dans un portefeuille jaune, les pétitions et les requêtes qu'on lui présentait. Je ne sais pas qui venait ensuite et je n'eus jamais envie de le savoir. L'ambassadeur nous fit signe que c'était à nous de prendre rang dans le cortège, nous poussâmes nos chevaux dans une espace laissée vide avec intention entre la garde du sultan et un corps de cavalerie dont nous ne fîmes qu'apercevoir les casques dorés, et nous nous acheminâmes à la suite de Sa Hautesse, véritablement éblouis, mais peut-être encore plus émus de ce luxe de l'Orient dont l'Europe occidentale, en mettant au jour tous ses trésors, tenterait en vain d'atteindre la majesté.

Nous devons traverser toute la ville pour nous rendre du sérail à la mosquée du sultan Achmet, située vers le côté méridional de la place de l'Hippodrome, dont les Turcs ont échangé le nom grec si fameux dans les fastes bysantins contre celui d'At-Meidam, qui n'est que la traduction de l'autre et qui signifie l'arène aux chevaux. Nous passâmes tour à tour sur des places magnifiques et dans des rues si étroites que nous ne pouvions marcher que deux à deux, et que nous voyions quelquefois, grâce aux étages, qui surplombent à mesure qu'ils s'élèvent, des enfants passer d'un toit à l'autre à quarante ou cinquante pieds au-dessus de nos têtes. Arrivés au lieu de notre destination, tout le cortège fit halte, le sultan descendit de cheval, et entra avec ses principaux officiers dans la mosquée; quant à nous, cette faveur nous était interdite vu notre qualité d'infidèles; mais pour nous rendre cette interdiction moins sensible, le sultan Mahmoud II, avec une délicatesse tout occidentale, avait étendu la prohibition aux trois quarts de sa suite, qui resta avec nous au pied de l'obélisque de Théodose.

Je profitai de cette station pour examiner à loisir cette merveille des capricieux loisirs du prince le plus artiste qui ait jamais peut-être existé; c'est un véritable palais des *Mille et une Nuits*; la main des génies seule a pu tisser les dentelles de pierre qui ceignent ses colonnes de granit. C'est de cette place, du pied du bloc triangulaire qui servait jadis à marquer

le milieu du stade, que sont parties toutes les révoltes de janissaires qui, depuis cinq siècles, ont changé du jour au lendemain la face du sérail; et, par un juste retour, c'était encore du pied de ce bloc que devait partir, au mois de juin 1826, l'ordre vengeur qui épuisa jusqu'à la dernière goutte du sang de cette turbulente milice, garde et bourreau des sultans.

Après une demi-heure passée dans la mosquée, le sultan Mahmoud reparut pour aller présider le jeu du djerid; l'emplacement de ce tournoi, passe-temps chéri des Turcs et des Égyptiens, était fixé aux Eaux-Douces, promenade favorite des amants de Constantinople. Nous reprîmes donc notre marche, et passant de nouveau près du sérail de Constantin, nous suivîmes le rivage jusqu'à l'endroit indiqué, reconnaissable par de petits attérissements de terrain qui s'élevaient des deux côtés, pareils aux sièges d'un théâtre. Au milieu était la plate-forme réservée au sultan et à sa cour, et en face du sultan la lice était terminée par un bouquet d'arbres sous lesquels s'était entassée la population qui n'avait pas droit aux places réservées. Dès que le sultan eut pris sa place, les gradins se remplirent, les uns d'hommes, les autres de femmes. Ce ne fut pas sans quelque étonnement, avec les idées fausses que nous recevons en général de l'Orient, que je vis les femmes des premières maisons de la ville assister à une fête publique, séparées des hommes, et voilées, il est vrai, mais plus libres cependant que ne l'étaient les femmes de l'antiquité, ordinairement exclues des jeux du gymnase et du stade. C'est que les femmes turques sont beaucoup moins esclaves qu'on ne se l'imagine : à l'exception des femmes du Grand Seigneur, sévèrement gardées afin de conserver le sang impérial dans toute sa pureté, les autres communiquent entre elles, vont au bain, courent les boutiques, visitent les promenades, reçoivent leurs médecins et même quelques amis, toujours voilées, sans doute; mais il y a loin de cette liberté à la reclusion à laquelle, généralement, nous les croyons condamnées.

Bien différente de nos réunions d'Angleterre ou de France, dont les femmes, par leur toilette, font le principal ornement, la réunion à laquelle j'assistais était tout entière à l'honneur des hommes. Couvertes de leurs longs voiles, qui ne laissent apercevoir que les yeux, les spectatrices, rangées sur quatre

rangs, semblaient de longues files superposées de fantômes ; tandis que les hommes, revêtus de leurs habits de guerre resplendissants d'or et de pierreries, présentaient le coup d'œil le plus splendide que l'on puisse imaginer. Quant au sultan, il était isolé, comme nous l'avons dit, sous un dais véritablement impérial, et entouré de quatre cents jeunes gens, tous vêtus de robes blanches et placés en rangs égaux sur les quatre côtés du trône. Tout cela était encadré par un ciel bleu foncé et par des arbres d'une végétation sombre et vigoureuse, qui faisaient encore mieux ressortir les teintes riches et variées du tableau.

Dès que le sultan fut assis, on donna le signal, et aussitôt, par les quatre angles laissés libres, et que masquaient des gardes qui s'écartèrent, entrèrent quatre escadrons de jeunes gens, tous pris dans les premières familles de l'empire, ne portant aucun costume particulier, si ce n'est une veste courte, dont la couleur et les ornements étaient laissés au caprice de son propriétaire. Ils étaient tous montés sur des étalons de l'Yémen ou de Dongolah, la jument étant regardée comme une monture indigne d'un noble Osmanli, et ils se précipitèrent dans la lice avec une telle fougue qu'on eût cru qu'hommes et chevaux allaient se briser en se rencontrant ; mais d'un mouvement spontané, que le cavalier turc sait seul imprimer à son coursier, chacun s'arrêta au milieu de la lice. Aussitôt tous les rangs se mêlèrent avec une telle rapidité qu'il était impossible de rien distinguer à ce tourbillon, qui formait un nuage éblouissant et confus de selles cramoisies, d'étriers d'or, d'yatagans de vermeil, de poitrails d'argent et d'aigrettes de rubis. La fête devait commencer par de simples exercices d'équitation. En effet, ces cavaliers sans armes mêlaient leurs rangs, les démêlaient, les remêlaient encore, avec tant de régularité et tant d'art qu'ils devaient, comme les comparses d'un théâtre, avoir répété bien des fois cet étonnant exercice. A chaque tour, les jeux de formes et de couleurs prenaient plus d'éclat ; les groupes s'enroulaient en chiffres, s'épanouissaient en fleurs, s'éparpillaient en tapis. Enfin des écuyers nubiens entrèrent dans la lice, chargés de blanches javelines émoussées, faites avec le bois élastique et pesant du palmier. Chaque cavalier, en passant près de lui, prit son djerid ; puis d'autres écuyers entrèrent, portant comme les premiers des faisceaux de baguettes ; mais celles-ci

étaient terminées par un fer recourbé, qui servait à ramasser les djerids tombés, sans que les cavaliers eussent besoin de descendre de leurs chevaux; puis, quand chacun fut armé, les écuyers se retirèrent. La course devint plus impétueuse, et la mêlée prit un caractère plus précis. Les cavaliers se mirent à tourner rapidement autour de l'arène en brandissant leurs djerids au-dessus de leur tête. Enfin l'un d'eux se retourna tout à coup, et lança l'arme inoffensive à celui qui le suivait de plus près. Ce fut le signal : les évolutions générales se changèrent en combats individuels, où chacun s'efforça de montrer son adresse en touchant son adversaire et en évitant ses coups. Ce fut alors que la baguette à crochet de fer remplit son office et révéla une adresse incroyable dans ceux qui la maniaient. Il est vrai que d'autres plus habiles encore méprisaient ce moyen, et se laissant glisser presque sous le ventre de leurs chevaux, sans arrêter ni même ralentir leur course, ramassaient leurs armes avec la main. Je crus un instant que je me trouvais à Grenade, au milieu de ces fameuses joutes des Abencerrages et des Zégris, et que cette brillante chevalerie de l'Orient était sortie de son tombeau pour se disputer de nouveau cette terre enchantée qu'elle avait préférée à la verte vallée de l'Égypte et aux montagnes neigeuses de l'Atlas.

Enfin, après deux heures de cette lutte merveilleuse, où, quoiqu'ils n'eussent ni armure ni casque à visère, aucun des tenants ne fut blessé, ce qui, au reste, n'arrive pas toujours, une effroyable musique, qui avait déjà donné le signal de l'entrée des combattants, donna celui de leur retraite. Aussitôt les djerids cessèrent de voler, et reprirent leur place à l'arçon de la selle; de nouvelles évolutions commencèrent en arabesques variées; puis, tout à coup, les quatre troupes, se tournant le dos, disparurent par les quatre angles, avec cette fantastique rapidité que nous avons admirée en les voyant paraître, laissant vide et silencieuse cette lice une seconde auparavant toute pleine d'hommes, de chevaux, de cris et de rumeurs.

Aux cavaliers succédèrent immédiatement des bateleurs, des comédiens ambulants, des jongleurs et des montreurs d'ours. Tous ces dignes industriels entrèrent ensemble, et les uns commencèrent à danser, les autres à réciter leurs farces, ceux-ci à faire leurs tours, ceux-là à montrer leurs animaux, de sorte que

chacun put adopter le spectacle qui lui convenait parmi tous les spectacles , ou d'un œil distrait embrasser l'ensemble grotesque et hétérogène amassé sous ses yeux. Quant à moi , je l'avoue à ma honte , je fus de l'opinion de lord Sussex dans *Kenilworth* , qui décide , on se le rappelle , contre Shakspeare en faveur de l'ours , et je m'abandonnai tout entier à la contemplation de ce gracieux animal. Il est juste de dire aussi que son gardien , Turc plein de gravité , qui ne riait pas plus que sa bête , fut bien pour quelque chose dans cette préférence ; on voyait qu'il était pénétré , depuis la houpe de soie de son bonnet jusqu'à la pointe recourbée de ses babouches , de l'honneur auquel il avait été appelé. Aussi , chaque fois que Sa Hautesse témoignait sa satisfaction , convaincu que c'était à lui et à son ours que s'adressait ce témoignage , il s'arrêtait , saluait avec dignité , faisait saluer son ours , et reprenait le cours de ses exercices , que le sultan interrompit , à mon grand regret , en se levant , rappelé qu'il était au sérail par l'heure du dîner. Au signal donné par le maître , chacun répondit de la même manière , et , au bout d'un instant , comédiens , bateleurs , jongleurs , montreurs d'ours , peuple et courtisans , tout avait disparu. Quant à moi , toujours préoccupé de l'idée de mon rendez-vous , et ne sachant pas si je pourrais m'échapper du sérail , je résolus de renoncer à l'honneur de dîner avec Sa Hautesse ; et , jetant la bride de mon cheval au bras d'un domestique , je m'acheminai sans que ma fuite fût remarquée de personne vers le rivage où je pris une barque qui me conduisit au faubourg de Galata ; là , grâce à quelques mots de langue franque que j'avais retenus , et à l'adresse que m'avait donnée Jacob , je ne tardai pas à trouver son magasin.

Le digne négociant ne m'attendait pas sitôt , car le rendez-vous n'était que pour sept heures , et à peine en était-il cinq ; mais je lui expliquai la cause de ma promptitude en le priant de remplacer par un dîner quelconque celui que je venais de sacrifier. Jacob était un homme précieux et qui exerçait toutes les professions depuis celle de commissionnaire jusqu'à celle d'ambassadeur. Il me trouva en un instant un dîner aussi confortable qu'il est possible de se le procurer à Constantinople , c'est-à-dire un poulet bouilli , du riz au safran et des pâtisseries , puis , au dessert , de délicieux tabac dans un narghileh parfumé à l'eau de rose.

J'étais voluptueusement couché sur un divan ; enveloppé du nuage odoriférant qui s'échappait de mes lèvres , lorsque Jacob entra dans ma chambre , accompagné d'une femme couverte d'un long voile , et ferma la porte derrière lui. Je crus que c'était la déesse qui daignait se manifester à moi sous les traits d'une mortelle , et je me levai vivement , mais Jacob m'arrêta comme je commençais mes démonstrations respectueuses.

— Nous n'avons pas de temps à perdre , me dit-il.

— Mais il me semble , lui dis-je , que je m'apprêtais à agir selon le conseil que vous me donnez.

— Vous vous trompez , celle-ci n'est que la suivante.

— Ah ! ah ! dis-je un peu désappointé.

— Écoutez , me dit Jacob , il est encore l'heure de reculer. Vous vous engagez dans une entreprise périlleuse , dans tous les pays du monde et à Constantinople surtout. J'ai reçu de l'argent pour vous proposer un rendez-vous , je l'ai fait ; mais pour rien au monde je ne voudrais prendre sur moi la responsabilité de ce qui peut vous arriver.

Je tirai ma bourse , et versant dans ma main la moitié de ce qu'elle contenait , je le lui offris.

— Voici , lui dis-je quelques sequins en remerciement de votre message , et qui prouvent que je suis prêt à tenter l'aventure.

— Eh bien ! alors , continua Jacob en détachant le voile et la grande robe de la femme qui se tenait debout près de la porte sans comprendre ce que nous disions , affublez-vous de ce déguisement , et que Dieu vous garde.

J'avoue que je sentis ma résolution près de m'échapper , lorsque je vis qu'il me fallait m'envelopper de cette robe et de ce voile qui ne devait pas laisser à mes bras plus de liberté qu'à ceux d'une momie. Mais je m'étais trop avancé pour reculer , je continuai donc à marcher bravement dans la voie aventureuse.

— Et que faudra-il que je fasse lorsque j'aurai revêtu ce costume ? demandai-je à Jacob , donnez-moi au moins quelques instructions.

— Elles seront courtes , me répondit-il ; suivez l'esclave qui vous conduira , et sous aucun prétexte ne laissez échapper une parole , car une parole vous perdrait.

Tout cela n'était pas rassurant , mais n'importe. Le lecteur

doit savoir que je ne manquais pas de courage, et le démon de la curiosité me poussait en avant. Je me contentai donc de bien assurer mon poignard de *midshipman* à ma ceinture ; puis je me laissai emprisonner les bras dans la robe et couvrir la tête du voile. Affublé ainsi de ces deux vêtements, qui dissimulaient toute forme humaine, je ressemblais, à s'y tromper, à celle dont je venais de prendre les habits. C'est ce que m'affirma un signe d'intelligence qu'échangèrent entre eux le juif et la vieille suivante.

— Et maintenant, dis-je, impatient de voir où tout cela me conduirait, que faut-il faire ?

— Me suivre, répondit Jacob, et surtout... Il mit le doigt sur sa bouche.

Je lui fis signe que je comprenais, et ouvrant la porte moi-même, je descendis l'escalier et me trouvai dans le magasin.

Un esclave noir nous y attendait. Trompé par mon déguisement, et me prenant pour celle qu'il avait amenée, il courut, aussitôt qu'il me vit paraître, détacher un âne, monture ordinaire des femmes turques. Jacob me conduisit révérencieusement jusqu'à la porte, me donna la main pour me mettre en selle, et je partis, tout étourdi de ce qui venait de se passer, sans savoir où l'on me conduisait.

XVI.

Nous marchâmes pendant dix minutes à peu près sans que je pusse reconnaître aucune des rues que nous suivions, et nous nous arrêta mes à la porte d'une maison de belle apparence ; mon conducteur l'ouvrit, j'entrai, il la referma derrière nous, et je me trouvai dans une cour carrée, bien connue, à ce qu'il paraissait, de ma monture, car elle alla d'elle-même s'arrêter à une autre porte en face de la première, et qui donnait entrée dans la maison. Je voulus alors sauter à terre, mais l'esclave s'approcha de moi, mit un genou en terre pour que j'y plaçasse mon pied, et me présenta sa tête pour que j'y appuyasse ma main. Je me conformai au cérémonial d'usage ; puis, voyant qu'il bornait là les services qu'il comptait me rendre, et qu'il s'apprêtait à reconduire son âne à l'écurie,

je lui fis un geste impérieux pour lui indiquer qu'il eût à marcher devant moi. Il ne se le fit pas dire deux fois, et obéit avec une intelligence qui prouvait que le langage des signes lui était familier.

Bien m'advint, au reste, d'avoir pris cette précaution, car je n'aurais certes pu me reconnaître dans le dédale de chambres et de corridors à travers lesquels mon guide me fit passer. Tout en avançant, je jetais les yeux autour de moi pour chercher à m'orienter dans le cas où une retraite précipitée deviendrait nécessaire, et je vis, au nombre de valets et de gardes qui passaient comme des ombres, ou se tenaient immobiles comme des statues, que nous étions dans la maison de quelque grand seigneur. Enfin, au bout d'une longue file d'appartements, une dernière porte s'ouvrit, donnant dans une chambre plus éclairée, plus riche et plus élégante qu'aucune de celle que nous avions traversées. Mon guide me laissa entrer, referma la porte derrière moi, et je me trouvai en face d'une jeune fille de quatorze à quinze ans à peine, et qui me parut d'une merveilleuse beauté.

Mon premier soin fut de pousser le verrou doré qui fermait la porte en dedans, puis je me retournai et restai un moment immobile d'étonnement et de joie, dévorant des yeux la fée dont la baguette magique semblait m'avoir ouvert les portes d'un palais enchanté. Elle était couchée sur des carreaux de satin, vêtue d'un caftan de soie rose à fleurs d'argent, et d'une antère de damas blanc à fleurs d'or, prenant juste la taille et échancrée de manière à laisser voir une partie du sein; les longues manches de cette espèce de redingotte pendaient par derrière et découvraient celles d'une chemise de gaze de soie blanche, attachée au cou par un bouton de diamant, une ceinture couverte de pierreries la fixait autour du corps par un ruban de lumière. Elle portait sur la tête le *talpock*, cette délicieuse coiffure des femmes turques, qui se compose d'une calotte de velours cerise posée sur le côté de la tête et du milieu de laquelle pend un gland d'or. Sur la tempe que le talpock laissait découverte, la chevelure était lissée en bandeau, et dans ce bandeau était fixé un bouquet de différentes pierreries, représentant des fleurs naturelles; les perles imitaient les boutons d'oranger, les rubis les roses, les diamants le jasmin, et les to-

pazes la jonquille. Des cheveux d'une longueur inconnue chez nous s'échappaient de ce bonnet, et se partageant sur les épaules, serpentaient, en tresses infinies, jusqu'aux babouches de cabron blanc brodé d'or. où la belle indolente cachait ses petits pieds. Quant à ses traits, ils étaient de la régularité la plus parfaite; c'était le type grec dans toute sa fière et gracieuse majesté, avec ses grands yeux noirs, son nez apollonéen et ses lèvres de corail.

Cet examen fut le résultat d'un coup d'œil. Pendant ce temps, celle qui en était l'objet avait avancé la tête, en courbant son cou comme un signe, et en fixant sur moi un regard inquiet. Je me rappelai mon déguisement, et je vis qu'elle doutait encore que je fusse bien celui qu'elle attendait. Alors par un mouvement rapide comme la pensée, saisissant robes et voiles; je déchirai tout à pleines mains, et je me trouvai dans mon costume de *midshipman*. Aussitôt la belle Grecque poussa un cri, se leva chancelante, et, étendant vers moi ses mains jointes: — Seigneur officier, me dit-elle en italien, pour l'amour de la Panagie (1), sauvez-moi.

— Qui êtes-vous? m'écriai-je en courant à elle et en la soutenant sur mon bras, au moment où elle allait tomber; et de quel danger demandez-vous que je vous sauve?

— Qui je suis, répondit-elle; hélas! je suis la fille de celui que vous avez rencontré lorsqu'il marchait au supplice; et le danger dont vous pouvez me sauver, c'est d'être la maîtresse de celui qui l'a fait assassiner.

— A quoi puis-je vous être bon? m'écriai-je, parlez; me voilà, disposez de moi.

— Il faut d'abord que vous sachiez ce que je crains et ce que j'espère. Écoutez, en deux mots j'aurai tout dit.

— Mais ne craignez-vous pas que nous ne perdions un temps précieux? Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes malheureuse, vous avez eu confiance en mon courage et ma loyauté, puisque vous m'avez fait venir. Qu'ai-je besoin de plus?

— Non, je crois que pour le moment il n'y a rien à craindre: le *tzouka-dar* (2) est retenu au sérail par la fête, et trop de

(1) Nom que les Grecs donnent à la Vierge.

(2) Chef des pages.

monde veille et passe encore pour que nous osions risquer de fuir en ce moment.

— Parlez donc.

— Mon père était Grec, de sang royal, et riche, trois crimes qui, à Constantinople, méritent la peine de mort. Le tzoukadar le dénonça, mon père fut arrêté, et moi vendue; lui conduit en prison, moi amenée ici; lui condamné à mort, moi condamné à vivre. Ma mère seule fut épargnée.

— Oh! je l'ai vue, m'écriai-je; c'était sans doute elle qui veillait auprès du cadavre de votre malheureux père.

— C'est cela, c'est cela, répondit la jeune fille en se tordant les bras. Oui, c'était elle, c'était elle!

— Du courage, lui dis-je, du courage.

— Oh! j'en ai, me dit-elle avec un sourire plus effrayant que les larmes; vous le verrez dans l'occasion. Je fus donc conduite chez mon maître, chez l'assassin de mon père, chez celui qui m'avait achetée avec l'argent de ma famille; il m'enferma dans cette chambre. Le lendemain j'eutendis quelque bruit; espérant toujours, sans savoir ce que j'espérais, je courus à la fenêtre: c'était mon père que l'on conduisait à la mort!

— Alors c'est vous qui avez passé vos mains à travers ce treillage, c'est vous qui avez poussé ce cri douloureux qui a retenti jusqu'au fond de mon cœur.

— Oui, oui, c'est moi, et je vous vis lever la tête à ce cri, je vous vis porter la main à votre poignard; je devinai que vous aviez un cœur généreux, et que vous me sauveriez, si cela était en votre pouvoir.

— Oh! me voilà, ordonnez, ordonnez.

— Mais il fallait pour cela que je pusse parvenir à lier quelque communication avec vous. Je résolus de prendre sur moi de supporter la vue de mon maître. Oui, je regardai sans colère celui qui était encore tout souillé de sang du mon père; je lui adressai la parole sans le maudire. Alors il se crut heureux et il voulut me récompenser par ces riches habits, par ces bijoux magnifiques. Un matin je vis entrer Jacob, le plus riche joaillier de Constantinople.

— Comment! m'écriai-je, ce misérable juif?

— Lui-même. Je le connaissais depuis longtemps. Mon père, qui n'avait que moi d'enfant et qui m'accablait de bontés, lui

avait acheté parfois des pierreries et des étoffes pour des sommes immenses. Je lui fis signe que j'avais à lui parler; alors il dit au tzouka-dar qu'il n'avait rien sur lui de ce que je lui demandais, mais qu'il reviendrait le lendemain. Le lendemain, le chef des pages devait être de service, mais il ordonna que le juif fût introduit devant moi, même en son absence; deux de ses gardes devaient assister à l'entrevue; ce fut dans cet intervalle que, de la fenêtre où je passais tout mon temps dans l'espérance de vous revoir, je vous aperçus une seconde fois. J'eus alors l'idée de laisser tomber ma bague; vous la ramassâtes avec une telle expression de joie, qu'à compter de ce moment je fus certaine d'avoir en vous un ami. Le lendemain, Jacob revint. Nos gardes ne nous quittèrent point, mais je lui dit en italien tout ce dont il s'agissait. Je lui donnai votre signalement, depuis la couleur de vos cheveux jusqu'à la forme de votre poignard. J'avais tout retenu. Il me dit qu'il croyait vous connaître. Jugez de ma joie. Alors, incertaine si nous pourrions nous revoir, nous prîmes toutes nos mesures pour aujourd'hui, jour où la fête que donnait le sultan retenait le tzouka-dar au sérail. Ma nourrice, qu'on m'avait laissé par indifférence plutôt que par pitié, devait sortir comme d'habitude, conduite par un capidgi, pour aller acheter des parfums chez Jacob; là elle vous trouverait, elle vous donnerait son voile et sa robe, et vous rentreriez au palais à sa place. Pendant ce temps, elle courrait prévenir ma mère qui, avec l'aide de quelques serviteurs restés fidèles, tiendrait une barque prête au pied de la tour de Galata. Si vous acceptiez le rendez-vous, Jacob devait m'envoyer une guitare... Je l'ai reçue aujourd'hui... et la voilà... Vous... vous voici, à votre tour; êtes-vous disposé à venir à mon aide?... Tout a bien réussi jusqu'à présent, vous le voyez : le reste dépend de vous!

— Eh bien ! que faut-il faire ? Parlez vite, voyons.

— Essayer de traverser cette longue file d'appartements, c'est impossible. Il n'y a donc que la fenêtre qui donne dans ce cabinet, par laquelle nous puissions sortir.

— Mais elle est à douze pieds de terre.

— Oh ! ce n'est point là ce qui doit vous inquiéter ; avec ma ceinture, vous me ferez descendre. Mais, derrière ce treillage, il y a des barreaux de fer.

— J'en ferai sauter un avec mon poignard.

— Mettons-nous donc à la besogne, alors, car je crois qu'il est temps.

J'entrai dans le cabinet, et derrière le rideau de damas rose du boudoir, je vis les barreaux de la prison. En plongeant dans la rue, il me sembla apercevoir deux hommes cachés à l'angle de la rue en face; je n'en commençai pas moins en silence mon opération, bien persuadé qu'ils étaient là pour leurs propres affaires, et non pour surveiller les nôtres.

La pierre était tendre, et cependant je n'en pouvais, à chaque coup, emporter que de faibles parcelles. La jeune Grecque me regardait faire avec toute la curiosité de l'espoir. Mon rôle était changé; mais je ne sais vraiment pas, malgré sa beauté merveilleuse, si je n'étais pas plus fier d'avoir été choisi par elle comme sauveur que comme amant. Il y avait dans mon aventure quelque chose de plus chevaleresque ainsi, et je l'acceptai dans toutes ses conséquences de dévouement désintéressé.

J'étais au plus fort de mon travail, et la base du barreau commençait à se dégager de sa prison de pierre, lorsque la jeune fille posa une main sur mon bras et étendit l'autre dans la direction d'un bruit qui venait de la frapper. Elle resta un instant ainsi immobile et écoutant, pareille à une statue, et sans me donner d'autre signe d'existence que de me serrer le bras de plus en plus. Enfin, après un instant d'attente, pendant lequel je sentis la sueur me monter au front :

— C'est lui qui rentre ! me dit-elle.

— Que faut-il faire ? répondis-je.

— Prendre conseil des circonstances ; peut-être ne viendra-t-il pas ici, et alors peu nous importe son retour !...

Elle écouta de nouveau ; puis, après un moment de silence :

— Il vient ! me dit-elle.

Je fis un mouvement pour m'élancer dans la chambre et me trouver face à face avec lui quand il ouvrirait la porte.

— Pas un mot, pas un geste, pas un pas, ou vous êtes perdu ! me dit-elle, et moi, je le suis avec vous !

— Mais je ne puis rester ainsi caché ! Ce serait lâche et infâme à moi !

— Taisez-vous ! me dit-elle en me mettant une de ses mains sur ma bouche, et en m'arrachant de l'autre mon poignard ;

taisez-vous, au nom de la Vierge ! et laissez-moi faire.

A ces mots, elle s'élança dans la chambre, et cacha mon poignard sous les coussins qui lui servaient de lit quand j'étais arrivé. En ce moment, on frappa à l'autre porte.

— Qui va là ? demanda la jeune Grecque en replaçant le coussin dérangé.

— Moi ! répondit une voix d'homme pleine à la fois de force et de douceur.

— Je vais ouvrir à mon seigneur et à mon maître, reprit la jeune fille, car il est le bien-venu chez son esclave.

A ces mots, elle vint au cabinet, ferma la porte, en poussa le verrou, et je restai caché, témoin par l'ouïe, sinon par la vue, de la scène qui allait se passer.

Je doute que, pendant tout le cours de ma vie aventureuse, et qui fut par la suite exposée à tant de dangers différents, il y en ait un seul qui ait produit chez moi une sensation aussi pénible que celui que je courais en ce moment. Sans armes, ne pouvant rien pour ma défense, ni pour celle de la femme qui m'avait appelé à son aide, j'étais obligé de laisser jouer à un être faible, et qui n'avait pour elle que la ruse familière à sa nation, une partie dans laquelle ma vie était en jeu. Si elle perdait, j'étais pris dans ce cabinet comme un loup dans une trappe, sans pouvoir m'échapper ni me défendre ; si elle gagnait, c'était elle qui avait fait face au péril comme un homme, et c'était moi qui m'étais caché comme une femme. Je cherchai autour de moi s'il n'y avait pas quelque meuble dont je pusse me faire une arme ; mais je ne trouvai que des coussins, des chaises de roseaux et des vases de fleurs. Je revins à la porte et j'écoutai.

Ils parlaient ture, et privé de la vue des gestes qui accompagnaient les paroles, je ne pouvais comprendre ce qu'ils disaient. Cependant je jugeais, à la douceur de l'accent de l'homme, qu'il en était à la prière plutôt qu'à la menace. Au bout de quelques instants, j'entendis les sons de la guitare, puis la voix de la jeune Grecque s'éleva en notes pures et harmonieuses, et un chant, qui semblait à la fois une prière sainte et une hymne d'amour, tant il était religieux et doux, se fit entendre. J'étais stupéfait d'étonnement. Cette enfant, qui n'avait pas quinze ans encore, qui, à l'instant même, pleurait en se tordant les bras

la mort de son père, la misère de sa famille et sa propre captivité, cette enfant qui venait d'être interrompue dans son œuvre d'évasion au moment où elle était prête à retrouver sa liberté perdue, qui me savait dans le cabinet à côté, qui n'avait plus d'autre espoir que le poignard caché sous les coussins où elle était assise; cette enfant chantait, en face de l'homme qu'elle détestait plus que la mort, d'une voix en apparence aussi tranquille que si elle eût célébré les mérites de la Vierge, au milieu de sa famille, sous le platane qui ombrageait la porte de sa maison.

J'écoutais et je me laissais aller, sans essayer même de réagir par la pensée contre tout ce qui m'entourait; il me semblait, comme dans un songe, être emporté par une puissance supérieure. J'attendis donc, écoutant toujours. Le chant cessa. Les paroles qui lui succédèrent devinrent plus tendres encore que celles qui les avaient précédées; puis il y eut un moment de silence qu'interrompit tout à coup un cri douloureux et étouffé. Je demeurai sans haleine, les yeux ouverts et fixés comme s'ils eussent pu percer la muraille. Un gémissement sourd se fit entendre; puis un calme de mort lui succéda. Bientôt des pas légers, que j'avais peine à distinguer au milieu du bruit que faisait le battement de mon cœur, s'approchèrent du cabinet; le verrou glissa, la porte s'ouvrit et, à la lueur de la lune qui pénétrait par la fenêtre restée ouverte, je vis reparaitre la jeune Grecque, vêtue seulement d'une longue robe de dessous, pâle et blanche comme un fantôme, et n'ayant conservé de toute sa parure que le bouquet de pierreries que j'avais vu briller dans ses cheveux. Je voulus jeter un coup d'œil derrière elle, mais toute lumière était éteinte, et je ne pus rien distinguer dans la nuit.

— Où es-tu? me dit-elle, car j'avais reculé devant l'apparition terrible, et je me trouvais dans l'ombre.

— Me voici, répondis-je en faisant un pas en avant et en me replaçant dans le rayon de lumière qui l'éclairait elle-même.

— Eh bien! j'ai fait ma tâche, me dit-elle; maintenant achève la tienne. — Et elle me présenta le poignard.

Elle le tenait par la poignée, je le pris par la lame. La lame était tiède et humide; je rouvris ma main et, à la lumière de

la lune, je m'aperçus que ma main était pleine de sang.

C'était le premier sang humain qui me touchait ! Mes cheveux se dressèrent sur mon front, et je sentis un frisson parcourir tout mon corps ; mais je n'en compris que mieux qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et je me remis à l'ouvrage. Les deux hommes étaient toujours au coin de la rue ; mais je ne m'inquiétai pas d'eux et je continuai, quoiqu'au bruit que je faisais, leurs regards parussent se fixer sur la fenêtre. Enfin le barreau céda, laissant un intervalle assez large pour que nous pussions passer. Restait le treillage extérieur ; je n'eus qu'à le pousser pour qu'il tombât. Au même instant un des deux hommes s'élança jusqu'au milieu de la rue :

— Est-ce vous, John ? me dit-il, et avez-vous besoin de secours ? Nous voici, Bob et moi, prêts à vous en donner.

— James ! Bob ! m'écriai-je ; puis me retournant vers la jeune Grecque, qui n'avait pu comprendre ce qu'on me disait dans une langue qu'elle n'entendait pas : Maintenant, nous sommes sauvés, lui dis-je. — Non, non, repris-je, en me retournant vers mes amis, non, je n'ai besoin d'autre secours que celui d'une corde : en avez-vous une ?

— Nous avons mieux que cela, me répondit James, nous avons une échelle. — Bob, viens ici, continua James, et mets-toi contre ce mur.

Le marin obéit ; en un instant James monta sur ses épaules, et me tendit les deux bouts d'une échelle de cordes que je liai aux deux barreaux, voisins de celui que j'avais enlevé ; puis, James, redescendant aussitôt, assujettit l'autre extrémité, de manière à ce que l'échelle fût tendue et non flottante, ce qui donnait à ma compagne une plus grande facilité pour descendre. Elle ne perdit pas de temps, et, montant aussitôt sur la fenêtre, elle se trouva un instant après sans accident dans la rue, au grand étonnement de James et de Bob, qui ne pouvaient deviner ce que cela voulait dire. En un instant je fus près d'eux.

— Que vous est-il donc arrivé, au nom du ciel, s'écria James ? vous êtes pâle comme la mort et tout sanglant. Seriez-vous poursuivis ?

— Non, à moins que ce ne soit par un spectre, lui répondis-je. Mais ce n'est pas ici le moment de vous raconter

cette histoire. Nous n'avons pas un instant à perdre. — Où la barque vous attend-elle ? demandai-je, en italien, à ma jeune Grecque.

— A la tour de Galata, répondit celle-ci ; mais je suis incapable de vous y conduire : je ne sais pas le chemin.

— Je le sais, moi, lui répondis-je en lui saisissant la main, et en essayant de l'entraîner avec moi ; mais au même instant je m'aperçus qu'elle était pieds nus, et qu'elle ne pourrait pas nous suivre. Je fis un mouvement pour la prendre dans mes bras ; mais Bob, devinant mon intention, me prévint, et, l'enlevant de terre, comme le vent enlève une plume, il se mit à courir vers le rivage. James me passa une paire de pistolets qu'il tenait à la main, et, en tirant une autre de sa ceinture, il me fit signe de marcher à la droite de Bob, tandis qu'il marcherait à sa gauche.

Nous avançâmes ainsi sans rencontrer aucun obstacle. A l'extrémité de la rue nous vîmes luire tout à coup comme un immense miroir la mer azurée de Marmara. Alors, tournant à gauche, nous suivîmes le rivage : plusieurs barques traversaient le canal, allant de Galata à Constantinople, ou de Constantinople à Galata. Parmi toutes ces barques, une seule était immobile, à quatre brasses du rivage. Nous nous arrêtâmes devant celle-là, et la jeune Grecque la regarda un instant, car elle semblait vide. Cependant du fond de la barque une espèce de fantôme se leva.

— Ma mère ! cria d'une voix étouffée la jeune fille.

— Mon enfant ! répondit une voix, dont l'accent profond nous fit tressaillir ; mon enfant, est-ce toi ?

Aussitôt quatre rameurs cachés parurent ; la barque vola sur la mer comme une hirondelle, et aborda en un instant au rivage ; les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre ; puis, la mère tomba à nos genoux, demandant lesquels elle devait embrasser ; je la relevai, mais comme il n'y avait pas de temps à perdre :

— Partez, dis-je, au nom du ciel ; partez ! il y va de votre vie et de celle de votre mère ; ne tardez donc pas un instant.

— Adieu, dit la jeune fille en me pressant la main, Dieu seul sait si nous nous reverrons. Nous allons tâcher de gagner Cardikie, en Épire, où sont les restes de notre famille. Votre nom,

afin que je le garde dans ma mémoire, et que je prie tous les jours pour celui qui le porte.

— Je me nomme John Davys, lui répondis-je. Je voudrais avoir fait plus pour vous; mais j'ai fait ce que j'ai pu.

— Et moi, je me nomme Vasiliki, reprit la jeune fille, et Dieu me dit que ce n'est pas la dernière fois que nous nous voyons.

A ces mots elle s'élança dans la barque, et, arrachant de sa tête le bouquet de pierreries, qu'à mon grand étonnement elle avait conservé :

— Tenez, me dit-elle, voici la récompense promise à Jacob. Dieu vous en garde une qui vaut mieux que tous les diamants de la terre.

Le bouquet tomba à mes pieds; la barque s'éloigna rapidement du rivage. Je vis quelque temps briller, comme les voiles de deux ombres, les vêtements blancs de la mère et de la fille; puis, enfin, barque, rameurs, voiles blancs, tout disparut comme une vision, et s'enfonça dans l'obscurité.

Je restai un moment immobile sur le rivage, et certes j'aurais pris ce qui venait de m'arriver pour un rêve, si je n'avais pas eu sous les yeux ce bouquet de diamants, et dans la mémoire ce nom de Vasiliki.

XVII.

Notre premier sentiment, lorsque la barque eut disparu et que nous nous trouvâmes seuls sur le rivage, fut un retour sur nous-mêmes; notre position n'était pas rassurante. D'abord, nous étions tous trois à minuit hors du vaisseau sans permission; puis, nous avions à suivre, depuis Galata jusqu'à la Tophana, le rivage de la mer tout couvert de chiens errants par troupes, qui semblaient nous reconnaître pour des étrangers, et qui avaient tous l'air de se croire, en conséquence, le droit de nous dévorer. Enfin, je n'oubliais pas que, quoique je ne fusse pour rien dans le meurtre, il n'y en avait pas moins un fils de Mahomet de poignardé, et que ce fils de Mahomet était le tzouka-dar.

Les deux dernières raisons, malgré la punition que nous savions nous attendre à notre rentrée à bord, nous poussaient à

ne pas perdre de temps. Aussi nous mimes-nous en route, marchant serrés les uns contre les autres, et suivis d'un véritable troupeau de chiens affamés dont les yeux brillaient dans les ténèbres comme des escarboucles. De temps en temps ces animaux s'approchaient si près de nous et avec des intentions si visiblement hostiles, que nous étions obligés de nous retourner et de leur faire face. Alors, comme Bob tenait à la main un bâton dont il jouait avec beaucoup d'adresse, force était à nos antagonistes de faire quelques pas en arrière; nous en profitâmes aussitôt pour nous remettre en route, mais nous n'avions pas fait vingt pas, qu'ils étaient de nouveau sur nos talons. Si l'un de nous se fût écarté, ou eût chancelé dans sa marche, c'était fait de lui et probablement de nous, car, une fois qu'ils eussent goûté du sang, il n'y eût plus eu moyen de les écarter.

Les chiens nous accompagnèrent ainsi jusqu'à la Tophana, où Bob et James retrouvèrent enfin leur barque. James y descendit le premier, je l'y suivis; Bob soutint la retraite; ce qui n'était pas chose facile. Nos antagonistes, comprenant que nous allions leur échapper, s'avancèrent si près de nous, que Bob, d'un coup de son bâton, étendit sur le rivage un des plus hardis; aussitôt, tous les autres se jetèrent sur le cadavre et en un instant le dévorèrent. Bob profita de cette diversion pour ouvrir le cadenas qui retenait la chaîne et pour sauter avec nous dans la barque; puis, ramant vigoureusement, James et moi, nous nous éloignâmes accompagnés par des hurlements qui nous donnaient à entendre tout le chagrin qu'éprouvaient ceux qui les faisaient retentir, de nous voir partir sans avoir fait avec nous plus ample connaissance. A cent pas du rivage, Bob nous reprit les avirons, et se mit à ramer à lui seul plus efficacement que nous ne l'avions fait, James et moi.

Il faut s'être épanoui à ces nuits douces et souriantes de l'Orient, pour s'en faire une idée; vue ainsi au clair de lune avec ses maisons peintes, ses kiosques aux coupoles dorées, ses arbres semés partout avec une confusion pittoresque, Constantinople semblait un vrai jardin de fée; le ciel était pur et sans un seul nuage, la mer calme et pareille à un miroir réfléchissait toutes les étoiles du ciel. Notre bâtiment, ancré un peu en avant du sérail de Scutari, à la hauteur de la tour de Léandre, avait derrière lui le fanal qui s'élève sur le promontoire

du port de Chalcédoine, et dessinait sur sa flamme protectrice sa mâture élégante et ses cordages pareils à des fils d'araignée. Cet aspect nous ramena à notre position que la beauté du paysage nous avait fait oublier, et, comme nous nous rapprochions du navire, nous dîmes à Bob de ramer plus doucement, afin que les avirons fissent jaillir moins de flamme de la mer phosphorescente, et, en même temps produisissent moins de bruit. Nous espérions atteindre ainsi le bâtiment sans que la sentinelle nous vit, ou, si elle était de nos amis, sans qu'elle fit semblant de nous voir; puis après être rentrés par quelques-unes de ces ouvertures qui sont toujours béantes au flanc d'un vaisseau, regagner nos hamacs sans souffler une parole et, le lendemain à notre quart, monter sur le pont comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé; malheureusement, toutes les précautions étaient prises pour que les choses allassent autrement. Arrivés à trente pas du *Trident*, la sentinelle, dont nous ne voyions que la tête au-dessus de la muraille, monta sur le banc de bâbord et nous cria de toute la force de ses poumons :

— Holà! de la barque, que demandez-vous?

— A remonter à bord, répondis-je en mettant mes mains devant ma bouche pour porter mes paroles avec moins de bruit.

— Qui êtes-vous?

— Les *midshipmen* John et James, et le matelot Bob.

— Au large.

Nous nous regardâmes d'autant plus stupéfaits, que nous avions reconnu dans la sentinelle un matelot particulièrement ami de Bob et qui, au fond du cœur, était très-disposé, nous en étions certains, à cacher notre petite escapade. Je me retournai donc vers lui, croyant qu'il avait mal entendu :

— Vous avez mal compris, Patrick, lui criai-je; nous sommes du bâtiment et nous y rentrons, James, Bob et moi. Ne reconnaissez-vous pas ma voix? je suis John Davys.

— Au large, cria Patrick d'une voix si forte et si impérieuse, qu'il était évident qu'une troisième interpellation du même genre réveillerait tout le bâtiment; aussi Bob, comprenant le danger, se remit-il aussitôt à ramer sans l'attendre.

Nous comprîmes son intention et nous lui fîmes en silence un signe de tête pour lui indiquer que nous l'approuvions. Son intention était de se mettre hors de vue du bâtiment; puis,

comme nous avions échoué à bâbord, il voulait, en décrivant un cercle et en se rapprochant avec des précautions plus grandes encore que la première fois, voir si nous ne serions pas plus heureux à tribord. En conséquence, une fois hors de vue, nous nous arrêtâmes un instant pour envelopper l'extrémité des avirons avec nos mouchoirs de poche et une petite voile que nous déchirâmes en deux parties; puis, ces précautions prises, Bob se remit à ramer si sourdement, que nous-mêmes n'entendions pas le bruit que nous produisions, et que le sillon de feu que nous laissions après nous pouvait seul nous dénoncer. Nous nous applaudissions de ce stratagème, grâce auquel nous espérions enfin rentrer à bord, lorsque, arrivés à cinquante pas du bâtiment, nous vîmes le fusil du soldat de marine en sentinelle à tribord passer du mouvement à l'état fixe; et au bout d'un instant, cette nouvelle interpellation arriva jusqu'à nous :

— Ohé de la barque! que voulez-vous?

— Rentrer à bord, pardieu, répondit James qui commençait comme moi à s'impatienter du manège qu'on nous faisait faire.

— Au large! cria la voix.

— Mais que diable, dis-je à mon tour, reconnaissez-vous donc une fois pour toutes, nous ne sommes pas des pirates.

— Au large! répéta la sentinelle.

Nous ne fîmes aucun compte de l'avertissement, et nous fîmes signe à Bob de continuer de ramer vers le bâtiment.

— Au large! répéta une troisième fois la sentinelle en abaissant son fusil vers nous; — au large ou je fais feu.

— Il y a du M. Burke là-dessous, murmura Bob. Croyez-moi, monsieur John, obéissons, c'est ce que nous avons encore de mieux à faire.

— Et quand donc pourrons-nous rentrer? demandai-je au soldat.

— Au quart du matin, répondit celui-ci, il fera jour.

C'était encore quatre heures à attendre; mais il n'y avait pas d'observations à faire; nous prîmes donc notre parti, et, en quelques coups de rames, nous nous trouvâmes à la distance exigée. Bob nous proposa alors de nous conduire au rivage, où nous serions mieux, pour reposer un instant, que dans notre

barque ; mais la compagnie que nous y avons trouvée nous avait dégoûtés de la terre ferme pendant la nuit. Nous préférâmes donc rester au milieu du Bosphore. Notre punition réduite à cette halte nocturne n'eût pas été bien grande , vu la beauté du ciel et la douceur de l'atmosphère ; mais les préliminaires nous avaient appris que nous devions nous attendre à quelque chose de plus sérieux ; et du caractère dont nous connaissons M. Burke , ce quelque chose qui n'était encore pour nous que de l'inconnu ne laissait pas que d'être assez inquiétant. Aussi , malgré la beauté du paysage , sur lequel l'aurore se leva , et qui , en tout autre moment , éclairé ainsi aux premiers rayons du soleil , m'eût , pour mon compte , jeté dans l'extase , nous passâmes quatre des plus mortelles heures d'attente que le temps ait jamais sonnées. Enfin un coup de sifflet nous apprit que le moment de relever le quart était arrivé , et nous nous rapprochâmes du vaisseau , qui , cette fois , nous laissa faire sans aucun signe extérieur d'hostilité.

En arrivant sur le pont , la première personne que nous aperçûmes fut M. Burke en grand uniforme , à la tête du corps d'officiers , qui semblait rassemblé en conseil de guerre. Comme notre escapade était tout bonnement de celles que l'on punit chez les *midshipmans* par quelques jours de prison , et chez les matelots par quelques coups de fouet , nous ne pûmes croire d'abord que c'était pour nous qu'on avait déployé un si formidable appareil. Mais nous fûmes bientôt déçus , et nous vîmes que M. Burke avait l'intention de nous faire les honneurs de la désertion ; aussi à peine eûmes-nous mis le pied sur le pont , que , se croisant les bras et nous regardant de cet œil que l'espoir d'imposer un châtement faisait toujours briller d'une lueur étrange :

- D'où venez-vous ? nous dit-il.
- De terre , monsieur , répondis-je.
- Qui vous a donné permission ?
- Vous savez , monsieur , que j'étais du cortège de M. Stanbow.
- Mais , comme les autres , vous deviez être rentré à dix heures , et tout le monde est rentré , excepté vous.
- Nous nous sommes présentés à minuit , on a refusé de nous laisser monter.
- Rentre-t-on sur un bâtiment de guerre à minuit ?

— Je sais, monsieur, que ce n'est pas l'heure habituelle, mais je sais aussi qu'il est certaines circonstances où la discipline est moins sévère.

— Avez-vous une permission du capitaine?

— Non, monsieur.

— Vous garderez les arrêts quinze jours.

Je m'inclinai en signe d'adhésion ; mais je restai pour attendre ce qui serait décidé à l'égard de James et de Bob.

— Et vous, monsieur, dit en souriant de son sourire de démon M. Burke, qui, ayant fini avec moi, commençait d'entreprendre James, étiez-vous aussi de l'escorte du capitaine?

— Non, monsieur, répondit James, aussi je ne cherche pas d'excuses ; je suis coupable d'avoir été à terre sans permission. J'ai mérité d'être puni : punissez-moi donc ; seulement, punissez-moi pour deux.

— Ah ! ah ! murmura M. Burke entre ses dents, il paraît que nous allons avoir une scène de Pythias et Damon. — Puis, à haute voix : Et pourquoi vous punirai-je pour deux, s'il vous plaît ?

— Parce que c'est moi, monsieur, qui, sous ma responsabilité, ai emmené Bob.

— Sous votre responsabilité ? dit M. Burke en souriant de cette façon méprisante qui n'appartenait qu'à lui, la responsabilité d'un *midshipman* !...

James se mordit les lèvres jusqu'au sang, mais ne dit pas un mot, quoique M. Burke, avec intention, lui laissât tout le temps de répondre.

— Alors, voilà tout ce que vous avez à dire pour votre défense, continua le lieutenant après un moment de silence.

— Oui, monsieur, répondit James.

— Vous garderez les arrêts pendant un mois, et Bob recevra vingt coups de fouet.

— Monsieur, dis-je alors en m'avançant vers M. Burke, pourrais-je obtenir de vous la faveur d'un entretien particulier ?

Il me regarda avec étonnement, et comme surpris de ma hardiesse.

— Qu'avez-vous à me dire ? me demanda-t-il.

— Des choses qui pourront peut-être changer votre décision.

— A votre égard ?

— Non monsieur , à l'égard de James et de Bob.

— Et ces choses sont si secrètes qu'elles ont besoin du tête-à-tête ?

— Je crois du moins convenable de ne vous les dire qu'ainsi.

— Veuillez me suivre , monsieur ; je descends à la cabine , et là , je vous écouterai. — Il fit quelques pas vers la dunette ; puis , se retournant , et s'adressant aux soldats de marine , en désignant alternativement James et Bob : — Conduisez monsieur à sa chambre et mettez une sentinelle à sa porte. Jetez-moi ce drôle dans la fosse aux lions , et mettez-lui les fers aux pieds et aux mains. — Puis , se retournant avec la même tranquillité que s'il venait de dire la chose la plus simple . il descendit , marchant devant moi , et sifflotant un de ces airs qui n'existent pas.

Je le suivais , je l'avoue , sans aucun espoir d'en rien obtenir pour mes pauvres amis : mais je sentais que , pour l'acquit de ma conscience , je devais cependant essayer ce dernier moyen. Arrivé dans la cabine . M. Burke s'arrêta , et demeurant debout pour m'inviter à la brièveté :

— Parlez , monsieur , me dit-il , nous voilà seuls , et je vous écoute.

Alors je lui racontai , dans tous ses détails , la cause de mon absence ; comment j'avais reçu un rendez-vous que j'avais d'abord cru une intrigue d'amour ; puis comment les choses avaient pris un tour romanesque , et amené un dénoûment tragique. Je lui exposai enfin le dévouement de James et de Bob , qui , craignant pour moi , avaient préféré risquer une punition , mais avaient voulu être à même de me prêter secours si besoin était.

M. Burke m'écouta dans le plus profond silence ; puis , lorsque j'eus fini :

— Tout cela est fort touchant , sans doute , me dit-il avec son méchant sourire ; mais Sa Majesté Britannique nous a envoyés à Constantinople , monsieur . pour toute autre chose que pour faire les chercheurs d'aventures et les chevaliers errants. Partant , vous trouverez bon que votre récit , tout intéressant qu'il soit , ne change rien à la décision que j'ai rendue.

— Non , sans doute , à mon égard , monsieur Burke ; mais punirez-vous chez James et chez Bob un excès de dévouement ?

— Je punirai , répondit M. Burke en pâlisant , comme il le faisait à la moindre contrainte , toute infraction aux règles de la discipline.

— Quelle que soit la cause qui l'ait amenée ?

— Quelle qu'elle soit.

— Permettez moi de vous dire , monsieur , que vous agissez , ce me semble , sous l'empire d'un sentiment exagéré de vos devoirs , et que si j'avais affaire au capitaine au lieu d'avoir affaire à vous...

— Malheureusement , monsieur , répondit le lieutenant avec son éternel sourire ; vous avez affaire à moi , et non à lui ; M. Stanbow est resté à terre , et , en son absence , c'est moi qui suis maître à bord ; or , comme maître souverain , je vous ordonne de vous rendre à votre chambre , et d'y prendre les arrêts.

— Vous savez bien que , quant à moi , je ne refuse pas , et que si je vous demande grâce , c'est pour James et pour Bob.

— M. James , au lieu d'un mois , restera six semaines aux arrêts ; et Bob , au lieu de vingt coups de fouet , en recevra trente.

Ce fut moi qui devins affreusement pâle à mon tour. Cependant , me maîtrisant encore :

— Monsieur Burke , lui dis-je , ce que vous faites là est injuste.

— Un mot de plus , me répondit-il , et je double la dose.

Je fis un pas vers lui.

— Mais , monsieur Burke , lui dis-je , vous me déshonorez ! Mes amis , en voyant augmenter leur punition sans avoir rien fait pour cela , croiront que je suis descendu avec vous pour faire contre eux quelque délation infâme ! Punissez-moi ! punissez-moi doublement , mais pas eux , de grâce !

— Assez , monsieur. Sortez !

— Mais...

— Ah !... s'écria M. Burke en levant sa canne.

Ce qui se passa en moi , à la vue de ce geste , est impossible à décrire. Je sentis tout mon sang , qui un instant auparavant avait reflué vers mon cœur , s'élançer à mon visage. Si j'eusse cédé à mon premier mouvement , je me fusse élancé sur lui et je l'eusse poignardé ; mais l'ombre du malheureux David passa

entre lui et moi comme une apparition protectrice ; je poussai un cri étouffé, qui ressemblait à un rugissement, et je m'élançai hors de la cabine. En ce moment, c'était un bienfait pour moi que ces arrêts forcés. J'avais besoin d'être seul.

A peine me trouvai-je dans ma chambre, que je me jetai la face contre terre en m'enfonçant les mains dans les cheveux, et que je restai immobile et comme anéanti, ne donnant d'autre signe d'existence qu'une espèce de râlement sourd qui s'échappait des plus profondes cavités de ma poitrine. Puis, au bout de je ne sais combien de temps, car tout calcul de durée m'était impossible dans l'état violent où je me trouvais, je me relevai lentement, en souriant à mon tour, car la possibilité d'une vengeance venait de s'offrir à moi.

Je fus tellement absorbé tout le jour par cette idée, que je ne touchai point à la nourriture qu'on m'envoya et que je passai la nuit sur ma chaise. Cependant, en apparence, j'étais calme, et le matelot qui vint m'apporter mon déjeuner ne put rien connaître de ce qui se passait en moi. Pour ne lui inspirer, au reste, aucun soupçon, je mangeai devant lui, tout en lui demandant si M. Stanbow était de retour à bord. Il y était revenu la veille, et avait paru très-peiné de notre double condamnation. Au reste, pour punir, autant que la chose était en eux, le lieutenant de son nouveau jugement contre nous, qu'ils regardaient comme une infamie, tous les officiers du bâtiment l'avaient mis en *quarantaine*. Cette démonstration me fit plaisir, car elle me prouva que tous à bord jugeaient la conduite de M. Burke ainsi que je l'avais jugée moi-même, et je me sentis affermi dans la résolution que j'avais prise.

Maintenant je dois expliquer à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas au fait de la vie maritime, ce qu'on appelle à bord d'un bâtiment mettre un officier en quarantaine.

Lorsqu'un supérieur, par un caractère intolérable ou par une rigueur exagérée, a indisposé contre lui ses subordonnés, ces derniers, qui ne peuvent lui rendre les punitions qu'il leur inflige, en ont inventé une dont ils disposent, et qui est peut-être plus cruelle qu'aucune de celles qui sont dans le code militaire. Ils se réunissent en espèce de conseil de guerre, et là ils déclarent leur officier *en quarantaine* pour un temps plus ou moins long. Il faut néanmoins que le jugement soit rendu à

l'unanimité, car tous doivent concourir à l'application de la peine qu'il porte.

Or voici ce que c'est que ce châtement.

Du moment où un officier est en quarantaine, c'est un paria, un lépreux, un pestiféré. Personne ne l'approche que pour les besoins du bâtiment et ne lui répond que les paroles strictement nécessaires au service. S'il tend la main, on reste les bras croisés; s'il offre un cigarre, on refuse; s'il vient sur l'avant, on passe à l'arrière. A table, on ne lui présente rien; tout s'arrête à son voisin de gauche ou à son voisin de droite; il est obligé de demander ou de prendre. Or, comme la vie à bord d'un bâtiment n'est pas semée de distractions bien variées, on peut juger au bout d'un certain temps ce qu'a de mortel une pareille punition. C'est à vous faire devenir fou, c'est à vous rendre enragé. Aussi, ordinairement l'officier cède-t-il. Alors tout rentre dans l'ordre accoutumé; il redevient un homme, et remonte au rang de citoyen, jouissant de ses droits civils; il cesse d'être une exception, et rentre dans la vie commune. Mais s'il persiste, nul ne se relâche, et tant que dure l'entêtement, dure la quarantaine.

Du caractère dont on connaît M. Burke, on devine facilement que ce ne devait pas être lui qui céderait le premier. D'ailleurs, cette mesure prise vis-à-vis d'un tel homme offrait bien peu de changement dans son existence. Mais là n'était point la question; la question était dans l'audace que l'on avait eue d'appliquer à un officier supérieur une peine qui ordinairement ne s'inflige pas au-dessus du grade de second lieutenant. Aussi M. Burke en devint-il encore, s'il était possible, plus sombre et plus sévère.

Quant à moi, ma solitude ne faisait que m'entretenir dans une seule pensée. Parfois, au souvenir inattendu de l'offense que M. Burke m'avait faite, je sentais mon cœur se serrer et le sang me monter au visage; d'autres fois, il est vrai, je sentais s'affaiblir ma résolution, et je cherchais des excuses à cette conduite brutale et haineuse. J'étais dans cette disposition chrétienne, le jeudi qui suivit ma reclusion et qui devait amener la punition de Bob. Je m'étais même promis que si M. Burke lui faisait grâce de la moitié de sa peine, je lui ferais grâce, moi, de toute ma vengeance. C'était une espèce de terme moyen que

j'avais adopté pour concilier mon orgueil avec ma raison. J'attendis donc ce jour avec une certaine inquiétude, car il devait m'affermir dans ma résolution ou me la faire oublier. Ce jour arriva. J'entendis au bruit des pas mesurés des soldats de marine qu'ils se rendaient à l'exécution. Elle fut assez longue : il y avait cinq ou six matelots à punir. C'est ce qui arrivait toujours lorsque M. Burke avait été chargé d'un intérim. Quelques cris parvinrent jusqu'à moi, mais je connaissais trop Bob pour ne pas être bien certain que ce n'était point lui qui donnait cette marque de faiblesse. Enfin, j'entendis de nouveau le bruit des pas des soldats qui redescendaient dans la batterie de 36. Tout était fini ; mais je ne pouvais rien savoir avant une heure, car c'était à une heure seulement que le matelot m'apportait mon dîner.

Ce jour-là, justement, le matelot de garde auprès de moi était Patrick, le même qui avait reçu l'ordre de tirer sur nous, si nous approchions du bâtiment ; cet ordre, auquel il avait été forcé d'obéir, lui avait été donné par M. Burke, dès qu'il avait su que le capitaine restait à terre, et que je n'étais pas porté sur la liste de ceux qui étaient demeurés auprès de lui. Dès le matin, le pauvre garçon m'avait fait ses excuses sur cette sévérité de la consigne à laquelle il n'avait rien pu adoucir, et je lui avais dit de me rendre compte de l'exécution, ajoutant que j'espérais bien que Bob ne recevrait pas les vingt coups auxquels, dans un premier mouvement de colère, M. Burke l'avait condamné. Le fait est que, soit capitulation de conscience, soit la difficulté de croire à une pareille sévérité, j'avais fini par demeurer convaincu que cela se passerait comme au fond du cœur je désirais que cela se passât ; aussi, lorsque Patrick parut ; je le regardai d'un air presque riant :

— Eh bien ! lui dis-je, comment cela a-t-il fini, mon garçon ?

— Mal pour le pauvre Bob, monsieur John.

— Comment, aurait-il reçu les vingt coups auxquels il était condamné ?

— Trente, monsieur John, trente.

— Trente coups de fouet ! m'écriai-je, mais il n'était condamné qu'à vingt.

— Je le pensais comme vous, votre honneur, et tout le monde le pensait comme moi ; Bob même ne se doutait pas du

supplément qui l'attendait. Quand il eut reçu, après avoir bien soufflé, ce qu'il croyait son contingent, il voulut se relever ; mais le prévôt d'armes lui présenta son compte, et il vit qu'il avait un boni de dix coups sur lequel il ne comptait pas.

— Et il n'a pas réclamé ? m'écriai-je.

— Si fait, mais tout ce qu'il y a gagné, c'est de savoir d'où lui venait la gratification.

— Et d'où lui venait-elle ?

— Dam ! je ne sais pas si c'est vrai, on lui a dit que c'était à vous qu'il en avait l'obligation ; alors il s'est recouché en disant : « En ce cas, c'est autre chose, tout ce qui vient de M. John est le bienvenu. Frappez. »

— Oh ! m'écriai-je ; et tu es certain que Bob a reçu trente coups de fouet.

— Pardieu ! je les ai comptés les uns après les autres. D'ailleurs, vous pourrez demander à Bob, la première fois que vous le verrez ; je suis sûr qu'il a retenu son total, lui.

— C'est bien, dis-je ; merci, Patrick. Je sais tout ce que je voulais savoir.

Le matelot, qui était loin d'attacher à ces mots un autre sens que celui qu'ils paraissaient avoir, s'inclina et sortit.

M. Burke était condamné.

ALEX. DUMAS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

HAMILTON.



L'année dernière, en consacrant à la mémoire de Lesage un de ces *tracés* fugitifs qui ne sauraient avoir d'autre but que de rafraîchir quelque image célèbre dans l'admiration commune, et par suite, de ramener peut-être, sur les premières tablettes de la bibliothèque, d'immortels volumes épars sur les rayons supérieurs, nous nous étonnions que ce souvenir, cet hommage de la critique moderne, n'eût pas encore été accordé au maître, au patriarche du roman français. Nous pensions à tant de renommées défuntes même de leur vivant, évoquées de nos jours et restaurées à grands frais, et, tout en rendant justice à ce zèle investigateur qui s'occupe d'invoquer les mânes poétiques et de rechercher ou de contrôler les épitaphes littéraires enfouies sous la mousse du temps, nous nous disions cependant : « Pourquoi donc aller ainsi de préférence aux plus ardues, aux plus délaissés, et négliger quelquefois en revanche les plus familiers et partant les plus illustres ? Faut-il que la piété, l'attrait des ruines, fausse et atténue le culte et le sentiment de la belle et vraie nature ? Les taillis, les broussailles, les sentiers escarpés, méritent sans doute qu'on s'y égare, mais ne faut-il pas revenir sans cesse au figuier paisible, l'honneur de la plaine ? Cet arbre au diadème de fruits verts, au dôme obscur et odorant, ne mérite-t-il pas d'être préféré aux saules dépouillés et tortueux ? N'est-ce pas là qu'on oublie les heures du jour, la pensée perdue dans le calme du ciel, ou bien, plongée dans

quelque chef-d'œuvre, quelque livre éternellement frais et nouveau comme les rameaux qui l'abritent? »

Ce que nous disions à propos de Lesage, nous le redisons également aujourd'hui à propos d'Hamilton, sans qu'il y ait cependant de rapprochement à faire entre ces deux écrivains dont l'un est assurément supérieur à l'autre tant en popularité qu'en gloire; mais l'un a eu le mérite de venir avant l'autre, et c'est un titre dans un certain genre. Ensuite, l'écrivain qui a si souvent charmé nos loisirs et presque notre enfance par le récit des aventures et équipées du chevalier de Grammont, ne mérite-t-il pas autant et plus que tant d'autres de voir ses principaux traits réunis dans le cadre d'une miniature moderne? Il convient de ne pas rester trop longtemps à distance de certains noms; car les admirations et les sympathies convenues engendrent aisément la froideur. Mais telle est la richesse et l'abondance du grand siècle littéraire, qu'il arrive souvent qu'on oublie quelques-uns de ses plus charmants rejetons; on les délaisse, on les croirait volontiers perdus comme des fleurs qu'on négligerait de cultiver, et puis on les retrouve, on s'y voit ramené par un hasard, et l'on dirait alors une conquête nouvelle; ce n'est pas sans surprise ni sans émotion que l'on remarque combien est grand ce bel édifice poétique du XVII^e siècle, noble, délicat jusque dans ses moindres parties, dans ses plus légers accessoires!

Quand même Hamilton ne serait pas connu par ses *Mémoires* que tout le monde a lus, par ses contes que l'on cite également, mais quelquefois un peu sur parole; il le serait encore par l'approbation et même la sympathie marquée que Voltaire lui a témoignée dans plusieurs occasions. On se souvient de ce passage du joli conte des *Trois manières* :

Téone souriant conta son aventure
 En vers moins allongés et d'une autre mesure,
 Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds
 Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

Dans le *Temple du Goût*, Hamilton obtient aussi quatre vers flatteurs, et il est dit dans une note qu'il a laissé des vers.

Voltaire ne pouvait manquer du reste de rendre justice au talent d'Hamilton, car son esprit fut un peu parent du sien, et lui a même eu de réelles et directes obligations, tant dans sa poésie légère que dans sa prose. Lorsqu'on résume les sentences et les arrêts que Voltaire a prononcés dans le cours de sa longue carrière, on peut lui reprocher sans doute plus d'un jugement superficiel ou passionné, mais jamais ou bien rarement rendu dans un sens contraire à son goût et à son sentiment. Or il ne faut que se rendre compte des qualités de son esprit, de ses inclinations naturelles, pour comprendre qu'il n'a dû rien tant haïr ni poursuivre plus volontiers de son sarcasme que le boursoufflé, le faux éclat, l'affectation bourgeoise. Au contraire, ce qui sentait l'élégance de cour, les choses délicates, les pensées et les tournures brillantes, et même les fines allégories, tout cela lui allait droit au cœur, et c'est par là sans doute que Quinault a su lui plaire. Mais en revanche, s'il s'est décidé à louer Crébillon, c'est bien à M^{me} de Pompadour que Crébillon le doit. Mieux que Quinault, Chaulieu, Saint-Aulaire, Lafare et autres introduits avec honneur dans *le Temple du Goût*, Hamilton était fait pour plaire au prince des hommes d'esprit, à l'écrivain français par excellence, car il unissait à la grâce et à la délicatesse de la société du *Temple* ce vif éclat de causticité, cette fine étincelle satirique qui a bien dû entrer pour quelque chose dans l'éloge que Voltaire a fait de lui.

Il serait, je pense, fort difficile de préciser ou d'indiquer seulement l'époque, le point décisif et marquant, où le talent de bien écrire a dû naître en France, ou pour parler plus nettement le talent d'écrire avec élégance, esprit et justesse. Dans les premiers essais de notre langue, à travers les récits de nos plus anciens chroniqueurs, on démêle déjà d'excellentes pages, des traits d'éloquence réelle, des qualités de franchise et de raison qui ne seront assurément point perdus lorsqu'il s'agira de débrouiller ce chaos, pour en tirer le noble et beau langage français du xvii^e siècle. Mais que sera-ce donc si du berceau même de la langue on arrive directement aux écrits de Rabelais? Déjà, la prose comique semble créée tout entière. Jamais on n'aura peut-être plus de hardiesse ni de fécondité dans les tournures, plus de ressources piquantes dans les détails de la phrase, plus de verve ni de brillante liberté que le père de Gar-

gantua et de Gargamelle. Tous ces tours de force d'expressions dont on tire vanité aujourd'hui, ces enchevêtrements grotesques, ces amalgames d'épithètes et de périphrases, tout cela a été inventé et exécuté par Rabelais, et certes bien mieux qu'on n'a pu le faire après lui. Dans la période suivante, on s'est occupé d'épurer cette prose dont les défauts ne sont guère sensibles que chez les continuateurs; il fallait d'une part adoucir les expressions, policer les mœurs de cette merveilleuse folle, et puis lui donner ce tour noble et concis, cet enchaînement ferme et logique qu'elle ne devait acquérir qu'entre les mains de Pascal. Molière devait ensuite la plier à ce ton de philosophie familière qui est l'apanage de la sublime raison. Enfin, il s'agissait de lui donner je ne sais quoi de vagabond, de vif et d'abandonné qui fait qu'en lisant on croit rêver, converser, et retrouver ses pensées; il fallait que cette phrase déjà si libre et si souple par elle-même pût encore courir à travers champs, la tunique flottante, les cheveux épars. Or ce nouvel enchantement, cette grâce suprême, la langue française devait la recevoir des mains d'une femme, de sa fille chérie, M^{me} de Sévigné.

Cependant, après ces grands maîtres, Rabelais, M^{me} de Sévigné, Pascal, Molière et tant d'autres, la prose narrative et comique avait encore à acquérir un dernier degré de perfection, presque un raffinement, moins important sans doute que les autres qualités, mais qui a bien aussi son prix et son emploi. Elle devait dans certains cas savoir imiter ce qui se fait dans une causerie fine et moqueuse, affecter de traiter sérieusement l'interlocuteur que l'on persifle et bafoue dans le fond de sa conscience, cacher une arrière-pensée caustique sous un air d'indifférence et de dégagement. Cette finesse, le comble de l'atticisme moderne, n'est autre que l'ironie, ressource précieuse et peut-être indispensable pour la satire, arme aiguë et subtile dont le maniement exige beaucoup de délicatesse jointe à un grand fonds de gaieté, car l'ironie touche de très-près à la froideur. Dans l'antiquité littéraire, l'ironie n'existait pas et ne pouvait exister; l'Allemagne ne se doutera jamais peut-être du genre de légèreté qu'elle comporte; l'Angleterre s'en est plus rapprochée, surtout dans quelques passages des lettres d'Horace Walpole. En France, elle a dicté les meilleurs chapitres de

Gil Blas, elle a produit Voltaire tout entier, son absence se fait sentir dans les pamphlets de Courier, son éclat discret anime au contraire et rehausse les plus heureux couplets de Béranger. Or ce genre de moquerie si précieux, si délié, qui ne s'adresse qu'aux lecteurs d'esprit, et ne devait naître que dans les meilleures années littéraires du règne de Louis XIV, c'est Hamilton qui l'a créé, et il en est encore aujourd'hui l'inimitable modèle.

Tel est le premier titre de cet écrivain, et il suffit pour le faire vivre éternellement dans la mémoire des gens de goût. Il a eu l'art d'ajouter une corde nouvelle au clavier si riche de l'esprit français; il a su dire les choses d'une certaine façon, leur donner un tour piquant et imprévu, écrire comme on conversait sans doute à la petite cour de la duchesse du Maine, ou à Londres, chez la duchesse de Bouillon, inventer et narrer comme personne n'avait encore inventé, ni raconté avant lui; et voilà pourquoi nous donnerons le pas, dans cette esquisse, à la prose d'Hamilton sur ses vers. Bien que sa poésie ait sans doute son prix, comme nous le verrons, elle ne doit passer qu'en second, car c'est surtout à sa prose qu'il doit sa réputation d'esprit charmant et d'écrivain original.

Il est peu d'ouvrages français qui aient été lus et réimprimés plus souvent que les *Mémoires du chevalier de Grammont*; les éditions en sont nombreuses, et en Angleterre plus qu'ailleurs. Ces mémoires sont demeurés comme un chef-d'œuvre de fine narration, de grâce et d'élégante causticité; ils se sont si bien conservés qu'on les dirait écrits d'hier, si ce tour de causerie, cet esprit simple, exempt d'apprêt et d'enflure, n'était pas presque perdu maintenant. Et cependant, chose singulière! ce livre qu'on a si souvent lu, feuilleté, traduit et réimprimé, n'a presque jamais obtenu ce genre d'examen critique qui fut si libéralement prodigué dans le siècle dernier à tant de poèmes et de tragédies secondaires; il est vrai que cette négligence est souvent la pierre de touche des bons livres. Laharpe, qui juge dans son *Cours de Littérature* tant d'hommes et de choses, ne consacre guère plus d'une demi page aux œuvres d'Hamilton; Palissot, qui fait mention dans ses *Mélanges de Littérature* de Cyrano de Bergerac, de la Calprenède et même de Furetière, ne prononce le nom d'Hamilton que par occasion,

et, pour le mettre bien au-dessous de Crébillon fils qu'il appelle le *Pétron français* ; ce titre fut aussi décerné à Bussy Rabutin. Du reste, il n'est pas rare de voir traiter avec un certain dédain les ouvrages d'une apparence frivole qui ont exigé parfois les plus réelles dépenses d'imagination et d'esprit ; heureusement, les générations suivantes réparent aisément ces inégalités d'attention, elles laissent tomber dans l'oubli ce que les âges précédents ont pris pour des monuments durables, et conservent souvent ce qui ne fut à leurs yeux que de légères bagatelles et de simples jouets.

Le début des *Mémoires du chevalier de Grammont* peut être regardé comme ce qui a été écrit dans notre langue de plus ingénieux et de plus entraînant. Le récit du siège de Trin, le départ du chevalier, la description de sa présentation à la cour, son équipement *mi-partie de Rome et d'épée*, la partie de tric-trac avec le petit suisse, Malta, si original, si insouciant, « qui est mort sans confession » a dit M^{me} de Maintenon, enfin, la partie de quinze avec le comte de Cameran soutenue par un détachement d'infanterie, toute cette histoire est si supérieurement racontée, brodée de traits si excellents, d'observations si fines et si gaiement corrompues, qu'il n'est presque pas un passage, un mot, un incident qui ne soit gravé dans la mémoire du lecteur.

C'est mieux qu'un chapitre de mémoires, c'est une comédie tout entière ; on y retrouve presque à chaque ligne les traces de cette ironie supérieure, qui donne la plus haute idée du style et de la manière d'Hamilton. Comment citer toutes les étincelles d'esprit, toutes les saillies qui passent et éblouissent dans le cours de ce morceau ? « Son esprit, dit l'auteur en parlant de son héros, était tellement à la mode, que c'était se déshonorer que de ne pas se soumettre à son goût. » *Se déshonorer* dans le sens où le narrateur l'emploie, n'indique-t-il pas qu'une nouvelle source de satire et de moquerie vient d'être ouverte au style français ? Et plus loin, en parlant de ces deux Allemands jouant au tric-trac... « Jamais chevaux de carrosse, dit-il, n'ont joué comme ils faisaient. » Hamilton était le seul qui eût osé employer ces tournures incisives et singulières ; La Bruyère lui-même, si hardi, ne s'était encore rien permis de pareil : on connaît ensuite la description du chapeau pointu pareil à un

clocher d'église , puis , la phrase devenue presque proverbiale , « demande pardon de la liberté grande ; » enfin , le réveil du chevalier , l'apparition de Brinon , ses cruelles questions , ses exclamations , ses plaintes ; avant d'annoncer à son maître entièrement ruiné par le jeu , que sa mère lui a remis en partant cinquante louis pour les pressantes nécessités , et la réflexion du chevalier , l'une des phrases du plus haut comique qui ait peut-être été écrite nulle part : « Les parents font toujours quelques vilénies à leurs pauvres enfants... »

On ne saurait , ce me semble , accorder trop d'éloges à cette confession du chevalier , toute vive , pétulante , effrontée comme l'humeur et la pensée du héros ; on sent un esprit sans pareil qui se joue de son lecteur et de lui-même , fascine , emporte , éblouit dans un tourbillon comique sans jamais refroidir ni fatiguer un seul instant. C'est un enchaînement , un feu de file continu de saillies et de moqueries charmantes ; c'est l'épigramme française dans toute sa force et sa vivacité. Enfin , est-ce louer dignement de pareilles pages que d'assurer qu'elles peuvent être impunément imputées à tel esprit moderne qui userait de toutes les libertés de la phrase et de la langue , et aurait vécu cependant à la cour de Louis XIV ? On les cite éternellement comme certains passages de Molière et de Cervantes , elles sont classiques dans un genre unique ; on s'efforcera vainement d'égaliser leur mérite qui tient , pour ainsi dire , à l'essence des mœurs d'une époque évanouie.

Mais aussi , il faut dire , la manière d'Hamilton éclate là tout entière ; il n'a rien écrit qui surpasse ni même qui égale ce siège de Trin ; on ne peut douter qu'il n'ait travaillé ce morceau plus particulièrement que tous les autres , sans doute parce qu'il y met son héros en scène , ce qui le force , à l'insu de sa nonchalance peut-être , à atteindre les cimes du comique.

Du siège de Trin et après la fameuse partie de cartes au camp de M. de Turenne , où le gagnant laisse *un cheval* pour les cartes , Hamilton conduit son héros à la cour de Turin , puis , après l'avoir fait séjourner quelque temps en France où il assiste au siège d'Arras en qualité de volontaire , il le suit à la cour d'Angleterre où le chevalier de Grammont se vit , comme on sait , exiler. La cause de cet exil est assez connue ; le chevalier de Grammont , qui ne doutait de rien , avait recherché , en même

temps que Louis XIV, une des filles d'honneur de la reine-mère nommée Lamotte Hourdancourt. Les tableaux que nous possédons du règne épicurien et licencieux de Charles II, sont trop nombreux pour que nous essayions d'en donner ici une peinture nouvelle; d'ailleurs, à quoi bon? Hamilton, qui eût été au besoin si bon historien, n'a pas prétendu faire l'histoire de ce règne, il n'a voulu qu'en donner une esquisse, une échappée galante et seulement en ce qui concerne le chevalier, son héros. Les intrigues de la cour d'Angleterre occupent la plus grande partie des mémoires, on y voit figurer alternativement les beautés en renom, la duchesse de Cleveland, M^{me} de Chesterfield, M^{me} Middleton, M^{lle} Brook, miss Jennings, miss Temple, puis, ces héros de débauche qui contribuèrent à embellir et à égayer cette cour si corrompue, *si florissante en mérite*, suivant l'expression d'Hamilton; Buckingham, le comte d'Arran, grand joueur de guitare et de paume, George Hamilton, frère aîné de l'auteur, enfin, ces beaux esprits, amis de l'intrigue et de la table, grands faiseurs de vaudevilles, les Sydley, les Etheredge, le comte de Rochester, ce poète ivrogne que, suivant l'expression de Walpole, les muses rougissaient d'avouer, et enfin, le chevalier de Grammont lui-même.

Tout ce monde d'oisifs élégants, cette jeunesse turbulente et voluptueuse, ce concours de gentilshommes, de joueurs, de filles d'honneur faciles et brillantes, joue, se mêle et se croise dans le récit d'Hamilton avec une parfaite aisance, une sémi-lante liberté. Il y a même plusieurs passages que tout le monde sait par cœur; telle est l'histoire de l'aumônier Poussatin, puis, celle de l'habit de bal volé par le valet de chambre Termes, qui se perd dans *les sables mouvants*.

Quelle que soit la grâce, la délicatesse et surtout l'irréprochable élégance qui rehausse les détails de cette partie des mémoires, on ne peut nier cependant que ces intrigues galantes qui se succèdent au hasard et s'enchaînent presque sans interruption, voltigeant d'un nom à un autre, brisant, renouant leur chaîne insouciant souvent sans autre raison que le caprice arbitraire des événements, tout cela ne soit inférieur en intérêt et même en esprit au récit de la campagne de Trin. La pureté, les grâces du style sont toujours les mêmes, mais le comique, proprement dit, n'y apparaît que de loin en loin; et cela est si

vrai, que beaucoup de personnes, entreprenant la lecture des *Mémoires du chevalier de Grammont*, s'arrêtent assez volontiers au moment où finit le récit du chevalier; le reste du livre est toujours supérieurement écrit, mais on y remarque de la confusion, et par suite, quelque froideur; l'attention s'égaré plus d'une fois au milieu d'un dédale de noms propres dont la seule nomenclature exigerait de grands frais de mémoire. Un défaut qui doit encore être signalé, c'est que le véritable héros du livre, celui qui peut seul lui donner l'unité et la vie, le chevalier de Grammont, ce dieu de la première partie, ne se montre dans la suite que de loin en loin et n'y parle guère. Il faut en toutes choses un centre, un point de ralliement, une physionomie conductrice et dominante qui rallie les autres et concentre en elle-même les divergences de l'action. Or cette figure du chevalier de Grammont, qui devait rester toujours en relief et sur le premier plan, s'efface et risque même de s'égarer au milieu des personnages sans nombre qui se meuvent et s'agitent autour d'elle. Je sais fort bien que cette méthode de se laisser ainsi conduire aveuglément par la chaîne des événements, sans s'inquiéter de l'unité et encore moins de l'intérêt qu'on peut laisser derrière soi, donne au récit beaucoup de vérité, ou, pour mieux dire, de vraisemblance relative; mais aussi la narration peut y laisser la plus grande partie de ses grâces, et surtout fatiguer ou indisposer le lecteur. On peut dire, il est vrai, pour la justification d'Hamilton, qu'il a prétendu écrire des *mémoires* et non un roman; mais de l'aveu de tous les écrivains contemporains qui parlent de cet ouvrage, il est plutôt romanesque qu'historique, Hamilton a dû tirer de sa propre invention la plus grande partie des aventures et des détails. On peut donc regretter que l'auteur, en se plaçant sur le terrain de l'imagination, n'ait pas profité de tous ses avantages, surtout avec tant de ressources d'esprit, un style si piquant et si varié. Il nous semble enfin que le tort réel du livre est de commencer comme un excellent roman et de finir comme de simples mémoires, ce qui fait qu'on éprouve à la lecture quelque désenchantement et même des regrets que n'eût pas produits sans doute la marche inverse. C'est une femme spirituelle et jolie qui commence par jouer un rôle de princesse et finit par un rôle de soubrette.

Une fois au bout de cette critique que nous ne hasardons du reste qu'en tremblant à l'égard d'un livre si justement vanté et surtout si prématurément spirituel, nous pouvons louer sans mesure les traits charmants qui décorent même cette partie que nous déclarons inférieure au début. C'est un genre facile, dirait-on, que celui de raconter ainsi les événements comme ils vous viennent, d'esquisser les figures sans s'inquiéter de l'ordre ni du classement; oui, mais personne n'y excelle autant qu'Hamilton, et surtout, songeons bien qu'il en est le créateur. On ne voit même parmi les faiseurs de mémoires que le cardinal de Retz qui puisse lui être opposé, et encore les qualités du chroniqueur de la Fronde qu'on a un peu complaisamment comparé à Tacite, sont-elles fort opposées à celles d'Hamilton. Ce dernier était poète, et cette grâce enchanteresse qui relève toutes choses et que la nature n'accorde qu'à ses favoris, il en était doué à un suprême degré. C'est surtout lorsqu'il s'agit de faire quelque portrait de femme qu'on découvre en lui ce charme irrésistible, l'un des plus vifs attraits de sa manière; nous rappellerons la scène entre M^les Temple et Hobart dans la salle de bains de la duchesse d'York. Voyez ensuite quel style et quelles fraîches et tendres couleurs il emploie pour décrire la beauté de M^lle Jennings! A-t-on jamais montré plus de simplicité et en même temps d'ingénieuse délicatesse?

« Elle était, dit-il, parée des premiers trésors de la jeunesse et de la plus éclatante blancheur qui fut jamais; ses cheveux étaient d'un blond parfait. Quelque chose de vif et d'animé défendait son teint du fade qui, d'ordinaire, se mêle dans une blancheur extrême; sa bouche n'était pas la plus petite, mais c'était la plus belle bouche du monde. La nature l'avait embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer: les grâces y avaient mis la dernière main; le tour de son visage était gracieux, et sa gorge naissante était de même éclat que son teint. Pour achever, en un mot, sa figure donnait une idée de l'aurore ou de la déesse du printemps, telles que les poètes nous les offrent dans leurs brillantes peintures... »

Les *Mémoires du chevalier de Grammont* abondent en traits de ce genre; on y trouve d'un bout à l'autre l'agrément de la facilité, cette abondance naturelle qui fait que les plus piquantes observations, les pensées les plus fines et les plus justes

paraissent tomber d'elles-mêmes de la plume. On a cherché à diminuer le mérite d'Hamilton en prétendant qu'il rédigea ses mémoires presque sous l'inspiration du chevalier son beau-frère. M. Auger lui-même, dans une notice exacte et judicieuse placée en tête de son édition des œuvres d'Hamilton, annonce que les *Mémoires de Grammont* furent composés, moitié de réminiscence et moitié sous la dictée du héros.

Il est peu important, sans doute, de savoir à quelle source appartient précisément un ouvrage qui vit surtout par l'originalité du style et le mérite des détails : cependant cette assertion qui consisterait à faire considérer le beau-frère d'Hamilton comme son auxiliaire direct dans la rédaction de ses mémoires, nous semble devoir être relevée comme pouvant apporter quelque confusion dans les opinions relatives aux ouvrages d'esprit. En effet, il y a fort loin d'un homme d'intrigue et d'équipées, de gaieté purement active et belliqueuse tel qu'on nous peint le chevalier de Grammont, à un écrivain capable de mettre en scène, de personnifier dans un livre cette destinée brillante, d'en faire une sorte d'épopée moqueuse, le bréviaire du petit-maitre et de l'homme de cour. Du reste, pour faire la part distincte de ces deux gloires fort opposées, suivant nous, de l'historien et du héros, crayonnons en quelques mots le portrait de ce chevalier si célèbre, justement fêté et recherché sans doute par ses contemporains, mais dont les traits obscurcis aujourd'hui et ternis par les années ont bien quelque obligation à l'immortelle et fine médaille qu'Hamilton leur a consacrée.

« Le chevalier de Grammont, dit Bussy-Rabutin dans les premières pages de son *Histoire amoureuse des Gaules*, avait les yeux noirs, le nez bien fait, la bouche belle, une petite fossette au menton qui faisait un agréable effet sur son visage, je ne sais quoi de fin dans la physionomie, la taille assez belle s'il ne se fût pas voûté. » Les portraits qu'on a de lui confirment autant qu'un portrait le peut faire ce qu'en a dit Bussy-Rabutin ; on y remarque des yeux d'une extrême vivacité, puis, un certain phlegme caustique répandu sur toute la physionomie qui répond à l'idée qu'on se forme du caractère du personnage. Parmi les contemporains, chacun s'est accordé à rendre justice à son esprit ; il paraît constant qu'il n'en était guère dont la

tournure fût plus vive ni plus originale ; il racontait les choses les plus plaisantes du monde avec un grand sérieux , et savait doubler le prix d'un bon mot en y ajoutant une certaine dissimulation comique. Ses reparties avaient une grande renommée ; M^{me} de Sévigné en parle quelque part , Saint-Évremond avait pour la personne et l'esprit du chevalier une prédilection qui touchait presque à l'idolâtrie ; les billets qu'il lui adressait sont remplis de louanges et de flatteries ; il l'appelait *mon héros* , comme fit Voltaire pour le maréchal de Richelieu.

Quoi qu'il en soit de l'esprit et de l'agrément que pût avoir le commerce de ce chevalier qui fut surnommé *le familier des rois* , il est indubitable , et cela d'après les témoignages fournis par le récit d'Hamilton lui-même , son chantre et son panégyriste par excellence , que , même à une époque où les mœurs n'offraient guère de rigidité , celles du chevalier de Grammont étaient loin d'être pures ni même conformes aux règles de la plus simple honnêteté. Il résulte de ses propres aveux , qu'il friponnait au jeu et en tirait même vanité ; les détails de la partie de quinze avec le comte de Caméran en font foi. Les biographes et les faiseurs de notices ont invoqué , pour le justifier de ce vice , plusieurs circonstances atténuantes , les mœurs du temps , les suites d'une régence aussi licencieuse , aussi désordonnée sur certains points que celle qui se préparait ; enfin , l'exemple du cardinal Mazarin lui-même , que l'on soupçonnait fort de tricher au jeu. Mais , malgré ces faits divers qui pourraient avoir une certaine autorité dans des cas moins authentiques que ceux du chevalier , il nous paraît fort difficile d'arriver à son sujet à une absolution complète , d'autant que , sur d'autres matières , il était loin de se montrer rigoureux ni délicat. En fait d'amours par exemple et de galanteries , il passait pour séducteur impitoyable , persécuteur effréné ; tous les moyens lui étaient bons pour réussir ou même pour ne pas réussir , car le mérite de compromettre une femme lui semblait au moins égal à celui de l'obtenir. « Il eût mieux valu , dit Bussy , pour une pauvre femme , avoir quatre poursuivants sur les bras , que d'avoir lui seul. Il était libéral jusqu'à la profusion , et , par là , ses rivaux ni ses maîtres ne pouvaient avoir de valets. »

C'est ici cependant , c'est lorsqu'on a pu se faire une idée du caractère et des mœurs du chevalier de Grammont , qu'il con-

vient de faire intervenir son historien et de décider lequel des deux est, à proprement parler, l'obligé de l'autre. Voyez : transmis par la stricte et littérale tradition, que serait ce brillant chevalier placé dans la balance inflexible des actions et des choses, si ce n'est un fripon titré, un joueur éhonté, un de ces escrocs de bonne compagnie, habiles à recouvrir leurs vices et leurs honteuses manœuvres d'un vernis de séduisante légèreté qui ne fait qu'en aggraver les principes et les suites?

Mais voici venir Hamilton, l'enfant des grâces, qui tend les bras à ce personnage équivoque, le cautionne et le protège de son enchanteresse et spirituelle adoption, en fait son héros, son idole poétique, l'orne, l'embellit, le métamorphose, et va presque jusqu'à le convertir, sinon en honnête homme, du moins en une façon de Dieu. Dès lors, adieu les récriminations morales, les règles ordinaires, les réminiscences de la commune honnêteté; grâce à son historien, Grammont n'appartient plus à la réalité; le voilà monté, comme Hercule, dans les voûtes dorées de l'Olympe des demi-dieux et des héros de romans; ses plus fortes équipées sont absoutes par elles-mêmes; ses vices, transformés par la fiction, deviennent presque des qualités, des splendeurs, de prestigieux éblouissements; ses débauches, ses intrigues, ses plus vifs écarts, tout cela se fond dans un arc-en-ciel lointain de transparente gaieté, de chatoyante comédie, dont on serait désespéré de voir effacer ou corriger une seule nuance. Qui donc, en achevant la lecture des *Mémoires du chevalier de Grammont*, a songé à conserver au héros la moindre rancune, à censurer ses mœurs et ses façons d'agir? Qui ne s'est surpris à le fêter, à l'accueillir, à l'applaudir même dans ses travers, comme fait Hamilton lui-même? Telle est la force et la marque unique du génie ironique ou passionné; sans métamorphoser précisément un coquin en honnête homme, il le compense, le rehausse, et pour tout dire enfin *l'idéalise*, témoins Panurge, Gil Blas, Scapin, Desgrieux, et à une distance fort rapprochée, bien que sur une ligne historique, le chevalier de Grammont.

Est-il besoin maintenant de prouver qu'en tant qu'écrivain Hamilton ne doit rien à son beau-frère? Quand même Bussy, qui rend d'ailleurs pleine justice à l'esprit du chevalier de Grammont, ne nous apprendrait pas qu'*il écrivait le plus mal du*

monde, ne suffit-il pas de voir agir et voltiger ce caractère inconstant et superficiel pour comprendre qu'il dut être toujours à cent lieues de ce degré d'application que nécessite le talent d'écrire même d'une façon ordinaire, à plus forte raison le talent d'écrire comme Hamilton? Saint-Évremond nous apprend d'ailleurs que, pour rédiger même de simples lettres, le chevalier de Grammont, qui ne se piquait pas de bel esprit, avait recours à la plume de son beau-frère. Ce commerce d'amitié habituel et constant a pu s'appliquer également, dans l'opinion des biographes, aux ouvrages écrits par Hamilton, mais à tort, suivant nous. Le chevalier de Grammont est à son historien ce qu'Achille est à Homère, ou plutôt c'est un simple masque, qui devient entre les mains d'un artiste un buste immortel. Il convient de préciser une fois pour toutes l'intervalle qui sépare l'esprit de conversation et de manières de l'esprit d'invention et de style; car ce sont deux modes d'invention, deux ordres d'idées fort distincts, et dont l'un ne survit guère que grâce à l'autre.

Nous nous sommes arrêté avec quelques détails sur les *Mémoires du chevalier de Grammont*, car, il faut le dire, là se trouve la meilleure part du mérite d'Hamilton, dans ce simple volume si court, si rapide, et qui s'est placé de lui-même au nombre de ces bijoux littéraires dont la réunion forme l'immortelle parure de la langue et de la littérature française. Depuis, on a raconté plus ambitieusement sans doute, on a rassemblé plus d'ornements et d'images, les pages des récits ont étalé des styles plus riches en apparence, mieux fournis, plus descriptifs, mais nulle part peut-être elles ne se sont enchaînées avec plus de naturel et de grâce; vous diriez la succession fortuite et facile des impressions et des pensées, le simple jeu de la rêverie. C'est une délicieuse campagne que l'on parcourt, où l'œil se perd dans des contours de verdure, où rien ne sent la culture ni le travail; les fleurs qu'on y rencontre, les éminences de gazon, la source que l'on entend soupirer au loin, tout cela semble être venu de soi-même, sous un ciel enchanté, comme naissent toutes choses aux époques privilégiées des beaux-arts.

Les *Mémoires du chevalier de Grammont* furent écrits à la cour d'Angleterre, au centre même des dissipations et des folies

qui forment le fond du livre ; mais ce fut à Saint-Germain , à la cour sombre et bigote de Jacques II , qu'Hamilton composa ses Contes , qui sont très-loin de valoir ses Mémoires. Pourtant on relit souvent encore avec plaisir cette partie de ses œuvres ; on y trouve certaines qualités de pur détail , il est vrai , mais qui n'en sont pas moins importantes et utiles à noter quant aux conclusions générales à tirer des ouvrages et du caractère de l'écrivain.

Chacun connaît l'origine de ces contes : les récits des *Mille et une Nuits* , traduits , ou , pour mieux dire , enjolivés par Galland , venaient de paraître et faisaient fureur parmi les dames de la cour. Cette passion , bien naturelle cependant et suffisamment justifiée par des histoires souvent si merveilleusement poétiques , excita les railleries du satirique Hamilton : ce fut pour faire la critique et démontrer l'exagération de ce goût qu'il écrivit ses Contes , qui ne sont , à proprement parler , qu'une parodie des *Mille et une Nuits*. Il faut toutefois faire une exception en faveur du *Bélier* , qui eut , comme nous le verrons , une origine particulière.

Les *Contes* occupent plus d'espace que les *Mémoires de Grammont* , et , bien qu'on y retrouve le même mérite de diction et de naturel , ils leur sont fort inférieurs sous le rapport de l'intérêt. Ce qui donne tant de charme et de prix aux récits des *Mille et une Nuits* , c'est sans contredit l'extrême bonhomie du narrateur , sa bonne foi , sa confiance dans ce qu'il raconte ; tandis que dans l'auteur français , on devine l'homme qui se moque de sa fable , persifle ses acteurs , se met en scène comme satirique et non comme comique , ce qui détruit complètement l'effusion romanesque et le prestige de la fiction. Il ne faut donc pas chercher dans ces contes ni l'intérêt ni la logique des faits ou des sentiments ; on ne se sent guère inquiet ni tourmenté de ce qui pourra arriver en bien ou en mal à Tarare , à la fée Dentue , à Luisante , au géant Moulineau , au prince de Trébizonde ; tout cela est un peu léger , un peu puéril même , et n'est guère fait pour captiver l'attention ; mais il faut oublier le sujet , qui n'est rien , même le point de vue , qui nous semble faux et défavorable , et se contenter d'aller à la découverte de certaines fleurs de style uniques et charmantes , qu'Hamilton semble avoir laissé tomber par mégarde de sa cor-

beille, et semées au hasard sur un fond léger, comme du reste dans les moindres sujets où sa plume s'est promenée.

Fleur d'Épine, qui, dans toutes les éditions d'Hamilton, est placée en tête des contes, ne devrait venir qu'après *le Béliet*; ce dernier conte étant le premier qu'Hamilton ait écrit. Du reste, le conte de *Fleur d'Épine* est assurément le meilleur de tous; il y règne une teinte sentimentale qui lui donne un caractère particulier; puis, au milieu d'une invention généralement vagabonde ou indéfinie, on rencontre des pages si douces, si fraîches, revêtues d'un si pur duvet de jeunesse et de grâce, qu'on se sent porté vers l'émotion en les tournant, et presque prêt à s'attendrir. *Fleur d'Épine* est d'ailleurs une créature charmante, et voici son image telle que nous la montre Hamilton: « A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été; à sa taille, pour la mieux faite des déesses; et à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans sa personne. » Tarare est un garçon très-entreprenant, très-amoureux, La Harpe cite avec raison un certain passage de son entretien avec *Fleur d'Épine*, lorsqu'ils voyagent ensemble sur la jument Sounante, comme un modèle de tendresse et de sentiment. Cet entretien est délicieux de grâce et d'abandon; il montre tout ce qu'Hamilton eût pu faire, s'il eût voulu se livrer parfois à ces qualités de charme et de sensibilité poétique qu'il possédait à un haut degré sous ce masque enjoué dont il couvrit constamment les traits de sa muse. Mais il était avant tout bel esprit, homme de cour, et, dans ce temps-là, on se contentait assez volontiers de ne poursuivre qu'une seule guirlande littéraire, fût-elle même légère.

Le *Béliet* fut composé pour la belle-sœur d'Hamilton, la comtesse de Grammont, qui avait acheté la terre des Mouligneaux, près Meudon, probablement à l'époque du rappel définitif de son mari à la cour de France. Cette dame trouva le nom de *Moulineau* dur et vulgaire; elle résolut (sans doute en souvenir de la carte du *Tendre*) de le changer contre celui de *Pontalie*. Le conte d'Hamilton a eu pour origine cette métamorphose. Il s'agit de chasser du domaine le géant Moulineau, et d'y installer à sa place la belle Alie, et par suite *Pont-Alie*; tout cela est, bien entendu, écrit dans ce goût d'innocente féerie que l'on retrouve dans la plupart des contes français imités de l'arabe.

Le début du *Bélier* est en vers, et Voltaire le citait souvent comme un morceau plein de grâce et de finesse ; c'est, en effet, la meilleure partie du conte ; le début seul peint Hamilton tout entier :

Moi qui n'appris rien de ma vie ,
Ni des neuf sœurs , ni d'Apollon ,
Qui ne suis point de l'Hélicon ,
Ni de la docte académie ; etc.

On doit aussi remarquer le ton heureux et vif que le conteur emploie pour prendre congé de la poésie et recourir à la prose qui lui sert à achever son conte. Après avoir dit que :

Le cheval ailé court les champs ,
Se cabre et prend le frein aux dents ,
Lorsque d'une main incertaine ,
Un auteur, par de vains élans ,
Au milieu des airs se promène.

Il ajoute :

Chez l'importune poésie ,
D'un conte on ne voit pas la fin ;
Car, quoi qu'elle marche à grand train ,
A chaque moment elle oublie
Ou ses lecteurs, ou son dessein ;
Et sans se douter qu'elle ennuie ,
Elle va, l'hyperbole en main ,
Orner un palais, un jardin ,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Le début des *Quatre Facardins* est également en vers, mais il est moins heureusement tourné que celui du *Bélier*, et a le défaut de se rapprocher un peu trop de la prose. Les *Quatre Facardins* n'ont pas été achevés, et la fin qu'en a donné M. de Lévis fait le procès du genre, puisqu'un écrivain peut s'y faire impunément le continuateur d'un autre. Nous ne dirons rien de

Zénéyde et de *l'Enchanteur Faustus*, si ce n'est pour y signaler des vers charmants, fort peu connus, et qui se trouvent comme enfouis dans ces récits, sans qu'on ait jamais songé à les en extraire.

Mais voici qui nous amène par une pente presque insensible à parler des vers d'Hamilton qui tiennent une place assez grande dans ses œuvres complètes, et méritent assurément d'être lus, car ils représentent un des côtés les plus brillants de cet esprit insouciant et volage. Boileau a écrit à Hamilton, à propos d'une pièce de vers que ce dernier lui avait envoyée : « Tout m'y a paru également fin, spirituel, agréable et ingénieux. Enfin, je n'y ai rien trouvé à redire que de n'être pas assez long. »

Les vers d'Hamilton répondent à l'opinion favorable qu'en ont exprimée Despréaux et Voltaire. Sans avoir les qualités de sa prose, ils brillent par la grâce et le naturel; ils se rapportent cependant, pour la plupart, à l'école épicurienne et par trop leste (grammaticalement parlant) des Chapelles, des Chaulieus, des La Fares. Le grand défaut de cette versification à rimes redoublées est de n'être, à proprement parler, ni de la prose, ni de la poésie; mais Hamilton a de plus que La Fare et Chaulieu ce quelque chose d'incisif et d'entraînant qui caractérise les poésies légères de Voltaire. De plus, on y trouve des images, des comparaisons ingénieuses et brillantes, enfin ce coloris poétique que l'on chercherait vainement dans les épîtres et les chansons agréables, d'ailleurs, des versificateurs du *Temple*.

Voici des vers que l'on rencontre dans le conte intitulé *l'Enchanteur Faustus*. On croirait entendre parfois comme un écho de la muse des grâces poétiques, ils rappelleront peut-être au lecteur ces délicieux vers mêlés que l'on découvre comme des touffes de fleurs solitaires et inconnues, dans le *Songe de Vaux*, *Psyché* et les moindres épîtres échappées à la plume de la Fontaine. Il s'agit du portrait de la belle Rosemonde.

Tout plaisait dans son beau visage ;
De Flore les trésors naissants
Y paraissaient en étalage,
Mais purs, naturels, innocents,
Et tels qu'on les voit au printemps,
Quand zéphyre les sèche après un prompt orage.

Sa bouche couronnait l'ouvrage ,
 Ses yeux n'étaient pas des plus grands.
 Mais , ciel ! quel était ce langage ,
 De leurs traits vifs et séduisants ,
 Puisque par leurs regards les plus indifférents ,
 Jusques au fond du cœur ils s'ouvraient un passage !
 Sa taille avait de ces appas
 Qu'on sent , mais qu'on n'exprime pas :
 La noblesse en était suprême ;
 Dans toute sa figure , et jusque dans ses pas ,
 C'était un certain air digne du diadème ;
 Mais c'était de ces airs qu'on aime ,
 Et qu'on aime jusqu'au trépas.

Enfin , pour compléter l'image des qualités et des dons inestimables que la nature s'est plu à rassembler et à marier en faveur d'Hamilton , qu'il nous soit permis de citer encore quelques vers qui feront naître sans doute certaines réflexions sur l'emploi du temps et la destinée littéraire d'Hamilton , surtout si l'on vient à les rapprocher des traits les plus piquants des *Mémoires du chevalier de Grammont*.

Les vers suivants terminent *l'Enchanteur Faustus* et peuvent passer pour les adieux d'Hamilton , le conteur et le poète :

Ainsi chantait par nos vallons ,
 Par nos bois et par nos prairies ,
 Ou bien sur les rives fleuries
 De quelque onde des environs ,
 Un certain berger sans moutons ,
 S'occupant de ses rêveries ,
 Ou décrivant dans ses chansons ,
 Sans y mêler de flatteries ,
 De vrais appas sous de faux noms.
 Mais c'en est fait , et ce langage ,
 Dont il sut parfois enchanteur
 Quelques bergères du village ,
 Du temps qu'il aimait à chanter ,
 Ne lui paraît qu'un sot ramage
 Qui n'a plus de quoi le tenter.
 Adieu , dit-il , célèbre rive ,

Où tant de fois mes chalumeaux
 Accompagnaient ma voix plaintive,
 Lorsque je racontais mes maux
 Au cours de votre eau fugitive!
 Adieu, vous dis, célèbre rive !
 Je vous consacre mes pipeaux.

Les vers d'Hamilton forment avec ses lettres un très-gros volume ; les éditeurs y ont réuni, suivant l'usage, tout ce qui a pu lui échapper, digne ou non de l'impression, bouquets, madrigaux, rondeaux, chansons, impromptus, jusqu'aux plus légères bagatelles. La plus importante de ces pièces est l'épître mêlée de prose et de vers, adressée au comte de Grammont. Elle est écrite avec une facilité brillante, et l'on y remarque une description du *Mercur Galant* qui se recommande par ce léger grain de moquerie élégamment cachée que l'auteur a semé dans tous ses écrits. Cependant, quel que soit le mérite de ce morceau, et même après une récente lecture, nous persistons à croire qu'il n'y a pas lieu de regretter cette mode d'entrelacer les vers à la prose dans une même composition ; elle fait tort aux deux genres, elle nuit aux vers qu'elle mésallie avec la prose, et nuit en même temps à la prose dont elle détruit l'harmonie et l'unité. C'est donc en vain qu'on invoquerait pour proléger ce genre contre l'oubli ou pour le remettre en honneur des ouvrages tels que l'*Épître au comte de Grammont*, le *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, et même le *Temple du goût* de Voltaire ; de pareils écrits prouvent seulement qu'à force de goût et d'esprit, on peut avoir presque raison dans une cause qui n'en reste pas moins défavorable et littérairement mauvaise.

Avant d'essayer de rendre compte des divers mérites d'Hamilton et d'épuiser la liste de ses œuvres, il eût été plus logique sans doute, et plus conforme à la méthode ordinaire, d'esquisser d'abord le portrait de l'homme, et crayonner sa biographie et sa vie privée, et de passer ensuite à l'écrivain. Mais il nous a semblé qu'ici cet ordre pouvait être impunément et même avantageusement interverti. En effet, bien que réputé classique à la frivolité près, Hamilton n'est cependant pas assez populaire, son nom est trop compromis même, dans l'opinion

publique avec celui de son héros, le chevalier de Grammont, pour qu'on puisse intéresser certains lecteurs à sa personne et aux détails intimes de sa biographie, avant d'avoir au moins rassemblé ses titres de poète et de conteur. D'ailleurs, la vie d'Hamilton fut fort simple, fort paisible. Elle peut se raconter en quelques mots; elle n'offre point d'événements ni de troubles, rien enfin qui ait dû influencer sur les écrits du poète. Mais il faut la connaître, ne fût-ce que pour comparer la carrière et l'emploi du temps d'un écrivain d'il y a cent cinquante ans avec les destinées littéraires actuelles.

Voltaire, dans sa liste des écrivains du siècle de Louis XIV, fait naître Hamilton à Caen; mais c'est une erreur. Antoine Hamilton naquit en Irlande d'une ancienne famille écossaise, et nul doute que cette origine n'ait contribué à étendre et à varier son esprit. On y démêle, à travers une grâce, une vivacité toute française, quelque chose qui tient à *l'humour des Anglais*. Les *Mémoires du chevalier de Grammont* sont d'ailleurs fort estimés en Angleterre; la première édition de luxe, avec portraits, a été faite par Horace Walpole, et est sortie de son imprimerie de Strawberry-Hill.

L'éducation d'Hamilton s'est faite en grande partie en France; il était encore au berceau lorsque sa mère l'y amena, après la mort de Charles I^{er}. Il y resta jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il vécut successivement à la cour de Charles II, où le goût de la littérature et de la langue française fut, comme on sait, en grande faveur; puis à la cour de France, et enfin à Saint-Germain, à la cour de Jacques II, où les jésuites et les prêtres tenaient le haut bout, et dont il a décrit la tristesse et l'ennui dans la dédicace du conte de *Zénévide*. Sa personne était, dit-on, agréable; son caractère (en pouvait-il être autrement?) avait un grand penchant à la causticité; on n'y retrouvait point cependant l'enjouement, la vivacité qui distinguent ses écrits; il avait ce genre de réserve et de froideur qui tient à l'habitude d'observer. Hamilton naquit vers 1656 et mourut en 1720, ce qui fait une existence de plus de soixante-quinze ans.

On doit regretter sans doute qu'une vie si longue n'ait pas été mieux remplie, et que la collection des œuvres d'Hamilton soit si courte, comparée au nombre d'années qu'il a vécu. Cet

écrivain de tant d'esprit et de charme n'a en définitive produit qu'un ouvrage immortel, il est vrai, mais qui se compose d'un seul volume, puis des contes que lui dicta la circonstance au moins autant que l'inclination, enfin des poésies insouciantes, négligées pour la plupart, et où se trouvent quelques vers d'un goût exquis.

Le reste de cet esprit charmant s'en alla en délicats passe-temps, en railleries, en propos, en chansons, en fines et spirituelles sornettes; mais il était de ceux que la nature forme et pétrit dans un jour de délices; il fut surtout nonchalant, ami du loisir, et sans doute ne songea guère à la gloire. Il a eu toutes les qualités qui font les poètes d'élite, les génies éminents et variés; passion, éclat, gaieté, grâce suprême, le don d'écrire supérieurement, sans effort et sans presque l'avoir appris, Hamilton a eu tout cela; il en a fait usage à sa façon, c'est-à-dire au gré de sa paresse. On peut le comparer à un arbrisseau qui dédaignerait presque de grandir, de peur de vieillir, et se contenterait de laisser tomber de temps à autre de ses branches quelques fleurs d'une senteur délicieuse, sans s'inquiéter des fruits qu'il pourrait produire.

Confiez cependant à une autre main cette plume prédestinée, à quelque écrivain de nos jours, par exemple : que de productions diverses ne verriez-vous pas éclore, pamphlet, comédie, roman satirique, ardentes fictions, tous les modes de style et de pensées, depuis l'épigramme familière jusqu'aux graves relations de l'histoire ! au lieu de tout cela, l'auteur des *Mémoires du chevalier de Grammont* s'est contenté de ne produire qu'un seul livre, mais écrit, composé de telle sorte qu'on ne sait presque si on doit lui souhaiter des frères et des successeurs, de peur de voir s'évanouir dans un calice plus large certains parfums de langage exquis et concentrés, de peur de sacrifier la qualité à l'étendue, de commettre aux chances toujours dangereuses de la fécondité un esprit, un chef-d'œuvre qui a d'ailleurs tous les dons et les avantages de la fécondité, je veux dire la liberté, le naturel et la grâce.

Heureuse époque que celle qui se trouve avoir ainsi légué aux éternelles méditations des descendants, même ses jouets et ses frivolités; où, quand nous sentons quelque chose manquer à nos jouissances, nous n'aurions pas le courage de vouloir rien dé-

ranger à l'ordre des choses littéraires et poétiques tel qu'il nous est transmis, où tel écrivain qui ne fut peut-être regardé de son temps que comme un bel esprit de cour, un poète de salon, intervient dans le siècle suivant, comme aïeul direct et peut-être même comme iustigateur décisif de deux génies, de deux maîtres, Voltaire et Lesage !

ARNOULD FREMY.

LES

POÈTES POPULAIRES

DE LA BRETAGNE (1).

Quoique les gens du peuple, en Bretagne, soient généralement doués d'un génie poétique assez remarquable, et qu'on puisse attribuer indifféremment les chansons bretonnes à la masse, sans distinction de sexe, d'âge ou d'état, cependant, il est certains individus qui passent pour leurs auteurs : ce sont les meuniers, les tailleurs, les *pillaouer* ou chiffonniers, les mendiants, et ces poètes ambulants, qui ont retenu le nom usurpé, incompris désormais, hélas ! et bien déchu de *barz* (barde).

Personne, excepté les *kloer* et les prêtres, dont nous parlerons tout à l'heure, ne se trouve dans une position aussi favorable au développement des facultés poétiques, personne n'est mieux fait pour jouer le rôle de chroniqueur et de nouvel-

(1) Nous empruntons ce curieux extrait à l'introduction d'un recueil de chants populaires de la Bretagne, que M. de la Villemarqué doit publier prochainement.

liste populaire. Leur vie errante, l'exaltation de leur esprit, qui en est la suite naturelle, leurs loisirs, tout les sert merveilleusement.

La seule différence qu'il y ait entre l'existence du meunier et celle des autres chanteurs de ballades, c'est qu'il rentre chaque soir au moulin; comme eux, du reste, il fait le tour du pays, il traverse les villes, les bourgs, les villages, il entre à la ferme et au manoir, il visite le pauvre et le riche, il se trouve aux foires et aux marchés, il apprend les nouvelles, il les rime et les chante en cheminant; et sa chanson, bientôt répétée par le mendiant, les porte sur l'aile du refrain d'un bout de la Bretagne à l'autre.

En effet, les mendiants, en cela semblables aux chanteurs populaires actuels du pays de Galles, colportent et répètent plus souvent les chansons des autres qu'ils n'en composent eux-mêmes. Il est très-remarquable que, méprisés ailleurs, ces gens soient en Bretagne presque l'objet d'un culte affectueux; cette commisération toute chrétienne emploie les formes les plus naïves et les plus tendres dans les dénominations qu'elle leur donne; on les appelle « bons pauvres, chers pauvres, pauvrets, pauvres chéris, » ou simplement « chéris; » quelquefois on les désigne sous le nom « d'amis ou de frères du bon Dieu. » Nulle part le mendiant n'est rebuté; il est toujours sûr de trouver un asile et du pain, dans le manoir comme dans la chaumière. Dès qu'on l'a entendu réciter ses prières à la porte, ou dès que la voix de son chien a annoncé sa présence, on va au-devant de lui, on l'introduit dans la maison, on se hâte de le débarrasser de sa besace et de son bâton, on le fait asseoir au coin du feu et prendre quelque nourriture. Après s'être reposé, il chante à son hôte, pour prix de ses bons offices, une chanson nouvelle, et ne le quitte jamais que le front joyeux et la besace lourde. Aux noces, on le trouve à la place d'honneur au banquet des pauvres, où il célèbre l'épousée, qui les sert elle-même à table.

Le barz occupe dans l'ordre, qu'on nous passe cette expression ambitieuse, un rang plus élevé que les autres chanteurs; il nous représente assez bien, avec le poète mendiant mais moins en laid, il faut en convenir, ces gueux et ces ménestrels vagabonds, ombres des bardes primitifs, à qui Taliesin don-

nait, au ^{vii}^e siècle, l'injurieux sobriquet de bardes dégradés, et auxquels il faisait un crime de vivre sans travail et sans gîte, de servir d'échos à la voix publique, de débiter les nouvelles en vogue parmi le peuple et de courir les fêtes et les assemblées. Aucun des reproches qu'il leur adresse ne serait déplacé dans un sermon de nos rigides prédicateurs bretons; nous en avons entendu plus d'un tenir, à l'égard des chanteurs populaires, un langage peu différent de celui du satirique cambrien.

On pourrait démêler encore dans les traits des barz ambulants quelques rayons perdus de la splendeur des anciens bardes. Comme eux ils célèbrent les actions et les faits dignes de mémoire; ils dispensent avec impartialité à tous, aux grands et aux petits, le blâme et la louange; comme eux ils sont poètes et musiciens; parfois ils essayent de relever le mérite de leurs chants, en les accompagnant des sons très-peu harmonieux d'un instrument de musique à trois cordes, nommé *rèbek*, que l'on touche avec un archet, et qui n'est autre que la *hrouz* ou *rote* des bardes gallois et bretons du ^{vii}^e siècle.

On sait que ceux de ces poètes qui étaient aveugles, faisaient usages de certaines tailles, dont les coches, disposées d'une façon particulière, leur tenaient lieu de caractères, et fixaient dans leur mémoire les chants qu'ils voulaient y graver. Cette espèce de mnémonique s'appelait l'alphabet des bardes; plusieurs barz aveugles s'en servent encore aujourd'hui pour se rappeler le thème et les diverses parties de leurs ouvrages.

On sait aussi qu'il était défendu aux bardes, par leurs propres lois, de s'introduire dans les maisons sans en avoir préalablement obtenu la permission, et qu'ils la demandaient en chantant à la porte. C'est un usage auquel nos chanteurs ambulants ne manquent jamais de se conformer; leur salut habituel est : « Dieu vous bénisse, gens de cette maison; Dieu vous bénisse, petits et grands. » Ils n'entrent que lorsqu'on leur a répondu : « Dieu vous bénisse aussi, voyageur, qui que vous soyez. » Si on tarde à leur répondre, ils doivent passer leur chemin.

Enfin, comme les anciens bardes domestiques chez les Gallois, ils sont l'ornement de toutes les fêtes populaires, ils s'assoient et chantent, à la table des fermiers, ils figurent dans les mariages du peuple, ils fiancent les futurs époux, selon

d'antiques et invariables rites , et cela , avant que la cérémonie religieuse ait lieu. Ils ont leur part dans les présents de noces ; ils jouissent d'une liberté illimitée de parole , d'une certaine autorité morale , d'un certain empire sur les esprits ; ils sont aimés , recherchés , honorés presque autant que l'étaient ceux dont ils mènent à peu près la vie , dans une sphère moins élevée.

De l'histoire sérieuse à la chronique légère , de la chronique au roman d'amour , et de celui-ci au simple narré d'une intrigue amoureuse , ou seulement à l'effusion d'un sentiment vif et personnel , la transition est facile. Nous devons même dire que les chants historiques dont le thème est un événement de quelque valeur publique ou privée , et les chants d'amour qui offrent quelques traits piquants , empruntés à la vie domestique et inspirés par des faits actuels , rentrent souvent les uns dans les autres.

Les chants de cette dernière classe sont l'œuvre des meuniers , ou , le plus souvent , des tailleurs. Le caractère particulier du tailleur est la causticité et la raillerie. « Son oreille est longue , dit le proverbe breton , son œil nuit et jour ouvert , et sa langue aiguë. » Rien ne lui échappe : il chansonne impartialement tout le monde , disant en vers ce qu'il ne pourrait dire en prose , comme ce barbier du Midas breton qui , ayant découvert un jour que son maître avait des oreilles de cheval , s'en alla couper sur la grève un roseau dont il fit une flûte , pour répandre en toute lieu la nouvelle. Ses chants sont des satires mordantes , alors même qu'elles semblent l'être moins. Toute leur valeur , comme celle des ballades , est dans leur donnée actuelle. Le tailleur est au courant de toutes les intrigues secrètes ; il surprend souvent les amours , et se donne le plaisir malin de les effeuiller dans leur fleur , aux yeux de la foule.

On en peut dire autant des meuniers et des pillaouers ; ils mériteraient donc assez le reproche que Taliesin adressait à certains chanteurs populaires de son temps : toutefois , s'ils railent la conduite du prochain , on peut leur rendre cette justice qu'ils ne le calomnient jamais.

Lorsqu'elles expriment la passion , les chansons d'amour sont , en général , l'œuvre des *kloer* , qui y figurent le plus souvent eux-mêmes comme acteurs et comme poètes. Cette poésie

intime, personnelle et sentimentale, forme dans la littérature populaire de Bretagne une branche très-distincte et non moins curieuse, sinon aussi importante, que la branche purement historique.

On donne aujourd'hui le nom de *kloer*, ou clercs, aux jeunes gens qui font leurs études pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il correspond exactement au gallois *kler*, qui avait très-anciennement une des significations du mot *clerus*, terme de la basse latinité, s'appliquant comme lui aux savants. Déjà du temps de Taliesin, il s'employait, comme aujourd'hui, dans le sens de ménestrel, de barde d'un rang inférieur, d'écolier-poète.

Les *kloer* bretons appartiennent en général à la classe des paysans et quelquefois du petit peuple des villes et des bourgades. Les sièges épiscopaux de Tréguier, de Léon, de Kemper et de Vannes, sont les villes qui en réunissent le plus, ils y arrivent par bandes, du fond des campagnes, avec les costumes étranges, leurs longs cheveux, leur langue et leur naïveté rustique. La plupart n'ont guère moins de dix-huit à vingt ans. Ils vivent ensemble dans les faubourgs; le même galetas leur sert de chambre à coucher, de cuisine, de réfectoire et de salle d'étude. C'est une existence bien différente de celle qu'ils menaient dans les champs; une révolution complète s'opère bientôt en eux; à mesure que leur corps s'énerve et que leurs mains blanchissent, leur intelligence se développe, leur imagination prend un nouvel essor. L'été et les vacances les ramènent au village; c'est la saison des fêtes et des plaisirs, « la saison, dit un poète breton, où les fleurs s'ouvrent avec le cœur des jeunes gens. » Rarement les *kloer* reviennent à la ville sans y rapporter le germe d'une première passion. Avec elle s'élève dans leur âme un grand orage; un combat s'y livre entre Dieu et le devoir, l'amour et ses douces faiblesses: souvent l'amour est le plus fort. L'oisiveté, la réflexion, l'idée d'un bonheur prochain qu'on pourrait cueillir, le contraste de la gêne, des privations, de la servitude présente, avec la liberté des bois; l'isolement, le mal du pays, les regrets, la tristesse, contribuent à développer ce sentiment qui n'existait qu'en germe. Un mot, un signe, un geste, un regard imprudent, que sais-je? parfois le son d'un instrument sauvage qui s'éveille au

fond du vallon, le font éclater tout à coup ; alors l'écolier jette au feu ses livres de classes, maudit la ville et le collège, renonce à l'état ecclésiastique et revient au village.

Mais le plus souvent, Dieu l'emporte. En tout cas, l'écolier poète a besoin, c'est son expression, de « soulager son cœur ; » ses confidences, il les fait à la muse ; c'est elle qui reçoit ses premiers aveux, qui sourit à ses joies d'enfant, et qui essuie ses larmes. Poésie et poètes pleins de fraîcheur et de grâce, dont l'auteur de *Marie* peut donner une idée, et que M. Émile Souvestre a peints d'après nature dans quelques pages charmantes.

Ce qu'on vient de lire fera comprendre pourquoi le vieux satirique cambrien accuse les kloer de son temps de flatter les femmes mariées dans des chansons perfides, de les séduire en leur suggérant des pensées d'amour, et de corrompre les jeunes filles.

Par un instinct naturel à tous les poètes vraiment populaires, les kloer dont nous parlons chantent, mais n'écrivent jamais. On dirait qu'ils redoutent, pour leurs chastes œuvres, le sort de ces chansons bâtardes que vendent sous leur nom, dans les foires des villes, aux servantes et aux valets, les estimables libraires qui en sont les auteurs. Les kloer préfèrent le siège rustique, mais solide, que leur élève dans son cœur l'habitant des campagnes, à celui que la publicité, par l'entremise des imprimeurs, offre à ses courtisans ; et ils ont raison. La mémoire de l'ouïe, comme nous l'enseignent les bardes, est, en effet, bien autrement fidèle aux poètes populaires que la mémoire des lettres. Écrire et se faire imprimer serait pour eux renoncer à être appris par cœur et à entendre répéter leurs chants, de génération en génération.

Devenus prêtres, les kloer brûlent ce qu'ils ont adoré ; ainsi Gildas, oubliant sous le froc du moine que dans sa jeunesse il avait fait partie du corps des bardes, déclamaient contre eux.

Kloer, ils dédaignaient les chants des mendiants et des chanteurs nomades ; prêtres, ils maudissent les kloer et leur art, les mendiants et leurs chansons ; et, cependant, ils tiennent aux uns comme aux autres par plus d'un lien encore. Ils empruntent aux kloer leurs effusions d'amour, et les font monter vers le ciel en cantiques pieux. Les sentiments qu'ils expriment étant

toujours vivants dans les cœurs, leurs œuvres, en cela différentes des ballades et des chants d'amour, n'ont besoin, pour devenir populaires, que d'être composées dans une forme vulgaire qui les rende accessibles à l'intelligence et à la mémoire du peuple; elles se retiennent et se transmettent d'âge en âge comme des prières.

C'est avec un recueillement religieux que le peuple écoute les chanteurs; ceux de la Bretagne ont tout fait pour mériter ce respect. Leur rôle n'est pas seulement d'amuser et de plaire, ils ont à remplir une autre et plus grave mission: ils sont les conservateurs de la langue, des annales populaires, des bonnes mœurs mêmes, des vertus sociales, et, nous pouvons le dire, un des instruments les plus actifs de la civilisation, si, par ce mot, l'on veut entendre ce qui est beau, honnête et bien. Cette mission, ils l'ont comprise et remplie à toutes les époques. Comme les bardes cambriens, leurs frères, ils ont chanté les destinées de leur patrie, ses malheurs et ses espérances. La tradition nous apprend que l'un d'eux fut pris par un chef étranger, qui lui fit crever les yeux et le fit jeter au fond d'un cachot, où il mourut, victime de son dévouement à la cause de son pays.

Au moyen âge, les bardes soutiennent de leurs accents patriotiques le courage des Bretons menacés par la France; ils célèbrent les glorieuses rencontres où leurs compatriotes ont eu occasion de se signaler; ils flétrissent de noms infâmes les traîtres qui préfèrent le joug doré de l'ennemi à la liberté pauvre et fière. Quand cette liberté a été glorieusement mise en gage entre les mains de la France, ils ont encore des chants de louange pour ceux qui l'aiment; quand, enfin après plusieurs siècles, elle leur échappe au milieu d'une tempête qui ébranle l'Europe entière; quand leur pays est envahi, leur territoire ravagé, et leurs prêtres bannis ou condamnés à mort, leur voix s'éveillant tout à coup avec les sons du tocsin, salue l'étendard paroissial qui flotte au sommet des clochers, enflamme les bandes guerrières de paysans changés en soldats, et retrouve pour les chanter son antique inspiration.

Ainsi, jamais la cause des poètes populaires bretons n'a été distincte de celle de leur pays. Soumise à des lois qui n'admettent plus de privilégiés, sans rôle à jouer dans l'avenir, comme

nation , mais non sans mémoire du passé , la Bretagne se recueille aujourd'hui dans le sanctuaire domestique , à l'abri de ses vieilles croyances , de ses mœurs et de son langage , prêtant l'oreille à ses chanteurs dont la muse désormais , pacifique comme elle , n'est plus que la muse du foyer.

De même qu'elle était autrefois l'expression fidèle des sentiments les plus nobles de la multitude , qu'elle faisait naître des arbrisseaux et chanter de blanches colombes sur la tombe des martyrs ; qu'elle faisait sourire l'innocent au milieu des flammes , qu'elle appelait au secours de la faiblesse opprimée le dévouement chevaleresque ; qu'elle célébrait la foi des serments ; qu'elle livrait , avec une admirable impartialité , le fils coupable à l'exécution de la postérité , en même temps qu'elle désignait ses bénédictions à la mémoire de la mère et de l'aïeul , — de même , toujours préoccupée du bien ou du mal , toujours pleine de respect pour l'équité populaire , toujours honnête , moralisatrice , impartiale et sérieuse , la muse populaire de la Bretagne marche d'un pied libre et léger dans ses routes aimées , entraîne tous les cœurs , et conserve sur la multitude un empire absolu.

Au fond de la basse Bretagne , vit , en une chaumière isolée , un pauvre paysan , appelé Loïz Guivar , qu'une infirmité a fait surnommer Loïz Kam , ou Louis le Boiteux ; il représente physiquement trait pour trait , mais au sérieux , ce nain bizarre d'un ancien roi de France ; il est doué d'une intelligence remarquable ; son humeur est douce , calme et parfaitement égale ; quoiqu'il passe pour un peu sorcier , ses mœurs et sa conduite ont toujours été d'une sévérité irréprochable ; il est poète , et sait par cœur un très-grand nombre de chansons. Les anciens bardes , on s'en souvient , se vantaient d'être sorciers ; quant à lui , il s'en garde bien. Les connaissances magiques , vraies ou supposées de notre poète , vieux secrets traditionnels que lui aurait enseignés son grand-père , jointes à sa probité personnelle , lui ont donné dans sa paroisse une certaine autorité morale ; on vient le consulter ; ses avis ont du poids ; ses jugements sont en général sanctionnés par l'opinion publique , et ses chants sont toujours des enseignements utiles qui se gravent dans les esprits.

Or il est un vice auquel le paysan breton , habituellement so-

bre, se livre volontiers, les jours de fête; la destruction de ce vice commun à tous les peuples de race celtique, et qui paraît avoir été jadis autorisé par leurs lois religieuses, est devenue, depuis l'établissement du christianisme, l'objet des efforts constants, non seulement du clergé, mais des bardes eux-mêmes. Ses épouvantables suites ont jeté, il y a peu d'années, la consternation dans la paroisse de Loiz Guivar : témoin de l'événement, il en a fait une ballade « pour l'enseignement de chacun, » comme il nous le dit lui-même; et son œuvre a produit un effet tellement salutaire que le nombre des habitués de taverne a considérablement diminué dans le canton qu'il habite.

Nous pourrions citer mille autres exemples de l'utilité pratique de la poésie populaire. On sait qu'à l'époque où le choléra désolait la Bretagne, les médecins et l'autorité, n'obtenant aucun résultat par leurs circulaires imprimées, firent mettre avec succès en chanson l'exposé des remèdes propres à guérir la maladie. Mais il est un fait tout récent qui prouve combien est sérieux le rôle des poètes populaires, et avec quel respect religieux les écoute le peuple. A Saint-Pol-de-Léon, il y a quelques mois, un jour de foire, un chanteur aveugle rassemblait autour de lui la foule. Après l'invocation ordinaire et l'exposition du sujet (c'était un meurtre affreux commis dans le canton), il s'arrêta un moment; puis adressant la parole au peuple : « Chrétiens, avant d'aller plus loin, disons un *Pater* et un *De profundis* pour l'assassin et la victime. » A ces mots; il ôte son chapeau; tous se découvrent comme lui, et le chanteur, faisant le signe de la croix, récite les prières expiatoires, auxquelles la foule répond avec recueillement; puis il se remet à chanter.

Ces foires sont avec les fêtes des noces et de l'agriculture, avec les nuits funèbres, où l'on s'assemble pour veiller et prier près d'un lit de mort, et les fileries du soir (*Noziou néza*), le théâtre habituel des chants des poètes.

Les *fileries* sont, pendant l'hiver, l'occasion la plus fréquente que les habitants des campagnes ont de se rendre visite. Réunis, dès six heures du soir, en cercle devant un large foyer dont la flamme éclaire seule la chaumière, vieillards et jeunes gens, filles et garçons, chantent et content tour à tour. Quelquefois un poète ambulancier, qui va chantant de ferme en ferme,

en s'accompagnant du rébek , comme allaient ses aïeux de manoir en manoir , vient frapper à la porte au milieu de la nuit , et paye en chanson à ses hôtes , au milieu des applaudissements , l'hospitalité qu'on lui donne. C'est à une de ces fêtes de nuit qu'un barde ambulante nous apprit la ballade que je cite plus bas, et où des templiers sont mis en scène ; un crime commis par des templiers en a fourni le sujet ; elle remonte au XIV^e siècle :

Les templiers ou moines rouges , comme les appellent les Bretons , n'étaient pas plus populaires en Bretagne que dans les autres parties de l'Europe occidentale. En Angleterre , les enfants s'en allaient criant par les rues : « Gardez-vous de la bouche des templiers ! » En France , on dit encore aujourd'hui proverbialement : « Boire comme un templier. » On les accusait d'initiations infâmes ; d'adorer « une certaine tête horrible , à barbe blanche , avec des yeux étincelants , qu'ils appelaient leur Sauveur. Le peuple prétendait qu'ils oignaient et sacraient cette idole de la graisse d'un enfant nouvellement né d'un templier et d'une vierge , « cuit et rosty au feu , » et qu'à leur entrée dans l'ordre , ils renonçaient au christianisme et crachaient sur la croix. Tels furent les motifs de leur condamnation.

On voit , aux portes de Kemper , les ruines d'une antique commanderie de templiers. C'est probablement là que se passa le fait consigné dans la ballade qu'on va lire. Il y a lieu de croire qu'il arriva sous l'épiscopat d'Alain Morel , évêque de Kemper , de 1290 à 1321 , époque de l'abolition des templiers de Bretagne.

LES TROIS MOINES ROUGES

Je frémis de tous mes membres , je frémis de douleur , en voyant les malheurs qui frappent la terre ,

En songeant à l'événement qui vient encore d'arriver aux environs de la ville de Kemper , il y a un an.

Katelik Moal cheminait en disant son chapelet , quand trois moines , armés de toutes pièces , la joignirent ;

Trois moines sur leurs grands chevaux , bardés de fer de la tête aux pieds , au milieu du chemin , trois moines rouges.

— Venez avec nous au couvent, venez avec nous, belle jeune fille; là ni or ni argent ne vous manqueront.

— Sauf votre grâce, messeigneurs, ce n'est pas moi qui irai avec vous; j'ai peur de vos épées qui pendent à votre côté.

— Venez avec nous, jeune fille, et il ne vous arrivera aucun mal.

— Je n'irai pas, messeigneurs, on entend dire de vilaines choses.

— On entend dire assez de vilaines choses aux méchants! Que mille fois maudites soient toutes les mauvaises langues!

Venez avec nous, jeune fille, n'ayez pas peur.

— Non, vraiment! je n'irai point avec vous; j'aimerais mieux être brûlée!

— Venez avec nous au couvent, nous vous mettrons à l'aise.

— Je n'irai point au couvent; j'aime mieux rester dehors.

Sept jeunes filles de la campagne y sont allées, dit-on, sept belles jeunes filles à fiancer, et elles n'en sont point sorties.

— S'il y est entré sept jeunes filles, vous serez la huitième! —

Et eux de la jeter à cheval et de s'enfuir au galop;

De s'enfuir vers leur demeure, de s'enfuir rapidement avec la jeune fille en travers, à cheval, un bandeau sur la bouche.

Et au bout de sept ou huit mois, ou quelque chose de plus, ils furent bien étonnés en cette abbaye;

Au bout de sept ou huit mois, ou quelque chose de plus:

— Que ferons-nous, mes frères, de cette fille-ci maintenant?

— Mettons-la dans un trou de terre. — Mieux vaudrait sous la croix. — Mieux vaudrait encore qu'elle fût enterrée sous le maître-autel.

— Eh bien! enterrons-la ce soir sous le maître-autel, où personne de sa famille ne la viendra chercher! —

Vers la chute du jour, voilà que tout le ciel se fend! De la pluie, du vent, de la grêle, le tonnerre le plus épouvantable!

Et un pauvre chevalier, les habits trempés par la pluie, qui voyageait tard, battu de l'orage,

Qui voyageait par là et cherchait quelque part un asile, arriva devant l'église de l'abbaye.

Et lui de regarder par le trou de la serrure, et de voir briller dans l'église une petite lumière,

Et les trois moines , à gauche , qui creusaient sous le maître-autel , et la jeune fille sur le côté , et dont les pieds nus étaient attachés.

La jeune fille se désolait , demandait grâce.

— Laissez-moi la vie , messeigneurs , au nom de Dieu !

Messeigneurs , au nom de Dieu ! laissez-moi la vie ! J'errerais la nuit et je me cacherais le jour. —

Et la lumière s'éteignit peu après , et il restait à la porte sans bouger , stupéfait ,

Quand il entendit la jeune fille se plaindre au fond de son tombeau :

— Je voudrais pour ma créature l'huile et le baptême ,

Et l'extrême-onction pour moi-même , et je mourrai contente et de grand cœur après.

— Monseigneur l'évêque de Cornouaille , éveillez-vous bien vite ; vous êtes là dans votre lit couché sur la plume molle ;

Vous êtes là dans votre lit , sur la plume bien molle , et il y a une jeune fille qui gémit au fond d'un trou de terre dure ,

Requérant pour sa créature l'huile et le baptême ; et l'extrême-onction pour elle-même. —

On creusa sous le maître-autel par ordre du seigneur comte , et on retira la pauvre fille , au moment où l'évêque arrivait ;

On retira la pauvre fille de sa fosse profonde , avec son petit enfant , endormi sur son sein ;

Elle avait rongé ses deux bras , elle avait déchiré sa poitrine , elle avait déchiré sa blanche poitrine jusqu'à son cœur.

Et le seigneur évêque , quand il vit cela , se jeta à deux genoux , en pleurant , sur la tombe ;

Il passa trois jours et trois nuits sur la terre froide , vêtu d'une robe de crin et nu-pieds.

Et au bout de la troisième nuit , tous les moines étant là , l'enfant vint à bouger à la clarté des flambeaux ,

Et à ouvrir les yeux et à marcher tout droit , tout droit aux trois moines rouges : — Ce sont ceux-ci ! —

Ils ont été brûlés vifs , et leurs cendres jetées au vent ; leur corps a été puni à cause de leur crime (1).

(1) Le peuple voit encore la nuit les moines rouges ; ils sont vêtus de manteaux blancs et portent une grande croix écarlate sur la poitrine ;

Aux foires et aux fileries, on ne chante guère que des ballades; aux fêtes des noces et de l'agriculture, que des chansons d'amour; que des cantiques, aux veillées funèbres. Aux assemblées religieuses connues sous le nom de *Pardons*, on chante et des chants historiques, et des chants d'amour, et des cantiques, et des légendes.

Les grandes réunions nationales, chez tous les peuples anciens, doivent leur origine à la religion. Les Gaulois s'assemblaient sous les ordres de leurs druides, dans un lieu consacré. Les vieilles lois Hœlmutiennes qui font mention de réunions semblables dans l'île de Bretagne, antérieurement au x^e siècle, les appellent des « synodes privilégiés de fraternité et d'union, » et les disent présidées par les bardes. Le christianisme leur fit perdre leur caractère païen, mais il ne paraît avoir changé ni leur institution fondamentale, ni leurs cérémonies, ni leurs usages, ni le temps, ni le lieu des réunions; fidèle à sa prudente manière d'agir avec les barbares, il n'abattit pas le temple païen, il le purifia. Le *Menhir* est toujours debout; mais la croix le domine.

C'était aux solstices qu'avaient lieu, en Cambrie, comme les assemblées druidiques, les plus grandes réunions chrétiennes; c'était dans les lieux consacrés par la religion des ancêtres, parmi les dolmen, au bord des fontaines, qu'on se réunissait; c'était à l'occasion de ces fêtes que revenaient périodiquement ces espèces de jeux olympiques, où les bardes, en présence d'un concours immense, tenaient leurs séances solennelles, et dis-

ils montent des squelettes de chevaux enveloppés dans des draps mortuaires. Ils poursuivaient, dit-on, jadis les voyageurs, s'attaquant de préférence aux petits garçons et aux jeunes filles, qu'ils enlevaient et conduisaient Dieu sait où, car ils ne les ramenaient point. On raconte qu'une pauvre femme attardée, passant près d'un cimetière, ayant vu un cheval noir, couvert d'un linceul, qui broutait l'herbe des tombeaux, puis tout à coup une forme gigantesque avec une figure verte et des yeux clairs venir à elle, fit le signe de la croix; qu'à l'instant ombre et cheval disparurent dans des tourbillons de flammes, et que, depuis ce jour, les moines rouges (car c'en était un) ont cessé d'être redoutables et perdu le pouvoir de nuire. — C'est peut-être une allégorie de leur épouvantable fin.

putaient le prix de la harpe et de la poésie, où les athlètes entraient en lice, et faisaient assaut de courage, d'adresse ou de vitesse, à l'escrime, à la lutte, à la course et à vingt autres exercices semblables, dont parlent les anciens auteurs. C'était à ces fêtes que la foule trouvait dans la danse et la musique une diversion passagère aux soucis journaliers de sa misérable existence. Les sectes protestantes, qui déchirent et dépoétisent ce malheureux pays, leur ont ôté tout caractère religieux : il n'en reste que des débris, sauvés à grand'peine par les bardes, ces gardiens de la nationalité galloise, qui désormais ne s'appuie plus que sur les mœurs, la langue et les traditions. En Bretagne, elles ont conservé leur génie primitif, et la religion a continué d'être l'âme de ces fêtes qui promettent encore à nos vieux usages, à nos croyances vénérables, à notre langue et à notre littérature rustique, de longues années d'existence. Chaque grand *pardon* dure au moins trois jours. Dès la veille, toutes les cloches sont en branle ; le peuple est occupé à parer la chapelle ; les autels sont ornés de guirlandes et chargés de vases de fleurs ; on habille les statues des saints dans le costume national ; le patron ou la patronne du lieu se reconnaissent comme des fiancés, l'un à un gros bouquet orné de rubans, l'autre à mille petits miroirs qui brillent sur sa coiffe blanche. Vers la chute du jour, on balaye la chapelle, et l'on jette la poussière au vent pour qu'il soit favorable aux habitants des îles, qui doivent venir le lendemain ; chacun vient étaler, dans le lieu le plus apparent de la nef, les offrandes qu'il fait au saint patron ; ce sont généralement des sacs de blé, des écheveaux de lin, des toisons vierges, des ruches nouvelles, ou d'autres fruits de l'agriculture, comme aux anciens jours. Puis des danses se forment au son du *biniou*, de la bombarde et du tambourin, sur le tertre de la chapelle, au bord de la fontaine patronale, où quelquefois un dolmen en ruines sert de siège aux ménétriers. Il y a moins d'un siècle que l'on dansait dans la chapelle même, pour honorer le saint du lieu.

Nous avons vu, en certaines occasions, allumer des feux de joie dans un but semblable, sur le tertre même et sur les collines d'alentour. Au moment où la flamme, comme un long serpent, déroule en montant ses anneaux autour de la pyramide de genêts et d'ajoncs qu'on lui a donnée à dévorer, et s'élançe

sur le bouquet qui s'élève à sa cime, on fait douze fois, processionnellement, le tour du hûcher, en récitant des prières; les vieillards l'environnent d'un cercle de pierres, et placent au centre une chaudière, où l'on faisait cuire jadis, selon la tradition, des viandes pour les prêtres. Aujourd'hui les enfants remplissent la chaudière d'eau et de pièces de métal, et, fixant quelques brins de jonc à ses parois, ils en tirent des sons harmonieux, tandis que les mendiants, assis à l'entour, passent la nuit à chanter en chœur les légendes du saint patron. Ainsi, les anciens bardes chantaient, à la clarté des étoiles, des hymnes en l'honneur de leurs dieux, en présence du bassin magique, dressé au milieu du cercle de pierres, et dans lequel on apprêtait le repas des braves.

Le lendemain, au moment où l'aurore se lève, on voit arriver dans toutes les directions, de toutes les parties de la Bretagne, des pays de Léon, de Tréguier, de Cournouaille et de Vannes, des bandes de pèlerins qui chantent en cheminant. D'aussi loin qu'ils aperçoivent le clocher de l'église, ils ôtent leurs chapeaux et s'agenouillent en faisant le signe de la croix. La mer se couvre aussi de mille barques, d'où partent des cantiques dont la cadence solennelle se règle sur celle des rames. Il y a des cantons entiers qui arrivent sous les drapeaux de leur paroisse, et conduits par leurs pasteurs. D'aussi loin qu'on les aperçoit, le clergé du pardon s'avance pour les recevoir; les croix et les bannières s'inclinent et se saluent au moment où ils vont se joindre, tandis que les cloches paroissiales s'appellent et se répondent dans les airs.

A l'issue des vêpres, sort la procession. Rien de plus magnifique à voir, rien d'imposant, de touchant et de majestueux à la fois, comme ces rangs serrés d'hommes aux longs cheveux, aux costumes variés et bizarres, le front découvert, les yeux baissés, le chapelet à la main, que suivent des troupes de jeunes filles, dans leurs plus beaux habits de fête, et qu'on prendrait pour des chœurs de vierges célestes; comme ces bandes de rudes matelots, qui viennent les derniers, nus pieds et en chemise, pour accomplir le vœu qui les a sauvés du naufrage; comme cette multitude innombrable, précédée par mille bannières, qui s'avance, en priant, le long de la grève, et dont les chants se mêlent aux roulements de l'Océan.

Il est certaines paroisses où, avant de rentrer dans l'église, le cortège s'arrête dans le cimetière; là, parmi les tombeaux des ancêtres, le paysan le plus respectable et l'ancien seigneur, la jeune paysanne la plus vertueuse et l'une des demoiselles du manoir, agenouillés au pied de la croix, renouvellent, au nom de la foule, sur le livre des Évangiles, les promesses du baptême. Ainsi, comme toujours, la religion confond tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions dans ces pieuses assemblées, qui pourraient s'appeler encore des « synodes privilégiés de fraternité et d'union. »

Des tentes sont dressées dans la plaine; les pèlerins y passent la nuit; on veille fort tard; on reste pour écouter les cantiques que vont chantant d'une tente à l'autre les hardes populaires. Ce jour est tout entier consacré à la religion. Les plaisirs profanes renaissent avec l'aurore et les sons du *binion*. A midi, la lice s'ouvre, l'arbre des prix s'élève triomphalement au centre; la foule reflue autour de l'enceinte; mille concurrents se présentent; des luttes, des assauts de vigueur ou d'adresse, des courses et des danses sans repos ni trêve, remplissent la soirée. La veille et l'avant-veille ont appartenu aux mendiants et aux autres chanteurs populaires, accourus de toutes les parties de la Bretagne; cette nuit appartient aux kloer. C'est le dernier soir du pardon qu'ils chantent leurs chansons d'amour, les plus douces et les plus mélancoliques, réunis par groupes sous les vieux arbres qui s'étendent à l'entrée du cimetière.

Au moyen âge, les Bretons-Cambriens et les Bretons de l'Armorique, dans toutes leurs solennités, chantaient cet antique refrain : *Arthur n'est pas encore mort!* Le chef de guerre illustre, qui savait vaincre leurs ennemis, était encore pour eux, à cette époque, un symbole de nationalité politique.

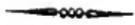
Naguère, au milieu d'une fête de famille que donnaient aux Bretons d'Armorique leurs frères du pays de Galles, en voyant flotter sur nos têtes les vieux drapeaux de nos aïeux communs, en retrouvant des mœurs semblables à nos mœurs, des cœurs qui répondaient à nos cœurs; en entendant des voix qui semblaient sortir des tombeaux, éveillées comme par miracle aux accents des harpes celtiques, des voix que nous reconnaissons après plus de mille ans, nous répétions tout transportés le re-

frain traditionnel. Quand je détourne aujourd'hui mes regards vers cette terre poétique qui reste immobile, alors que tout s'agite et change autour d'elle, ne puis-je répéter avec les Bretons d'autrefois : *Arthur n'est pas encore mort !*

TH. DE LA VILLEMARQUÉ.

LA

VIERGEOTTE DE JOINVILLE.



Il y a trois cents ans et plus, sous le règne de François Ier, on parlait beaucoup, à Joinville en Champagne, d'une fille de basse condition, mais d'une beauté merveilleuse, et qui, n'ayant ni bien, ni parents, n'en avait que plus de mérite à vivre sagement. A l'extrémité d'un faubourg, dans une maisonnette nue et délabrée, demeurait cette pauvre fille; elle y vivait paisiblement du produit de sa quenouille, ce qui ne lui valait pas un gros revenu; cependant ses simples robes de laine marquaient fort bien sa fine taille; ses bonnets lui allaient à ravir; ses yeux noirs étaient si doux et tous ses traits si charmants, que c'eût été dommage de les cacher sous le masque, comme faisaient alors les grandes dames. C'était un plaisir de la regarder le dimanche s'agenouiller dans l'église et prier Dieu dévotement avec sa jolie tête penchée sur son épaule. Dans cette posture gracieuse, elle ressemblait à la Vierge qui décorait le maître-autel et qu'un seigneur du pays avait rapportée d'Italie; c'est pourquoi les gens de Joinville l'appelaient la *Viergeotte*. Ce sobriquet, qui sent le paysan de Champagne, n'était pas de nature à lui faire de la peine, et il lui resta si bien que personne ne m'a su dire son véritable nom.

Tout en vivant dans une honnêteté parfaite, la Viergeotten n'était pas de ces vertus orgueilleuses dont on ne peut se défendre de souhaiter l'abaissement; sa sagesse n'avait rien de farouche, elle n'en faisait point parade et ne parlait jamais mal des fautes d'autrui. Bien des garçons plus riches qu'elle l'eussent volontiers épousée, mais elle les refusait avec douceur et trouvait moyen de les renvoyer sans qu'ils lui gardassent rancune.

— Je ne méprise pas l'amour et ne veux point le braver, disait-elle souvent. Autant que j'en puis juger par ce que je vois, c'est un sentiment qui nous vient et nous quitte malgré nous-mêmes sans que nous puissions ni l'appeler, ni le retenir. Il est donc possible que je le ressente demain; mais pour aujourd'hui, je ne le connais pas encore, et tant qu'il plaira au ciel de me laisser dans cette indifférence, je ne m'en plaindrai pas.

D'un autre côté, lorsque les personnes dévotes excitaient l'orpheline à se réfugier dans les bras du Seigneur, elle répondait modestement qu'elle n'osait point le faire de peur de s'en repentir plus tard, et qu'on risquait de perdre son âme en voulant trop entreprendre pour son salut. Sans doute, elle sentait bien au fond de son cœur la faiblesse de son jeune âge, et qu'il fallait payer un tribut à la nature. Bien lui en prit de ne pas entrer au couvent, car les passions ne devaient pas tarder à s'élever dans son âme et les orages n'étaient pas loin.

Les troupes victorieuses s'en revenaient alors du siège de Hesdin. Le duc Claude de Guise, l'un des premiers de la cour et de l'armée, s'y était couvert de gloire, et lorsque ce magnifique seigneur rentra dans son château de Joinville, on y donna des fêtes qui durèrent plusieurs jours. On chanta d'abord un *Te Deum* à l'église, où les habitants eurent le loisir d'admirer le héros dont on disait le plus de bien après le roi. Les dames du château assistèrent à la cérémonie, et le prince, à la tête de ses gentilshommes, traversa la ville sur son cheval, au grand plaisir des bonnes gens de Joinville.

M. de Guise n'avait guère que vingt-six ans. C'est lui qui devint le chef de cette belle lignée des princes lorrains qui fut si puissante et si formidable; l'ambition et l'humeur remuante de sa maison n'étaient encore en lui qu'un ardent désir de mériter l'approbation des hommes. Il avait toutes les qualités qui procurent les destinées brillantes, la beauté du visage, le maintien

d'un grand seigneur, l'éloquence, la noblesse de cœur et une générosité royale. Il avait, en outre, quelque chose de particulier dans sa personne, qui sentait le paladin et qu'il transmit aux héritiers de son nom jusqu'à la dernière génération.

A côté du prince, pendant la cérémonie, était assise la duchesse son épouse. Excepté sous le rapport des charmes, Antoinette de Bourbon était digne en tous points de M. de Guise; elle n'était pas jolie, mais on voyait si bien sur sa figure la douceur et la bonté de son caractère, qu'on éprouvait du plaisir à la regarder. Elle eût admirablement servi de modèle pour représenter la Charité; aussi faisait-elle beaucoup de bien et avec discernement, donnant à l'Église, plus encore aux malheureux, et s'inquiétant surtout d'empêcher les injustices et les oppressions dans les provinces dont M. de Guise avait le gouvernement. D'une maison aussi illustre que son mari, elle avait assez d'empire sur lui et s'en servait discrètement, mais toujours pour le bonheur des autres.

Dès le matin où devait se célébrer le service qui mettait tout Joinville en rumeur, la Viergeotte avait tiré de l'armoire sa robe la mieux faite et tressé ses longs cheveux noirs avec un soin extrême; elle chaussa son pied mignon dans des souliers neufs et partit d'un pas léger pour aller voir la cérémonie. Le coup d'œil était magnifique; jamais la petite église n'en avait offert de pareil. M. de Guise avait à lui plus de deux cents gentilshommes, tous richement armés et vêtus; la duchesse et ses suivantes, couvertes d'étoffes précieuses, brillaient comme des étoiles. Notre jeune fille ne connaissait pas le sentiment de l'envie; son doux visage n'exprimait que le plaisir et la bonne humeur, mais elle regarda bien plus, cette fois, les nobles assistants que son *Livre d'Heures*, et ne se tint pas dévotement penchée comme à l'ordinaire, dans la pose de la Vierge du maître-autel. La mâle personne de M. de Guise représentait à l'imagination tant de belles actions et de si chevaleresques vertus, que la pauvre fille n'en pouvait détourner les yeux; de son côté, le prince, qui aimait les gens de Joinville, promenait ses regards sur la foule en souriant. On le vit tout à coup devenir fort grave; le feu lui monta au visage; il fronça les sourcils comme un homme qui veut faire un effort sur lui-même et qui se révolte contre ses émotions; mais il ne put empêcher le

trouble de s'introduire dans son grand cœur, et, quand le service fut achevé, Claude de Lorraine sortit de l'église avec une large et profonde blessure causée par les charmes de la Viergeotte. Lui qui avait montré tant de sang-froid au milieu des arquebusades de Marignan, il poussait de gros soupirs en traversant les rues et frissonnait des pieds à la tête chaque fois qu'il voyait de loin quelque jeune fille du peuple. Il ne retrouva plus cependant sur son chemin la belle vierge de l'église, et rentra au château, la tête remplie de pensées qui se combattaient entre elles.

Jamais cette idée n'était encore venue dans la cervelle du prince, qu'il pût manquer de fidélité à sa femme. Il avait déjà trois fils et se promettait d'en obtenir du ciel plusieurs autres; mais, quand l'amour s'est abattu sur nous, il sait bien se jouer de nos résolutions; ce sont les âmes les plus fortement trempées qu'il se plaît à courber sous son joug. M. de Guise s'ennuyait tout à coup de son palais, de ses amis et des occupations de la politique; il demeurait à table sans manger, et ne paraissait guère dans la chambre de la duchesse. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il fit appeler le bailli de la ville.

— Si vous connaissez, lui dit-il, quelque fille dans le menu peuple qui soit très-jolie et qui mérite qu'on lui fasse du bien, il faut me la désigner; je lui donnerai deux mille écus et je la marierai avec un de mes domestiques; mais choisissez-la jolie, pauvre et d'une honnête conduite.

— Votre altesse n'aura pas à chercher loin, répondit le bailli. Tout le monde lui désignera, comme moi, une fillette appelée, par surnom, la Viergeotte. Il n'y a pas de plus belle personne à trente lieues à la ronde; elle ne possède pas un sou vaillant et vit cependant fort honnêtement.

— N'est-ce pas, demanda le prince, une fille brune qui a de grands yeux noirs et des sourcils admirablement arqués? je l'ai vue à l'église le jour du *Te Deum*.

— Ce doit être celle-là.

— Menez-moi chez elle à l'instant, je vous prie.

C'eût été bien assez de la visite du bailli de Joinville pour étonner la Viergeotte; mais quand elle vit entrer son altesse le duc de Guise dans sa chambrette, sa quenouille lui tomba des mains.

— Ne vous effrayez pas, ma mie, dit le prince. Ce n'est point votre mauvaise étoile qui nous amène; j'ai dessein de marier une jolie et sage fille de la ville avec un de mes gens, et M. le bailli vous a désignée tout de suite comme étant la plus digne de cette faveur.

La jeune fille commença par rougir jusqu'aux oreilles; puis, elle se remit et fit réponse avec autant de fermeté que de modestie :

— Je suis bien honteuse et bien embarrassée de refuser une faveur si grande, monseigneur. Ne croyez pas, je vous en supplie, que ce soit de l'orgueil de ma part; je suis pauvre, et il semble que je n'aie pas le droit de repousser les bienfaits de votre altesse; mais du moment qu'il s'agit de mariage, c'est une affaire trop sérieuse, qui m'engagerait pour toute ma vie, et qui me cause trop d'effroi. Je désire encore rester fille.

Le visage du prince n'en devint pas plus sévère. Il reprit au contraire avec plus de bonté :

— Je ne suis pas de ceux qui font du bien aux autres en les tyrannisant. Il suffit que je sois venu ici avec le dessein de vous obliger, pour que ma visite vous doive être utile. Je vous donnerai les deux mille écus qui devaient servir de dot; quant au mari, vous le choisirez vous-même plus tard. Vous m'apprenez que ce sont toujours de mauvais présents que ceux où l'on attache des conditions, car, si vous n'aviez pas eu le courage de me refuser, j'allais peut-être vous préparer des chagrins, et c'eût été grand dommage qu'une si belle et si aimable fille ne fût pas heureuse. Adieu, ma mie, je reviendrai chez vous quand je passerai par la ville.

M. de Guise répondit par un signe amical à la révérence que lui faisait la Viergeotte; mais comme il crut voir la gorgérette de la jeune fille se soulever précipitamment par excès d'émotion, et le dernier regard exprimer plus que le respect et la reconnaissance, mille traits de feu lui traversèrent le cœur, et il s'en revint au château, trois fois plus malade qu'auparavant.

Quand on sut dans le pays que son altesse avait donné deux mille écus à la belle vierge de Joinville, tout le monde pensa qu'elle l'avait bien mérité, ou, s'il y eut quelques jaloux, ils n'osèrent s'en vanter. Cependant, notre fillette abandonna sa quenouille, ne fit plus sa tâche de tous les jours, eut à ses gages

une servante qui nettoyait la maison, et demeura dans l'oisiveté. On ne la voyait plus le soir prendre le frais devant sa porte après une journée laborieuse ; elle n'allait plus causer avec ses voisines. Elle se promenait toute seule au bord de la rivière, ou bien elle restait assise des heures entières avec un air morne ; souvent on voyait une lumière brûler dans sa chambre au milieu de la nuit. Plus d'une fois dans le même instant, il arriva que le duc Claude de Guise, le plus puissant prince qui fût en France après ceux de la famille royale, veillait aussi dans ses appartements et marchait à grands pas sur les tapis de sa chambre à coucher en s'écriant :

— C'est pourtant une honte à moi d'être ainsi amoureux d'une fille de rien !

Ils s'aimaient tous deux à en mourir.

Un matin que la duchesse était allée visiter une de ses maisons de plaisance, M. de Guise prit un manteau de voyage dont il s'enveloppa jusqu'aux yeux et descendit tout seul à la ville. La Viergeotte était dans son petit jardin, la tête appuyée contre un arbre, et chantait tristement un vieux refrain de romance ; lorsqu'elle aperçut le prince devant elle.

— Il fant que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur, ma mie, dit son altesse avec un air plein d'une noble franchise. Tout grand seigneur que Dieu m'a fait, mon plaisir ou mon malheur sont en vos mains. Depuis le premier jour que je vous ai vue, je vous aime si fort et si ferme, que j'en ai la tête perdue ; si je ne réussis pas à toucher votre cœur, je vais souffrir cruellement ; je partirai pour l'Italie et j'y trouverai quelque mousquet charitable qui m'enverra dans l'autre monde, ou bien, je pousserai les armes du roi jusqu'à Naples. Ouvrez-moi vos pensées et dites sans crainte quel sera mon sort.

Il est sans doute à regretter que la vertu de notre jeune fille n'ait pas résisté à la séduction, car, si le duc était parti pour le Milanès, il s'y serait consolé en faisant la guerre, et, de quelque façon que les choses eussent tourné, il ne pouvait arriver pire que le désastre de Pavie ; les destinées de la France en eussent été changées, mais le ciel est impénétrable dans ses volontés. La vierge de Joinville (donnons-lui ce nom pendant qu'elle en est encore digne), ne chercha pas à dissimuler le plaisir que lui causait cette déclaration. Deux fines larmes coulèrent de ses

beaux yeux , un sourire charmant anima ses lèvres ; elle joignit les mains en s'écriant :

— Est-il possible qu'un si grand héros aime une pauvre fille du peuple !

— Cela ne vous fâche donc pas ma mie ?

— Me fâcher, bon Dieu ! c'est un bonheur que je n'aurais point osé demander au ciel, tant je le croyais au-dessus de moi.

— Vous me regardiez douc avec les yeux d'une amie ?

— Hélas ! monseigneur, depuis que je vous ai vu , je crois que j'ai perdu la raison.

— Je vous la rendrai, mon enfant, je vous la rendrai.

M. de Guise prit la jeune fille par les mains , et l'embrassa tendrement sur les lèvres.

— Ce soir, lui dit-il tout bas, je viendrai frapper à votre porte et vous m'ouvrirez.

A ces mots, la pauvre fille trembla de tous ses membres.

— Qu'avez-vous ? demanda le prince ; d'où vient cet air d'effroi ?

— Votre altesse a donc le projet de venir passer la nuit avec moi ?

— Assurément : ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ?

— Il est vrai, monseigneur ; mais je n'avais pas encore songé où ma folie pouvait m'entraîner. Je le vois à présent, et cela me fait peur.

— Puisque vous me rendez l'amour que j'ai pour vous, il faut pourtant que nous souhaitions tous deux d'être ensemble.

— Votre altesse a raison.

— Et comme je ne pourrais venir ici le jour sans qu'on le sût et que cela vous fit du tort, il faut bien que vous me receviez la nuit.

— C'est la vérité, dit la jeune fille confondue.

M. de Guise partit le cœur léger. Il regagna le château sans être reconnu, et la bonne humeur lui revint en pensant au plaisir qui lui était promis pour le soir.

Ce n'était pas à cause de la distance énorme que la naissance avait mise entre elle et son altesse, ni à cause de l'ascendant naturel du prince, que la vierge de Joinville ne résistait pas davantage. La plupart des femmes n'y eussent pas manqué pour rehausser leur prix, et le calcul est mauvais au point qu'il

tourne souvent à leur préjudice ; mais notre jeune fille avait un de ces cœurs aussi rares qu'excellents, qui ne veulent appartenir qu'à un seul et bien entièrement. Elle avait compris qu'une fois éprise de M. de Guise, elle ne pouvait plus être heureuse sans faire le sacrifice de sa réputation, et tout de suite elle s'était résignée. Ce n'était pas de ces natures perverses dont les sens, le cœur et l'imagination s'en vont tirant de trois côtés différents et tenant des comptes séparés. D'ailleurs, sans avoir réfléchi sur ces matières, elle devinait par instinct que la résistance, après les aveux de l'amour, est une comédie indigne d'une âme loyale, et que cela porte malheur en introduisant, dès le début, le mensonge et la tromperie à la place de la confiance et de la franchise.

Claude de Lorraine, ayant feint de s'aller mettre au lit de bonne heure, sortit du château à la chute du jour et s'en fut à l'humble maison de la Viergeotte. La porte s'entr'ouvrit sans bruit ; on lui tendit une main tremblante, et il se jeta tout palpitant de joie dans les bras de sa maîtresse.

C'est ici le moment de remarquer en passant l'étrange fureur qu'ont tous les hommes de s'occuper des affaires de leur prochain, et de se créer des entraves les uns aux autres par un pur sentiment d'envie. Chacun est plein de passions et de faiblesses, et s'en va sans cesse furetant pour découvrir les faiblesses et les passions de son voisin. Quand on a mis le doigt sur ce dont on n'a que faire, au lieu d'en garder le secret pour que la pareille vous soit rendue, on le dit partout ; on fait semblant de s'en indigner jusqu'à ce qu'on ait détruit, sans nul profit, le bonheur des autres ; et puis, un beau jour, votre tour arrive, et vous payez tout le mal que vous avez causé. Les hommes seraient bien plus sages s'ils tâchaient de vivre de leur mieux sans se donner le triste plaisir de s'entre-nuire.

Excepté la duchesse de Guise, personne n'avait aucune raison de s'inquiéter des amours du prince avec la belle fille de Joinville. Cela ne faisait tort à âme qui vive ; cependant, tout le pays en parla, comme si la vengeance en avait dû manquer et la moisson périr. Les vieilles gens levaient les yeux au ciel et s'arrêtaient dans les rues pour en causer mystérieusement. Les paysans se contaient la nouvelle ; les domestiques du château n'avaient plus d'autres sujets de conversation ; on prit des airs affligés en

regardant la duchesse. Les femmes d'Antoinette de Bourbon mouraient d'envie de lui apprendre ce qui devait la désespérer, tant on aime se donner de l'importance au risque d'affliger les gens ou de leur déplaire ! Il y avait un mois au plus que le prince s'en allait deux ou trois fois par semaine voir sa maîtresse, lorsque M^{me} de Guise fut informée des infidélités de son mari par une camériste. Elle demeura impassible en écoutant jusqu'au bout les confidences de la suivante, et, quoiqu'elle ne pût douter de la vérité, elle répondit d'un ton sévère :

— Que vous disiez vrai ou que vous ayez calomnié M. le duc, ceci est une lâche méchanceté de votre part et une offense que je ne vous pardonnerai jamais. Votre dessein ne peut être que de me donner un des plus grands chagrins de ma vie ou d'outrager mon mari ; en conséquence, je vous chasse de ma maison.

Après cet exemple, on ne s'avisait plus de vouloir ouvrir les yeux à la duchesse, mais le coup avait porté ; Antoinette de Bourbon continua de montrer bon visage à tout ce qui l'entourait. M. de Guise ne se douta pas qu'elle fût au courant de ses amours cachées ; mais elle s'enfermait dans son oratoire pour soulager son cœur par des torrents de larmes, et les murs de sa ruelle entendaient la nuit le bruit de ses sanglots.

Sur ces entrefaites, M. de Guise fut obligé d'aller passer une semaine à Dijon, pour assister aux états de Bourgogne. On ne s'écrivait pas facilement dans ce temps-là, en sorte que la Viergeotte vit partir son altesse avec beaucoup de peine ; cependant, au moment de la quitter, le prince lui caressa le menton et lui dit en souriant qu'il ne fallait pas pleurer et qu'il tâcherait de lui donner une fois de ses nouvelles par quelque exprès. Elle essuya donc ses yeux et promit d'avoir patience.

M. de Guise était absent depuis trois jours, lorsqu'un soir, la duchesse traversa Joinville en petit équipage, au retour d'une promenade à cheval dans la campagne. Elle s'informa de la maison où demeurerait la Viergeotte et s'y fit conduire. Quand notre jeune fille entendit des chevaux s'arrêter devant la porte, elle pensa que c'était un envoyé du prince et courut ouvrir en bondissant de joie ; mais elle fut bien interdite en voyant entrer la duchesse. La pâleur gagna ses joues ; ses lèvres tremblèrent comme si elle eût comparu devant un tribunal.

— Remettez-vous, mademoiselle, dit Antoinette de Bourbon.

Je n'ai jamais fait de mal à personne ; tout le monde vous aime ; on ne dit que du bien de vous ; pourquoi donc auriez-vous peur de moi ?

— Madame, murmura la jeune fille, c'est le respect que je vous dois.

— Il ne faut pas que le respect aille jusqu'à la crainte. Je suis venue chez vous parce qu'on m'a parlé de votre beauté qui fait du bruit dans le pays. On ne m'a pas trompée ; je vous trouve plus belle encore que je ne l'aurais imaginé. Je comprends aussi à votre air que vous êtes bonne. Vous avez tout ce qu'il faut pour être heureuse, et vous devez l'être ; n'est-il pas vrai ?

— Je ne me plains pas de mon sort, madame.

— Sans doute, reprit la duchesse en regardant le chétif ameublement ; le bonheur passe bien souvent par-dessus les châteaux pour descendre dans une humble maison comme celle-ci. Je suis sûre que l'on n'y pleure jamais dans votre demeure.

— Madame, c'est quelquefois lorsqu'on est heureux qu'on pleure le plus volontiers.

— Vous répondez, mon enfant, comme une personne qui aurait l'esprit formé. Vous avez raison : les larmes sont notre partage dans toutes les conditions, à nous autres femmes ; nous ne vivons que par le cœur. On avait oublié de me dire que vous étiez aussi aimable que belle ; mais j'aurais dû le deviner. Ah ! je ne m'étonne plus...

La duchesse s'interrompit, ne voulant pas faire connaître sa pensée ; mais le lecteur doit bien comprendre quels tristes sentiments la fraîche jeunesse et les gentilles manières de la Viergeotte lui inspiraient. Elle ôta de ses belles mains une bague d'un grand prix et la mit au doigt de la jeune fille :

— Prenez ceci pour l'amour de moi, reprit-elle, et dites à vos amis que je vous ai embrassée sur les joues et que je vous ai parlé avec bonté.

M^{me} de Guise remonta sur son cheval, et, plusieurs fois, en retournant au château, elle répéta d'un ton douloureux :

— Ah ! je ne m'étonne plus ; je ne m'étonne plus...

La Viergeotte demeura fort agitée après cette visite singulière. Une autre fille, d'un naturel moins bon, n'eût pas manqué de conclure de la bienveillance qu'avait montrée sa rivale, que le secret n'avait pas été trahi ; mais elle, qui se sentait

capable d'agir avec la même douceur, ne savait trop que penser des paroles de la duchesse.

Il était écrit que, pendant ces huit jours où M. de Guise était absent, la Viergeotte éprouverait des surprises comme on en voit dans les contes de féeries. Un matin qu'elle était assise devant sa fenêtre, à regarder au loin dans la campagne, un chariot, conduit par plusieurs hommes, s'arrêta devant la maison.

— Mademoiselle, dirent ces hommes, voici des meubles que nous vous apportons. Il faut que nous les mettions en place :

— Des meubles pour moi ! s'écria la jeune fille ; n'est-ce pas une méprise ?

— Il n'y a pas de méprise. C'est bien ici que nous avons affaire. Cela vous est envoyé par une personne de grande qualité que vous connaissez bien, mais que nous avons ordre de ne pas nommer.

— Faites donc ce que vous voudrez.

Ces gens posèrent le long des murs des tapisseries magnifiques et des tentures de soie aux fenêtres. Ils dressèrent un lit d'un travail extrêmement beau, placèrent des buffets sculptés, selon la mode de ce temps, des fauteuils recouverts en étoffes brodées d'argent, et des guéridons de formes élégantes, comme les bourgeois les plus riches n'en pouvaient pas avoir. A chaque meuble nouveau qu'elle voyait apparaître, la pauvre fille multipliait les questions et les cris d'étonnement ; mais les ouvriers ne sortaient pas de cette réponse qu'on leur avait apprise :

— C'est un présent de la personne de qualité que vous connaissez bien, et qui ne veut pas qu'on dise son nom.

En moins d'une heure, tout fut mis en place ; les tapis furent tendus sur les planchers, les meubles rangés avec symétrie, et la maisonnette transformée en un palais digne de figurer dans un roman de chevalerie. La Viergeotte ne douta pas un instant que la personne dont on faisait le nom ne fût M. de Guise, qui avait évidemment donné à ses gens l'ordre d'agir et de parler de la sorte. Elle reçut d'ailleurs, le soir même de cette aventure, un message secret du prince qui la confirma dans cette opinion :

« Ma mie, lui écrivait son altesse, c'est demain samedi que je serai près de vous à la nuit. Mon retour n'est annoncé au château que pour dimanche ; j'aurai donc cette fois douze heures

pleines à vous donner. L'amour me prêtera ses ailes pour voler à vous, et puisse à la lueur de son flambeau, votre simple demeure vous sembler, comme à moi, un riche et délicieux séjour !

» Votre bien-aimé, Claude de Lorraine. »

Le lendemain, avant que les cloches eussent sonné l'angélus du soir, M. de Guise arriva comme il l'avait annoncé. Il embrassa d'abord sa maîtresse et s'informa si elle avait pensé à lui ; quand elle eut répondu à ses questions et à ses caresses, l'ameublement attirá ses regards.

— Eh ! d'où viennent ces beaux meubles ? s'écria-t-il ; vous les avez donc fait venir de bien loin ?

— Comment ! répondit la jeune fille ; est-ce que ce n'est pas vous qui me les avez envoyés ?

— Moi ! je n'y ai pas songé !

— Votre altesse plaisante.

— Point du tout ! vous m'étonnez extrêmement. Mais je connais ces tapisseries ! elles viennent du château. Ces fauteuils étaient dans la chambre de M^{me} de Guise. Dieu me damne ! voici le propre lit de la duchesse !

— Sainte Vierge ! c'est elle qui me l'a envoyé par des hommes qui n'ont pas voulu la nommer.

— Nous sommes découverts ! la duchesse a employé ce moyen pour me faire savoir qu'elle n'ignorait point mes amours. Allons ! je vois que nous aurons demain une scène violente.

— Cependant, monseigneur, la duchesse est venue me voir. Elle m'a baisée sur la joue en me disant que j'étais aussi aimable que belle, et que je méritais d'être heureuse. Ce ne sont pas les paroles d'une personne qui sent de la haine.

— Elle est venue ? elle vous a parlé ainsi avec douceur !

— Avec amitié même. Tenez, voici une bague qu'elle m'a donnée en me priant de la garder pour l'amour d'elle.

Le prince resta quelques minutes plongé dans ses réflexions. Le procédé de la duchesse ne lui semblait plus aussi mauvais ; mais, comme font les hommes qui ont les torts de leur côté, il tâcha de croire qu'Antoinette de Bourbon avait mal agi. Forcé de choisir entre la honte et la colère, il préféra ce dernier parti.

— C'est une terrible hardiesse, disait-il en tournant dans la chambre, que d'oser me braver ainsi ! Je lui ferai voir que je n'aime pas les leçons ; c'est plutôt à moi de corriger les autres. On a donc épié mes démarches ? on m'a donc fait suivre par derrière ? mordieu ! on s'en repentira. Je serai si sévère qu'on se mordra les ongles de cette imprudence. — Cependant, laissons là ce sujet ; je n'entends pas perdre à me tourmenter la nuit que nous avons à passer ensemble. N'en parlons plus, il sera temps d'y revenir demain.

Mais le prince ne parla d'autre chose pendant le souper, et, dans le courant même de la nuit, il se fit raconter la visite de la duchesse, la façon dont les meubles étaient venus et tout ce qu'avaient dit les ouvriers.

Le ressentiment de M. de Guise était bien apaisé quand parut le matin et que l'heure arriva de quitter sa maîtresse pour rentrer chez lui. A l'entendre, on aurait cru la veille qu'il y aurait du bruit au château à son retour, et que la pauvre duchesse allait être rudoyée, car la foudre n'était pas plus redoutable que la colère de ce prince ; mais aussi Claude de Lorraine avait un respect naturel pour la justice. Il n'eût jamais osé la méconnaître ouvertement, ni braver en face la morale et les droits sacrés du mariage ; c'est pourquoi ses esprits se calmaient à mesure qu'il approchait du domicile conjugal. Son front devenait pensif ; il ralentissait peu à peu sa marche et le chemin lui paraissait trop court. Il prit même un long détour au lieu de gagner les grandes portes, et s'arrêta un moment sous des arbres pour mettre en ordre ses pensées confuses.

La circonstance offrait des embarras auxquels il n'avait point encore songé. Il ne craignait point que la duchesse voulût se porter à aucune extrémité. Cette princesse avait trop de douceur et une trop juste mesure pour rien faire qui pût manquer de dignité, car elle avait du sang royal dans les veines, le plus pur de la branche des Bourbons. D'ailleurs, jamais elle n'avait dit à son mari un mot qui ne marquât sa tendresse ou son dévouement ; fallait-il attendre qu'elle s'ouvrit la première, ou prendre l'initiative ? telle était la difficulté. Le prince ne pouvait douter qu'elle ne fût instruite de tout ; elle avait eu soin de le bien faire entendre ; rester sur l'expectative était donc un rôle incommodé qui ressemblait à la honte et au regret ; c'était se tenir dans

la position d'un écolier surpris qui attend la mercuriale de son recteur. D'un autre côté, comment aborder le premier un sujet si délicat ? débiter par une querelle, c'était une chose inique, impraticable, et le duc devinait qu'Antoinette de Bourbon l'écraserait de sa supériorité, s'il s'abaissait à jouer cette comédie ; elle ne laisserait pas échapper l'occasion de lui rappeler que c'était plutôt à elle de se plaindre. Pour un cœur qui n'a rien perdu de sa générosité, c'est une chose cruelle que le pardon d'une ingratitude, et M. de Guise prévoyait qu'il ne pourrait échapper à ce damné pardon. Au-dessus de tout cela était son amour pour sa maîtresse dont il ne voulait rien rabattre ; il eût préféré supporter une position fâcheuse, essayer toutes les querelles imaginables, ou recevoir mille pardons accablants, que de renoncer à ses visites nocturnes. Placé ainsi, entre ses passions, son orgueil et la droiture de son caractère, il fallait en passer par des concessions sur l'un de ces trois points. M. de Guise était jeté, par les circonstances, dans une perplexité insupportable ; il s'arrêta au parti le plus sage en pareil cas, c'est-à-dire qu'il se promit de ne pas courir au-devant des explications et de laisser à sa femme l'embarras de les provoquer.

En arrivant au château, le prince monta dans ses appartements, et, quand il eut quitté ses habits de voyage, il s'en fut tout droit chez la duchesse.

Antoinette de Bourbon sortait de son oratoire, lorsqu'elle rencontra son altesse. En dépit de ses chagrins secrets, elle avait cet air de santé que procure la vie régulière ; la joie de revoir son mari, le sourire aimable qui épanouissait son visage, lui donnaient cette beauté particulière qui vient de l'âme. Le prince en fut frappé dès le premier regard, tous deux étaient émus en s'abordant. Ils avaient le dessein de se presser seulement les mains ; mais la duchesse tendit les siennes avec tant d'abandon que le prince ouvrit ses bras et la saisit par la taille pour l'embrasser. M^{me} de Guise, posant alors une main sur l'épaule du duc, appuya sa joue contre la poitrine de son mari et resta dans cette posture. Quoique la scène redoutée parût alors inévitable, le prince n'eut pas la barbarie de repousser ce mouvement d'effusion ; il demeura ainsi quelques minutes, s'informant avec bonté de ce qu'avait fait et pensé la duchesse pendant ces huit jours. Les femmes ont un coup d'œil de lynx pour de-

viner ce qu'on a dans l'âme ; Antoinette de Bourbon , sentit , à la contraction , à l'air gêné du prince , qu'il lui serait pénible d'entrer en explication. Elle voulut lui épargner ce déplaisir de peur de gâter le tendre accueil qu'elle recevait , et il ne fut plus question de l'affaire des meubles ni de la visite de la Viergeotte.

Voyant arriver le soir sans que sa femme eût risqué un seul mot sur cet article ni la plus légère allusion , M. de Guise eut l'espoir que l'orage passerait sans éclater. Il s'imagina que la duchesse , aussi discrète que généreuse , se contenterait de lui avoir appris ce qu'elle souffrait , sans aller jusqu'aux plaintes ou aux reproches ; mais en songeant au rôle noble que cette situation donnait à Antoinette de Bourbon , le sien lui parut misérable. Le silence devenait une lâcheté ; il voyait dans l'avenir ses torts grandissant chaque jour , les remords le gagnant , et la confusion l'accablant au point de n'oser plus lever les yeux devant sa femme. Dans un moment où elle le regardait avec un sourire plein de douceur et de bienveillance , il sentit son grand cœur se révolter contre lui-même. Il voulut en finir à tout prix avec sa conscience.

— Vous avez donc pleuré aujourd'hui , duchesse ? dit-il brusquement.

— Moi ! s'écria Antoinette en pâlisant. Pourquoi pleurerais-je , bon Dieu ? cela est bon quand vous êtes à la guerre ; c'est pour ce temps-là que je réserve mes larmes.

— Je suis curieux de savoir si vous saurez faire un mensonge une fois dans votre vie. Avez-vous pleuré , oui ou non ?

— Que vous prend-il donc ce soir , Claude ? nous étions si bons amis tout à l'heure ; allez-vous me quereller ?

— J'aime à voir que vous n'osez pas mentir , duchesse. Avouez-moi que vous avez pleuré ; comment pouvez-vous songer à m'en faire un mystère après avoir pris la peine de me reprocher mes dérangements de telle sorte que le silence n'est plus possible entre nous ?

— Ah ! monsieur le duc , s'écria Antoinette en joignant les mains , si j'ai pleuré , c'est de repentir de vous avoir causé cet ennui. Cent fois je m'étais promis de vous cacher ma douleur si vous veniez à m'être infidèle ; mais je n'ai pu résister à un mauvais désir. Je me rends justice ; je ne suis pas jolie ; j'ai vingt-

quatre ans et votre maîtresse est dans la fleur de sa jeunesse. J'aurais dû prendre patience, car vos passions s'éteindront tout doucement avec l'âge; votre amour m'est ravi, mais votre amitié me restera toujours; ne vous ai-je pas donné ces trois fils que vous aimez tant et qui font mon espoir et votre orgueil? Je possède encore une belle part de votre cœur; je ne devrais pas être jalouse de cette tendresse que vous accordez à la dérobée à une autre. Cette fille est intéressante; ne croyez pas que je lui veuille du mal; s'il faut tout vous dire, monsieur le duc, ce n'est pas pour vous affliger ni pour vous faire un reproche que je lui ai envoyé les meubles de ma chambre à coucher, c'est seulement pour que mon souvenir vous revienne quelquefois à l'esprit quand vous serez auprès d'elle.

Tandis que la duchesse parlait ainsi, M. de Guise perdait contenance; cette confusion qu'il tenait si fort à éviter, le serrait à la gorge. Des reproches ou de la colère ne l'eussent pas effrayé; mais ce dévouement inattendu achevait de mettre le beau jeu du côté de sa femme. Comme dernière ressource, il voulut feindre de prendre la résignation de la duchesse pour de l'indifférence; c'était se jeter dans un écueil plus grand.

— Je vois avec plaisir, reprit-il, que vous ne ressentiez pas plus de chagrin de tout cela; si j'avais prévu que vous dussiez voir la chose avec cette tranquillité, je n'aurais pas pris tant de soin de vous la cacher.

— Dieu puissant! s'écria Antoinette de Bourbon, je crois qu'il m'accuse de ne pas l'aimer dans l'instant où je fais à ses caprices le sacrifice le plus pénible qu'une femme puisse s'imposer! Monsieur le duc; ou vous êtes le plus injuste des hommes, ou vous descendez à un rôle indigne de vous. Mais je vous connais assez pour deviner votre mauvaise foi; vous savez bien que je vous aime et que ma soumission n'est pas de l'indifférence. Ingrat! gardez-vous de souhaiter que je vous apprenne tout le mal que vous me faites, car il reste encore dans votre cœur quelque chose d'humain, et le récit de mes souffrances vous accablerait de remords. Si vous voulez recueillir le fruit de mon dévouement et poursuivre vos amours coupables, acceptez au moins franchement les obligations que vous avez à ma bonté d'âme. Vos torts sont assez grands, n'achevez pas de les rendre impardonnables par des doutes qui m'offensent. Je suis assuré-

ment bien malheureuse , monsieur le duc ; mais je ne sais pas si ma triste position n'est pas préférable à la vôtre : allez goûter le plaisir auprès de votre maîtresse ; je ne crains plus , à présent , que vous réussissiez à m'oublier dans ses bras ; ce ne sont pas les meubles de ma chambre à coucher qui vous y parleront de moi , mais les cris de votre conscience.

La duchesse éplorée se retira dans son appartement , laissant M. de Guise fort ému et le cœur percé de mille traits. Au fond , le prince avait une véritable tendresse pour sa femme , et , comme il était naturellement bon , il lui en coûtait beaucoup de la mettre ainsi au désespoir. Cependant il se rendit chez sa maîtresse pour faire une diversion aux pensées pénibles qui le tourmentaient. La Viergeotte l'attendait dans une agitation extrême , prévoyant l'éclat qui avait eu lieu. M. de Guise ne trouva pas auprès d'elle les distractions qu'il cherchait , car elle voulut connaître tous les détails de la scène , et le prince passa la plus grande partie de l'entrevue à les raconter.

— Hélas ! disait la jeune fille , tout cela finira mal pour moi , je le vois bien. Si j'avais su que je deviendrais la cause d'un si grand désordre , je n'aurais jamais avoué mon amour. Votre altesse s'ennuiera des querelles et du bruit ; elle voudra que la paix revienne chez elle. Les droits d'une épouse sont appuyés par l'Église et la morale , tandis que je n'en ai aucun que je puisse faire valoir ; c'est à moi qu'il appartient d'être sacrifiée.

M. de Guise rassura de son mieux sa maîtresse en lui jurant avec toute la sincérité du monde qu'il l'aimait plus fort que jamais. A peine fut-il sorti le matin , que la Viergeotte tomba dans une sombre tristesse ; elle se voyait devenir un sujet de soucis pour le prince et un objet d'indignation pour tous ceux qui connaîtraient les débats entre les deux époux. Elle songea au temps de son innocence , où les bonnes gens du pays la proposaient comme un modèle de sagesse et de dévotion , et se prit à pleurer amèrement. En retrouvant sur une table son *Livre d'Heures* , elle l'ouvrit et rencontra des paroles qui l'encourageaient à demander le pardon de ses fautes ; elle pensa , en frémissant , que , depuis sa liaison avec le prince , elle n'avait pas rempli ses devoirs de religieuse. Elle se rendit toute seule à l'église , et , au moment d'en franchir le seuil , elle s'écria :

— Mon Dieu , recevez-moi comme un brebis égarée. Quel que

soit l'ordre que vous me donnerez par la bouche du prêtre qui m'entendra, je jure de l'exécuter sans pousser une plainte.

Il se trouva que le prêtre qui occupait le confessionnal ce jour-là, était un homme sévère pour lui-même comme pour les autres, et qui ne connaissait pas de capitulation avec la conscience. Nous ignorons quels conseils donna le prêtre à la Viergeotte ; mais on les devine aisément à la conduite qu'elle tint après l'avoir écouté. En sortant de l'église, la pauvre fille leva les yeux au ciel en murmurant :

— Il faut donc que toutes choses aient une fin !

La duchesse de Guise était encore à sa toilette lorsqu'on vint lui dire qu'une fille de la ville demandait à lui parler. Quoique ce ne fût pas l'heure consacrée à ses audiences, M^{me} de Guise ordonna qu'on la fit entrer. La Viergeotte s'avança et mit un genou en terre.

— Madame, dit-elle, il faut que je m'humilie devant vous et que je vous demande pardon des peines que je vous ai données ; vous me l'accorderez, j'espère, quand vous saurez que je vais quitter ce monde et me retirer dans un couvent. J'ai porté le trouble dans votre maison, je vous ai enlevé le cœur du prince votre époux, vous avez cent raisons de me haïr ; mais le mal peut encore se réparer, ma vie entière suffira bien pour racheter mes fautes. Je voudrais emporter au moins l'assurance que vous ne sentez plus de colère contre moi.

M^{me} de Guise obligea la jeune fille à se relever et lui pressa les mains avec bonté.

— Mon enfant, lui dit-elle, ne prenez pas de parti violent à la légère. N'est-ce pas un assez grand sacrifice que de renoncer à vos amours sans rompre avec le monde ? Je fais plus que vous pardonner, je vous admire et je vous aime. Vous êtes jeune ; vous vous consolerez en pensant que vous avez agi noblement et avec sagesse. Vous pouvez encore être heureuse ; la vie n'est point finie pour vous. Abandonnez vos idées de couvent et prenez confiance dans mon amitié.

— Il n'y a plus à revenir là-dessus, madame. J'ai fait un serment à Dieu entre les mains de mon confesseur.

— On vous en relèvera. Je tremble que cette obstination ne désespère M. le duc ; votre résolution va l'affliger ; c'est encore moi qui lui aurai donné ce chagrin.

— Ne craignez rien , madame ; il verra bien qu'il le doit à la force des choses et à ma ferme volonté de rétablir le calme dans mon âme.

La duchesse redoubla d'insistance pour détourner la Viergeotte de ses projets ; mais elle la trouva inébranlable. Elles demeurèrent longtemps ensemble à pleurer et à s'apitoyer sur ce jeu cruel du sort qui rendait nécessaire le malheur de l'une des deux. Il fut convenu entre elles que la Viergeotte écrirait sur l'heure au prince pour lui annoncer son projet et qu'elle entretrait, dès le soir même, au couvent des ursulines de Joinville. La lettre était commencée, lorsqu'on annonça le duc de Guise.

— J'aurais préféré ne plus le revoir, s'écria la jeune fille ; mais, puisque le ciel l'envoie, je supporterai encore cette dernière épreuve.

Quand M. de Guise entra, la Viergeotte prit la parole avec l'accent de l'exaltation religieuse :

— Monseigneur, dit-elle, Dieu m'a éclairée sur la vie que j'ai menée jusqu'à ce jour. Il est irrévocablement décidé que je vais expier mes fautes dans un couvent ; M^{me} la duchesse vient de m'accorder son pardon ; retournez à elle et rendez-lui tout votre amour. Pourquoi chercheriez-vous le bonheur au loin, quand vous l'avez sous votre toit ? vous possédez la meilleure et la plus vertueuse des femmes. Le démon vous aveuglait, je ne veux plus lui servir d'instrument ; continuer plus longtemps un commerce criminel serait perdre votre âme et la mienne et mettre en danger celle de M^{me} la duchesse, tandis qu'en le rompant, nous pouvons encore vivre tous trois heureux.

— Si vous êtes certaine de vivre heureuse, répondit le duc, je n'ai pas d'objection à faire. Puisqu'on m'a sacrifié sans me consulter, et que vous êtes résolue à m'oublier, il faudra bien que je vous imite.

L'émotion du prince était si forte et si visible, que la pauvre fille ne put supporter ce reproche. Elle tomba évanouie dans les bras de la duchesse ; ce fut sa dernière faiblesse, et, ce tribut une fois payé à la nature, elle ne montra plus que du courage. M^{me} de Guise la conduisit elle même au couvent des ursulines. Après un an de noviciat, la Viergeotte prononça ses vœux ; mais le prince était trop généreux pour laisser dans l'obscurité une personne qu'il avait tant aimée. Il fonda, dans son duché

près de Troyes , le convent de Moustier-Ramé , dont la Viergeotte fut nommée abbesse.

A l'entrée de Joinville , par la route de Paris , on voit encore à présent une maison de plaisance qu'on appelle le Grand-Jardin , et que M. de Guise fit construire pour sa femme à l'occasion de leur accommodement. On y lit gravée partout cette inscription avec les symboles de la constance :

TOUT POUR UNE.

UNE ET NON PLUS.

Quatre fois par an , aux jours de fêtes , Claude de Lorraine et Antoinette de Bourbon s'en allaient à Troyes visiter la supérieure du Moustier-Ramé.

Il n'y a rien sans doute que de fort simple dans l'histoire de la Viergeotte ; mais , si les passions humaines n'ont pas changé depuis trois siècles , il faut avouer que nos caractères sont bien au-dessous de ceux de nos pères. Des mêmes sentiments que les nôtres ils tiraient des manières d'agir et des résolutions bien différentes , et leur conduite avait un air de grandeur dont on ne voit plus d'exemples aujourd'hui.

Claude de Guise prit part aux guerres du règne de François I^{er} et mérita le glorieux surnom de *Grand Capitaine*. Il mourut subitement aux états de Bourgogne ; quelques personnes ont dit que c'était par le poison. Il eut de sa femme huit fils et quatre filles. Après sa mort , Antoinette de Bourbon fonda l'hôpital de Joinville et le convent de la Pitié ; elle mena une vie très-pieuse et allait visiter tous les jours ses malades. Elle mourut à quatre-vingt-neuf ans , après avoir eu le bonheur de voir son fils , François de Guise donner un nouvel éclat à son beau nom et devenir lieutenant général du royaume.

L'hôpital de Joinville possède encore un portrait remarquable de Claude de Lorraine.

Quant à la Viergeotte , nous ne savons rien de sa fin. Une fois enfermée dans les murs d'un cloître , elle n'existait plus pour le monde ; mais on pourrait assurer , sans crainte d'erreur , qu'elle acheva sa carrière dans la dévotion.

LES

FANTOMES DÉVOILÉS.

PREMIÈRE PARTIE.

LE BRUIT.

Il y avait à Madère, du temps de Christophe Colomb, une statue antique dont une main était levée et tournée vers l'occident. Nous croyons voir dans la psychologie cet indicateur, maintenant étendu, comme un doigt providentiel, non plus vers un nouvel hémisphère du globe, mais dans un sens vertical, au zénith, du côté d'où l'homme a toujours fait descendre les causes premières de la nature. Ce geste impérieux a tour à tour dirigé notre aiguille de boussole sur la seconde vue et sur le rêve, les deux plus grandes catégories de l'absorption mentale. Nous avons couru des bordées le long de ces récifs mystérieux; nous y avons découvert des reflets d'une lumière inconnue, comme les habitants des Canaries trouvaient naguère

sur leur plage les oranges et les fleurs que la mer y portait de l'île fuyante et invisible de Saint-Brandon, de l'Aprosité de Ptolémée (1). C'est le moment de jeter l'ancre, de pénétrer dans les criques, de marcher curieusement, où nul ne marchait encore, vers le palais insaisissable des existences transmondaines et des esprits aériens. La science elle-même tient un flambeau à l'entrée de cette voie.

Un phénomène tout récent, obtenu par la chimie, a fait entrevoir les raisons physiologiques de la communication indirecte qui souvent s'établit, par les désordres de l'âme, entre les créatures intermédiaires et l'homme. Nous partirons de cet événement comme d'un principe de synthèse générale pour les apparitions.

Un jour sir Humphry Davy, dont les cendres illustres ne sont pas refroidies encore, s'avisa de respirer de l'oxyde nitreux (protoxyde d'azote). Il était seul dans son laboratoire, par un temps sombre. « Aussitôt, dit-il, je sentis se rompre en moi tous les liens qui m'attachaient au monde extérieur; des bouffées d'images distinctes et vivantes traversèrent rapidement mon esprit... (2) ».

Le chimiste anglais ne s'effraya pas beaucoup de cette quasi-rupture de l'équilibre vital; la même intrépidité froide qui courbait des heures entières la tête et la pensée de Dulong sur une substance plus explosible que la poudre, qui jetait Gay-Lussac dans un ballon aux frontières du vide, et entraînait Petit dans des expériences si périlleuses sur la vapeur d'eau, cette intrépidité porta Davy à respirer l'oxyde nitreux de manière à tendre autant que possible, mais sans le rompre, le fil immatériel de son existence. Des paroxismes merveilleux se succédèrent sans interruption.

«Au retour d'un long voyage, dit-il, et dès mon arrivée dans le laboratoire, étant très-fatigué, je respirai neuf quartes (à peu près neuf pintes!) d'oxyde nitreux. Il y avait précisé-

(1) Dom José de Viera-Clavigo. *Histoire des îles Canaries.*

(2) *I lost all connexion with external things; trains of vivid visible images rapidly passed through my mind! — Davy, Effets de l'oxyde nitreux.*

ment trente-trois jours que je m'abstenais d'en prendre. Vers la septième quarte, je commençai à perdre graduellement la perception des choses extérieures; mille souvenirs intenses et confus se retraçaient en tumulte à ma mémoire, où le passé se peignait comme dans une glace, et le sentiment même de mes précédentes tentatives illuminait avec tant de vivacité mon esprit, que toutes mes idées à cet égard semblaient physiquement, matériellement enchaînées l'une à l'autre... »

Davy se confina sous une cloche hermétiquement fermée à l'air, dans le but de s'habituer aux influences fantastiques du gaz qu'il y respirait à doses de plus en plus copieuses. Il resta sous la cloche près d'une heure et demie, et, pendant cette réclusion singulière, ne consumma pas moins de quatre-vingts pintes d'oxyde nitreux; mais le résultat fut digne de cette téméraire dépense.

«Peu de temps après mon entrée dans la cloche, je respirai d'abord vingt quartes de gaz pur. Bientôt une sensation extraordinaire, qui se propageait comme par ondes successives de la poitrine aux membres, envahit insensiblement mon corps. Le sens du toucher s'accrut dans mes pieds et dans mes mains avec un plaisir inexprimable; des perspectives éblouissantes fascinaient ma vue. J'entendais distinctement les plus imperceptibles bruits qui s'élevaient dans la cloche, et aucun phénomène de mon état ne pouvait m'échapper. Peu à peu, la crise devenant intense, je fus absolument ravi au sentiment ordinaire de nos perceptions naturelles; j'éprouvai comme un détachement physique et involontaire qui m'enlevait des nœuds terrestres, et me faisait passer, par des transitions pleines de volupté, dans un milieu de sensations déliées qui m'étaient, humainement parlant, tout à fait inconnues. Mon esprit avait des facilités divines pour découvrir de nouveaux rapports entre les idées, formuler rapidement des solutions qui paraîtraient impossibles, et se représenter à la fois, comme sur un tableau, les opérations les plus différentes de l'entendement. Il semblait que dans mon intelligence privilégiée tout s'exécutât par instinct et spontanément. Le temps, en un mot, n'existait pas pour ma mémoire, et les traditions les plus lointaines s'y perpétuaient d'un seul coup avec la splendeur et l'instantanéité d'un éclair.

» Lorsque je fus tiré de cette extase par le docteur Kinglake,

qui me ferma adroitement la bouche avec un sac, des sentiments très-vifs d'indignation et de fierté m'animèrent à la vue des personnes qui avaient assisté à mon expérience. Mes gestes restaient empreints du sublime caractère que l'enthousiasme communique à tous les mouvements, à toute la physionomie de l'homme; je me promenais autour de ma petite chambre, affectant une démarche impériale et ne daignant pas regarder ce qui se passait ou écouter ce qui se disait autour de moi. A mesure que mon imagination rentrait, comme une mer apaisée, dans son état normal, je me sentais le besoin irrésistible de raconter les émotions qui venaient en quelque sorte de me prendre pour jouet et pour trucheman. J'essayai de rassembler mes souvenirs, mais ce fut impossible. L'homme qui s'éveille après un songe charmant, et qui cherche à réunir les traits effacés de cette illusion fugitive, montre précisément la même anxiété mélancolique. Mes impressions n'étaient plus que faibles, confuses et décolorées. Il n'y avait de trace de mon ravissement que dans l'énergie de mes paroles, et ce fut avec tout le feu et toute la conscience d'un prophète que je m'écriai, en serrant la main de M. Kinglake :

» — Rien n'existe que par l'âme, et l'univers entier n'est qu'un mélange d'impressions, d'idées, de plaisirs et de peines!... (1). »

Telle est l'expérience mémorable de sir Humphry Davy. Il fut introduit dans le royaume des visions par la main de la science, et sa philosophie n'est pas plus douteuse que son courage. Les phénomènes dont il a provoqué la manifestation répandent d'ailleurs comme un reflet harmonieux sur toutes les difficultés de l'exaltation mentale qui constituent l'empire des revenants. Une circonstance assez romanesque éveilla de nouvelles recherches.

En février 1791, un riche libraire de Berlin, M. Nicolai, homme vigoureux de corps et sain d'esprit, ayant négligé, par suite de chagrins domestiques, de se faire saigner au printemps, comme c'était son habitude, fut saisi d'une maladie étrange : journallement, le bibliopole recevait la visite d'un ou de plusieurs fantômes, portant tous les traits de personnes mortes et chéries, qui entraient sans façon dans la boutique du malade,

(1) Davy, *Effets de l'oxyde nitreux.*

grimpaient sur son lit, et même le poursuivaient dans la rue et chez ses amis. Malgré l'énormité d'une semblable crise, M. Nicolaï eut le sang-froid d'étudier les fantômes avec la politesse de l'homme du monde, l'imagination du poëte et la curiosité du savant. Au bout de quelques semaines, grâce aux lancettes, les spectres se montrèrent au libraire sous une forme moins distincte, leurs couleurs pâlirent aux yeux du malade, qui reprenait au contraire les siennes avec une parfaite santé, et, lorsque M. Nicolaï fut rétabli complètement, ils avaient disparu.

Le bibliopole eut le courage moral de soumettre le tableau de ses souffrances à la Société philosophique de Berlin, à une époque où l'apparition du spectre de Mauvertuis (1) à M. Gleditsch, fameux botaniste prussien, dans le cabinet même d'histoire naturelle, prédisposait singulièrement les membres de ce corps érudit à des réflexions sérieuses sur la vie transmondaine. On remarqua, dans l'exposé du libraire, les détails suivants :

« ...Mes fantômes, dans leurs visites, semblaient de la taille ordinaire d'un homme vivant. Les parties découvertes de leurs corps, comme la figure et les mains, laissaient voir les nuances de la carnation des personnes animées; leurs vêtements avaient la couleur des étoffes usitées pour la toilette; mais il y brillait généralement des tons plus pâles que dans le monde réel. Ces figures n'étaient ni terribles, ni comiques, ni repoussantes; leur aspect respirait la plus bienveillante courtoisie, mais unie à une grande insignifiance. Je les entendais parler très-bien; tantôt elles causaient sans moi, tantôt elles m'admettaient dans la conversation. Leurs discours étaient brefs, rapides, un peu secs, mais constamment d'une tournure agréable. Les fantômes de mes amis se préoccupaient évidemment de mes chagrins; leurs expressions consolantes me cherchaient surtout quand j'étais seul. Il m'est arrivé pourtant de les entendre au milieu de la foule, dans un salon, même à l'instant où des personnes réelles m'adressaient la parole; et, comme j'étais fort embarrassé, pour ne point avoir l'air fou ou ridicule, de répondre à

(1) Thiébault, *Souvenirs de Frédéric le Grand*. — *Transactions de la Société royale de Berlin*.

la fois au fantôme et à la compagnie, je demeurais dans un silence inactif et dans une hésitation muette, qui achevaient, au contraire, de me rendre ce que je voulais éviter de paraître (1). »

Quelque temps s'était écoulé depuis la guérison du libraire. Un jour, comme il feuilletait à son bureau une liasse de papiers relatifs aux circonstances de sa maladie, les fantômes essayèrent de reparaître. Il s'en aperçut à une sensation particulière qui envahissait toute sa personne; mais il se hâta de remettre les papiers dans le tiroir, ferma le bureau, s'esquiva plein de terreur, et la tentation n'eut pas de suite. — Insistance de la population fluidiforme qui démontre la vérité psychologique de ces vers d'Ovide :

..... Nec mores mihi finiet iras,
 Sæva sed in manes manibus arma dabit;
 Tunc quoque cum fuero vacuas dilapsus in auras,
 Exanimis manes oderit umbra tuos.

La Société de Berlin, incrédule, mais circonspecte, ordonna le dépôt du mémoire du libraire au bureau des renseignements. On s'évertua; mille opinions contradictoires, soulevées un peu par la fièvre de la révolution française qui fomentait dans les esprits toutes les curiosités et toutes les impatiences, envahirent le problème de Nicolai, qu'une aventure, survenue en Suisse, rendit encore plus séduisant. Le président d'un canton helvétique visitait par hasard la bibliothèque nationale. Comme il entra dans cet édifice public, vers les deux heures de l'après midi, quel fut son étonnement de voir le dernier président du même canton, ou son prédécesseur, assis dans la chaire qu'il avait coutume d'occuper maintenant à ce titre, au milieu d'une réunion solennelle de grands hommes morts, qui prenaient avec lui des délibérations sur les affaires de l'État! Il s'élança plein de terreur hors de la salle, et s'en fut chercher un moyen d'expulser les fantômes usurpateurs d'un rang dont ils étaient

(1) Nicolai, *Mémoire à la Société royale de Berlin*. — Ferriar, *Théorie des Apparitions*. — Journal de Nicholson, etc.

dignes, sans aucun doute, mais enfin qui ne leur appartenait pas. Lorsqu'il revint avec une escouade de ses collègues tremblants, il ne trouva plus qu'une table solitaire, des stalles vides, et l'ombre des mystérieux conclavistes s'était évanouie (1).

De pareils traits suffirent pour ramener l'attention des physiologistes écossais, plus compétents dans ces matières, sur les visions de Cardan, le célèbre rêveur du *xvi^e* siècle. On commença donc à ne plus juger si absurdes les pages écrites avec l'orgueil naïf de Jean-Jacques, où le médecin de Pavie raconte « qu'il s'ouvrait à son cœur comme un petite porte (*quasi ostiolum*), par laquelle son âme s'échappait pour courir de sa tête à l'épine dorsale, en suivant la nuque du cou... » Il y a des confessions plus étranges dans ses livres (2). « Je voyais pendant mes extases, dit-il, des figures qui me semblaient de bronze, et faites d'un tissu de petits anneaux métalliques, comme les cottes de maille, bien que les armures me fussent inconnues; je voyais ces figures partir du chevet de mon lit, suivre une direction circulaire, et puis s'évanouir à mes yeux; je voyais des cavaliers sonner de la trompette, quoique je n'entendisse pas le bruit de l'instrument; je voyais enfin des contrées, des forêts, des plantes, des hommes qui, jusqu'à ce moment, n'avaient jamais frappé mes regards, et cette foule d'objets passaient rapidement devant moi, mais sans confusion.... »

Il n'est pas inutile de rappeler que Cardan avait les yeux blancs et qu'il voyait dans les ténèbres (3). Une superstition populaire a frappé d'ostracisme, dans quelques parties de l'Europe, les hommes aux yeux blancs; leur aspect, évidemment, cause de l'effroi quand il n'inspire pas la pitié. N'oublions pas que les animaux aux prunelles pâles, tel que le chat, percent facilement les voiles de la nuit; l'iris décoloré du lynx est aussi proverbial que sa vue pénétrante; mais cela ne veut pas dire que les yeux blancs ou pâles soient ternes. Sans flamme, il n'y

(1) *Edinburg literary gazette.*

(2) *De rerum varietate. — De vitâ propriâ.*

(3) Bayle.

a pas de regard magnétique. Chez les somnambules et les *voyants* d'Écosse, l'œil *blanc*, ou *retourné*, ou *perdu*, est très-commun. On sait que les moribonds, surtout dans les maladies nerveuses et cérébrales, ont l'iris d'un jaune clair affreux, et que le blanc est le mélange des sept rayons du prisme. Peut-être encore cela tient-il au *plan* de l'œil, qui se modifie dans les visionnaires. Mais nous ne devons pas traiter ici de l'optique.

Bientôt la discussion prit un caractère sérieux ; Ferriar, Hibbert, Brown, Alderson, Philip, Aubrey, Crichton, Coleridge, Walter Scott lui-même entrèrent successivement en lice. Le *carus extasis*, l'*aura epileptica*, la catalepsie, l'illuminisme et toutes les exacerbations de la vie humaine préoccupèrent les gens graves de l'Angleterre. Un mot de Coleridge fit surtout une sensation profonde. Une femme d'esprit, M^{me} Pasta, dit-on, lui adressa un jour cette question embarrassante : Croyez-vous donc aux revenants ? — Non, madame, répondit simplement Coleridge ; j'en ai trop vu moi-même.

Il fallait d'abord attaquer ce singulier problème du côté de l'âme ; ce fut M. Brown, professeur de philosophie à l'université d'Édimbourg, qui voulut *attacher le grelot*. Depuis Condillac jusqu'à Kant, la nature de l'âme a beaucoup préoccupé les métaphysiciens modernes, mais sans résultat pour les lumières psychologiques. De tout temps son essence a provoqué, soit des recherches bouffonnes, soit des hypothèses inadmissibles ; la nomenclature seule de ces tentatives est intéressante. Cratès prétendait que le corps humain est une machine, tandis que Thalès regardait la nature comme partout animée ; Hésiode disait l'âme une chose composée de terre et d'eau ; Parménide, de terre et de feu ; Boëce, de feu et d'air ; Empédocle, de sang. Galien la définissait une chaleur ; Hippocrate, une senteur ; Varron, une brise qu'on respire ; Zénon, une mixture des éléments ; ceux-ci, une lumière ; ceux-là, un nombre ; Sénèque, plus intrépide, avoue qu'il ne s'y entend pas. Les uns la détruisaient par la mort, les autres la séparaient d'un tout auquel ils la réunissaient ensuite par réfusio, comme l'eau d'une bouteille, qui nagerait sur la mer et que l'on casserait, irait se réunir à la masse. Fénelon, dans *Télémaque*, a rendu fort élégamment cette pensée : « L'âme universelle est un océan de

lumière; nos âmes sont autant de petits ruisseaux qui y prennent leur source et retournent s'y perdre... » Les Indiens (Bernier) prétendent que le monde, âmes et choses, se fait par Dieu, comme une toile qu'une araignée tire de son nombril et qu'elle reprend quand cela lui plaît. Les pythagoriciens n'admettaient la réfusion qu'après des transmigrations, c'est-à-dire que la même eau passe dans plusieurs bouteilles avant de se confondre avec la mer. Les pères de l'Église n'étaient pas d'accord : Tertullien dit que l'âme est corporelle, et saint Bernard, par une distinction fort étrange, assure qu'elle ne verra pas Dieu et conversera seulement avec le Christ. Sans aller plus loin, nous découvrons déjà que la nature de l'âme n'a pas été moins controversée que son origine et sa fortune. Quant à son domicile, on n'était pas plus fixé. Épicure le plaçait dans l'estomac, les stoïciens autour du cœur, Straton entre les deux sourcils; Descartes a voulu la glande pinéale, Vieussens le centre ovale (espace elliptique du cerveau), Lancisi et Lapeyronie le corps calleux (1). Jamais débat ne fut plus perplexe et plus complexe. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'on n'a pas encore la moindre idée de la spiritualité de l'âme, bien que tous les partis se rencontrent pour la composer de rudiments infiniment subtils.

Tant d'hésitations et d'incertitudes rendaient la tâche de Brown assez délicate. Ranimant la querelle de Condillac et de Grimm (2), il déclara que les facultés de l'âme n'étaient pas distinctes, au mépris des métaphysiciens du XVIII^e siècle qui les font opérer chacune à part sans le secours des autres, et conséquemment qu'il devait en être de même pour les sensations; en un mot, que l'âme, simple et indivisible, recevait chaque impression, comme si une même et seule disposition l'y portait tout entière (3). Le problème des fantômes gagna beaucoup à ces théories qui séparaient de plus en plus les fonctions de l'âme des entraves de la vie matérielle. Restait l'exaltation mentale, qui est presque toujours elle-même la source immédiate

(1) Montaigne, *Essais*; Mirabeau, *Bibliothèque*, etc.

(2) *Correspondance littéraire*, tom. I, pag. 231.

(3) Brown, *Physiology of the human mind*.

d'une vision, mais dont on ne se flattait pas de découvrir l'origine, si profondément liée à la nature de l'âme; tout ce qu'on pouvait faire et tout ce que les physiologistes anglais ont fait à peu près, c'était de prouver, comme base des apparitions, que l'esprit fonctionne indépendamment du corps, et que leur divorce n'est pas plus étrange que leur accouplement. Pendant ces préliminaires du combat, de nouvelles lumières avaient brillé.

En 1800 et en 1814, des fièvres contagieuses ravagèrent Cadix et Malaga. Ces épidémies donnèrent lieu de constater un fait qui s'était déjà produit dans les rizières du Gange, les marais de Bucharest et les savanes du Mississipi; on acquit la certitude que, sous l'influence des miasmes de la fièvre, l'âme éprouvait en quelque sorte un mouvement de *hausse*, qui rappelait celui qui provient des effets de l'oxyde nitreux, mais avec un caractère opposé. A Cadix et à Malaga principalement, où la chaleur du soleil, l'humidité de la saison, l'épaisseur de l'atmosphère, l'encombrement des populations, la malignité des effluves de l'homme, toutes ces circonstances réunies augmentaient l'énergie de la contagion, l'accident psychologique dont nous parlons fut extrêmement remarquable. Les sensations gagnaient en intensité; néanmoins elles se renfermaient toutes dans l'exercice de la douleur. Les souffrances physiques étaient si aiguës que le moindre changement de température épuisait les malades. Une roideur glaciale (*leipyria*) envahissait la surface du corps et les membres, tandis que la poitrine semblait dévorée par un feu interne. En même temps, l'angoisse de l'imagination croissait au point de jeter les victimes de l'épidémie dans une prostration générale, dans une sorte de *coma* qui terminait misérablement leur vie par toutes les tortures d'une âme peu à peu éteinte et comme *soutirée* (1).

Ces renseignements ne paraîtront plus à nos lecteurs un hors-d'œuvre, lorsqu'ils sauront par quelle ingénieuse analogie les physiologistes d'Édimbourg en ont déduit des données explicatives sur les apparitions, et voici comment. Je demande quelque indulgence pour un récit médical, mais nécessaire.

On ne conteste plus les rapports providentiels qui unissent le

(1) Samuël Hibbert.

sang aux principes étherés de notre nature. Certains gaz, et particulièrement l'oxyde nitreux, introduits dans les poumons exercent sur le sang une influence organique; les pulsations mêmes de l'artère croissent en plénitude, aussitôt que le gaz humé par Davy a pénétré dans les voies respiratoires. Donc la présence de l'oxyde dans nos veines augmente la masse du sang qui s'y trouve en circulation. Le phénomène contraire a lieu chez les personnes dont les poumons ont absorbé des miasmes fiévreux : ici, la diminution du volume du sang est évidente et s'accroît avec le resserrement des capillaires. D'ailleurs, comme nous l'avons vu, un plaisir excessif est le résultat de l'augmentation du volume du sang, et Davy trouva des imitateurs qui vérifièrent son expérience; le vieux Vanquelin faillit, dit-on, mourir de joie. On reconnut que les détails prodigieux de l'intelligence, qui nous énervent dans l'état ordinaire, se simplifiaient avec méthode et s'agrandissaient par le classement, dès que les fumées de l'oxyde, comme une liqueur enchantée, avaient envahi le cerveau. L'imagination, plus compréhensive, ne s'arrêtait plus dans la dévorante facilité des plans qu'elle embrassait. Les amateurs ont comparé leur ivresse à l'exaltation que produirait une scène tragique de Corneille, en supposant que le génie des acteurs fût inspiré comme celui du poète. Il y en a qui n'ont pas su mieux peindre l'épanouissement nerveux de leur poitrine qu'en rappelant la commotion électrique du premier accord des instruments dont fut ébranlé le vaisseau antique de Westminster, quand on y exécuta l'oratorio de Haendel. Le temps même, pour comble de volupté, paraît plus long, au milieu de semblables crises, que s'il était mesuré par les horloges terrestres. Ce n'est pas l'heure à proprement dire qui est agrandie, ce sont les actions ou les faits renfermés dans cet intervalle qui en reculent les limites par leur ampleur (1). La même rapidité d'intuition existe pour les songes; Mahomet, emporté soudainement par les fantaisies d'une vision, culbute une jarre d'eau qui se trouvait près de lui; la chute avait presque vidé le vase dès le commencement du somnambulisme du prophète; il aperçut toutes les merveilles du ciel et de la terre, et, lors qu'il se retrouva dans la vie mondaine, l'eau de la jarre

(1) Samuël Hibbert.

n'était pas encore complètement écoulée. Mais la diminution du volume du sang, qui résulte de l'absorption des miasmes fiévreux, est accompagnée de symptômes inverses, comme nous en avons tiré la preuve des épidémies de Cadix et de Malaga. Dans ce cas, invariablement, la prostration de l'âme suit l'abattement du corps; des images horribles tourmentent l'esprit du malade, qui tombe dans une mélancolie atroce, et puis dans le désespoir. Quand il succombe, c'est qu'il ne lui reste pas plus de force morale que de vitalité physique.

Cette observation curieuse amena les conclusions suivantes. Il fut acquis à la science que, les sensations et les idées étant à la fois surexcitées par un état particulier du fluide sanguin, les premières atteignaient d'abord une énergie très-intense et déclinaient ensuite graduellement, tandis que les secondes, au contraire, se maintenaient dans une exacerbation progressive. Humphry Davy, comme le fiévreux de Cadix, éprouvait des sensations qui se terminaient peu à peu par une oblitération des facultés corporelles où l'âme ne recevait plus des sens leur hommage ordinaire; seulement, ce qui était douleur et chagrin pour le malade, était jouissance et volupté pour lui. Mais en même temps, toujours comme le fiévreux de Cadix, Humphry Davy sentait l'imagination, ou le plus pur de l'essence vitale, se détacher insensiblement des liens de la matière par une constante exaltation dont la rupture définitive aurait été le terme. Les physiologistes d'Édimbourg se trouvèrent obligés de reconnaître que le désordre mental était tout à fait indépendant de l'affectibilité organique. En France, par une autre route, M. Chardel et les magnétiseurs ont découvert la même loi (1).

Quand on se fut ainsi convaincu que deux gaz exceptionnels l'oxyde nitreux et le miasme fiévreux, avaient chacun le pouvoir simultané d'altérer la composition du sang et de surexciter l'imagination, on chercha naturellement si, dans les maladies qui proviennent d'une exacerbation cérébrale ou qui s'y rattachent, des symptômes différents amenaient encore des phénomènes du même genre. Toutes les variétés de ce désordre, depuis la folie pure et simple jusqu'à l'illuminiisme et au *deli-*

(1) Chardel, *Des Relations de l'Âme avec le Corps*, 1838.

rium tremens, furent scrupuleusement observées. L'épreuve ne demeura pas, à ce qu'il paraît, un seul instant douteuse; on démontra d'une manière évidente que cette influence du sang concourrait aux accidents de la plus grande partie des affections mentales qui engendrent ce qu'on nomme vulgairement des apparitions. Le reste de ces maladies, de l'aveu même des physiologistes, se tenait en dehors du phénomène; aussi, ne pouvant mettre leurs caractères impénétrables sur le compte du fluide sanguin, se sont-ils arrêtés devant cette barrière avec une sorte de frémissement. Dans les derniers temps, quelques psychologues ont été plus hardis. C'est au point où ils ont pris les fantômes que nous allons nous-mêmes les prendre.

Rendons toutefois justice aux savants de l'Écosse, pleins de droiture et de courage. Tels faits authentiques, populaires, traditionnels, ne souffraient pas de discussion; inexplicables par des causes physiques, irrécusables comme documents, il fallait s'y heurter avec la panoplie du siècle, ce que les physiologistes d'Édimbourg ont fait déjà, et mourir sans y mordre, ce qu'ils feront sans doute. Certains événements, quoi qu'on dise, ne sont pas du domaine des possibilités actuelles. Voici, par exemple, le trait fameux, l'écueil où vinrent échouer les plus nobles efforts.

« Je me trouvais, en 1667, raconte un philosophe sincère (1), dans un comté de l'ouest de l'Angleterre, avec quelques honorables gentlemen, chez un riche propriétaire dont le château était un ancien couvent. Les domestiques et les personnes qui fréquentaient habituellement la maison m'avaient parlé de bruits mystérieux et d'apparitions singulières comme de circonstances locales qu'on ne pouvait éviter là, durant même le plus bref séjour. Notre hôte ayant invité beaucoup de monde, il m'arriva de coucher avec le majordome, M. C..., dans une pièce vraiment admirable, et qu'on nommait la chambre de milady. Nous y fîmes un grand feu avant de nous mettre au lit, et nous passâmes d'abord quelques heures de la soirée avec une douce quiétude, à lire dans de vieux volumes; puis nous entrâmes dans le lit, en soufflant la mèche du flam-

(1) *Bovet's Pandemonium, or the devil's cloyster.*

beau pour l'éteindre. Au moment de nous endormir, nous remarquâmes agréablement que les rayons de la lune éclairaient avec tant de splendeur notre vaste chambre, qu'il était possible de déchiffrer un manuscrit dans le lieu même où nous étions couchés ensemble. M. C... paria que non, je soutins la gageure, et, ayant tiré de la poche de mon habit un papier écrit à la main, je gagnai fort aisément le pari. Nous avions à peine échangé quelques mots sur cette affaire, lorsque, par hasard, jetant les yeux du côté de la porte de la chambre, qui était en face de moi, et bien fermée, je vis distinctement entrer cinq femmes, tout à fait belles et gracieuses, qui me semblèrent d'une taille charmante, mais dont les visages étaient couverts de longs voiles blancs, lesquels traînaient sur le plancher, et aux reflets de la lune, en plis ondoyants. Elles entrèrent à la file, d'un pas mesuré, l'une après l'autre, et firent le tour de la pièce, en suivant le mur, jusqu'à ce que la première fût parvenue et se fût arrêtée au bord du lit où j'étais couché; ma main gauche s'y trouvait aussi par-dessus les couvertures, et, malgré l'approche du premier fantôme, je résolus de ne point changer de posture. La figure voilée, en s'arrêtant, toucha cette main d'un froissement doux et léger, mais je ne saurais dire s'il était froid ou chaud. Alors je demandai à ces femmes, au nom de la Trinité bénie, dans quel but elles étaient venues : on ne me répondit pas.

— Monsieur, dis-je au majordome, ne voyez-vous pas la belle compagnie qui nous rend visite ?

« ... Mais, avant qu'une parole fût sortie de ma bouche, et au mouvement seul de mes lèvres, tout avait disparu. Le majordome était tapi derrière moi, presque mort de peur, et je fus obligé de le secouer longtemps avec ma main droite, qui était restée sous les couvertures, pour lui arracher une réponse. Enfin ce pauvre C... m'avoua qu'il avait vu les fantômes, et m'avait entendu leur parler, et que s'il n'avait pas d'abord satisfait à ma juste impatience et à ma question, c'est qu'il était lui-même violemment terrifié par l'aspect d'un monstre, moitié lion, moitié ours, qui voulait grimper au pied du lit.... »

La nuit suivante, le majordome n'osa plus coucher dans la chambre de milady, où reparut seul le héros de l'aventure, l'intrépide Bovet. « Je fis porter dans l'appartement une Bible

et plusieurs autres livres , déterminé à braver le moment fatal de la vision , en lisant auprès du feu , et en attendant que le sommeil vint lui-même me surprendre. Après avoir souhaité le bonsoir à mes hôtes , je m'installai devant la cheminée , comptant bien ne pas me mettre au lit qu'il ne fût une heure du matin sonnée. A cet instant , je me couchai sans avoir rien vu. Il y avait peu de temps que j'étais dans le lit , quand j'entendis quelque chose se promener autour de la chambre , comme une femme dont la robe de taffetas balayerait le plancher. Ce quelque chose était assez bruyant , mais je n'aperçus rien , quoique la nuit fût suffisamment claire. Il passa au pied du lit , souleva même un peu les couvertures , et entra dans un cabinet voisin , dont cependant la porte était fermée à clef. Là , il se mit à gémir et à remuer un grand fauteuil dans lequel , autant que mes oreilles ont pu suivre tous ses mouvements , il parut s'asseoir et feuilleter les pages d'un vieil in-folio , que vous connaissez (1) , et qui est fort criard. Le fantôme continua de cette manière , gémissant , remuant le fauteuil , et tournant les feuilletts du livre , jusqu'à l'aurore... »

Cette histoire souleva de vifs débats. Les uns , fondant leur théorie sur les épreuves de Davy et de Nicolaï , et sur les rêveries de Cardan , soutinrent que le mélange des rayons de la lune , du feu de la cheminée et d'une atmosphère particulière à la chambre , faisait naître un gaz dont l'influence modifiait le fluide sanguin des personnes qui se trouvaient couchées dans le lit , que cette influence exaltait d'autant plus le cerveau que leur position était horizontale. D'autres prétendirent , et ceci est notre sentiment , que les esprits intermédiaires des nonnes étaient sollicités de reparaître dans une chambre qu'elles avaient habitée longtemps et où des traces odorantes de leur séjour probablement subsistaient encore , par la présence d'un être vivant qui communiquait à ces vestiges , à la fois matériels et invisibles , une force d'adhérence momentanée , un besoin de condensation passager , mais assez opiniâtre pour que le néant de la mort fût vaguement rempli ; que les irradiations vitales de l'hôte rappelaient sympathiquement dans ces débris les substances plus nobles , plus éthérées , qui avaient suivi les

(1) Bovet racontait son aventure par lettre à un ami.

âmes des religieuses à l'heure de la dissolution du corps ; et enfin, que les apparences terrestres des anciennes habitantes de l'appartement du manoir, ainsi reformées, consistantes, opaques et tangibles, se détachaient sur le monde insaisissable qui nous entoure, pour les yeux de la personne couchée dans le lit, par un effet de concordance magnétique et d'harmonie supérieure dont le pouvoir enveloppait, dans un charme unique et instantané, l'hôte, les nonnes et leurs ombres. Les paroles de Bovet aux femmes voilées n'avaient pas dispersé immédiatement ces images, parce qu'elles étaient bienveillantes, et caressaient comme d'une brise humaine leur cohésion fugitive et délicate ; mais la question faite au majordome, n'étant plus qu'un bruit choquant et discord pour la frêle vapeur des fantômes, en avait sur-le-champ ébranlé, rompu et anéanti les organes éphémères. La bête apocryphe, moitié lion, moitié ours, s'expliquait par l'ignorance où nous sommes encore des conditions organiques dont les esprits intermédiaires sont pourvus. La seconde nuit, Bovet n'avait rien vu, parce que son état magnétique n'était pas suffisant pour que ses regards pénétrassent dans les groupes fluidiformes au milieu desquels nos corps se baignent comme dans un océan de créatures plus diaphanes et plus déliées (1). Quant au passage d'une ou de plusieurs ombres au travers du vantail de la porte du cabinet, l'élasticité et la compressibilité des fluides impondérables lui servaient de prétexte. Le frôlement de la main gauche de Bovet, par la consistance du premier fantôme, tout effrayant qu'il semble, résultait d'une loi très-naturelle ; physiquement parlant, on touche ce qu'on voit, et on voit ce qu'on touche (2). Les nonnes ranimées, en se condensant dans la pénombre de la chambre, suivaient le mur et paraissaient fuir le centre de l'appartement, en se dirigeant vers le lit ; c'est que leurs apparences mondaines, en se formant peu à peu des éléments disséminés de leurs corps terrestres, en s'animant graduellement des effluves magnétiques de l'hôte, devaient chercher les uns

(1) Fourier.

(2) Car, pour que la lumière frappe nos yeux d'une image, il est nécessaire qu'un corps existe.

et les autres le long des parois de la pièce où ces atomes subtils s'étaient imprégnés dans leur évaporation, et au moyen d'étapes insensiblement plus attirantes, gagner le foyer même de leur rayonnement, c'est-à-dire le lit que les deux êtres vivants transformaient en pôle pour les religieuses aimantées. Que des cloîtres fussent ordinairement le théâtre de semblables phénomènes, rien n'était plus simple; car les monastères, en conséquence de la reclusion habituelle et de la longévité relative de leurs habitants, de la perpétuité des vœux et de l'énergie des prières, offraient des séjours où les émanations de la vitalité humaine ont dû nécessairement se complaire et se ramasser. Au surplus, si Bovet ne fut plus inquiété, dès la troisième nuit, comme les suites de son récit le prouvent, il ne fallait voir dans cette relâche que la balance établie, que l'accord opéré entre la vie terrestre de la personne couchée et la vie intermédiaire des nonnes apparues. C'est ainsi que deux nuages orageux, chargés inégalement d'électricités contraires, se mettent en équilibre par le contact de leurs vapeurs et le dégagement de leurs fluides. L'imagination du témoin faisait le reste.

Rien n'était plus facile que de concilier les deux opinions; il se peut que le rapprochement des corps transmondains et des existences humaines détermine précisément ces gaz exceptionnels qui modifient le cours du sang; mais on n'osa pas trancher si vite la question. Au surplus Ferriar et Hibbert (1) convinrent que la physiologie était impuissante à donner la clef de ces derniers phénomènes; le premier déclara que Bovet ne dormait pas, le second inclinait pour le rêve; mais l'un et l'autre finissent par une hésitation désespérante. Il n'aura point échappé à nos lecteurs que les visions de Cardan, de Nicolaï, et de Bovet se touchent par divers côtés. Enfin, ce qui achevait de jeter l'incertitude et la confusion dans les jugements, c'est qu'un troisième parti, les mystiques, affectaient de regarder les nouvelles lumières dont la physiologie éclairait les fantômes comme une preuve de leur réalité, uniquement dans l'intérêt du dogme.

(1) Ferriar, *Théorie des Apparitions*. — Hibbert, *Sleeping and waking visions*.

La conversion du colonel Gardiner, arrivée en 1719, racontée par le pieux Doddridge, et vivante encore dans la mémoire de tous les illuminés de l'Écosse, passait à leurs yeux pour une révélation qu'il eût été profane d'expliquer par les sciences naturelles. — On sait que le colonel Gardiner, ayant soupé avec une joyeuse compagnie, le jour du sabbat, quitta ses convives vers onze heures du soir pour se préparer à un rendez-vous galant où l'attendait à minuit une femme mariée, et que, pour se recueillir dans une amoureuse impatience, durant les dernières minutes qui précédaient ce doux instant, il tira un livre quelconque de son porte-manteau. C'était le *Soldat du Christ ou les cieux conquis d'assaut*, par Thomas Watson; la bonne tante du colonel avait, par mégarde ou à dessein plutôt, glissé cet ouvrage divin dans le bagage de son neveu. Quelques phrases sur la profession militaire attirèrent d'abord l'attention de Gardiner, qui parcourut bientôt les pages du volume avec enthousiasme. Tout à coup, un léger brandon de feu, une sorte de flamme errante vient tomber sur le livre ouvert; le colonel s'imagine voir une étincelle détachée de la mèche de sa lampe; mais, en levant les yeux, il aperçoit, à sa grande surprise et comme suspendu dans l'air, au milieu de sa chambre, le tableau du supplice de Jésus et la croix entourée d'une auréole; une voix, ou *quelque chose qui ressemblait à une voix*, dit le révérend Doddridge (*something equivalent to a voice*), lui adressa même un discours assez pathétique et qui fut conservé, etc.. — Cette extase, fameuse parmi les méthodistes, les relations de lord Herbert de Cherbury, les visions de sainte Thérèse qui offraient les mêmes caractères physiologiques que les épreuves de Davy et les tourments de Nicolaï, l'expérience hardie d'un élève du collège d'Iale, en Amérique, sur l'oxyde nitreux (1), toutes ces particularités divisaient encore les docteurs, mais sans décourager les recherches.

Je ne décrirai pas les émotions du public anglais durant ces batailles de spectres : elles furent immenses. C'était l'époque où vingt éditions des romans de Radcliff et de Maturin n'avaient pas rassasié les esprits de la Grande-Bretagne auxquels les pré-

(1) *Edinburgh philosophical journal for january 1825.*

occupations de la lutte continentale imposaient le besoin de se distraire violemment; l'époque où la poésie des lackistes, qui participe du fantôme et de l'ombre, enveloppait les trois royaumes comme d'une vapeur; où deux grands génies, Bonaparte et Byron, n'avaient pas dissimulé leur penchant aux superstitions et leur indulgence pour les revenants. Dans le beau monde de Londres, parmi ces femmes de la haute aristocratie, dont les maladies nerveuses et les mœurs irritantes ont une célébrité pathologique chez tous les médecins indiscrets de l'Europe, ce problème des apparitions, habilement remis en faveur devait faire une fortune de curiosité, parce qu'il était un galvanisme inédit. Dans les salons, on se communiquait à haute voix, sans craindre le ridicule dont Walter Scoot a voulu la marquer, l'incroyable recette du docteur Aiderson de Hall, pour se donner une vision. La jusquiame, le *conium maculatum*, la belladone, le pavot, l'*agaricus muscarius*, et autres substances ou drogueries, allumèrent secrètement, avec le soufre et l'antimoine, une foule de bûchers cabalistiques, et, sur ces réchauds sacrilèges, sur ces cassolettes, qui rappelaient moins un sérail qu'une pharmacie, on vit les plus jolies, les plus folles têtes se pencher, afin de respirer, avec leurs flammes versicolores et leurs gaz délétères, la faculté de remplacer le beau Nasch par un spectre, ou l'élégant Brummel par un démon. Les gens mordus par des chiens enragés, devinrent à la mode; car, dans les derniers accès de l'hydrophobie, la victime s' imagine fréquemment causer avec un dogue (1). L'auteur du *Moine*, ce gros homme qui a écrit des livres si fantastiques, partant pour la Jamaïque, où il périt martyr de ses plantations, faillit rester de force à Londres, enchaîné qu'il était par les bas bleus, auxquels il avait imprudemment promis, grâce à la circonstance, un second Ambrosio. Une main inconnue traca un matin, dans l'alcôve même de Lewis, ces vers de Ben Jonson, en caractères phosphoriques, dit-on, au risque de brûler l'appartement et le locataire :

Break, Phant'sie, from thy cave of cloud,
And spread thy purple wings;

(1) Hibbert, *Morbid sources of Spectral illusions.*

Now all thy figures are allow'd ,
And various shapes of things ; etc. , etc.

(Vision of Delight).

« Déborde , Imagination , des flancs du nuage et déploie tes ailes de pourpre ! Maintenant toutes les illusions sont permises , tous les fantômes caressés... etc. »

Lewis fut aussi épouvanté que les lecteurs du *Moine*. A son départ pour la Jamaïque , la dispute avait singulièrement profité. Les amateurs d'Édimbourg en étaient à la nature du *bruit* ou de la voix et à la *substance des corps* ou ombres dont se compose ordinairement une apparition. Ce qui frappa d'abord les physiologistes , relativement au bruit , c'est l'intervention presque surnaturelle de la musique dans les maladies du cerveau et dans les affections nerveuses , sous le ciel du Nord. On interrogea les fièvres étiq. et symptomatique , la consommation , la phthisie , le délire , etc. , et tous ces désordres , muses coupables de la même faiblesse , avouèrent leur penchant secret pour la flûte de Pan , la voix de Mercure et la lyre d'Apollon. Il n'y a pas de folie qui ne soit sensible à la musique , comme il n'y a pas de génie supérieur parmi les hommes qui ne soit un peu fou. Triste réflexion , dit Pinel , mais qui semble provoquer plus encore pour de tels malades nos sympathies et nos regrets (1).

Cette poésie mentale de la consommation a inspiré à Shakespeare , dans *Henri VIII* , une scène fameuse que Johnson regarde avec raison comme la plus belle de tout son théâtre ; les premiers monuments de la littérature devant être , à notre avis , les peintures ou les analyses des facultés ultra-mondaines de l'homme. Au dire du commentateur Griffith , Shakespeare aurait même voulu décrire le phénomène psychologique des fantaisies surnaturelles de la pensée rendues consistantes et visibles uniquement pour l'âme de la personne endormie ou du malade épuisé. Catherine d'Aragon , répudiée par Henri , se meurt de la fièvre étiq. Le principe immatériel de sa vie commence à s'écouler vers le monde supérieur. Nous citons la fin de la scène :

(1) *Traité de la Folie*.

« ... Esprits de paix , dit la reine , où êtes-vous ? Seriez-vous tous évanouis ? Et ne me délaissez-vous pas ici dans un séjour misérable ?

L'ÉCUYER GRIFFITH.

Madame , nous sommes près de vous.

CATHERINE.

Ce n'est pas vous que j'appelle. N'avez-vous vu personne entrer depuis que je me suis assoupie ?

L'ÉCUYER GRIFFITH.

Personne , madame.

CATHERINE.

Non ?... Quoi ! vous n'avez pas vu , dans l'instant même , une troupe d'esprits célestes m'inviter à un banquet ? Leurs faces , brillantes comme le soleil , jetaient sur moi mille rayons. Ils m'ont annoncé le bonheur éternel et m'ont tendu des couronnes , Griffith , que je ne me sens pas encore digne de porter ; mais je m'en rendrai digne ! Oui.... je le promets !

L'ÉCUYER GRIFFITH.

Je suis bien aise , madame , que votre imagination enfante de si heureux songes.

CATHERINE.

Dis à la musique de se taire..... Elle m'importune et me blesse l'oreille. (La musique se tait.)

PATIENCE , à l'écuyer Griffith.

Remarquez-vous l'altération soudaine qui décompose son visage ?.. Comme sa figure s'amaigrit et s'allonge !... Comme elle devient pâle et glacée !.. Regardez ses yeux...

L'ÉCUYER GRIFFITH.

Elle nous quitte , ma chère ; prions , prions ! etc.

Ce passage mélancolique de la chute de Wolsey au couronnement d'Anne Boleyn n'émeut si profondément à la lecture de Shakspeare que par la vérité toute physiologique des dernières souffrances de Catherine ; on saisit l'imagination du public an-

glais, loin même des pompes du spectacle, par le tableau dramatique de ses mœurs, de son histoire et de son climat. Pour ne pas sortir de Shakspeare et à ne considérer que les maladies mentales, ne lisons-nous pas dans *le Roi Lear*, drame dont une démence toute lyrique est le sujet, ne lisons-nous pas au second acte les détails scrupuleux que le poète met dans la bouche d'Edgar sur la condition des fous en Angleterre? Un grave antiquaire, M. Douce, dans ses *Illustrations* de Shakspeare, a même sérieusement écrit que, pour rester fidèle à la couleur locale, ce grand homme aurait dû joindre au costume d'Edgar les insignes recommandés par Randle Holme, c'est-à-dire le long bâton à la Bélisaire, le cornet de vache suspendu à l'épaule, et le manteau bariolé de rubans, de plumes et de loques de drap écarlate. Vers 1760, suivant M. Douce, la vieille Angleterre conservait encore tant de respect pour ce travestissement héréditaire chez les maniaques vagabonds, que les habitants de Hawick, en Écosse, toléraient un pauvre idiot qui en était revêtu et qui parcourait journallement les rues en sonnaut, comme Edgar, dans sa corne de bœuf. Shakspeare était pour beaucoup dans cette vénération.

Toute la fable d'*Hamlet* roule sur une démence. Un spectre plane, dans *Macbeth*, depuis le premier vers jusqu'au dénouement. Le *spleen* n'est pas seulement une maladie endémique, c'est aussi la disposition spéciale d'un peuple insulaire à se pénétrer moralement de la phthisie qui étiole les âmes tendres, les femmes et les fleurs, sous un soleil de brume. Tel fut le vaporeux caractère empreint dans le personnages d'Ophélie, et sa folie respire bien la frileuse douleur d'une jeune fille dont la poitrine manque de l'air chaud du golfe de Naples et qui ne perçoit plus l'existence qu'au travers d'un brouillard malsain. Walter Scott a convenablement exploité dans la *Dame du lac* et dans ses poésies rêveuses la diaphanéité de la vie britannique chez les créatures trop immatérielles pour un ciel polaire. C'est à cette spiritualisation malade qu'il faut rapporter la foule de *Dames blanches, vertes, bleues*, qui restent suspendues, comme des esprits intermédiaires, au sommet des Highlands. Il ne serait pas impossible que cette tendance des filles d'Albion à passer d'une condition terrestre trop rude pour leurs organes dans un milieu supérieur et plus doux, peuplât le ciel

de leur dure patrie , de toutes les apparitions moitié mondaines , moitié divines , qu'on y voit ou qu'on y entend flotter entre l'homme et le firmament. Si les femmes d'Orient sont plus matérielles , c'est que leur atmosphère est plus caressante ; le soleil du tropique , par une serre chaude anticipée , dilate ici bas leurs âmes comme elles le seront en haut , et cette émanation surabondante , qui devrait réellement spiritualiser leur nature , la rejette momentanément au contraire , jusqu'à la mort , dans les attaches physiques de la vie.

Oserait-on prétendre que Milton n'entrevoit pas avec l'instinct du poète ce caractère psychologique de son climat , lorsqu'il décrit en beaux vers :

« Ces langages aériens , qui profèrent le nom des hommes sur les rives de la mer , dans les déserts sablonneux , et dans la solitude?... »

Voilà peinte en quelques mots toute la préoccupation commune aux plus fiers génies de l'Angleterre. Incessamment vous rencontrez dans les jardins de leur imagination des personnages moitié terrestres , moitié perlucides , dont les pieds ne semblent toucher le sol que de la pointe , et que le chagrin et le climat exténuent également par une lente dissémination de la vie. Ouvrez *Douglas* , de John Home : les premières paroles de lady Randolphe , dans la première scène , invoquent le secours d'un esprit qu'elle croit entendre parler lui-même dans le murmure des torrents et dans le gémissement des chênes. Il y a dans *le Jeune Irlandais* , de Maturin , une charmante enfant qui meurt d'amour et de phthisie au fond d'un comté sauvage , une orpheline pauvre et malade , dont le dernier souffle s'exhale , tandis que son amour s'éloigne du lieu qu'elle habite ; le regard , le souvenir et aussi la voix de la mourante poursuivent sur la route l'imagination de cet homme ; on le voit passer avec des gestes d'horreur et une démarche précipitée le long du cimetière où la fosse de la jeune fille est ouverte. Rien de plus ordinaire à la littérature anglaise que la peinture de ce triple magnétisme de la vue , de la mémoire et du bruit ; rien de plus naturel à son génie qu'une semblable atténuation progressive de l'individu , qu'une transformation étudiée du matériel au spirituel , du corps mondain à l'ombre fluidiforme , que cet art héréditaire de suivre un être dans toutes les nuances échelon-

nées depuis l'instant où la structure humaine fait entendre des craquement sinistres, jusqu'à l'heure de la disparition de l'âme, réduite à sa plus simple essence, dans les limbes du monde supérieur; et on comprend que Macpherson finisse par substituer à ses héros des nuages qui s'embrassent et des brises qui se haranguent.

Campbell, Southey, Radcliff, Moore, quels sont les génies insaisissables qui se glissent furtivement derrière les murailles de vos romans ou se bercent au refrain de vos ballades? Des femmes aux regards d'un bleu céleste, à la peau transparente et rosée, à l'œil toujours brillant d'une larme et noyé dans un feu humide; aux membres allongés et fondus; aux vêtements pudiquement collés sur des formes grêles, comme si ces fantômes s'amincissaient pour fendre mieux les brouillards et se promener avec la fluidité d'une vapeur dans l'espace; aux chevelures d'un blond d'or qui semble toujours un fauve et divin reflet du soleil; à la taille impondérable d'un ange dont le corps souple se dérobe à la terre et dont les jambes se cachent sous des flots de mousseline. Elles ont l'air de souffrir, de pleurer, et de vivre comme exilées, retenues dans le monde par le lien vital, qui n'est plus qu'un fil et que toutes leurs pensées mélancoliques tendent insensiblement à rompre. On s'attend à chaque moment à les voir passer; on n'est pas surpris qu'elles meurent avec l'imperceptible agonie d'un crépuscule: comment s'étonnerait-on alors que leurs voix parlent encore, après que leurs traits ont disparu! La décroissante matérialité de ces créatures se perpétue au delà du tombeau avec les mêmes lenteurs et dans les mêmes proportions qu'en deçà du dernier soupir. Quand elles étaient femmes seulement, vous entendiez une voix céleste sortir d'un corps à peu de chose près éthéré; quand elles sont presque des esprits, le corps se dissout; mais ses éléments fluides et la voix elle-même, ne pouvant traverser promptement le milieu glacial qui retient au passage leurs atomes délicats, se rapprochent encore et se reforment quelquefois pour nous apparaître, tant que dure leur lutte aérienne.

Les phénomènes de la seconde vue ont leur place dans ce rôle transitoire des sons qui étend si loin et si haut le pouvoir de la musique. M. Spencer (1) a dernièrement rendu visite à la fille

(1) *Travels in Circassia*, 1838.

d'un noble Circassien de la rivière de l'Ubin , jeune femme que les voyageurs dans le Caucase recherchent avec curiosité , mais qu'ils ne peuvent voir qu'en se soumettant à toutes les solennités d'une entrevue diplomatique , ce cérémonial étant exigé par le père à cause des facultés divines dont son enfant paraît douée. La jeune femme a vingt ans ; elle est ordinairement malade , mais par soudaines crises , à la manière des fous , d'une affection nerveuse qui est un désordre mental transformé par le temps en extase magnétique. Toutes les trois semaines environ , on la voit subitement saisir son luth et chanter en s'accompagnant des prédictions sur la guerre actuelle de sa patrie avec les Russes. Quand elle ne chante plus , elle joue du luth en gardant un air sérieux , et semble causer avec un esprit visible pour ses yeux , mais invisible pour les personnes qui l'écoutent. Ne voulez-vous pas bien croire avec moi que la voix de la jeune fille , entraînée par la musique , suit pour quelques instants son âme que l'exaltation patriotique de son intelligence ravit tout d'un coup aux entraves charnelles ? La Circassienne , du reste , possède tous les privilèges des *voyants* d'Écosse. Spencer a vérifié , sur les bords du lac de Constance , à Lindau , des propriétés semblables dans le somnambulisme de M^{lle} de Rader , fille du baron de Rader. On prétend aussi qu'une jeune personne de la famille de Hardenberg partage la même faculté. Mais toutes ces particularités se rattachent au don de la seconde vue ; elles ne sauraient donc nous occuper plus long temps.

Je citerai pourtant un fait récent auquel de nobles et douloureux souvenirs sont liés , et qui d'ailleurs tient , comme somnambulisme musical , aux *visions du bruit*. M. le comte de Plater , ce débris illustre de la Pologne soulevée de 1831 , raconte que , dans une église , située à quelques lieues de Varsovie , et au milieu d'une fête nationale , un jeune homme , vivement ému tout à coup par le caractère des champs religieux , s'élança de son banc vers l'entrée du chœur , s'arrêta immobile , les bras croisés et la tête penchée à cette place , et demeura longtemps à contempler le pavé nu du temple , dans une attitude qui troublait le service divin , à la grande anxiété des fidèles. C'était précisément une année avant la mort du grand-duc Constantin ; l'insurrection n'avait pas encore éclaté. On entoure le jeune

homme, on l'interroge sur sa méditation ; les chants cessent. Il sort enfin de ce rêve somnambulique.

— Je vois, dit-il, à mes pieds le cercueil ouvert du grand-duc Constantin.

L'année s'écoule, la révolution chasse les Russes de Varsovie, Constantin meurt ; on célèbre ses funérailles dans cette église, et son cercueil est placé au milieu du chœur, à l'endroit même où l'extatique avait eu la vision.

D'abord, la distance des lieux et l'intervalle des temps ne sont que de médiocres obstacles dans ces séparations de l'âme et du corps. Byron, dans une de ses lettres (1), raconte, avec sa malice ordinaire, qu'une grande dame de Florence avait beaucoup compté sur le passage de sir Humphry Davy dans cette ville, en 1820, pour se faire donner par le fameux chimiste un moyen de teindre ses sourcils en noir, mais que sa déconvenue fut extrême, parce que Davy quitta Florence vingt-quatre heures après son arrivée, et sans avoir seulement vu la jolie Toscane, qui réclamait un miracle de son génie. Effectivement, Davy n'avait pas de temps à perdre, s'il faut juger de la rapidité de son voyage par la préoccupation singulière qu'il emportait de Londres. *Plusieurs années* s'étaient écoulées depuis un songe dont la mémoire le poursuivait partout. Étant dans la Grande-Bretagne, il avait rêvé, une nuit, qu'il se trouvait malade en Italie, couché dans une chambre étrangère dont le caractère local des meubles frappait ses regards, et confié aux soins d'une jeune fille qui resta gravée en traits caressants dans son souvenir. Or, à l'époque et durant le cours du voyage dont nous parlons, Davy tomba malade en Italie, comme il l'avait prévu en songe, et, ce qu'il y a de plus curieux, se retrouva couché dans la chambre et soigné par la jeune fille dont il n'avait pas oublié l'image, et qui l'une et l'autre lui furent rendues telles qu'il les avait rêvées (2) ! En face d'une prévision semblable, l'extase du jeune Polonais est une misère ; mais, sous le rapport du bruit, son histoire est d'un enseignement parfait. On retient une âme par sa sensibilité comme on retient

(1) *Mémoires*, de Thomas Moore.

(2) Davy, *Voyage en Italie (Consolation in Travels)*, London, 1850).

un corps par sa consistance. Une femme aimée, *lasciva puella*, veut-elle fuir? Nous la poursuivons dans les ténèbres où nos désirs et notre vue la cherchent du geste et des yeux. Une âme chérie a-t-elle quitté ce monde? Nous profitons des songes pour l'y rappeler en le quittant nous-mêmes. Telle est la volonté magnétique. Or il ne paraît pas impossible que les sons harmonieux favorisent ces absences, ces visites, ces retours, ces divorces, qui font du principe immatériel comme un palan jeté par-dessus bord aux naufragés de la vie, ombres ou humains; et tant que la nature de l'âme ne sera pas dévoilée, on ne saurait blâmer ces théories consolantes. Quel secours offrons-nous à l'esprit d'un mort? La prière, c'est-à-dire la voix modulée dans sa gamme la plus expressive; et si nous pouvions toujours chanter nos prières, il ne manquerait rien sans doute au soulagement musical des trépassés. Cet office intermédiaire des sons n'est jamais plus digne d'emploi que dans les pressentiments et dans la seconde vue.

Ainsi, les chants religieux, dont le caractère était encore relevé par la triple influence du vaisseau de l'église, des malheurs de la patrie et de l'exaltation habituelle au visionnaire, ont pu transporter l'esprit du jeune Polonais sur les ailes de la mélodie, au delà des limites de l'espace et du temps, et le mettre en communication supérieure avec l'âme de Constantin, vers qui la sienne, par les élans de la haine, était violemment entraînée. Dans ce rapprochement, les deux esprits durent échanger par leurs atomes, mais sans les confondre, la perception des sentiments dont chacun était respectivement la proie; et tandis que le grand-duc subissait peut-être, avec des terreurs secrètes, l'invisible rayonnement de l'âme du jeune Polonais, comme l'avant-coureur de sa mort, à l'instant même et malgré la distance, ses forces vitales émues réfléchissaient (1) dans l'imagination de l'extatique leur débilité imminente, et le somnambule, ou le *voyant*, jugeait instinctivement de la chute prochaine du Russe par la faible résistance que les irradiations de son animosité trouvaient dans leur cours. Quelques mots sur la prescience compléteront ma pensée.

(1) Bacon, *Increm. et dign. scientiarum*, tom. II, liv. iv.

Supposez que nous possédions un télescope assez parfait pour voir ce qui se passe sur une planète tournant autour d'une de ces étoiles qui sont un million de fois plus éloignées de nous que le soleil, comme nous voyons les objets à cent toises à l'aide d'une lunette acromatique. En dirigeant ce télescope sur la planète, ce que nous verrons sera le présent pour nous; ce sera le passé pour les habitants de la planète, parce que la lumière aura mis plusieurs mois pour parvenir à notre télescope. Maintenant, placez sur la terre un homme organisé de façon à voir *instantanément* sur la même planète, c'est-à-dire avec ses yeux et sans télescope: cet homme nous racontera ce qui s'y passe, longtemps avant que nous puissions l'apercevoir. Il verra donc réellement l'avenir (1).

« J'ai connu, dit M. Chardel, l'épouse d'un colonel de cavalerie que son mari magnétisait et qui devint somnambule; dans le cours du traitement, une indisposition le contraignit à se faire aider par un officier de son régiment; cela ne dura que huit à dix jours. Quelque temps après, dans une séance magnétique, le mari, ayant mis sa femme en état de somnambulisme, l'engageait à s'occuper de cet officier. — Ah! le malheureux! s'écria-t-elle, je le vois... il est à P..., il veut se tuer... Il prend un pistolet... Courez vite!... — On courut effectivement: le suicide était consommé! (2) »

Ces théories et ces exemples nous indiquent par quel travail spirituel le jeune Polonais extatique fut transporté de l'église auprès du grand-duc. Le reste du pressentiment, ou la *seconde vue* du cercueil et du cadavre, devint pour le somnambule une affaire de physiognomonie particulière, puisque Constantin n'expirait pas précisément à l'heure de la vision. C'était, en quelque sorte, de la prescience dans la prescience même; il serait difficile de trouver le phénomène à un degré plus complet. Ici, comme ailleurs, on ne peut expliquer par quelle voie l'imagination agit sur les organes.

« ... C'est alors, dit néanmoins Coleridge (3), c'est alors que j'ai cru deviner comment nos idées, même sous l'affaiblisse-

(1) M. Deleuze.

(2) *Psychologie*, 1858.

(3) *Friend*.

ment d'un corps malade, s'élevaient de temps en temps à la plus magnifique poésie, aussi bien que ces esprits lourds et grossiers qui se rencontrent en songe avec le génie de Shakspeare; c'est alors que j'ai cru deviner comment on se figure entendre la voix d'un fantôme parler, aussi bien que parfois on a vu se dessiner les traits de son visage, et avec un enchaînement si merveilleux dans la logique des paroles, que ce miracle confond les hommes les plus sages, quand ils ignorent l'optique et l'acoustique de nos sens intérieurs dans les mystères de la prescience !... »

Mais le prudent Coleridge ne franchit pas les bornes de la physiologie; toutes ses conjectures analytiques se réduisent à proclamer la clairvoyance dont l'âme fait preuve au milieu des perceptions les plus terrestres, sous l'influence d'un accident morbide. Un médecin écossais du XVII^e siècle, Archibald Pitcarn, n'a pas eu les mêmes scrupules que Coleridge. Son témoignage authentique, dans la question des voix surnaturelles, est un des plus curieux monuments qui nous restent.

« ... Dans un recueil manuscrit des poésies latines du célèbre Archibald Pitcarn, j'ai lu en marge du volume, dit un physiologiste anglais (1), une anecdote particulière à la famille du docteur, et qu'elle n'a jamais répandue. Cette apparition, la plus singulière que je connaisse, fut dictée par Pitcarn lui-même, et j'en ai recueilli les détails sur l'indication de M. Laing, d'Édimbourg, qui était dans le secret de l'événement.

« Robert Lindsay, petit-fils ou arrière-petit-fils de David Lindsay, le roi d'armes et le poète de la vieille cour d'Écosse, ami et condisciple d'Archibald Pitcarn convint avec lui, en 1671, à l'exemple de MM. de Rambouillet et de Précy (2), que le premier mort des deux rapporterait au survivant des nouvelles de l'autre monde. Robert Lindsay mourut en 1675; tandis qu'Archibald Pitcarn se trouvait à Paris. La nuit même de cette mort, le médecin rêva qu'il était à Édimbourg et que Lindsay lui parlait dans les termes étranges qui suivent : —

(1) Samuël Hibbert.

(2) *Revue de Paris, Psychologie du Rêve.*

Archie (1), sais-tu que je suis mort ? — Non, Roben (2). — Cela n'est que trop vrai, et on m'a enterré dans un couvent. Mais j'existe maintenant dans un lieu dont les langues écossaise, grecque et latine ne sauraient exprimer les délices. Je suis venu ici par le port de Leith, sur un petit navire léger comme un oiseau, pour te ramener avec moi. — Grand merci, Roben, mais je désire auparavant revoir encore Fife et le Lothian oriental, et puis, prendre congé de mes parents. — Archie, la marée se retire ; il faut que je parte. Adieu ! je reviendrai te chercher une autre nuit. » Depuis cette époque, Pitcarn ne passa pas une seule nuit sans rêver que Lindsay était vivant. Ayant une maladie dangereuse en 1694, Robert le prévint que son départ était reculé, qu'il viendrait lui-même le prendre, mais il ne lui désigna pas le moment. »

Qu'un poète et un médecin se contredisent, à la rigueur cette singularité n'étonne personne ; mais deux poètes ne devraient-ils pas se servir réciproquement de notoriété ? Il eût été beau que Coleridge comprît le Tasse.

« ... A Bisaccio, près de Naples, où le marquis Manso suivait attentivement les effets surnaturels de la mélancolie du Tasse, il arriva que l'auteur de la *Jérusalem*, offensé des doutes de son ami, lui proposa d'être présent aux entrevues qu'il disait avoir familièrement avec un esprit. Le marquis accepta le défi, se trouva au rendez-vous donné, le lendemain, et au bout de quelques instants de silence, il s'aperçut que le poète avait les yeux fixés sur la fenêtre de l'appartement, en demeurant immobile. Manso l'appela, mais ne reçut aucune réponse. A la fin, le poète s'écria : « Voici mon ange qui vient causer avec moi ! Regarde bien, Manso, et ne doute plus de la vérité ! » Le marquis, stupéfait, l'écoute, regarde, mais il ne voit rien, si ce n'est l'éclatante lumière du soleil de Naples qui entrait par la fenêtre. Il promena scrupuleusement la vue autour de la chambre, mais il n'aperçut rien, et cependant le démon familier y était, puisqu'il entendait parfaitement le Tasse lui parler avec une grande véhémence, tantôt posant

(1) Diminutif d'Archibald.

(2) Diminutif de Robert.

des questions, tantôt adressant des réponses, s'exprimant, d'ailleurs, de la manière la plus éloquente et avec une sensibilité si vraie, que le marquis restait pénétré de surprise et d'admiration, et ne pouvait se résoudre à l'interrompre. Cette conversation extraordinaire cessa par la retraite de l'esprit, et comme il était parti sans doute, le Tasse se tourna vers son ami, et lui demanda d'un ton plein de sang-froid, ce qu'il pensait maintenant de l'entrevue. Manzo, tout à fait déconcerté, ne jugea pas à propos de contredire encore le poète et ne lui reparla plus des visions... (1)»

La partie serait trop belle contre les incrédules, si le marquis Manso eût entendu la voix du démon familier répondant à la voix du Tasse. L'objection même nous toucherait peu, et, à défaut de cette preuve, il y a des phénomènes qui se chargent de la réplique.

Un vieux proverbe anglais dit : comme le fou réfléchit, de même sonne la cloche (*as a fool thinketh, so the bell clinketh*). Ce proverbe est rendu physiquement sensible. Lorsque l'air et les paroles d'une chanson nous sont très-familiers, il nous devient presque impossible, si la mélodie en est exécutée par un instrument sans accompagnement de voix, de ne pas nous préoccuper des mots, qui semblent toujours comme flotter au milieu des sons que nos oreilles écoutent. Pareillement, si quelqu'un marque la valeur des notes d'une chanson en frappant sur une table ou sur tout autre corps incapable de rendre des sons distincts, il peut être fort difficile pour l'auditeur, quoique même très au fait de la chanson, de découvrir la mélodie cachée sous ce bruit insignifiant ; en revanche, dès que la chanson lui sera nommée, il découvrira dans le même bruit non seulement la valeur des notes, mais aussi parfois leur mélodie qui n'existe pourtant par habitude que dans son imagination. Or comme les rêves s'accordent avec les sons qui restent vraiment extérieurs, les rêves eux-mêmes semblent extérieurs et convertissent en musique réelle ce qui n'est qu'un *songe de bruit* (1). Dans le paroxysme de l'exaltation mentale, le Tasse interroge un esprit, et cet esprit lui répond : la voix de l'esprit

(1) Hoole.

(2) Brown, *Physiology of the human mind*.

ne frappe que l'imagination du Tasse; mais comme le poète a monté par le délire son imagination à la hauteur d'un entretien céleste, ses sens participent forcément à la surexitation de son âme, et il croit entendre par les oreilles un bruit qui en réalité ne les atteint pas. Ce résultat est impossible pour Manso, car Manso n'a pas le délire.

On le voit : les mêmes difficultés se présentent; nous sommes ramenés, en dernière analyse, à la nature de l'exaltation mentale, que les médecins ne connaissent pas plus que les physiologistes et les psychologues; nature captieuse, que le plus fort théoricien du siècle, M. Broussais, a vainement circonvenue de son génie, dont la révélation n'est peut-être pas fort éloignée, mais qui permet, jusque-là toutes les hypothèses; ces ressources ne couvrent pas toujours notre amour-propre.

Par exemple, on m'envoie à l'instant le numéro du *Journal de Smyrne* du 15 mars 1859, qui rend compte du curieux phénomène survenu récemment en cette ville : deux jeunes Grecques, Dhespina et Zabétula, développent en se rapprochant l'une de l'autre des courants électriques. Entre mille détails, qui vont produire une vive émotion dans la science, je ne choisis que le fait suivant :

« Une nuit, comme il était déjà fort tard, les deux jeunes filles se trouvaient ensemble dans un appartement du rez-de-chaussée de la maison qu'elles habitent. A cette heure, elles étaient par hasard très-rapprochées de la porte d'entrée. Tout à coup, elles entendent craquer les parois et même frapper sur les vantaux de cette porte. Dans le premier moment, les jeunes filles s'imaginèrent qu'un habitant de la maison, venant du dehors, voulait pénétrer dans la salle, et elles lui crièrent d'entrer. Ne recevant aucune réponse et le bruit continuant toujours, elles s'avancèrent rapidement dans cette direction... Mais quel ne fut pas leur effroi lorsque, collées toutes deux contre les parois de la porte, elles entendirent les craquements et les secousse redoubler de force !... Les jeunes filles appellent à leur secours, les habitants de la maison descendent précipitamment au rez-de-chaussée, et on demeure convaincu que des voleurs, s'étant présentés à la porte pour en briser la serrure, avaient fui à la première alarme. »

Je le demande, en conscience : n'est-ce point là une partie

de la scène terrible qui se passe devant Théodore et l'Avocat, quand leur apparaît le spectre de Daniel, dans le *Majorat* d'Hoffmann (1)? Si les jeunes Grecques, plus hardies, eussent ouvert la porte et reconnu que les coups provenaient d'une main invisible, qu'auraient-elles pensé? Il y a mieux; supposez, à la place de ces femmes intimidées, deux hommes de sang froid et d'esprit, mais ignorant toute leur vie qu'ils avaient eu pour vision un phénomène électrique: comment ne pas croire aux revenants? De même que la cause étrange de la frayeur des jeunes Grecques leur fut plus tard scientifiquement expliquée, de même aussi telle circonstance merveilleuse des apparitions n'est probablement que le jeu naturel des ressorts immatériels de notre âme qui nous sont encore inconnus.

La reine Catherine, dans le fragment de *Henri VIII*, se plaint que son orchestre lui blesse l'oreille; il n'y a pas là de contradiction pour nos paroles. Effectivement, les répugnances invincibles et les violentes sympathies ont un point de contact, une heure de mélange, où des résultats différents s'écoulent de principes identiques. Les accords qui blessent l'oreille de Catherine endorment les transports d'Ophélie, les douleurs de Thécia et les angoisses de Desdémone: ce sont peut-être de mystérieuses divergences, des anomalies cachées, d'imperceptibles répulsions, qu'une étude plus savante du clavier des âmes découvrira quelque jour. Il n'est pas moins vrai que la musique, de gré ou de force, avec harmonie ou dissonance, ébranle profondément la lyre cérébrale. Daniel de Foé n'a pas oublié ce coup de pinceau, quand il nous montre Robinson réveillé la nuit par une voix qui prononçait son nom, bien que le marin naufragé fût le seul habitant de l'île déserte. On peut consulter (2) les inépuisables archives de la seconde vue, du somnambulisme et de toutes les visions mystiques ou profanes. Quant au caractère matériel du phénomène, quelques phrases de Diderot, dans le *Neveu de Rameau*, faciliteront l'intelligence de notre hypothèse:

« Il faut considérer la suite des intonations, la voix

(1) *Revue de Paris, Psychologie du Rêve.*

(2) Voyez. *De la Seconde vue en Écosse, Revue de Paris, 1838.*

parlante, comme une ligne droite, et le chant comme une musique courbe qui s'entrelace autour d'elle. Plus il y a de points où la ligne courbe touche la ligne droite, où les accords de l'artiste se confondent avec les accents naturels à l'homme, plus le compositeur se rapproche de son but, qui est d'exprimer les mouvements de l'âme avec la poésie des sons..... »

Les mouvements de l'âme survivent aux corps dans les intonations de la voix, le son du vocable expire, le sentiment de l'idée reste. N'entendez-vous pas un bruit quand depuis longtemps les couches de l'air ne semblent plus vibrer? Pourquoi les rayonnements de notre intelligence, réduits en accords successifs par la pensée, se détachant par couches vibrantes aussi, et s'exhalant de l'âme en émanations sonores, ne laisseraient-ils pas d'échos comme le bruit et de traînées comme la lumière? Si la splendeur de certaines étoiles fait trois ans de route avant de frapper nos yeux, ne pouvez-vous comprendre que la voix résiste à la consistance éphémère et fugitive du son pour demeurer invisiblement palpable à nos sens, pour flotter sympathiquement à nos oreilles? Les accents d'une voix familière et chérie, parfum musical que la dissolution du corps n'atteint pas, ondes élastiques retenues dans notre voisinage par des affinités récentes, se condensent ou se dispersent avec docilité, selon que notre volonté les attire ou les repousse. Pour ne pas oublier la figure de Diderot, c'est une ligne serpentine de prières errantes et désolées, de mélodies incohérentes et plaintives qui rôde autour de notre âme vivace, dans l'espoir que des accointances momentanées ranimeront la débilité croissante de leurs éléments. Quand une circonstance toute magnétique rapproche accidentellement nos sens encore imprégnés de la voix et les débris aériens qu'elle dispute à la mort, il se fait aussitôt la répétition du prodige des harpes éoliennes : l'âme exhalée s'accorde, comme un instrument, avec nos regrets, et ses brises ébranlent harmonieusement les cordes de notre lyre.

Ces phénomènes immatériels du son expliquent l'influence de la mélodie sur les femmes qui meurent dans le désordre d'une exaltation mentale trop vive, même pour les derniers instants; leur esprit vital, plus susceptible que le nôtre, tressaille, en se dégageant des liens charnels, comme effleuré déjà par la musique des voix transmondaines; il confond par une

erreur d'agonie fort excusable, les chants de la terre avec les accords du ciel, et cette illusion lui rend le départ plus facile et l'arrivée moins confuse. Au milieu de cette méprise, la mort se change en volupté.

Vittorio Siri, dans ses mémoires secrets sur l'Angleterre, fait l'honneur d'un semblable trépas à la reine Élisabeth. Elle était assise sur son lit, les yeux tournés vers la terre et un doigt dans la bouche; elle manda sa musique ordinaire, et, sans quitter son attitude, pour le moins étrange, entendit les violons jusqu'au dernier soupir, avec un inconcevable ravissement. — Brantôme nous dit beaucoup mieux de la *Limeuil*, fille d'honneur de Catherine de Médicis. « ... Quand l'heure de sa mort fut venue, elle fit venir à soi son valet, qui s'appelait Julien, et qui savait très-bien jouer du violon. Julien, lui dit-elle, prenez votre violon et sonnez-moi toujours, jusqu'à ce que vous me voyez morte, la *Défaite des Suisses* (air à la mode), et le mieux que vous pourrez; et quand vous serez sur le mot : *Tout est perdu*, sonnez-le par quatre ou cinq fois le plus piteusement que vous pourrez. Ce que fit l'autre, et elle-même lui aidait de la voix. Et quant ce vint : *Tout est perdu*, elle réitéra par deux fois, et se tournant de l'autre côté du chevet elle dit à ses compagnes : Tout est perdu à ce coup, et à bon escient... et ainsi décéda. » L'homme ne répugne pas plus que la femme à ces agonies mélodieuses. En 1705, l'empereur Léopold, se sentit mourir, se confessa, et, faisant appeler sa musique, expira doucement au milieu du concert (1).

« ... Lorsque nous sommes tout à fait éveillés, si par hasard une vive préoccupation nous absorbe, ne croyons-nous pas entendre, dans les bruits les plus confus de la nature, comme des murmures articulés et distincts? Souvent le babil monotone d'un ruisseau, écouté avec recueillement et durant de longues heures, devient la voix d'un ami qui nous regrette, nous cherche et nous appelle... (2) »

Il y a dans cette opinion toute la poésie matérielle d'un *lackiste*, mais elle n'apprend rien de nouveau; Coleridge

(1) Duclos, *Fragments*.

(2) Coleridge, *Friend*.

explique la cause par l'effet. Les physiologistes s'agitent dans ce cercle étroit; ils poétisent la matière sans tomber dans le spinosisme, mais ils ne veulent point admettre le monde intermédiaire et de nature transitoire. Leurs témérités se réduisent à ceci :

« Les illusions de la vue se comprennent plus facilement que les erreurs de l'ouïe, et les fantômes qu'on voit intrigueront toujours beaucoup mieux que les fantômes que l'on entend. Le regard paraît généralement obéir aux rêves de l'esprit, et les plus nombreuses déceptions viennent de la rétine. Ainsi Macbeth, cherchant à se rendre compte de la nature du poignard fantastique impitoyablement suspendu devant ses regards, s'écrie avec raison.

Mine eyes are made the fools o'the other senses !..

— Mes yeux sont devenus le jouet de mes sens !..

« A mesure que les fantaisies de l'imagination prennent un corps et une figure, les faculté du nerf optique se modifient sympathiquement, et la vue se dispose à saisir les fantôme que l'âme perçoit. Qu'une personne, obsédée par des visions douloureuses, ait reconnu le spectre d'un ami mort au milieu de sa chambre : aussitôt les rayons de la lumière, émanés de la partie du mur où le fantôme semble vouloir jeter une ombre, seront virtuellement interceptés ; car l'esprit, dans sa préoccupation violente, imposera le caractère des formes réfléchies aux filets nerveux de la rétine. La silhouette des images est presque toujours remarquable, dans ce cas, par sa scrupuleuse obéissance aux volontés malades de l'âme. Des visionnaires, bouquinistes sans doute, apercevaient constamment des livres manuscrits ou imprimés qui n'existaient que dans leur imagination ; il fut prouvé que les lettres, durant l'apparition, se combinaient exactement sur le *volume-fantôme*, pour reproduire des mots qui fussent en harmonie avec les pensées familières aux gens dont cette illusion mentale était la manie (1). »

Cela est plaisant, mais plaisanter n'est pas répondre. Jadis,

(1) Journal philosophique de Nicholson.

les phénomènes naturels s'expliquaient par des miracles ou par le démon; aujourd'hui, c'est l'imagination que les physiologistes chargent d'illuminer ce qui est ténébreux. Pensent-ils donc que l'exaltation mentale ne se complique pas des désordres moraux, et, parce que les nerfs forment leur empire, faut-il oublier les passions? Le cœur est, aussi bien que le cerveau, une partie de l'âme. On me refuse la puissance surnaturelle d'évoquer sur cette terre ou de suivre dans l'espace les débris volatils des personnes que j'ai chéries et perdues; qu'on me dise alors où le paralytique trouve la volonté de contracter ses muscles!

«..... Dans les premières guerres de la révolution française, un officier entra, à la tête de sa troupe, dans un riche village allemand, et prit son logement à la ferme la plus apparente. Tout y annonçait l'aisance; une femme infirme, assise dans un fauteuil à bras, s'y tenait près de la cheminée; la pièce était en outre échauffée par un poêle en fonte, et l'on venait de dîner sur une table de noyer, posée à demeure au milieu de la chambre. Le voyageur demanda du vin, de la bière ou du lait; mais on répondit qu'il n'y avait que de l'eau, et, quand il fut question d'aliments plus solides, un jeune homme dit en allemand qu'un reste de pommes de terre, que les pourceaux avaient laissées, était assez bon pour un Français. Ces paroles imprudentes furent le signal de l'explosion; le nouveau venu tira son sabre, il en frappa violemment les meubles en jurant, et tous ses hôtes s'enfuirent épouvantés. Un malheureux chat, au milieu de l'orage, crut se sauver en sautant sur la table; mais le militaire, saisissant l'animal et levant le couvercle du poêle, le lança dans le brasier..... A ce dernier trait, la paralytique éperdue, qui suivait des yeux cette scène, tressaillit sur son fauteuil, et retrouvant tout à coup ses jambes, abandonna ce lieu de désolation. Sa guérison fut ensuite considérée comme un miracle, et le militaire fêté comme un envoyé du ciel (1). »

Oui, quand tel est leur mystérieux caprice, les passions, comme les nerfs, introduisent violemment des sens étrangers dans l'organisme de l'homme. Ce qui fait marcher la paralyti-

(1) Annales de médecine citées par M. Chardel.

que, fera bruire à nos oreilles une voix et luire à nos yeux une forme, dont les traits ou les sons n'appartiendront pas plus à l'ordre terrestre que nous-mêmes nous n'appartiendrons à l'ordre supérieur. Des deux côtés il y aura, pour s'unir, violation d'un principe, transgression d'une loi; mais on ignore d'où vient la rupture des barrières. Faute de pénétrer l'intermédiaire qui joint la volonté à l'acte, les sceptiques poussent trop loin dans leur doute, et les mystiques trop loin dans leur foi. La vérité est que la physique ne sait pas quel est le principe du mouvement, que la physiologie ne connaît pas mieux celui de la vie, et que la psychologie confond souvent le travail des pensées avec la puissance de penser. Si donc des milliers de volumes écrits et de phénomènes constatés, à propos du somnambulisme, démontrent que l'âme se sépare momentanément du corps, sans qu'il y ait interruption de la vie, on peut admettre que la voix suit les conditions de l'esprit et que l'émanation participe de la nature de sa source.

Pour en revenir aux sons, dans les apparitions proprement dites, l'ouïe a toujours été une preuve d'interprétation aussi étrange et aussi manifeste que la vue; il suffit de réfléchir à l'expression des Latins, *afflatus divino spiritu*, qui est un trope admirable. Dans le moyen âge, on accordait aux dissonances en musique une sorte de pouvoir infernal. Les moines qui, à cette époque, ont paraphrasé sur la musique, s'écriaient: *Mi contra Fa est diabolicus*; d'où la sinistre pensée d'Edmond dans *le Roi Lear*: *Oh! ces éclipses nous présageaient ces divisions: Fa, sol, la, mi!...* Les habitants des Abruzzes, au contraire, disent: *La musica è il lamento dell' amore, o la preghiera agli dei...* (1). Ces plaintes et ces invocations s'exaltent nécessairement par le délire des maladies mentales et l'épidémie des superstitions populaires; la nature intellectuelle et sensitive de l'organe se complique des hallucinations du cerveau, et, dans ce cas, une passion violente suffit pour faire de la mélodie même le principe d'un effrayant désordre. Au mois d'octobre 1855, une femme de vingt-huit ans, du Piémont, dansa pendant trois jours au bal de son village avec une sorte

(1) M. de Stendhall.

d'enthousiasme, et, depuis ce moment, elle continua d'ouïr la musique qui l'avait charmée. C'étaient des montferrines; elles se succédaient dans sa tête avec rapidité. Cet horrible concert troubla les fonctions vitales de la paysanne, qui finit par tomber dans une consommation nerveuse. Les médecins observèrent que les sons musicaux croissaient avec la maladie, que la mort termina sans qu'ils cessassent de se faire entendre (1).

A notre avis, les sons musicaux augmentaient d'intensité, parce que les approches de la mort, débarrassant l'âme de la jeune fille de ses liens matériels, rendaient peu à peu sa substance éthérée plus perméable au bruit, et, quand elle expira, c'est que la vie spiritualisée tout entière avait passé dans la région transmondaine, enveloppée comme d'un voile par la mélodie. On trouve dans Walter-Scott (2) une histoire de revenant où le même désordre, résultant de causes différentes, amène une exacerbation des facultés mentales par le bruit, qui, s'il ne conclut pas à la mort, n'en est pas moins un phénomène terrible.

« Jarvis Matcham était sergent-payeur d'un régiment. Cet homme jouissait d'une telle estime dans ses fonctions de comptable, qu'il ne lui fut pas difficile de soustraire de la caisse du corps une forte somme d'argent. On l'avait envoyé dans une ville voisine, à quelques lieues de la garnison, pour faire des recrues. Jarvis se douta que cette absence était ménagée pour visiter ses papiers; il crut toucher à l'instant où sa conduite serait dévoilée, d'autant plus que son colonel lui avait donné un petit tambour comme société dans sa tournée de campagne. Le sergent vit un espion dans ce tambour. La tête du malheureux s'exalte; il veut désertier, et, pour anéantir le seul témoin de sa fuite, il tue l'enfant.

» Le tambour mort, Jarvis Matcham, quoique fort troublé, s'écarta prudemment du chemin de la garnison, changea d'habits, et marcha longtemps à travers champs avec une grande vitesse, car il croyait toujours entendre les reproches, les pleurs et le bruit des souliers du pauvre enfant, qui, en se débattant contre le meurtrier, piétinait dans les cailloux de la route. Le

(1) M. Chardel.

(2) *Demonology*.

sergent arrive enfin dans une auberge, s'y arrête, et s'y couche après avoir recommandé qu'on l'éveillât au passage de la diligence. Le garçon de l'auberge n'y manqua pas, et, lorsqu'il entra dans la chambre du voyageur, en le secouant par l'épaule sur le lit, il surprit dans la bouche du sergent ces singulières paroles :

» — Mon Dieu, mon Dieu, je ne l'ai pas tué !

» Jarvis, réveillé, se souvint de sa position, et hâta de gagner Porthsmouth par la voiture publique. Là, il s'embarqua sur un vaisseau de guerre, servit comme marin durant plusieurs années, et toujours avec ces mœurs probes et ces manières dociles qui avaient fait sa réputation dans l'infanterie. Enfin le vaisseau rentra dans le port. Jarvis et un des marins licenciés du bord conviennent de se rendre à Salisbury, et ils en prennent la route. C'était la première fois que Matcham, depuis son départ de l'Angleterre, se retrouvait sur la terre ferme.

» Tous deux n'étaient plus qu'à trois milles de cette capitale, quand ils furent surpris par un violent orage, accompagné d'éclairs si terribles et de tonnerres si effrayants que la conscience de Jarvis fut alarmée, malgré un bien long repos. Il montra un excès de terreur qui n'était pas naturel dans un homme familiarisé avec les dangers de la guerre et des éléments ; il commença même à parler d'une façon si étrange que le marin, son compagnon de voyage, devina aisément qu'il se passait dans l'âme de Matcham quelque chose d'extraordinaire. Au moindre feu qui brillait dans les nues, on voyait grelotter l'ancien sergent, comme s'il avait eu froid, et les reflets de l'éclair montraient ses regards, qui erraient à droite et à gauche, mais n'osaient se tourner tout à fait en arrière. Enfin, il dit à son camarade :

— Les pavés se détachent et courent après moi.

» Involontairement, et sans réfléchir à la question, le marin, en effet, se retourna pour voir les pavés ; mais aussitôt l'idée de Jarvis lui parut si drôle que, malgré l'orage, il partit d'un éclat de rire. Le sergent fit un mouvement horrible de peur, comme si la foudre eût frappé sa tête.

— Ne riez pas ! ne riez pas !... Tenez, je vous prie de marcher de l'autre côté de la chaussée ; nous verrons si les pierres me poursuivront encore quand je serai seul.

« Le marin, qui n'avait plus envie de rire, ne se fit pas prier pour se séparer d'un homme dont la raison semblait altérée. Il passa de l'autre côté de la route, et se mit à siffler. On marcha ainsi quelque temps; les éclairs étaient devenus plus vifs.

— Voyez-vous! s'écria tout d'un coup Jarvis, les pavés courent après moi, et vous laissez tranquille!... C'est à moi qu'ils en veulent!...

« Cette fois, le marin haussa les épaules; il chantait, les mains dans ses poches, une vieille complainte célèbre sur la mort de Nelson.

— Mais il y a quelque chose de plus fort, ajouta Matcham en traversant la chaussée et en parlant à demi-voix à l'oreille de son camarade. Le ton du sergent était alarmé et mystérieux.— Connaissiez-vous ce petit tambour?

— Quel tambour?

— Là... cet enfant qui nous suit de si près?

— Je ne vois personne, dit le marin atteint définitivement par la contagion de la frayeur superstitieuse de Jarvis.

— Quoi! vous ne voyez pas ce petit garçon, avec sa veste ensanglantée?... Comme il se traîne sur les cailloux!... Entendez-vous les cailloux?

« La voix du meurtrier était si déchirante que le marin, soupçonnant enfin la vérité, conjura Matcham de soulager sa conscience en lui avouant son crime. Alors le sergent, poussé à bout, exhala un soupir profond, et déclara qu'il était hors d'état de souffrir plus longtemps les angoisses qu'il avait souffertes depuis plusieurs années. Une confiance entière suivit ce premier élan du remords, et, comme la justice avait mis sa tête à prix, il supplia son camarade de le remettre entre les mains des magistrats de Salisbury. Après un combat de générosité assez pénible, le marin obéit. Jarvis Matcham, à l'approche du supplice, rétracta bien ses aveux; mais, convaincu par la déposition du garçon d'auberge qui avait entendu les paroles échappées au meurtrier durant le sommeil, il fut jugé, condamné et pendu. »

Si le marin eût abandonné Jarvis dans la campagne, en refusant de le livrer aux magistrats, il est probable que l'assassin serait mort d'angoisse, comme la jeune Piémontaise des suites

d'une montferrine ; le bruit des pierres, musique fatale, aurait insensiblement dévoré son âme. Cette anecdote, fausse ou vraie, a le mérite de résumer dans la même fabulation les phénomènes physiologiques de la voix et de la substance des corps intermédiaires. Pour en apprécier toute la valeur, nous nous occuperons maintenant de la seconde partie de son effet, c'est-à-dire de la substance ou de l'ombre.

ANDRÉ DELRIEU.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Critique.

Histoire littéraire de la France

AVANT LE DOUZIÈME SIÈCLE ,

PAR M. J.-J. AMPÈRE.

Si haut que l'on remonte dans l'étude de la culture littéraire des anciens habitants de la Gaule, on est forcé de s'arrêter à l'idiome ibérien, qui semble s'être perpétué jusqu'à nous dans la langue basque, et à l'idiome celtique, dont nos patois bretons ont peut-être gardé quelques débris. Encore doit-on s'en tenir prudemment aux conjectures, car il serait fort hasardeux de reconstruire la littérature des Ibères à l'aide d'un passage de Silius Italicus ou de Strabon, et la littérature des Celtes avec quelques mots de Caton ou de César. Les bardes des Gaulois n'ont pas eu la célébrité de Fingal ni d'Ossian, et, pour les apprécier, il faut emprunter des analogies peu sûres à l'Écosse et au pays de Galles. Rien donc que de fort obscur et de très-

incomplet sur la culture propre des premières populations de la Gaule. L'influence que les Phéniciens, par leurs rapports commerciaux avec nos côtes de la Méditerranée, exercèrent sur l'idiome national et sur la religion druidique, paraît s'être bornée aussi à très-peu de chose. Il n'en fut pas même de la Grèce, et cette mère féconde de toute beauté et de toute civilisation littéraire, a fait bégayer à nos antiques aïeux du Midi leurs premières cantilènes harmonieuses. Massalie devint un centre hellénique de bien dire, où se frappaient des monnaies presque grecques, où l'on venait chercher des précepteurs et des maîtres de philosophie, et où, au temps de Césaire, la langue d'Hésiode avait encore sa part dans la psalmodie des églises chrétiennes. La conquête latine effaça sans doute les derniers vestiges des littératures ibérienne et celtique, et ôta toute originalité à la culture intellectuelle. Rome jeta bien sur nos plages ses arcs de triomphe et ses arènes; mais la Gaule ne fut guère qu'une immense ville du peuple-roi, et la vraie demeure, le vrai centre, la cité enfin, ne quitta point les bords du Tibre. Le pape pourra dire plus tard : *Orbi et Urbi*; mais le sénat ne voyait guère que la ville même, et bornait son horizon au Forum; je parle de civilisation et non de conquêtes. Ainsi la littérature romaine de la Gaule fut à peu près nulle, et, pour produire des noms célèbres, il fallait qu'elle fit passer les Alpes à ses écrivains, qu'elle les rendit amis d'Ovide ou compagnons des débauches de Néron; aussi on sait les noms de Varron et de Pétrone, et on a oublié à peu près celui du géographe Pythéas.

A le bien prendre donc, l'histoire du développement intellectuel des Gaules ne commence qu'avec le christianisme, et ce que M. Ampère, dans son excellent livre, dit des Ibères et des bardes celtiques, les détails qu'il donne sur l'influence phocéenne, ne sont que les préliminaires, et, si je puis dire, le portique nécessairement nu et vide du beau monument qu'il veut élever à notre littérature nationale. Avec la religion nouvelle, la Gaule latine aura ses écrivains, ses apôtres, sa polémique patenne. L'empire avait certes été une décadence pour Rome, mais un progrès réel pour les peuples soumis à sa domination, pour l'humanité tout entière. En étendant les droits de cité à tous, en montrant la possibilité de l'avènement des barbares

au trône , en déplaçant souvent le centre du gouvernement , les empereurs firent disparaître de plus en plus , dans la constitution romaine , le caractère exclusif et personnel. Ainsi se préparèrent peu à peu les idées d'égalité qu'allait proclamer le christianisme ; ainsi l'unité impériale se manifesta dans l'ordre politique , comme l'unité morale allait éclater dans l'ordre religieux.

Nulle part , peut-être , l'invasion du dogme chrétien n'est plus curieuse à étudier que dans les Gaules , parce que là , elle n'eut pas seulement à lutter contre les derniers efforts du polythéisme romain , mais aussi contre la théogonie druidique , contre le culte persistant des indigènes. Quoiqu'il fût sur le sol gaulois d'établissement tout nouveau , le paganisme ne s'y montra pas plus vivace qu'ailleurs devant la prédication de l'Évangile. Lactance avait raison de l'accuser de décrépitude , *damnatus vetustate* , et il eût pu comme saint Cyprien demander à Jupiter s'il était trop vieux , à Junon si elle n'était plus féconde , puisqu'il ne naissait plus de dieux. L'avantage immense qu'eut le christianisme et qu'on n'a peut-être pas assez remarqué , c'est qu'il se présentait comme un miracle permanent par ses mystères , comme un dogme ouvertement enseigné et ne craignant pas alors le grand jour , tandis que le polythéisme ne touchait au surnaturel que par des traditions effacées et lointaines et n'initiait à ses fables que de rares adeptes. Ainsi le christianisme était en droit de proclamer son incompréhensibilité ; Jérôme pouvait dire : *Stultitia crucis* , et Augustin : *Credo quia absurdum*. Comment les prêtres païens , au contraire , auraient-ils pu tenir contre la polémique rationnelle , contre le spiritualisme nouveau ? Voyez plutôt. Si le polythéisme tente de s'épurer , il ne saura qu'emprunter aux doctrines grecques et orientales le vague sentiment de l'infini , et en posant dans ses folies ontologiques , dans le gnosticisme , la matière à côté de l'esprit , le mal à côté du bien , il montrera le suprême et impuissant effort du génie antique. Qu'était-ce ailleurs encore que la parodie du taurobole à côté du dogme de la rénovation par le baptême ? De plus , toutes les religions avaient consacré l'offrande des victimes comme expiation de je ne sais quel passé coupable. La volontaire immolation d'un dieu n'offrait donc aux peuples dans sa mystérieuse hardiesse que le dernier degré du sacrifice. D'ailleurs le symbole d'un amour pur ,

qui devait subjuguier l'homme par la reconnaissance, jaillissait des insaisissables ténèbres de ces croyances, et c'était par la charité, par le dévouement, que devait être vaincu l'épicurisme païen.

Au point de vue littéraire, la lutte soutenue dans les Gaules par les écrivains chrétiens, entre autres Irénée et Lactance, contre le paganisme, fournit à M. Ampère des sujets d'étude d'un grave intérêt, où il a su montrer à la fois l'élévation rare de son esprit et la remarquable sagacité de son érudition. Plus tard cet établissement de la religion nouvelle fournira d'étranges récits à l'imagination des autres légendaires; la poésie débordera l'histoire et le christianisme aura aussi sa pieuse mythologie, ses mystérieuses épopées, pleines de pitié et de terreur. L'enfance de l'Église gauloise possédera donc son âge héroïque où tout deviendra merveilleux. Les anges descendront du ciel près des bourreaux pour encourager les victimes; les cieux s'ouvriront à l'œil des persécutés et laisseront voir le Christ leur tendant une couronne (1) : les saints feront ressusciter les morts pour les baptiser; Ambroise arrêtera le soleil comme Josué; les têtes tranchées par le glaive continueront le cantique commencé, et les corps des martyrs exhaleront une odeur balsamique, tandis que leur âme prendra son essor céleste sous la forme d'une blanche colombe.

J'ai dit que la Grèce, en fondant Marseille, avait la première apporté dans les Gaules le germe de la civilisation antique; la première aussi, en établissant avec Pothin l'église de Lyon, elle y introduisit les éléments de la civilisation nouvelle. Après avoir révélé à la Velléda des Druides les sages leçons du cap Sunium, elle la mena donc s'agenouiller, avec les saintes femmes, au tombeau de celui que les pères et les docteurs nommaient le sauveur du monde. La plupart des martyrs de Vienne et de Lyon étaient grecs, comme leur nom l'indique. On eût dit des colonies religieuses au milieu des païens. En effet, ce n'est pas à l'Occident qui les a accueillis que ces Grecs appellent de leurs souffrances et de leurs combats, c'est à l'Orient qu'ils ont quitté.

(1) Frodoard, *Histoire de l'église de Reims*, Collect. Guizot, tom. V, pag. 6.

En mourant, ils se tournent du côté du Calvaire, et c'est à leurs frères de l'Asie Mineure que s'adressent les formules des *actes* de leur martyre. L'enthousiasme de Pothin, cette délicatesse et cette splendeur de parole qui distingue l'Église grecque, ne fut pas sans doute sans influence sur l'éloquence des premières homélies de la Gaule, et il fallut l'intérêt puissant du christianisme pour engager le successeur de Pothin, Irénée, à parler le langage barbare que comprenaient seul les populations incultes (1). L'apostolat, d'abord persécuté, et n'entretenant les affinités spirituelles entre les églises que par la transmission des *actes* des martyrs, s'en tint longtemps à la souffrance, à la lutte purement intelligente. Saint Martin, soldat sous Julien, et qui avait gardé quelque chose de l'ardente témérité de son premier état, changea le premier ce rôle passif, et, s'élançant avec enthousiasme à travers les populations païennes, avec les habits en désordre et les cheveux épars, *veste sordidus, crine deformis*, comme dit Sulpice Sévère, il renversa les temples, les idoles, les arbres sacrés, et se fit le plus souvent aider par ceux qui les adoraient la veille, et qu'avaient convertis ses larmes, sa parole ardente et ses prières.

Saint Martin a déjà quelque chose de la fougue et de la quiétude mystique de saint Bernard, le goût de l'arène religieuse, et en même temps l'amour de la solitude et de ses abîmes. La vie est pour lui, à la fois, un combat et une retraite. Il lutte activement contre le paganisme, et il fonde, en 360, le premier couvent des Gaules. Rien de plus conciliable, en effet, dans les grands hommes chrétiens, que le silence du cloître et le tumulte extérieur de l'église; ils se réfugient, au besoin, dans la solitude de leur pensée, et on dirait ces cités bruyantes qui ont au-dessous d'elles de mornes catacombes. Quant au monachisme même, M. Ampère, avec cette science qui, pour être étendue, ne dédaigne pas les détails quand ils sont caractéristiques, M. Ampère en montre la source antique dans les anachorètes de l'Inde. Le christianisme modifia le cloître, et quand la vie solitaire pénétra en Gaule, elle perdit à peu près son caractère

(1) Bail, *Sapientia foris predicans*, Paris, 1666, in-4o, 2e part., pag. 55.

oriental d'immobilité contemplative, de vaine vision béatifique, et tendit avant tout à l'épuration spirituelle. Bientôt les couvents, dans la désorganisation sociale, dans l'affaissement de toutes choses, devinrent des centres intellectuels, et comme des foyers obscurs qui gardèrent sous la cendre l'étincelle divine. D'ailleurs, à côté de la *louange éternelle* (*laus perennis*), à côté de la prière fervente et souvent muette, parce que les mots eussent manqué à ses élans, à côté de ce murmure intérieur qui voulait être une conversation avec Dieu (1), venaient la culture de la terre pour exciter l'activité physique, et souvent aussi un travail à la fois mécanique et intelligent, la copie des livres. Les monastères se multiplièrent à un tel point que le seul diocèse de Vienne en compta bientôt soixante. Dans l'Église, tout ce qui souffrait par le relâchement se réfugia au cloître; dans le monde, tout ce qui souffrait par le remords crut se laver de ses crimes en fondant des abbayes.

Je n'ai pas besoin de dire quelle influence la vie claustrale a exercée sur notre littérature : elle a été immense. Ces solitudes furent une occasion continuelle de traités ascétiques, d'homélies et de compositions religieuses. Retraite sévère de Lérins, vie pieuse d'Honorat, écrits touchants d'Eucher et de Cassien, combien vous êtes loin de nous ! A Port-Royal au moins, ces sévères figures du xvii^e siècle que la plume aimée de Sainte-Beuve nous rendra bientôt, d'Andilly et Hamon vous admiraient en essayant de renouveler vos vertueuses merveilles; mais, chez nous, vous n'excitez plus hélas ! qu'un reste de sympathie stérile pour des renoncements au-dessus de nos forces, et notre invincible scepticisme n'a plus pour vos abnégations que je ne sais quelle curiosité érudite. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que la littérature monacale ait toujours été un hymne de foi et que les religieux d'avant Charlemagne ressemblaient tous à ces moines dont parlait Pierre de Celles au xii^e siècle et dont le cou s'était replié en arrière à force de regarder le ciel. Le refoulement de la chair avait ses regrets et ses orages. Les homélies souvent le témoignent. Je n'en voudrais pour preuve que

(1) Gilb. de Holl., apud Bernard. Oper., edit. Mabillon, tom. V, pag. 74.

ce passage des sermons du Pseudo-Eusèbe dans lesquels M. Ampère aurait pu glaner peut-être quelques rares citations : « Votre demeure est une demeure de repos ; mais qu'importe si l'inquiétude est dans vos cœurs ! le silence y règne ; mais, dans ceux qui l'habitent, règne aussi le tumulte des vices et la lutte des passions. Le calme est au dehors, la tempête au dedans. Vous êtes ici des corps, vos cœurs sont errants ailleurs. Solitaires, vous vous croyez hors du monde et le monde est en vous ; Dieu n'est pas où est le siècle (1). » C'est que déjà venaient au cœur des plus croyants ces défaillances sans nom qui inspirèrent plus tard à Richard de Saint-Victor, à Bonaventure et à Gerson tant de pages éloquentes et inspirées. Le cloître eut donc son ennui particulier, sa tristesse propre, *acedia* (2), en langue vulgaire *accide*, c'est-à-dire l'inquiétude qui tourmentait les anachorètes et les moines errants dans la solitude. Cette amertume de la pensée, ce dégoût de la cellule, qui perdirent leur nom dès que le relâchement s'introduisit dans les convents, ne ressemblaient en rien au *spleen* de l'Écosse, au *desengano* des Espagnols, et surtout au *veternum* païen dont se plaignaient Catulle et Horace. Néanmoins, en conservant le côté humain, en conservant la plainte, la souffrance, dans les aspirations célestes, dans les écrits pieux, l'*acedia* fut, pour la littérature claustrale, une source féconde de poésie.

C'était pour les païens un singulier spectacle que celui des austérités du monachisme, et les adeptes les plus fervents parmi les convertis se soumièrent seuls à cette continence sévère du célibat, à ce sacrifice absolu du monde. On ne pouvait d'ordinaire dépouiller *le vieil homme*, comme disait l'Église ; on ne pouvait rompre d'un coup avec les souvenirs, les affections du passé, et changer, pour des devoirs à peine connus, la direction d'une vie souvent prête à finir. Aussi la conversion du néophyte fut-elle loin d'emporter toujours avec elle la rénovation morale. Il y avait chaos sur la limite des deux cultes. Chrétien par le baptême, on restait païen par les mœurs, et les religions rivales se

(1) *Magna biblioth. veter. patrum*, Col. Agripp, 1618, in-f°, tom. V, 550.

(2) Voir le glossaire de du Cange à ce mot.

confondaient quelquefois dans le même homme, comme le *La-barum* et les emblèmes profanes sur les monnaies de Constantin, comme le *Dis Manibus* et la colombe sur les tombeaux chrétiens des premiers siècles. De là ces panégyristes qui louent l'Évangile en rhétoriciens comme ils eussent fait d'un empereur; de là ces poètes comme Ausone, Sidoine Apollinaire ou Fortunat qui gardent le culte raffiné de la beauté antique, de la mythologie latine, et qui sont néanmoins dévots au Christ. Augustin Thierry, dans un de ces récits pleins d'art qui font revivre, avec une si merveilleuse puissance, les hommes et les choses du passé, nous avait déjà introduits dans l'intérieur curieux de l'ami de sainte Radegonde. Aujourd'hui M. Ampère nous initie complètement à la littérature des Gaules avant Charlemagne, et suit, dans beaucoup de poètes et de prosateurs, ce mélange singulier des formes païennes et d'un fond religieux; les prédicateurs eux-mêmes n'en étaient pas exempts; ainsi le Pseudo-Eusèbe, que j'ai déjà cité, dit du Christ qu'il avait touché la terre comme Anthée, afin de mieux triompher de la mort, son ennemie; et il raconte ailleurs que, quand les moines eux-mêmes avaient enfreint la règle, ils cherchaient des excuses à leurs fautes dans les traductions du pagauisme, et accusaient le Destin de les avoir poussés au péché.

Peu à peu cependant les habitudes chrétiennes prirent le dessus, et les invasions barbares achevèrent de dispenser ces restes épars du polythéisme. Quand le poète Rutilius Numatianus invoque encore dans ses vers la théogonie latine, quand il écrit, avec un incontestable talent, encombré de mythologie, un *Itinéraire* que M. Villemain a très-ingéieusement comparé au *Child-Harold* de Byron, il n'a plus le sentiment de son temps. Le christianisme triomphait de toutes parts dans la littérature, et saint Paulin avait transporté déjà l'orthodoxie dans ses vers élégiaques, au moment même où Sulpice Sévère donnait, avant Bossuet, l'exemple d'une histoire universelle écrite du point de vue catholique. Mais, après avoir triomphé du monde antique, des mœurs corrompues de la décadence et d'un gouvernement d'abord hostile, après être sortie victorieuse des attaques puissantes des alexandrins, la religion nouvelle allait avoir à lutter contre les hérésies formidables nées de son sein. Hilaire de Poitiers, politique habile, grand orateur, portera d'abord des

coups terribles et définitifs à l'arianisme qui, venu d'Orient, faillit soumettre la Gaule et l'Italie. Puis arriva la grande hérésie d'Occident à laquelle notre pays prit une si grande part, je veux dire le pélagianisme, cette éternelle querelle de la liberté et de la grâce, à laquelle se mêlent alors tant de noms illustres par l'intelligence et par leur rang dans l'Église. Déjà M. Guizot, notre maître à tous (je parle d'histoire), avait, dans son cours, apprécié avec une haute et profonde intelligence cette théorie d'Arius qui faisait du Verbe une créature inférieure à Dieu, et surtout ce système de Pélage qui ne tendait à rien moins qu'à nier l'intervention de la Providence dans les événements de ce monde. Mais M. Guizot n'avait guère considéré les mouvements intellectuels que dans leur réalité philosophique et dans leurs rapports avec les institutions politiques et le développement de la civilisation française. Il n'entraît pas seulement dans le cadre de M. Ampère de retracer cette mutuelle influence de la société sur les lettres et des lettres sur la société; aussi c'est dans les ouvrages qu'elles ont produits, dans la biographie des nombreux écrivains qui y ont pris part, dans leur forme littéraire, dans les idées mêmes qu'elles ont fait émettre, qu'il a essayé de caractériser ces luttes de l'esprit, de retracer ces combats de la philosophie religieuse. Dans ses expositions savantes, dans ses difficiles appréciations, M. Ampère ne perd pas un instant la mesure convenable, l'élevation de jugement, la rectitude saine de pensée, toutes ces précieuses qualités enfin du fond et de la forme qu'il faut d'autant plus priser, qu'elles deviennent plus rares. Quand il s'agit d'hommes comme Hilaire de Poitiers et Prosper d'Aquitaine, quand il faut reproduire les figures puissantes, les hautes destinées littéraires, les admirables vertus des grands apologistes de la religion chrétienne, tels qu'Ambroise et Césaire, c'est un grand éloge à donner au livre de M. Ampère, que de dire qu'il est toujours à la hauteur de son sujet.

Je me suis souvent demandé ce que seraient devenues les lettres et la société au ^ve siècle, sans les invasions des barbares. L'élément chrétien, comme on dit, aurait-il fini par se confondre avec l'élément romain; et la vitalité puissante du culte nouveau eût-elle suffi pour absorber complètement la vieille civilisation, et pour substituer les mœurs austères du christianisme primitif au relâchement facile et à la corruption invétérée de

l'empire? Et, pour borner l'hypothèse à la Gaule en particulier et à la littérature religieuse, lesquels l'eussent emporté dans les écoles de Bordeaux, d'Autun et de Trèves, des vrais prêtres chrétiens ou des rhéteurs, qui alliaient les croyances évangéliques aux traditions commodes de la vie païenne, et qui avaient encore plus familiers, pour parler leur langage, les myrtes d'Amathonte que les oliviers sous lesquelles avait prié Jésus? C'est là, sans nul doute, une question grave; mais pourquoi songer à ce qui aurait pu être, lorsque tant de gens déjà mêlent et confondent ce qui a été, lorsqu'on plie à son gré la réalité historique à la hauteur, j'allais dire à la petitesse de tant de passions transitoires, de tant de systèmes étroits que plusieurs ont la bonhomie de prendre au sérieux? Mais il ne s'agit pas ici des ouvrages de M. Capefigue, et j'ai à parler au contraire d'un livre excellent, plein de vraie science, composé avec art, écrit avec talent.

En arrivant aux barbares, M. Ampère recherche d'abord, avec un habile instinct des origines littéraires, avec la curiosité que son érudition ouverte et si variée montre toujours pour les influences étrangères, ce que les idiomes teutoniques, les mythologies, les traditions populaires, les récits épiques des Germains, produisirent sur la langue, la crédulité, la poésie des populations de la Gaule. Puis, après avoir déterminé ce que la France doit intellectuellement à ses conquérants, il revient dans notre pays même, et cherche dans les poèmes de Paulin, de Marius-Victor, de Prosper, dans le traité de Salvien sur le *Gouvernement de Dieu*, les vicissitudes et les tristesses de la conquête. Tous n'imitent pas Salvien, et regardant les barbares comme un châtiment de la Providence, ne jettent pas un cri de désespoir contre la dépravation et la misère romaines, contre cet empire qui s'éteint. L'histoire des invasions n'est point seulement dans Grégoire de Tours, cet Hérodote de la barbarie, comme dit M. Ampère dans le beau chapitre qu'il consacre à cet évêque; elle est aussi dans les poètes et dans les écrivains religieux. Ainsi saint Éloi, énumérant en un de ses sermons les joies du ciel, compte comme l'une des félicités les plus complètes du paradis, de n'avoir plus à craindre les barbares (1). Saint Avit,

(1) *Vita sancti Eligii. Spicilegium*, tom. II, in-f^o, pag. 104.

ce précurseur de Milton, qui conserva un des derniers la culture littéraire dans les Gaules, Avit se montre aussi fort effrayé, dans les fragments qui nous restent de ses homélies ; il croit presque, en ses lugubres terreurs, à la destruction du monde, *funeri orbis*. Dès qu'un éclair brille, c'est le feu qui brûla Sodome, et qui vient aussi brûler la Gaule. On fuit de toutes parts, dit le saint évêque, et s'approchant des villes, les cerfs semblent annoncer une solitude prochaine (1). Sidoine Apollinaire, sur lequel M. Philarète Chasles avait déjà reporté l'attention dans de brillants articles, à propos de l'estimable traduction de M. Collombet, Sidoine, disons-nous, n'est pas plus rassuré, et il écrit à saint Avit qu'il est en Auvergne, cette *porte des invasions*, comme il dit, et que les palissades ne suffisant pas, il se fie plutôt à la vertu des prières composées par son ami. Partout donc, dans la littérature du v^e siècle, se produisent les tristes témoignages des envahissements et des migrations barbares, l'abattement immense que jetaient dans les cœurs ces ruines du passé, cette horreur du présent, ces incertitudes inquiètes de l'avenir.

L'action bienfaisante du christianisme ne suffisait pas pour calmer immédiatement les désolations des âmes. Quelque puissante qu'ait d'ailleurs été l'influence chrétienne, elle ne pouvait agir avec une force égale sur les éléments dissemblables qui rentraient sans cesse dans son sein. De là les contrastes si fréquents à cette époque entre le fait et le précepte. Dans la loi morale, l'amour des hommes, le mépris des richesses ; dans les mœurs la barbarie, et la simonie dans l'Église. Le missionnaire et l'évêque proclament l'égalité, et le concile déclare que nulle personne de condition servile ne pourra être admise à porter accusation (2), et tout ce qu'il peut faire pour le serf chrétien, c'est d'empêcher qu'il ne soit vendu à des juifs ou à des païens. L'Église, qui a subjugué les barbares, est impuissante elle-même à se défendre contre leurs violences. Ainsi Clotaire II enrichit les églises et son fils Dagobert pille les biens que son père avait donnés. Les rois fondent pieusement des monastères et y plongent les victimes que leur ambitieux a détrônés, tandis que les comtes

(1) *Aviti Opera studio Sirmundi*, 1645, in-8^o, pag. 151.

(2) 17^e canon du concile de Reims, dans Frodoard. (Collect. Guizot, tom. IV, pag. 147.)

établis dans les gouvernements de province dépouillent partout les évêques. On comprend que les écrivains qui, dans ce chaos, avaient conservé le sentiment du juste et de l'injuste, se soient effrayés et montrés pleins d'amertume en voyant, dans cette vieillesse momentanée du monde, la science s'affaïsser et s'anéantir. « Les jours de l'antechrist vont s'accomplir, dit saint Éloi dans ses sermons. Que voyons-nous? guerres sur guerres, tribulations sur tribulations, ennemis sur ennemis. Tout va finir. Que le métier des hommes ait aussi son terme ! »

Au milieu de ces universelles tristesses, d'heureux chrétiens, Sidoine, Ennodius, Fortunat, conservèrent encore quelque chose des mœurs faciles du paganisme, ou du moins ils surent allier les grâces de la mythologie aux austérités de l'Évangile; et il est curieux de retrouver dans les intéressantes biographies de M. Ampère les dernières traces de ce polythéisme gréco-romain qui, partout chassé, se réfugiera obstinément sur le Parnasse et y demeurera jusqu'à ce qu'au commencement de notre siècle le génie de Châteaubriand mène la poésie s'abreuver à des sources plus pures et plus fraîches. A côté des derniers poètes fidèles à la muse antique, M. Ampère montre les graves docteurs, comme saint Césaire bien moins préoccupé de la forme de ses discours que des doctrines qu'il y développe, et que de l'effet de ses homélies sur son pieux auditoire. Déjà l'admirable caractère de Césaire avait été montré dans l'une des belles leçons de M. Guizot; M. Ampère, après ce maître, a trouvé, avec sa sagacité habituelle, bien des traits à ajouter au tableau. Puis viennent d'autres apôtres encore, Remy et saint Éloi. On rappelle ici ces noms un peu au hasard et sans ordre; mais, dans l'*Histoire littéraire* de M. Ampère, chaque écrivain a sa date et sa place. J'ai nommé saint Remy, cet habile évêque qui sut faire courber la tête au Sicambre Clovis; M. Ampère aurait pu rappeler un passage de Sidoine Apollinaire, où ce poète caractérise l'éloquence de l'apôtre. Un habitant de l'Auvergne, qui se rendait dans la Gaule-Belgique, s'étant arrêté à Reims, se procura près du secrétaire de saint Remy un recueil volumineux de ses homélies. Sidoine en prit connaissance, et il écrivit au saint pour lui témoigner sa satisfaction. « Jamais, dit-il, il ne se rencontre dans vos discours de ces mots rocailleux que l'on est obligé de balbutier en les roulant avec peine sous la voûte du palais.

Votre parole coule comme le doigt qui effleure avec l'ongle un cristal ou une cornaline, sans rencontrer ni aspérité ni fissure qui l'arrête. »

Parmi les apôtres vénérés des Gaules, il faut encore compter saint Éloi, invoqué longtemps comme patron par les nombreux et obscurs artistes du moyen âge, qui forgeaient et ciselaient les crosses, les reliquaires et les châsses de vermeil, les bas-reliefs d'argent des autels, les dyptiques des psautiers et des évangélistes. A propos des légendes, M. Ampère a raconté la curieuse biographie de saint Éloi ; mais il a renvoyé à son troisième volume l'examen des sermons du favori de Dagobert. Je ne veux point parler ici des homélies qu'on trouve dans la *Grande Bibliothèque des Pères* et que les bénédictins, ainsi que les meilleurs critiques, ont regardées comme apocryphes, mais plutôt des fragments conservés dans la vie de saint Éloi par saint Ouen, vie que d'Achery a insérée en son *Spicilège*. Les précieux débris de l'éloquence chrétienne se rattachent à une remarquable tentative de rénovation druidique que je rapporte volontiers à la fin du ve siècle, et qui, à l'unité trinitaire des catholiques, opposait les personnifications multiples des forces productives de la nature, et souvent la déification de l'effet sensible, le fétichisme en un mot. Les conciles et saint Césaire avaient déjà combattu ces restes fâcheux d'idolâtrie, dont on trouve encore des traces nombreuses dans les capitulaires, et dont Thiers, en son *Traité des superstitions*, a suivi bien plus loin la singulière persistance. Quelque évêque de la Gaule, dans les sermons recueillis sous le nom du Pseudo-Eusèbe, avait aussi attaqué avec vicacité ce culte des pierres et des arbres. A cette crédulité qui parcourait les forêts et les montagnes pour s'agenouiller devant chaque tronc, devant chaque rocher, à cette adoration grossière et stupide du résultat tangible qui méconnaissait la cause suprême, à la localisation immobile et insensée de l'idole, il opposait éloquemment la puissante ubiquité du Dieu chrétien, toujours présent quoique invisible et débordant sans cesse comme principe ambiant l'immensité dans laquelle il est infus (1). Saint Éloi se mêla plus que personne à cette lutte nécessaire contre les derniers efforts du druidisme ; son élo-

(1) Voir *Biblioth. patr.*, loc. citat., page 595.

quence, qui, en prêchant pour les serfs, poussait souvent ses auditeurs à affranchir ces malheureux, attaqua sans pitié la croyance aux songes, aux nombres, aux sorciers, aux augures, les déguisements en cerfs ou en vaches, recommanda de purifier par la flamme les empreintes des pieds fourchus, et s'efforça de détruire cette coutume qui, voyant dans les éclipses un combat entre la lune et quelque monstre, faisait crier à tous : *Vince, luna!* Les sermons de saint Éloi sont donc du plus haut intérêt pour la connaissance des idées de son siècle, et les mœurs singulières, la gourmandise enfantine de ces chrétiens à moitié barbares, qu'effrayaient surtout les jeûnes, seront sans nul doute éclaircies par l'étude de ces homélies que M. Ampère annonce pour son prochain volume.

La vie de saint Éloi appartient à la légende, à cette littérature toute nouvelle qui, remplaçant la culture grecque et latine, abandonnée par la barbarie, fut comme l'épopée et le chant populaire des héros du christianisme, M. Ampère consacre dans son livre des chapitres du plus haut intérêt à ces biographies poétiques et merveilleuses, recueillies pour la plupart par les Bollandistes, et il termine par des détails très-curieux sur les missionnaires du VIII^e siècle, notamment sur Boniface et Colomban. La légende de saint Colomban, racontée par M. Ampère, est pleine de vivacité et de charme. L'examen des opuscules qui nous sont parvenus de cet ardent apôtre est sans doute réservé aussi pour le tome suivant. Adressés généralement à des moines, les sermons de Colomban offrent un type nouveau et portent en eux une empreinte remarquable d'étrangeté. Plus de traditions païennes, plus de commentaires de rhéteur sur un verset de la Bible, plus de ces discussions de théologie subtile, où l'on retrouve, éparses et confondues, la manière poétique des platoniciens et les distinctions du péripatétisme : c'est une foi neuve, primitive, ardente, qui a quelque chose de sauvage, qui sort plutôt des solitudes incultes de l'Irlande que des vallons fertilisés de la Grèce. Colomban proclame l'impuissance de la raison individuelle, et, devant le néant de cette vie fugitive qui passe « comme un oiseau, comme une ombre, comme une image, comme un rien (1), » il a la hâte de la

(1) Patricii Flemingi, *Collectanea sacra, seu Columbani acta et opuscula*. Lovanii, 1667, in-f^o, instruct. V.

mort, et l'on dirait un élan à la fois craintif et désireux vers les mystères de l'autre monde. Vivant dans la barbarie même, au milieu des horribles crimes qu'a racontés Frédégaire, Coloman crée, pour ainsi dire, le mysticisme qui n'éclatera pourtant qu'au XII^e siècle. Les vices et les forfaits de Théodoric II, qu'il ose gourmander avec courage, lui paraissent affreux sans doute; mais, en ces temps de misères et de meurtres, il a déjà les ascétiques puérités auxquelles n'échapperont pas les grands docteurs du moyen âge, et il trouve place pour reprocher aux moines, comme une faute irrémissible, d'avoir touché le calice avec les dents. Je l'ai dit, c'est déjà le mysticisme, et, s'il n'y avait quelque chose d'abrupte qui avertit qu'on est encore chez les Franks, on croirait, à la rapidité de la forme, à l'abondance entraînant des épithètes vives et des images, à cette voix extatique, entrecoupée de soupirs, on croirait lire des pages de Bonaventure ou de Rusbroëk. Coloman, d'ailleurs, exerça une grande influence sur son temps, et, placé comme au seuil du règne de Charlemagne, il clot dignement le livre de M. Ampère.

Mais voilà que j'anticipe sur les bornes que l'auteur a posées lui-même à la première partie de sa publication. Cet ouvrage, certes, était assez vaste cependant et accusait des recherches assez étendues pour ne point aller au delà. Quel immense développement en effet aux regards de l'historien que la littérature de la Gaule avant Charlemagne! Les populations indigènes, la conquête romaine, l'avènement chrétien, les migrations barbares, tous les grands événements enfin de la civilisation antique qui expire dans la barbarie et de la civilisation nouvelle qui doit en sortir à son tour, tout ce tumulte des esprits, tout ce conflit des rhéteurs païens et des austères apôtres, les féeries des légendes, la parole ardente des missionnaires, la solitude du cloître, les combats bruyants des hérésies, tout se traduit, dans les lettres, en traités ascétiques, en poèmes, en homélies, en chroniques qu'il est important et curieux d'étudier. La partie aujourd'hui publiée du livre de M. Ampère embrasse donc tout le développement intellectuel des Gaules, depuis les pœans des Cantabres et les bardes celtiques jusqu'aux écoles d'Alcuin et de Charlemagne.

Ainsi se trouve commencé ce vaste monument que M. Ampère veut élever à la littérature de notre pays, et dont son enseigne-

ment du Collège de France est à l'avance comme l'heureux préliminaire, comme la tentative habile. Ce beau travail me semble supérieur à celui de Warton sur la poésie anglaise, à celui de Tiraboschi sur l'Italie. A un tact délicat et sûr des beautés et des défauts littéraires se joignent un bon style, une rare intelligence des matières spéculatives, une sagesse élevée et impartiale, une grande lucidité d'exposition. Il eût été bien facile de faire disparaître quelques négligences d'arrangement et de forme, de mettre çà et là plus d'ordre et de dégagement dans certains tableaux un peu chargés, de supprimer enfin quelques allusions trop vives aux choses tout à fait actuelles, et qui conviennent mieux dans un cours que dans un livre. Je pourrais bien encore contester de rares et légères tendances au paradoxe, surtout quand il s'agit d'influences germaniques, de poésies primitives, d'assimilations étrangères, de rapprochements linguistiques. Mais ce sont là des détails bien minces et bien disséminés, qui disparaissent derrière cette vaste galerie d'imposants portraits. Pour épuiser les reproches, ajouterai-je que j'eusse désiré des rapprochements plus nombreux avec l'antiquité, dont la littérature des Gaules procédait directement, et moins d'assimilations avec la poésie de l'Orient qui ne devait influencer que plus tard sur les idées françaises.

Quoi qu'il en soit, et malgré ces défauts, fort peu sensibles d'ailleurs, et que j'ai consignés seulement pour l'acquit de ma conscience de critique, le livre de M. Ampère peut être regardé comme une des plus sérieuses et des plus durables publications de ces dernières années. Les excellents travaux de Lenain de Tillemont, d'Ellies du Pin, de dom Remy Cellier, ne pouvaient être lus que par des hommes spéciaux; *l'Histoire littéraire des bénédictins*, continuée avec un si louable zèle par l'Académie des inscriptions, était un admirable monument d'érudition destinée presque exclusivement aux adeptes. Au contraire, le livre de M. Ampère, que distinguent tant d'éminentes qualités littéraires et où la forme et l'art déguisent habilement la science, ce livre, disons-nous, est destiné sans aucun doute à populariser l'histoire si peu connue de l'origine des lettres françaises. Quand cette œuvre immense sera achevée, quand elle aura traversé le moyen âge et la renaissance pour arriver au glorieux développement du règne de Louis XIV et du xviii^e siècle,

le nom de M. J.-J. Ampère pourra être dignement inscrit à la suite du nom illustre auquel les sciences doivent la théorie de l'électricité dynamique et tant de découvertes glorieuses pour notre pays.

CH. LABITTE.

NOTES ET SONNETS (1).

• Tous sont divers et tous furent vrais un moment.

ANDRÉ CHÉNIER.

SONNET.

IMITÉ DE BOWLES.

Comme , après une nuit de veille bien cruelle ,
Un malade en langueur , affaibli d'un long mal ,
Que n'a pas réjoui le doux chant matinal
Et sa vitre égayée où frappe l'hirondelle ,

Se lève enfin , et seul , où le rayon l'appelle ,
Se traîne : il voit le ciel , l'éclat oriental ,
Les gazons rafraîchis et d'un vert plus égal ,
Les côteaux mi-voilés dans leur pente plus belle ;

(1) Si l'on voulait bien se reporter à quelques vers publiés dans la *Revue de Paris* (janvier 1859) , et à la dernière moitié des *Pensées d'Août* , on aurait le fil entier de ces impressions poétiques.

Quelque blancheur de nue argente l'horizon ;
 Tout près , distinctement , il écoute au buisson ,
 Ou suit nonchalamment les bruits de la fontaine ;

Et son front se ressuie , et son âme est sereine :
 Ainsi , douce Espérance , après l'âpre saison
 Tout mon cœur refleurit : j'ai senti ton haleine !

SONNET.

IMITÉ DE JUSTIN KERNER.

Le matin , en été , tout joyeux tu t'éveilles ;
 L'aurore a lui ; tu sors : te voilà par les prés ;
 La rosée à plaisir les a désaltérés ;
 Tu cours les papillons et tu suis les abeilles !

Et t'épanouissant aux faciles merveilles ,
 Tu t'inquiètes peu si les cieux déchirés
 Ont versé , dès minuit , sur les champs dévorés
 Des larmes que l'aurore a refaites vermeilles.

Calme , heureux au matin , ainsi se montre un cœur.
 A ce front embelli , la flamme ou la langueur
 Te charme : sais-tu bien quelles nuits l'ont payée ,

Quelles nuits sous l'orage , en pleurant ou priant !
 A ton regard léger le sien paraît brillant :
 C'est qu'une larme amère est à peine essuyée !

SONNET.

NOVEMBRE. — IMITÉ DE BOWLES.

Étrange est la musique aux derniers soirs d'automne
 Quand vers Rovéréa , solitaire , j'entends

Craquer l'orme noueux , et mugir les autans
 Dans le feuillage mort qui roule et tourbillonne.

Mais qu'est-ce si déjà , sous la même couronne
 De ces bois alors verts , et sur ces mêmes bancs ,
 On eut , soir et matin , la douceur des printemps
 Après d'un cœur ami de qui l'absence étonne ?

Reviens donc , ô Printemps ! renais , feuillage aimé !
 Mois des zéphyrs , accours ! chante , chanson de mai :
 Mais triste elle sera , mais presque désolée ,

Si ne revient aussi , charme de ta saison ,
 Printemps de ton printemps , rayon de ton rayon ,
 Celle qui de ces bois bien loin s'en est allée !

A Madame P.

Calme tes pleurs , elle a vécu sa vie ;
 O tendre mère , elle a rempli ses jours ;
 Ta belle enfant avant dix ans ravie
 Des ans nombreux anticipa le cours.
 Aux plus grands maux ainsi fait la nature :
 Un bien chez elle achemine aux douleurs ;
 Même en hâtant , elle incline et mesure.
 Ce vert bonton , cette fleur était mûre ;
 Calme tes pleurs , calme tes pleurs !

L'humain sentier s'échelonne en quatre âges :
 Aux deux premiers tout enivre à sentir ;
 L'été calmé peut plaire encore aux sages ;
 L'hiver approche , il est mieux de partir.
 De ces seuls lots où la vie est bornée ,
 Ta fille , ô mère , en eut trois , les meilleurs :
 Rayons , parfums , la flamme de l'année ,
 Même des fruits la saveur devinée ;
 Calme tes pleurs , calme tes pleurs !

Joueuse enfant , qui donc connut plus qu'elle
 Les longs ébats autour des gazons verts ,
 La matinée à durée éternelle ,
 Les coins chéris où finit l'univers ?
 Qui mieux connut , sous l'œil sacré qui veille ,
 Quand tout lui fait joie et bruits et couleurs ,
 L'instant qui fuit et luit comme une abeille ,
 Et la minute à l'océan pareille ?

Calme tes pleurs , calme tes pleurs !

Mais de ces jeux jusque-là tant éprise ,
 Comme lassée , elle sortit un soir ,
 Et le matin la surprit seule assise
 Un livre en main pour unique miroir.
 Qu'y voyait-elle ? Est-ce l'image encore ?
 Est-ce le sens ? L'esprit va-t-il ailleurs ?
 Elle a pleuré sur des vers de Valmore :
 Germe , étincelle , elle a ce qui dévore !

Calme tes pleurs , calme tes pleurs !

Elle a la flamme , elle attend , elle rêve ,
 Pauvre enfant pâle et qui trop tôt comprend.
 Du gai buisson déjà son vol s'enlève ;
 Elle soupçonne un univers plus grand.
 Si quelque ami fatigué de sa route
 Venait vers toi ,... le soir ouvre les cœurs ,
 On s'épanchait ; elle assiste , elle écoute :
 A voir son front je pressens et redoute...

Calme tes pleurs , calme tes pleurs !

Ainsi mûrit sa jeunesse secrète.
 De ses douleurs elle enferme l'aveu ;
 Quand le mal gagne , elle est plutôt muette ,
 Pense à sa mère et ne se plaint qu'à Dieu.
 Dans son fauteuil , aux heures moins souffrantes ,
 Douce , au soleil ranimant ses paleurs ,
 Quand fuit l'automne aux langueurs enivrantes ,
 Elle a joui des nuances mourantes ;

Calme tes pleurs ; calme tes pleurs !

Elle a joui des lenteurs refusées
 A l'âge ardent qui foule le gazon ;
 Elle a goûté les grâces reposées
 Par où s'enchantent une arrière-saison.
 Quand toute enfance , égoïste en ses joies ,
 Au moindre choc exhale ses malheurs ,
 Elle sourit de peur que tu ne voies ;
 C'est déjà l'Ange en ses célestes voies !
 Calme tes pleurs ! calme tes pleurs !

Ou pour lui plaire , ô mère inconsolée ,
 Pleure à jamais , mais sans un pleur amer ;
 Pleure longtemps au fond de la vallée
 Ta vie enfuie en un monde plus cher.
 Dans un rayon vois l'Ange redescendre ,
 Bénir tes nuits et t'y jeter ses fleurs ,
 Et doucement te murmurer d'attendre ,
 Et te redire avec un deuil plus tendre :
 Verse tes pleurs , verse tes pleurs !

SONNET.

La jeunesse est passée : un autre âge s'avance ;
 J'en ai senti déjà les signes sérieux.
 L'instant est solennel ; fuyons loin de ces lieux !
 L'amour qui m'a laissé ne m'en fait plus défense.

Partons : dans le détroit où mon esquif se lance ,
 Il convient d'être seul pour de mornes adieux ,
 La main au gouvernail , l'œil au profond des cieus ,
 Le cœur ouvert et haut pour tout voir en silence.

Des rivages aimés les derniers sont venus ;
 Ils passent ; c'est l'entrée aux grands flots inconnus.
 A de tels horizons il est temps de se faire.

Naples , Rome , en passant à peine je vous vois ;
 Mais , vous entrevoyant , que mes pleurs quelquefois
 Coulent plus adoucis sur ma ride sévère !

Sur la Saône,

EN VOYANT UNE JEUNE FEMME A SA FENÊTRE.

Au bord de ce balcon , quelle vie ennuyée
 Demande au flot qui passe un bonheur qui n'est pas ?
 Quelle tête charmante , à la vitre appuyée ,
 Semble au gai voyageur dire un aveu tout bas ?

Mais peut-être elle l'a , plus que je ne suppose ,
 Elle l'a , ce bonheur , sans tant de vœux subtils ,
 Et , ne désirant rien , elle dit : « Où vont-ils ?
 N'ont-ils donc pas chez eux le jasmin et la rose?... »

Et puis peut-être encor , ce que je lui donnais
 En idéal bonheur , en idéal veuvage ,
 N'était rien qu'un coup d'œil aux tonneaux du rivage ,
 Un *rêve* au bon rapport de son crû mâconnais.

SONNET.

Avignon m'apparaît dans sa charmante enceinte
 D'un joli , grave encor , d'un sérieux mignon ;
 Si bien que l'on dirait , sans jouer sur le nom ,
 Que Mignard , d'après Rome , en copiant l'a peinte ,

(Ce Mignard le Romain aimait fort Avignon) :
 Jolis remparts sans louve , un Vatican sans crainte ,
 Pour Tibre le grand Rhône , orageux compagnon ,
 Mais aussi la Durance ; et puis Laure pour sainte.

C'est du romain plus tendre , en Provence il est né ;
 C'est du romain venu près du bon roi René.
 Des papes sommeillants le tombeau rit encore ;

Et mon sonnet léger et pourtant attendri
N'est qu'un feston de plus sur leur marbre fleuri,
Une perle de plus dans ta couronne, ô Laure !

SONNET.

A M. ALPHONSE DULONG.

Ne montez Albano qu'au déclin d'un beau jour ;
Descendez-le surtout aux heures inclinées :
Si tendrement, de loin, ses lignes dessinées,
Une heure ayant l'*Ave*, peindront mieux leur contour.

Pour que l'œil aux objets glisse avec plus d'amour,
Le bon moment n'est pas le midi des journées.
Ces pentes, de leur cloître au sommet couronnées,
Ont besoin d'un soleil qui les prenne au retour.

Quand baisse le rayon, c'est alors qu'on commence
A bien voir, à tout voir dans la nature immense :
Midi superbe éteint les lieux tout blancs voilés.

De même dans la vie, on voit mieux lorsque l'âge
Trop ardent a fait place à cette heure plus sage,
Aux obliques rayons, hélas ! d'ombre mêlés.

SONNET.

Saint-Laurent-hors-des-murs d'un sens profond m'explique
Les Pères primitifs et leur ton vénéré ;
En entrant là, d'abord en eux je suis entré :
Rien du beau simple, aisé, ni du parfait antique ;

Un composite un peu barbare, au moins rustique ;
Colonnes de tout bord, même au socle enterré,

Mais pur jaspe ou lapis ! mais ce parfum sacré
Qui surtout te remplit , ô vieille Basilique !

Qu'importe où fut ce marbre avant de t'arriver ?
En lisant saint Justin , souvent un mot se lève ,
Un mot d'or qu'en Platon l'on eût pu retrouver ;

Mais le mot , sans Platon , se couronne et s'achève !
Même harmonie en toi , Basilique où je rêve ,
Et prier y pénètre encor mieux que rêver.

La Villa Adriane.

A LISZT.

Vers la fin d'un beau jour par vous-même embelli ,
Ami , nous descendions du divin Tivoli ,
Emportant dans nos cœurs la voix des cascates ,
La fraîcheur et l'écho , ces nymphes immortelles .
Un peu las nous allions : le soleil trop ardent
S'était tantôt voilé du côté d'Occident ,
Et larges sur les fleurs quelques gouttes de pluie
En faisaient mieux monter l'odeur épanouie .
Avec ses verts massifs , avec ses hauts cyprès
La villa d'Adrien nous conviait tout près :
Nous la voulûmes voir un moment , — mais à peine ,
Disions-nous ; la journée avait été si pleine
Et semblait ne pouvoir en nous se surpasser :
Nous la croyions finie , elle allait commencer .

On dit que dans ces lieux , au retour des voyages ,
L'empereur Adrien , comme en vivantes pages ,
En pierre , en marbre , en or , se plut à retenir ,
A rebâtir égal chaque grand souvenir ,
Alexandrie , Athène avec choix rassemblées ,
Lacs , canaux merveilleux , Pœcile et Propylées ,
Et tout ce qu'en cent lieux il avait admiré
Et qu'il revoyait là sous sa main enserré .

Mais, nous, ce n'était pas cette Grèce factice
 Ni tous ces grands efforts de pompe et d'artifice
 Qu'écroulés à leur tour et sous l'herbe gisants,
 Nous allions ressaisir et refaire présents.
 Nous les laissions dormir ces doctes funérailles ;
 A peine nous nommions ces grands pans de murailles ;
 Mais sous leur flanc rougeâtre et du lierre couru,
 Et qu'encor rougissait le soleil reparu,
 Parmi ces hauts cyprès, ces pins à sombres cônes
 Que le couchant coupait d'éblouissantes zones,
 Devant ces fiers débris de l'art humain trompé
 Devenus les rochers d'une verte Tempé
 Que la seule nature avait recomposée,
 Errant, silencieux, comme en un Élysée,
 Du passé d'Adrien sans trop nous souvenir,
 Nous repassions le nôtre, et tout venait s'unir.

A quoi donc pensions-nous ? dans leurs mélancolies
 A quoi pensaient, Ami, nos âmes recueillies,
 Vous, celle qu'enchainait à votre bras aimé
 La haute émotion de ce soir enflammé,
 Et dont j'entrevois par instants la prunelle
 Levée au ciel en pleurs et rendant l'étincelle ?
 A quoi pensais-je moi, discret, qui vous suivais
 Et qui sur vous et moi, tout ce soir-là, rêvais ?

Nous pensions à la vie, à son heure rapide,
 A sa fin ; vous peut-être à je ne sais quel vide
 Qui dans le bonheur même avertit du néant ;
 Au grand terme immobile où va tout flot changeant,
 Et que nous figuraient, comme plages dernières,
 Tous ces cirques sans voix et ces dormantes pierres.
 Vous pensiez à quel prix, en s'aimant, on l'a pu ;
 A l'esquif hasardeux dont le cable a rompu,
 Et qui, par la tempête ouvrant encor sa voile,
 Emporta les deux cœurs et ne vit qu'une étoile ;
 A l'immortalité de cette étoile au moins,
 Et, quand la terre est sombre, aux cieus seuls pour témoins.
 Rome que vous deviez quitter, à cette veille

Redoublait en adieux sa profonde merveille.
 Devant elle , à pas lents , ne causant qu'à demi ,
 Vous en preniez congé comme d'un grave ami.
 Écloses là pour vous tant de chères idées.
 D'art et de sentiment tant d'heures fécondées ,
 Ce bonheur attristé , mais surtout ennobli ,
 On'ont goûté dans son ombre et sur son sein d'oubli
 Deux cœurs ensemble épris de la muse sévère ,
 Et conviés au Beau dans sa plus calme sphère ,
 Tout cela vous parlait ; mystère soupçonné !
 J'ai peur , en y touchant , de l'avoir profané.
 — Et dans ma rêverie à la vôtre soumise
 Je suivais , plein d'abord de l'amitié reprise ,
 Heureux de vous revoir , triste aussi , vous voyant ,
 Du contraste d'un cœur qui va se dénuant ,
 Me disant qu'en nos jours de rencontre première
 Pour moi la vie encore avait joie et lumière ,
 Et de là retombant au présent qui n'a rien ,
 Aux ans qui resteront , et sans un bras au mien !

Misère et vérité , merveille et poésie ,
 Que la douleur ainsi tout exprès ressaisie ,
 Que les lointains regrets lentement rappelés ,
 Les plus anciens des pleurs au nectar remêlés ,
 L'avenir et son doute et sa nuée obscure ,
 Tous effrois , tous attraits de l'humaine nature ,
 En de certains reflets venant en nous s'unir ,
 Composent le plus grand , le plus cher souvenir !

Pourtant l'on se montrait quelque auguste décombre ,
 Quelque jeu du soleil échauffant un pin sombre ,
 Par places le rayon comme un poudreux essaim ,
 Lumière du Lorrain et cadre de Poussin.
 Et la voix que j'entends , entre nos longues pauses
 Disait : « Adrien donc n'a fait toutes ces choses
 Et fourni tant de marbre à ces débris si nus
 Que pour qu'un soir ainsi nous y fussions émus ! »

Et le soleil rasant de plus en plus l'arène

Y versait à pleins flots sa course souveraine ;
 L'horizon n'était plus qu'un océan sans fond
 Qu'au loin Saint-Pierre en noir rompait seul de son front.
 Près de nous votre Hermann , si fier de vous , ô Maître ,
 Le *Puzzi* d'autrefois et de ce soir peut-être (1) ,
 S'égayait , bondissait , et d'un zèle charmant
 Mêlait aux questions fleur , médaille , ossement.
 A deux pas en sortant , une rixe imprudente
 D'enfants , nu-tête au ciel , se détachait ardente ,
 Les cheveux voltigeant comme d'anges en feu ;
 Des rameaux d'un cyprès un chant disait adieu ;
 Et toutes ces beautés qu'arrivant et novice
 Amplement j'aspirais dans mon âme propice ,
 Mais où vous me guidiez , où vous m'aidiez encor ,
 Vous du si petit nombre à qui sied l'archet d'or ,
 Souvenirs que par vous il vaut mieux qu'on entende ,
 Du premier jour au cœur m'ont fait Rome plus grande !

Imité de Stagnelius.

Pour de lointains pays (quand je devrais m'asseoir)
 Je vais , je pars encor ; que veux-je donc y voir ?
 Est-ce des nations la pompe ou les ruines ?
 Est-ce la majesté des antiques collines
 Qui me tente à la fin et me dit de monter ?
 Est-ce l'Art , l'Art divin , qui , pour mieux m'enchanter ,
 Pour remplir à lui seul mon âme tout entière ,
 Veut que je l'aïlle aimer sous sa belle lumière ?
 Est-ce aussi la nature et ses calmes attraits
 Qu'il m'est doux une fois de posséder plus près ,
 Aux lieux mêmes chantés sur les lyres humaines ,
 Dans le temple des bois , des monts et des fontaines ?
 Oui , certes tout cela , nature , art et passé :
 J'aime ces grands objets ; mon cœur souvent lassé

(1) Hermann , l'élève de Liszt , désigné enfant sous le nom de *Puzzi* dans les *Lettres d'un Voyageur*.

Se sent repris vers eux de tristesse secrète.
 Mais est-ce bien là tout ? Est-ce ton vœu , poète ?
 Autrefois , sur la terre , à chaque lieu nouveau ,
 Comme un trésor promis , comme un fruit au rameau ,
 Je cherchais le bonheur. A toute ombre fleurie ,
 Au moindre seuil riant de blanche métairie ,
 Je disais : Il est là ! Les châteaux , les palais ,
 Me paraissaient l'offrir autant que les châlets ;
 Les parcs me le montraient au travers de leurs grilles ;
 Je perçais , pour le voir , l'épaisseur des charmillles ,
 Et , dans l'illusion de mon rêve obstiné ,
 Je me disais le seul , le seul infortuné.
 Aujourd'hui , qu'est-ce encor ? quand ce bonheur suprême ,
 L'amour (car c'était lui) , m'ayant atteint moi-même ,
 S'est enfui , quand déjà le souvenir glacé
 Parcourt d'un long regard le rapide passé ,
 Quand l'avenir n'est plus , plus même le prestige ,
 Le doux semblant au cœur d'un piège qui l'oblige ,
 Je vais comme autrefois , et dans des lieux plus grands ,
 Et plus hauts en beautés , pendant mes pas errants ,
 Je cherche... quoi ? ces lieux ? leur calme qui pénètre ?
 L'art qui console ?... oh ! non... moins que jamais peut-être ;
 Mais au fond , mais encor ce bonheur défendu ,
 Et le rêve toujours quand l'espoir est perdu !

A Brizeux.

J'avais au plus petit , au plus gai mendiant ,
 Au plus gentil de tous , chantant et sautillant ,
 Vrai lutin gracieux qui s'attache et se moque ,
 J'avais lâché , le soir en rentrant , un baïoque :
 Et voilà , qu'au matin , dès le premier soleil ,
 Quand Pœstum espéré hâte notre réveil ,
 Voilà que dans la cour de l'auberge rustique ,
 Pareils à ces clients de l'opulence antique ,
 De petits mendiants , en foule , assis , couchés ,
 Veillaient , épiant l'heure et d'espoir alléchés.

Et quand le fouet claqua , lorsque trembla la roue ,
 Du seuil au marche-pied quand notre adieu se joue ,
 Que de cris ! tous debout , grimpés , faisant tableau ,
 Demi-nus , fourmillant , gloire de Murillo !
 Et nous courions déjà qu'il en venait encore ,
 Les cheveux blondissant dans un rayon d'aurore ;
 Ils sortaient de partout , des plaines , des côteaux ,
 Allègres , voltigeant , et de plus loin plus beaux ,
 Rattachés d'un haillon à la Grèce leur mère ,
 Purs chevriers d'Ida , vrais petits-fils d'Homère ,
 Tous au son du baïoque accourus en essaim ,
 Comme l'abeille en grappe à la voix de l'airain .

Salerne.

SONNET.

J'ai vu le Pausilype et sa pente divine ;
 Sorrente m'a rendu mon doux rêve infini ;
 Salerne , sur son golfe et de son flot uni ,
 M'a promené dès l'aube à sa belle marine .

J'ai rasé ces rochers que la grâce domine ,
 Et la rame est tombée aux blancheurs d'Atraui :
 C'est assez pour sentir ce rivage béni ;
 Ce que je n'en ai vu , par là je le devine .

Mais , ô Léman , vers toi j'en reviens plus heureux ;
 Ta clarté me suffit ; apaisé , je sens mieux
 Que tu tiens en douceurs tout ce qu'un cœur demande ;

Et Blanduse et ses flots en mes songes bruiraient ,
 Si j'avais un plantage où , le soir , s'entendraient
 Les rainettes en chœur de l'étang de Champblande !

SONNET.

Pardon , cher Olivier , si votre alpestre audace
 Jusqu'aux hardis sommets ne me décide pas ;
 Si quelque chose en moi résiste et pèse en bas :
 Si , pour un seul ravin , tantôt j'ai crié grâce !

Tous oiseaux à l'envi ne fendent tout l'espace ,
 Toutes fleurs n'ont séjourné , passé de certains pas ;
 Si quelqu'une , plus fière , a doublé ses appas ,
 Il en est du vallon qui n'ont que là leur grâce.

N'en ayez trop dédain , quand vous les respirez.
 Tout mon être est ainsi : pas d'haleine trop haute ;
 Promenade aux côteaux , poésie à mi-côte ,

C'est le plus , et de là j'ouïs les bruits sacrés.
 Pourtant , pourtant j'ai vu , traîné par vous , cher hôte ,
 Sur Aï les cieus bleus que vous m'avez montrés (1) !

Lioson.



. Lasciva capella.
 VIRGILE.

.
 C'est où ces dames vont promener leur caprice.
 LA FONTAINE.

La chèvre m'avait vu , couché sous le sapin ,
 Faire honneur à ma gourde et trancher à mon pain ;

(1) Les *Tours d'Aï*, hautes cimes des Alpes Vaudoises.

Je repars , elle suit , folle et capricieuse ,
 Friande, je le crois , mais surtout curieuse :
 A la montagne on est curieux aisément ,
 Et l'étranger qui passe y fait événement.
 J'allais à travers clos , entre monts et vallées ,
 Me frayant le sentier aux herbes non foulées ,
 Broyant et gentiane et menthe et serpolet ,
 Enjambant les treillis de châlet en châlet :
 Elle suivait toujours. Que faire ? A chaque claie ,
 A chaque croisement et clôture de haie
 Je passais , et du cri , du geste la chassant ,
 Je refermais l'endroit d'un triple osier puissant ;
 Mais , à moitié du pré , regardais-je en arrière ?
 A huit pas lestement suivait l'aventurière ,
 D'un air de brouter l'herbe et les rhododendrons :
 Mes pierres n'y faisaient et ne semblaient affronts.
 J'enrageais. Autrefois , la bête opiniâtre
 N'eût semblé que déesse et que nymphe folâtre ;
 J'y voyais , vers Paris malgré moi reporté ,
 Le malheur d'être aimé de certaine beauté.
 Elle ne quittait pas ! Après mainte montagne ,
 Pour couper court enfin à ma vive compagne ,
 Et par l'idée aussi du pâtre au désespoir ,
 Quand il la chercherait vainement sur le soir ,
 J'avisai dans un pré la rencontre prochaine
 D'une vieille faneuse à qui je dis ma peine ,
 Et qui , prenant en main la corne rudement ,
 Cria : *Bête mauvaise !* et finit mon tourment.

A la montagne ainsi , quand vous gagnez le faite ,
 Tout vous suit , tout du moins vous regarde et s'arrête.
 L'esprit lufin des monts s'en mêle , je le veux ,
 Mais aussi l'esprit bon , naïf et curieux.
 Le montagnard d'abord vous questionne et cause ;
 Le papillon sur vous , comme à la fleur , se pose ,
 Loin du doigt meurtrier et de l'enfant malin ;
 L'abeille , à votre front , cherche un calice plein ;
 L'insecte vous obsède , et la vache étonnée
 Interrompt sa pâture à demi ruminée ,

Lève un naseau béant, et, tant qu'on soit monté,
Suit longtemps et de l'œil dans l'immobilité.

Lausanne.

De ces monts tout est beau, chaque heure en a ses charmes,
Chaque climat y passe et s'y peint tour à tour;
Et l'étranger lui-même, y vivant plus d'un jour,
A les trop regarder, se sent naître des larmes :

I.

Soit que, par le soleil de l'été radieux,
A l'heure où la clarté déjà penche inégale,
Le rayon, embrassant leur crête colossale,
Les détache d'ensemble au vaste azur des cieux,

Tête nue et sans neige, et non plus sourcilleux,
Mais d'antique beauté, sereine et sculpturale,
Dressés pour couronner la Tempé pastorale,
Taillés par Phidias pour un balcon des Dieux !

Déliçats et légers, et d'élégance pure,
Enlevant le regard à chaque découpure,
Et pour le fin détail, d'un vrai ciseau toscan !

Et leur teinte dorée, et leur blonde lumière,
Au front d'un Parthénon caresserait la pierre,
Serait une harmonie aux murs du Vatican !

II.

Si lorsqu'au jour tombant, sous un large nuage,
Du couchant à la nuit tout le ciel s'est voilé;

Que par delà Chillon , surtout amoncelé ,
Le bleu sombre et dormant de monts en monts s'étagé ;

Quand tous ces grands géants , resserrés au passage ,
Figurent les confins d'un monde reculé ,
Les derniers murs d'acier d'une antique Thulé ,
Ou les gardiens muets d'un éternel orage !

Attrait immense et sourd ! pas une ride aux flots ,
Pas un souffle à la nue , au front pas une haleine !
Quel plus grand fond de rêve à la douleur humaine ?

O Byron , Beethoven , retenez vos sanglots !
— Et du prochain buisson , tandis qu'au loin je pense ,
L'aigre chant du grillon emplit seul le silence....

III.

Ou soit même en hiver , sous les frimas durcis ,
Même aux plus mornes jours , sans qu'un rayon s'y voie ,
Sans que du ciel au lac un reflet se renvoie
Pour les vulgaires yeux du seul éclat saisis ,

Oh ! pour le cœur amer aux pensers obscurcis
Et pour tout exilé qui resonge à sa joie ,
Oh ! qu'ils sont beaux encor , ces grands monts de Savoie ,
Vus des bords où , rêveur , tant de fois je m'assis !

Leur neige avec sa ride est fixe en ma mémoire ,
Sombre dans sa blancheur , vaste gravure noire ,
Comme d'un front creusé qui dans l'ombre a souffert !

Plus je les contemplais et plus j'y pouvais lire
De ces traits infinis qui toujours me font dire
Que l'aspect le plus vrai , c'est le plus recouvert !

De ces monts tout est beau , chaque heure en a ses charmes ,
Chaque climat y passe et s'y peint tour à tour ;
Et même l'étranger , s'il y vit plus d'un jour ,
A les trop regarder , se sent naître des larmes !

SONNET.

Paix et douceur des champs ! simplicité sacrée !
 Je ne suis que d'hier dans ce repos d'Eysins ,
 Et déjà des pensers plus salubres et sains
 M'ont pris l'âme au réveil et me l'ont pénétrée.

Point de merveille ici ni de haute contrée ,
 Point de monts, de rochers , si ce n'est aux confins ;
 Mais des vergers, des près , l'un de l'autre voisins ,
 Le cimetière seul , colline séparée.

O doux chemins tournants ! ô verte haie en fleur !
 Blonde *Reine des prés* , leur plus tendre couleur !
 Promenade insensible , avec oubli suivie ,

Qui , comme un ami sûr , nous ramenez au banc
 Devant le seuil , au soir , où la famille attend ,
 Soyez tout mon sentier et ramenez ma vie !



On sort ; le soir avance et le soleil descend ;
 Le Jura déjà monte avec son front puissant ;
 On traverse vergers , plantages sans clôture ,
 Négligence des prés qu'enlace la culture ,
 On arrive au grand pont que projeta l'aïeul ,
 — Vainement , — que , syndic , le père acheva seul.
 On s'enfonce au grand bois , chênes aux larges voûtes ;
 On admire au rond-point où s'égarant huit routes.
 Tout au sortir de là , l'ancien toit apparaît ,
 Dont l'ami si souvent nous toucha le secret ,
 Manoir rural , pourtant à tourelle avancée ;
 Et l'ami nous redit son enfance passée ,

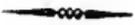
Ses jeux , l'école aussi , la fuite , le pardon ;
 Les jours dans le ravin à lire *Corydon* ;
 Les immenses noyers aux branches sans défense ,
 Plus immenses encor quand les voyait l'enfance .
 On s'assied , on soupire , avec lui l'on renaît ,
 On revole aux matins que la fleur couronnait ,
 Et tandis que le cœur distille sa rosée ,
 L'œil en face se joue à la cime embrasée
 Du Mont-Blanc , dernier feu , si grand à voir mourir !
 Mais il faut s'arracher , de peur de s'attendrir .
 On revient , cotoyant l'autre pan de colline ,
 Non plus par le grand pont , mais bien par la ravine :
 Le bois superbe à gauche en lisière est laissé .
 Plus d'un air pastoral en marchant commencé ,
 Des murmures de vers , de romances vieilles ,
 Exhalent l'âge d'or de nos mélancolies .
 Et plus nous avançons et plus le jour nous fuit .
 Sur le *nant* (1) desséché ce pont brisé conduit :
 On s'effraie , on s'essaie , on a passé la fente ;
 On remonte , légers , la gazonneuse pente ;
 Et le sommet gagné nous remet de nouveau
 A la plaine facile où fleurit le hameau .
 En avant , le Jura , dans sa chaîne tendue ,
 Des grands cieux qu'il soutient rehausse l'étendue ;
 Une étoile se pose au toit de la maison ;
 Il est nuit : et , si l'œil replonge à l'horizon ,
 Ce n'est plus que vapeurs vaguement dessinées
 Et les Alpes là-bas dans l'ombre soupçonnées !

Eysins.

SAINTE-BEUVE.

(1) Nom du pays pour ruisseau.

MALATTIA.



A M. MICHAUD, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



Malattia, 22 août 1857.

Notre caravane partit de Sivas, l'antique Sibarte le 16 août, au lever du soleil. A un quart d'heure de la cité, nous passâmes le *Kizil-Ermak* (fleuve rouge) sur un magnifique pont en pierres de dix-huit arches. Après avoir quitté le pont, on chemine pendant une heure dans la fertile vallée de Sivas, puis la route se dirige, au sud-est, à travers des montagnes dépouillées, volcaniques; tristes et sombres montagnes où vous n'apercevez aucune trace d'habitation humaine. Huit heures de chemin conduisent à *Déraclé-Dache* (la colonne de pierre), village turc de soixante cabanes. Le village de Déraclé-Dache est exempt d'impôts; pourtant il est tenu de fournir une escorte aux voyageurs qui vont du côté de Malattia, et qui sont fréquemment exposés aux attaques des Kurdes. L'escorte ne demande point de rétribution aux voyageurs, elle n'accepte quel-

ques pièces de monnaies qu'à titre de *bakschi* (gratification). Mais ce qu'on ne peut payer d'aucune manière, c'est l'hospitalité de Déraclé-Dache. Sur la porte d'une salle spacieuse attenante au *konak* (logement) de l'aga, on lit en gros caractères turcs, une inscription dont voici le sens : *Ici on reçoit l'étranger au nom de Dieu clément et miséricordieux*. Un homme, quels que soient sa religion, sa patrie, son rang, est logé, nourri pendant trois jours dans cette salle, sans qu'il lui soit permis de donner un seul *para* au moindre des serviteurs. Il y a dans cette religieuse hospitalité quelque chose qui repose délicieusement le cœur. Rien de plus simple que l'intérieur de la salle; un large divan et un tapis de Sivas en forment tout l'ameublement.

L'aga de Déraclé-Dache se nomme Sélim. C'est un homme de soixante ans; sa physionomie noble et douce inspire le plus profond respect. Sélim et son fils Osman, beau jeune homme de dix-huit-ans, vinrent passer la soirée avec nous. « C'est la première fois de ma vie, nous dit l'aga en entrant dans la salle, c'est la première fois de ma vie que je vois ici des voyageurs du pays des Francs, je bénis Dieu d'avoir conduit vos pas à Déraclé-Dache. » Je remerciai Sélim de ses bonnes paroles; je lui demandai s'il y avait longtemps qu'il était aga de Déraclé-Dache. « Il y a trente ans, me dit-il, que mon père (à qui Dieu ait fait miséricorde) ! sortit de ce monde; c'est à dater de cette époque que je suis aga de ce village. Mais, ajouta Sélim avec une exagération tout à fait orientale, il me serait plus facile de compter les étoiles du ciel que les années écoulées depuis le premier établissement de mes aïeux à Déraclé-Dache. Le pacha de Sivas m'avait engagé à envoyer mon fils Osman à Stamboul, pour le faire instruire dans les écoles nouvelles, je n'ai pas voulu me séparer de lui : car j'ai pensé qu'il serait plus heureux en restant toujours au village de ses ancêtres. J'apprendrai à Osman ce que mon père m'a appris : *aimer Dieu, le craindre, et faire du bien aux hommes, nos frères*. Mohamed, le prophète du Seigneur, a dit : Le bien que tu feras, tu le retrouveras auprès de Dieu, qui voit toutes les actions. Celui qui couvre de son manteau l'homme, son frère, verra, au jour du jugement, sa femme et ses enfants couverts de la miséricorde céleste. »

L'aga de Déraclé-Dache, si profondément pénétré des préceptes du Koran, n'a rien changé à son ancien costume. Sa belle tête est ornée d'un gros turban vert à larges bouffantes, sa robe de soie rayée est serrée d'un cachemire blanc, il porte des bottines jaunes terminées en pointe. Je complimentai Sélim sur son beau costume. — Ces habits qui excitent ton admiration me dit-il, sont dédaignés, à ce qu'on nous assure, par notre *padi-scha* (sultan); est-il bien vrai qu'il ait pris le costume des djiours? — Non-seulement le sultan, mais son armée et tous les musulmans attachés à son gouvernement portent l'habit franc. — Mahmoud est un fou! a répliqué l'aga, il ne pense pas à l'avenir de son peuple. Il serait plus facile de faire revenir les eaux du Kizil-Ermak vers leurs sources, que de façonner les Osmanlis sur le modèle des chrétiens. On veut régénérer l'empire ottoman! Mais ne voit-on pas que l'empire n'a fait que dépérir depuis le jour où on a voulu entreprendre sa prétendue régénération? La Turquie nouvelle, la Turquie de la réforme a été battue par un sujet révolté! A quelle époque de notre histoire a-t-on vu un sultan assez faible pour ne pas pouvoir punir un vassal rebelle? Craignant d'être écrasé par l'audacieux pacha des bords du Nil, Mahmoud, le descendant d'Osman, le successeur des kalifes, l'ombre de Dieu sur la terre, a imploré l'assistance de la Russie. Maintenant la Turquie n'a plus que la Russie pour se défendre contre Méhémet-Ali. Or cette protection russe est une calamité pour notre pays. Qui ne sait les prétentions des Moscovites sur l'empire ottoman? Pauvre empire, qui ressuscitera ton antique puissance! Le génie du malheur te menace, et ceux qui te gouvernent ne le voient pas venir! — Comment pouvez-vous redouter à ce point dis-je à Sélim, une nation qui, en 1855, a empêché Ibrahim, Pacha d'arriver en vainqueur sur les rives du Bosphore? — L'aga répondit à ces dernières paroles par cette fable orientale que vous racontait, il y a six ans, le muphti de Mansourah : « Une brebis remerciait un homme qui l'avait arrachée de la gueule du loup, et cet homme était un boucher qui s'apprêtait à égorger le pauvre animal. »

Vous voyez, d'après cette opinion de l'aga de Déraclé-Dache, que l'Asie Mineure n'est pas très-avancée dans la carrière de la réforme, que les tentatives du sultan Mahmoud pour donner

aux Turcs une nouvelle civilisation ne sont point populaires dans ces contrées, et qu'on repousse à la fois comme un malheur et comme une impiété, la seule idée d'un appui venu du pays des djaours. Dans mes courses à travers l'Anatolie, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de remarquer l'effroi qu'inspirait aux Turcs le nom seul de la Russie.

Le 17, à la pointe du jour, le bon Sélim était déjà debout pour nous dire adieu. Il fit remplir nos besaces de provisions pour la route, et nous donna une escorte de quatre hommes, jusqu'à *Hassan-Tschélébi*, village turc situé à douze lieues à l'est de Déraclé-Dache. Nous arrivâmes à *Hassan-Tschélébi*, en passant par un pays montagneux, aride et dépeuplé. *Hassan-Tschélébi* est pittoresquement situé au penchant d'une vallée arrosée par plusieurs petits ruisseaux. Cette vallée est couverte de pâturages et plantée d'arbres fruitiers, de peupliers et de platanes.

Nous remontâmes à cheval le 18 au matin; nous poursuivîmes notre route vers l'Orient. Après avoir marché deux heures dans un vallon boisé, où coule une rivière appelée *Boabachischai*, on entre dans une contrée stérile et pierreuse. On fait treize lieues depuis *Hassan-Tschélébi*, jusqu'au *Mésil-Hané* (poste) de *Thaïr-Keui*, sans rencontrer un seul village, une seule cabane. La distance de *Thaïr-Keui* à *Malattia* est de dix lieues; la route va du nord au sud, et ne traverse qu'un désert sans eau et sans ombrage. Deux heures avant d'arriver à *Eski-Malattia* (vieille ville), on traverse *Kas-Keus-Schai* (rivière aux quarante yeux), sur un pont de pierres à moitié démoli; cette rivière va se jeter dans l'Euphrate, à trois heures au nord-est d'*Eski-Malattia*, l'antique *Méltène*. Cette ville est placée au midi de la grande plaine qu'on traverse en venant de *Thaïr-Keui*. Derrière *Méltène* apparaît une chaîne de montagnes pelées qu'on nomme *Moursour-Dagh*. *Eski-Malattia* est complètement ruinée; ses remparts, qui ont une lieue de tour, s'écroulent de toutes parts; les fossés sont à demi comblés ou convertis en jardins. Dans l'enceinte des remparts, on ne voit que des maisons renversées et d'énormes décombres. La cité n'est plus habitée que par une cinquantaine de familles turques. Les Osmanlis ont peu à peu abandonné *Méltène* pour aller s'établir dans de vastes jardins situés à deux heures au sud d'*Eski-*

Malattia. Il y a cent ans qu'on ne voyait , au milieu de ces jardins , qu'un petit village ; on y trouve maintenant une grande et riche cité appelée Ieni-Malattia (nouvelle ville), dont nous parlerons bientôt. Il faut , auparavant , nous arrêter devant les ruines désolées de Mélitène. Cette ville n'occupe pas une grande place dans les temps anciens ; Strabon dit seulement que Mélitène fut une des dix préfectures de la Cappadoce sous l'empereur Tibère. Dans la suite , Mélitène fut mise au nombre des cités de la Petite-Arménie. Le seul fait historique de quelque importance qui touche à la vieille cité , se rapporte à la première croisade , et vous l'avez indiqué dans le cinquième livre de votre *Histoire*.

« Dans l'année 1100 , dit Guillaume de Tyr , Mélitène était gouvernée par un prince arménien , nommé Gabriel. Ne pouvant plus supporter les vexations des Turcs , Gabriel envoya des députés à Bohémond , prince d'Antioche , pour le supplier de venir à son secours. Les députés lui proposèrent , moyennant certaines conditions , de lui livrer la ville de Mélitène. Bohémond accepta les offres de Gabriel. Il confia à Tancrede le gouvernement de sa principauté et prit le chemin de Mélitène , accompagné de la troupe qui lui servait ordinairement d'escorte. Il n'était plus qu'à une courte distance de Mélitène , lorsqu'il fut attaqué à l'improviste par une nombreuse armée d'infidèles que commandait Damisman , un des plus puissants satrapes des Turcs. Le prince d'Antioche , Richard son cousin , et plusieurs nobles chevaliers tombèrent entre les mains de Damisman , qui les chargea de fers en punition de leurs péchés. Après avoir mis les croisés en déroute , Damisman vint mettre le siège devant Mélitène. Quelques soldats de Bohémond , échappés au carnage par la fuite , se retirèrent à Édesse et apprirent au comte Baudouin tout ce qui s'était passé. Le frère de Godefroi , ému jusqu'aux larmes par le malheur de Bohémond , convoqua sa troupe en toute hâte , et , en trois jours , il fut à Mélitène. A l'approche de Baudouin , Damisman leva le siège de la ville , et se sauva vers la partie la plus reculée de ses États , emmenant avec lui Bohémond , son illustre prisonnier. Le comte d'Édesse marcha pendant quelques jours sur les traces de Damisman , mais voyant qu'il ne pouvait l'atteindre , il revint tristement à Mélitène. Gabriel le reçut avec les plus grands honneurs , le

trahit magnifiquement, et lui livra la ville aux mêmes conditions qu'il avait proposées à Bohémond. Ensuite le puissant Baudouin reprit le chemin d'Édesse, sa capitale. »

La plupart des chroniqueurs de la première croisade ne font qu'indiquer la captivité de Bohémond, que les Turcs appelaient le *petit Dieu des chrétiens*. Guillaume de Tyr rapporte que le prince d'Antioche n'obtint sa liberté qu'à force d'argent. La chronique d'Ordéric-Vital est la seule qui renferme quelques détails sur la délivrance du prince croisé; mais le récit de l'historien de Normandie ressemble plutôt à un conte oriental qu'à un fait historique. Selon Ordéric-Vital, Bohémond et ses compagnons durent leur liberté à la belle Mélas, fille de Damisman. Cette princesse musulmane, ayant entendu parler de la valeur des chrétiens que son père retenait dans les fers, voulut les voir et s'intéressa vivement à eux. Elle fut frappée principalement des manières nobles et chevaleresques de Bohémond, et elle l'aima *ardemment*. Mélas engagea les guerriers chrétiens à combattre les ennemis de son père; puis elle les délivra de leur captivité, qui durait depuis quatre ans, et partit avec Bohémond, se faisant suivre de ses femmes, de ses ennuques, *comme autrefois la fille de Pharaon accompagnant le chef des Hébreux*. La fille de Damisman embrassa la religion du Christ, et se maria avec Roger, fils de Richard, cousin de Bohémond (1).

Suivez-moi maintenant dans les campagnes de Ieni-Malattia. La distance de Mélitène à la nouvelle ville est, comme je l'ai déjà dit, de deux heures. L'espace qui s'étend entre ces deux cités ne présente qu'un terrain inégal et peu susceptible de culture. En avançant vers Ieni-Malattia, on a devant soi le Mont-Moursour. Cette montagne, avec sa couleur grisâtre, son aspect nu, stérile, produit un étonnant contraste avec l'éclatante végétation qui se déploie à ses pieds. Les campagnes de Ieni-Malattia sont une des merveilles de l'Orient que l'Europe ne connaît pas. Ieni-Malattia est un magnifique oasis, placé au milieu d'un immense et affreux désert; c'est un jardin de cinq lieues de circonférence, une brillante forêt d'orangers, de ci-

(1) *Bibliothèque des Croisades*, tome I.

citronniers , d'oliviers , de cédrats , de vignes , de cerisiers , de poiriers , de pruniers , d'amandiers , d'abricotiers , de pêcheurs . On cultive dans cette forêt toutes sortes de légumes , et principalement les melons et les pastèques , renommés dans toute l'Asie Mineure . Vous voyez dans ces beaux jardins de longues allées silencieuses , formant de verdoyants berceaux ; puis ce sont des bosquets touffus , capricieusement arrangés par les mains de la nature . Entre les allées et les bosquets s'étendent de charmantes pelouses , des prairies émaillées de fleurs de toutes nuances . Une multitude de ruisseaux , qui prennent leurs sources au pied du Mont-Moursour , coulent à pleins bords à travers ces campagnes resplendissantes comme au premier jour de la création . Tout ici respire la fraîcheur , la vie , le calme des bois . Depuis un mois , mes yeux ne s'étaient arrêtés que sur des plaines arides et brûlantes ; en sortant de ces mornes solitudes , je me suis senti renaître à la vie au milieu de cette nature si pompeuse , si riante et si riche . C'est avec bonheur que j'ai entendu de nouveau le bruit des eaux murmurantes , le chant de l'alouette et du *bulbul* , le frémissement de la brise à travers les peupliers , les chênes et les platanes .

Les traditions des peuples de ces contrées placent à Ieni-Malattia le berceau du genre humain , le terrestre paradis où fut créé le premier homme . Les habitants de Ieni-Malattia disent que leurs campagnes seules , dans toute la Mésopotamie , répondent à l'idée qu'on peut se faire de la demeure de nos premiers parents . Je ne m'arrêterai point à discuter de pareilles traditions ; mais je ne me promène jamais dans les jardins de Malattia sans penser aux charmantes peintures de l'aveugle d'Albion , le chantre de la première famille humaine . J'aime à répéter surtout le passage suivant du *Paradis perdu* , traduit par un autre poëte aveugle qui fut votre ami :

.
 J'aimerais mieux conter comment cette onde pure
 Verse en flots azurés , en nappes de saphir ,
 Mille brillants ruisseaux que ride le zéphir ,
 Qui , tous , se défiant dans leur course rivale ,
 Baignent les sables d'or , la perle orientale ,
 Et fuyant , s'égarant , et revenant encor ,

Roulent de leur nectar le liquide trésor ;
Sous la voûte des bois , dans la plaine brillante ,
Visitent chaque arbuste , abreuvent chaque plante ;
Désaltèrent ces fleurs , les délices des yeux ,
Ces fleurs dignes d'Eden , ces fleurs dignes des cieux .
Aux froids compartiments , aux formes régulières ,
L'art n'assujettit point leurs tribus prisonnières ;
La nature , au hasard , d'une prodigue main ,
De la terre émaillée en a paré le sein .
L'une s'épanouit aux doux feux de l'aurore ;
Des flammes du midi cette autre se colore ,
Et , fière d'étaler son calice vermeil ,
S'ouvre amoureusement aux rayons du soleil ;
D'autres , aux bois touffus , au sein des forêts sombres ,
Dont les épais rameaux rembrunissent les ombres ,
Aiment à confier leurs modestes attraits ,
Sources de voluptés et bientôt de regrets (1).

Je ne vous ai encore entretenu que des campagnes de Malattia, sans dire un mot de la cité ; c'est que j'ai dû commencer par vous parler de ce qui frappe d'abord la vue. Or ce qu'on découvre d'abord en arrivant ici, ce sont d'immenses jardins ; la ville se dérobe aux regards, elle est comme cachée dans les riantes profondeurs de ces bois. Malattia ne ressemble pas à une cité, mais à une multitude de villas dispersées, et que l'œil est obligé de chercher. La cité nouvelle compte quinze mille Turcs et cinq mille Arméniens. Toutes les maisons n'ont qu'un seul étage et sont construites en terre. Chaque demeure est enfermée dans l'enceinte d'une muraille de boue ; cette muraille est peu élevée et couvre un espace de cent pas carrés. La ville n'a aucun édifice remarquable ; les mosquées, les églises, les bains, les karavanseraïs, les bazars, ne sont pas construits avec plus de solidité que les habitations.

Le lendemain de notre arrivée à Ieni-Malattia, nous eûmes la visite d'un Italien nommé Andrea Magdaleno. Cet Italien est le médecin de Hafiz-Pacha, gouverneur de la cité et général en chef de l'armée du Taurus. Andrea a été compromis dans les

(1) Delille, traduction du *Paradis perdu*, chant iv.

dernières révolutions d'Italie, et c'est en Orient qu'il est venu chercher un refuge. Sa femme est de Florence; ils habitent ce pays depuis deux ans. La signora Magdaleno est jeune encore; elle ne manque ni d'esprit ni d'instruction. Sa vie, dans ces lointaines contrées, est pleine d'ennui et de tristesse; tout ce qui l'environne à Malattia est si loin de ses goûts, de ses habitudes! Dans sa fuite précipitée avec son mari, elle n'a pu, dit-elle, emporter aucun instrument de musique, aucun livre; ses seules distractions sont les heures qu'elle passe avec les femmes de Hafiz-Pacha. J'ai profité d'une aussi favorable occasion pour m'instruire sur les mœurs, les coutumes des femmes du harem. Vous avez consacré, dans la *Correspondance d'Orient*, deux chapitres aux femmes turques. Les détails que vous allez lire ajouteront peu de chose à ce que vous savez déjà sur ce curieux sujet; mais ayant écrit ces détails sous la dictée d'une femme dont la moitié de la vie s'écoule dans un harem, j'ai pensé qu'ils pourraient vous offrir quelque intérêt.

Hafiz-Pacha a quatre femmes légitimes. La plus âgée n'a que vingt-deux ans. Aucune d'elles n'a encore été mère. Deux de ces femmes sont Géorgiennes, et deux Circassiennes. Elles sont toutes remarquablement jolies. Une surtout, une Circassienne, appelée Fatmé, est ravissante de beauté et de grâce. Fatmé n'a que dix-huit ans. Dans cette saison elle n'est vêtue que d'un simple caleçon de mousseline blanche au-dessus duquel est une tunique en soie bleue qui descend jusqu'aux genoux; ses pieds sont emprisonnés dans des babouches toutes couvertes de pierres précieuses. Elle porte toujours sur la tête une petite calotte rouge ornée de trois diamants. Fatmé a coutume de venir rêver toute seule dans un charmant kiosque peint en arabesques, situé dans un coin du jardin de Hafiz-Pacha. Dans le kiosque est un bassin entouré d'un divan écarlate à franges d'or. Fatmé s'étend négligemment sur ce riche divan, prend un instrument de musique semblable à une petite mandoline et met son bonheur à chanter des chansons d'amour en s'accompagnant de sa mandoline. Voici la traduction de deux couplets d'une des chansons de la belle Fatmé.

I.

« Mon ami, mon maître, est venu nonchalamment vers moi ; l'ivresse de l'amour embellissait sa paupière. J'étais troublée de son regard. Je jure par le noir de tes yeux et par le tombeau du prophète, ô mon ami, que ton amour me rend folle!... Pose ton front sur mon sein, ô mon ami ! Pose ton front sur mon sein et parle-moi !... Pour un baiser de toi je donnerais toutes les perles, tous les diamants des sultanes ! »

II.

« Hier, quand la lune montait, montait vers les cieux, quand le bulbul chantait, quand le vent soupirait, mon maître est monté sur son coursier ; il est parti avec ses bataillons et m'a défendu de le suivre !... Si je disais toute la souffrance que me cause ton absence, ô mon bien-aimé, j'apprendrais aux petits des colombes à pleurer et à gémir ! »

Voici maintenant comment s'écoule la vie des dames du harem. Pour elles toutes les journées se ressemblent. Ces dames se lèvent à dix heures du matin. La première moitié de la journée est consacrée à la toilette. Des négresses s'occupent à nouer leurs cheveux en mille tresses, à leur teindre les sourcils de noir, à donner une couleur orange à leurs doigts et à la paume de leurs mains avec la poudre du héné. L'autre moitié du jour se passe entre la pipe, le narguillé et des conversations qui feraient rougir les femmes les moins prudes de l'Europe. Une de leurs plus grandes jouissances, c'est la danse. Il n'est pas de la dignité des épouses légitimes de se livrer elles-mêmes à cet amusement ; ce sont ordinairement les esclaves qui dansent devant leurs maîtresses. Cependant les dames du harem dansent quelquefois elles-mêmes. Ces danses lascives sont accompagnées de paroles obscènes et désordonnées. Les terrestres voluptés sont les seuls rêves, les seules occupations de ces femmes ; les joies intellectuelles leur sont inconnues. Il est rare, très-rare, de voir une femme turque sachant lire et écrire. Une chose plus

déplorable encore, c'est l'absence presque totale du sentiment religieux dans les harems. Les principes de religion, si profondément enracinés dans l'esprit et le cœur des Turcs, sont à peine connus de leurs femmes. La loi les dispense, d'ailleurs, de pratiquer les actes religieux. Ce n'est qu'aux femmes âgées qu'on permet d'aller prier dans les mosquées. « Voilà plus d'un an que je vois chaque jour les femmes de Hafiz-Pacha, me disait la signora Andréa, et jamais je ne les ai trouvées en prière, jamais je ne leur ai entendu parler religion. »

Ces femmes qui n'ont pour partage que les jouissances matérielles, peuvent-elles connaître le vrai bonheur? le bonheur ne peut exister que pour celles qui donnent des enfants à leur maître, parce que celles-là sont toujours respectées, et aussi parce qu'une femme trouve toujours des consolations dans l'amour qu'elle a pour ses enfants. Malheureusement, il se rencontre, dans les harems, peu de femmes qui aspirent aux joies maternelles. Ni le besoin d'aimer des êtres qu'elles mettraient au monde, ni la certitude de se voir entourées de considération en devenant mère, n'étouffe dans leur esprit l'horrible pensée de l'infanticide. Dans aucun coin de la terre ce crime ne se rencontre comme dans les harems de Turquie. L'idée qui pousse les femmes à ce crime, c'est que de nombreuses couches hâteraient la perte de leur fraîcheur, la perte de leur beauté. Nous aimons à remarquer ici que ce crime ne se rencontre jamais chez les femmes du peuple. On vante la vertu des femmes appartenant à la classe pauvre de la nation ottomane. Dans cette classe, il est d'ailleurs peu d'hommes qui aient plus d'une épouse; car, en Turquie, le nombre des femmes, dans une seule maison, est en raison de la richesse du mari. Chez les musulmans, les femmes sont un objet de luxe: un Turc met de l'orgueil à avoir plusieurs femmes, comme il en met à posséder plusieurs chevaux.

Je ne veux pas traiter à fond la question de la destinée des femmes turques; cela m'entraînerait trop loin. Du reste, les considérations philosophiques et morales que vous avez tirées de ce sujet dans le deuxième volume de la *Correspondance d'Orient*, ne laissent rien à désirer. Je me bornerai à quelques généralités.

Au sein de la famille chrétienne, où elle est placée dans toute sa dignité, la femme exerce une grande et salutaire influence;

nous tous, qui avons été élevés par des mères chrétiennes, cherchons en nous-mêmes, et nous verrons que tout ce qu'il y a de vertueux, de bon dans notre âme, nous l'avons reçu de notre mère. En serait-il de même pour un peuple qui ne considère la femme que comme un instrument que Dieu laissa tomber de ses mains puissantes pour multiplier la race humaine ? Quelle éducation peut-elle donner à ses enfants, cette mère qui n'en a pas reçu elle-même ? Quelle instruction peut-elle donner, cette mère à qui l'on n'a rien voulu apprendre, pas même l'existence de Dieu ? Aux yeux du philosophe, du moraliste, la situation des femmes, vis-à-vis la société turque, est une des grandes plaies qui ont conduit à la mort l'empire ottoman.

Le Koran, on le sait, permet aux musulmans d'épouser quatre femmes, et d'en prendre autant qu'ils peuvent en nourrir. Ceci touche au côté le plus sensible de la nation ottomane. La polygamie est non-seulement une grande cause de dépopulation, mais c'est là encore la source de ces abominables vices si répandus dans tout l'Orient. Une autre cause du décroissement successif des familles en Orient, « c'est, comme dit Montesquieu, cette multitude d'hommes morts dès leur naissance, ces êtres mutilés dont la vie s'écoule tristement dans la surveillance du sérail. Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en suivre ? Quelle perte pour la société ? » Ne sont-ce pas là, je le demande, de bien grands obstacles à la civilisation qu'on veut introduire chez les Turcs ? et ces obstacles se trouvent précisément dans le Koran, ce livre d'où découle tout ce qui constitue la vie politique et religieuse des Osmanlis. Pour arracher les musulmans à leur ignorance, il faudrait donc commencer d'abord par jeter au feu une bonne partie du livre de Mahomet.

L'Euphrate, appelé *Mourad-Souïou* (eau du désir) par les gens du pays, n'étant qu'à trois lieues de Malattia, je n'ai pu remettre plus longtemps à le visiter. Hier, à midi, nous nous sommes acheminés vers le grand fleuve. En partant de Malattia, on va directement à l'antique Mélitène. La route se dirige au nord-est ; on arrive sur la rive droite de l'Euphrate, en passant par une plaine nue, où se montrent çà et là quelques tentes de Turcomans.

Il y a sur la surface de la terre des villes, des montagnes, des plaines, des fleuves dont le nom se mêle aux plus beaux souve-

nirs, aux plus belles gloires. L'Euphrate est glorieux entre tous les fleuves. Son nom est écrit dans la première page du premier livre qui ait paru chez les hommes. « Dans le jardin des délices, dit la Genèse, coulait un fleuve qui se divisait en quatre canaux; l'Euphrate était un de ces canaux. » Mon premier désir, en voyant l'Euphrate, fut de boire de son eau, de plonger ma tête dans son sein. Puis mes regards restèrent attachés sur le fleuve; ma pensée flottait dans les temps évanouis. Le bruit des ondes de l'Euphrate arrivait à mon oreille comme des accents solennels échappés de la lyre des rois et des prophètes du Seigneur. Il est si poétique, le grand fleuve où soupirait Israël proscrit, et qui vit autrefois les harpes saintes tristement suspendues aux saules de ses bords. Assis comme l'exilé de Sion sur ces mêmes rives, je répétais l'hymne mélancolique *super flumina Babylonis*; le souvenir de la patrie absente, le souvenir de ma mère, de mes amis, avait ému mon cœur et m'arrachait des larmes.

Quand même les annales des vieilles sociétés humaines ne jetteraient pas sur l'Euphrate un si beau prestige de poésie, ce fleuve exciterait encore l'admiration du voyageur, par la seule idée du pays que parcourent ses ondes. A partir du mont *Bingoneïl* (mille sources), le mont Obus des anciens, d'où jaillissent ses eaux, l'Euphrate ne coule, jusqu'à son embouchure, qu'à travers des plaines sans végétation et sans fleurs, tristes et lugubres, plaines où l'œil ne s'arrête que sur des sables brûlants! Il y a des contrées de l'Asie orientale qui ne seraient que des solitudes arides si l'Euphrate, comme une providence, n'allait les visiter. Aussi, qu'elle est grande, la vénération des peuples du désert pour l'Euphrate! Ces mots, Mourad-Souïou (eau du désir), expriment dans leur langue quel fervent amour ils ont voué au grand fleuve.

Des deux branches de l'Euphrate, celle que nous voyons ici est la plus considérable. L'autre branche appelée *Frat*, prend sa source dans les montagnes qui avoisinent Erzeroum et se mêle à Mourad-Souïou, non loin du bourg de Zilé en Arménie. On a compté que, depuis la réunion des deux branches jusqu'à son embouchure dans le golfe Persique, l'Euphrate a trois cent quatre-vingt-cinq lieues de cours. Vous savez qu'il quitte le nom de Mourad-Souïou pour reprendre le nom de *Chat-el-Arabe*

(fleuve d'Arabie) à Korna, lieu où le Tigre se joint à ce fleuve.

Au lieu même où j'ai visité Mourad-Souïou, est l'embouchure d'une rivière considérable appelée *Tokma-Schaï*. Cette rivière, dont les bords sont couverts de roseaux et de petits saules, est la même que celle qui porte le nom de Kas-Keus-Schaï dans la plaine de Malattia. Sur la rive droite de l'Euphrate, apparaît un village turc du nom de *Schers-Arslan*. Le lit du Mourad-Souïou n'a point ici une grande profondeur; sa largeur est de soixante pas environ; ses bords sont sablonneux et sans arbres; le fleuve coule paisiblement. Son cours est borné au nord par une longue chaîne de montagnes, absolument nue et d'un aspect désolé. Au midi se déploie la vaste plaine de Malattia parsemée de tentes habitées par des Turcomans.

C'est à Schers-Arslan qu'on passe l'Euphrate pour aller dans le pays de *Karpout*, l'ancienne *Charpote*. Ce passage s'effectue sur un bateau assez curieux pour que je vous le fasse connaître. Ce bateau, qu'on appelle *kellek*, se compose de seize outres gonflées et attachées carrément les unes aux autres. Sur les outres repose une espèce de claie faite avec des branches d'arbre entrelacées. On ne transporte là-dessus que les voyageurs et les bagages; les bêtes de somme traversent le fleuve à la nage; seulement on les guide avec une corde. Deux hommes font mouvoir ce radeau avec des rames qui ont la forme d'une raquette. Ce genre de bateau date, dans le pays, d'une époque très-reculée. Xénophon nous apprend que ses soldats traversèrent quelquefois l'Euphrate sur des outres gonflées pour aller chercher des vivres. Un Grec des Dix mille proposa au général de faire passer quatre mille hommes d'infanterie sur mille outres enflées. Le même moyen fut employé par Alexandre pour passer l'Araxe, quand il poursuivait Bessus dans la Bactriane. C'est de cette manière enfin que l'empereur Julien, dans sa marche vers l'Asie orientale, passa l'Euphrate à Hierapolis, aujourd'hui *Bambouk*, ville située à deux journées au nord-est d'Alep.

Je voulus aller de l'autre côté de l'Euphrate, sur un de ces radeaux. Nous avons pour bateliers deux Kurdes tout nus; leurs formes étaient herculéennes; une barbe noire couvrait leur poitrine. Deux Osmanlis étaient au nombre des passagers; ils conduisaient chacun un cheval arabe de toute beauté. Ces deux chevaux fougueux firent tant d'efforts en nageant qu'ils

arrachèrent les cordes des mains des conducteurs. Aussitôt nos deux nautonniers jetèrent leurs rames, saisirent avec leurs mains la queue des chevaux, et ce furent alors ces superbes coursiers qui nous entraînent sur la rive septentrionale du fleuve. Cette singulière embarcation ne ressemblait pas mal au char de Neptune courant sur les flots.

BAPTISTIN POUJOLAT.

LA

BELLE SAISON

DE LONDRES.



A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Je suis on ne peut plus charmé, monsieur, puisque vous me faites l'honneur de me demander quelques notes sur le petit voyage que je viens de faire en Angleterre, de m'être trouvé à Londres pendant les mois de juin et de juillet. Si aussi bien, en effet, le hasard m'eût conduit en Angleterre à une tout autre époque je serais dans la nécessité de me taire, sous peine de n'avoir à vous dire que des choses banales comme en contiennent tous les *Guides du Voyageur*. Aujourd'hui, grâce à Dieu, je peux garder le plus complet silence sur les monuments de Londres, que tout le monde connaît pour les avoir vus, ou par les livres ; je peux repousser du bout de ma plume les noms de Westminster - Abbey, de la Tour de Londres, de Regent's-Park, etc., objets de curiosité au sujet desquels les renseignements foisonnent ; je peux m'abstenir même de maudire les brouillards de la Tamise, lieu-commun passé de mode ; car j'ai

à vous donner du fruit très-nouveau. Pendant les mois de juin et de juillet, chaque année, Londres se transforme. Londres n'est plus du tout alors la ville morne, froide, obscure, de décembre ni même d'avril ; Londres se peuple de belles dames, de somptueux équipages, de chevaux magnifiques ; son ciel se déride et s'éclaire de quelques chauds rayons de soleil. En un mot, juin et juillet sont les deux mois favoris de la société anglaise ; juin et juillet, à Londres, correspondent à janvier et à février chez nous, c'est-à-dire que c'est le temps des grands dîners, des soirées dansantes, des concerts, des spectacles, des plaisirs de tout genre ; c'est la belle saison enfin. Or ne voilà-t-il pas un charmant sujet de lettre, je vous prie ? Sujet admirable et inépuisable, car chaque année le rajeunit et le renouvelle ; sujet qui offre au lecteur comme au narrateur la réunion des plus précieux avantages du monde, les avantages de l'intérêt, de la variété et de l'à-propos.

Et voyez tout de suite l'importance d'un tel sujet ! J'entre à peine en matière, que voici déjà une question qui se présente, à savoir : comment il se fait que l'Angleterre choisisse précisément, pour ses joies et pour ses fêtes, les deux mois pendant lesquels la France élégante, mieux avisée et très-logique, s'en va chercher au loin les eaux les plus fraîches, les bois les plus solitaires et les plus épais ? A cette question les ennemis *quand même* de l'Angleterre se hâteront de répondre : que c'est là une habitude qui montre bien jusqu'où l'aristocratie anglaise pousse à la fois la petitesse et l'insolence, puisqu'elle n'agit ainsi que pour ne ressembler à personne, pour se distinguer de la France et du reste du monde, pour faire bande à part parmi les nations. Si tel était le but que poursuit l'aristocratie anglaise en se livrant à l'habitude singulière dont je parle, j'avoue que je serais moins disposé à la blâmer qu'à la plaindre ; il y aurait évidemment plus que de la sottise dans une pareille conduite, il y aurait de la folie. Mais moi, tout en professant pour le porter et le rosbif, comme pour le pudding et les légumes cuits à l'eau claire, une médiocre estime, je n'hésite pas à prendre la défense de l'Angleterre en cette occasion ; car je suis certain qu'il y a, dans le choix de la saison appelée la belle saison anglaise, beaucoup moins de machiavélisme qu'on n'a l'air de le supposer. Pourquoi ne serait-ce pas là, au contraire, une nouvelle preuve

de la supériorité de la France? Qui empêche d'affirmer que l'Angleterre ne peut se divertir, avant que la France, éprouvant le besoin d'un peu de repos, ne l'y autorise? L'hiver, n'est-ce pas chez nous qu'affluent tous les talents de premier ordre? n'est-ce pas pour nous que chantent les plus mélodieux gosiers, que résonnent les instruments les plus vibrants et les plus sonores, que luttent entre eux les artistes et les inventeurs? Paris une fois parti pour la campagne, Londres, ni plus ni moins qu'une province française, se régale des mets oubliés sur notre table. Londres se divertit après Paris, comme le serviteur dîne après son maître; voilà, je crois, toute la question. Au reste, quelle que soit la raison du fait, peu importe. Ce qui importe, à l'heure présente; c'est que nous jouissions, vous et moi, des plaisirs qui nous sont offerts.

Bon Français que je suis, je vous ferai entrer tout de suite à Saint-James'-Theatre, où travaille une troupe française. La distraction ne sera pas grande, vu la pauvreté de la littérature et de la troupe intrônisées à Saint-James'-Theatre; il n'est peut-être pas sans intérêt pour vous, cependant, de savoir que le théâtre français jouit momentanément à Londres d'une défaveur complète, et il est bon que vous sachiez pourquoi. Pourquoi? parce que, d'abord, les affiches n'offrent jamais à la curiosité publique un seul nom populaire. Annonce-t-on une pièce nouvelle, les rôles principaux seront remplis par MM. Auguste, Ferdinand, Eugène, par M^{mes} Eugénie, Clémence, Victorine, etc. Je copie textuellement ces noms sur une affiche que j'ai rapportée, et qui est sous mes yeux. Bel appât pour la foule! Si, au moins, le théâtre s'efforçait de contre-balancer l'insuffisance de sa troupe par la valeur des ouvrages qu'il représente! Point du tout. Au lieu de monter les plus belles tragédies de Corneille ou de Racine, ou les premières venues des comédies de Molière, ou quelques-uns des drames modernes qui ont eu le plus de retentissement dans la presse, l'administration de Saint-James'-Theatre s'amuse à donner les pires vaudevilles du Vaudeville, des Variétés ou du Palais-Royal; ouvrages, les auteurs eux-mêmes en conviennent, tout à fait sans importance littéraire, et qui ne doivent leurs succès, à Paris, qu'au mérite particulier de tels ou tels acteurs pour lesquels ils sont écrits exprès.

Ainsi, j'ai vu jouer, à Saint-James'-Theatre, *Heur et Malheur*

et le *Poltron*. M. Bernard le meilleur acteur de la troupe, sans contredit, chargé du rôle principal de chacune de ces deux pièces, a fait preuve de verve et d'esprit, j'en conviens ; mais comme il est resté loin d'Arnal, tout en voulant imiter les intonations d'Arnal, le jeu de sa physionomie, et ses gestes ! Je sais bien que pour des Anglais, qui n'ont pas vu Arnal, la comparaison n'est pas possible ; règle générale, cependant : un acteur, quel que soit son mérite, n'a rien à gagner, et tout à perdre, à prendre un rôle dans un ouvrage — je dis un mauvais ouvrage — qui a été écrit pour un autre que lui. Jouer une pièce comme *Robert-Macaire*, par exemple, devant un public étranger, à la bonne heure ! L'acteur, à moins d'un mérite hors ligne, ne trouvera peut-être pas plus son compte ici que dans les pièces désignées précédemment, en raison de l'éclat jeté sur ce rôle par l'artiste qui le créa ; l'administration, dans tous les cas, pourra raisonnablement espérer d'attirer la foule par la seule réputation de l'œuvre ; ce qui est précisément arrivé, moi présent. Vous pensez bien que, si je cite ce fait, c'est uniquement à l'appui de l'opinion générale que j'avance, et non pour le plaisir de de me déclarer amateur de *Robert-Macaire*. Et je conclus par ceci : Saint-James'-Theatre étant en pleine déroute, est-ce à la troupe ou à la littérature de Saint-James'-Theatre qu'il faut s'en prendre ? aux deux, selon moi. Dans l'intérêt de notre dignité littéraire, il serait donc à désirer que l'administration de Saint-James'-Theatre, se résignant à des sacrifices momentanés, troquât son misérable répertoire contre un répertoire sérieux, tragédies ou drames, tragédies et drames si cela était possible, et que, M^{mes} Clémence et Victorine retournant pour le reste de leurs jours dans quelque province obscure, leurs noms fussent remplacés sur les murs de Londres, en juin et juillet de l'année prochaine, par les noms si justement populaires de M^{lle} Rachel et de M^{me} Dorval.

Mais, pour vous consoler un peu du mauvais succès de nos armes dramatiques à Londres, apprenez que le fameux Covent-Garden n'est guère plus en faveur que Saint-James'-Theatre, malgré MM. E. Lytton Bulwer et Macready, et quoi qu'en dise le duc de Sussex. Je n'ai pas été médiocrement étonné, je l'avoue, en lisant le discours prononcé l'autre jour, par le duc de Sussex, dans un diner offert à M. Macready à la taverne des

francs-maçons. Le noble orateur, après un juste hommage rendu au talent du premier tragédien de l'Angleterre, le félicite hautement d'être parvenu, en deux années de direction, non-seulement à préserver Covent-Garden d'une ruine irréparable, non-seulement à y ramener la foule, mais encore à extirper de Covent-Garden une lèpre qui en rendait l'approche impossible au père de famille et à l'époux. J'approuve pleinement le duc de Sussex dans tous les éloges qu'il accorde à Macready comme acteur. Je conviendrai même avec lui que, comme directeur, Macready mérite également des éloges sans réserve, pour avoir rendu Shakspeare à la scène et joué les pièces de Byron. Sans approuver les conceptions dramatiques de Byron à l'égal de celles de Shakspeare, Dieu m'en préserve ! je comprends très-bien, cependant, qu'il y avait lieu à placer des espérances sur un nom pareil. Mais ici, telle douleur que j'en éprouve, commence mon désaccord avec le noble orateur ; car, assistant à une représentation du *Richelieu* de M. E. Lytton Bulwer, joué par Macready à Covent-Garden, je dois dire que j'ai eu à ma disposition vingt bancs pour un, vingt loges pour une, et que le foyer public ne m'a point paru du tout un lieu où le père et le mari, pour parler le chaste langage de l'oncle de la reine, se pussent promener *sans crainte de voir blesser la pudeur des êtres qui leur sont plus chers que la vie*. Loin de là, je suis resté tout aussi surpris de la qualité que de la rareté des spectateurs présents à Covent-Garden. A ce point que, sans être un puritain farouche, ni un quaker, je me suis très-sérieusement demandé comment une prostitution si effrontément affichée pouvait se concilier, en Angleterre, avec la pruderie inimaginable qui est le fond des mœurs du pays.

J'ai eu le spectacle d'un autre genre d'effronterie, à New-Strand-Theatre, établissement dramatique tout à fait dans le goût de notre théâtre du Palais-Royal ; j'y ai vu jouer, sous le titre du *Lac des Fées*, et donné pour une œuvre originale, un vaudeville de tous points conforme, comme poëme, à l'ouvrage de MM. Scribe et Auber qui porte le même nom. Pas une situation changée, pas une scène transposée, pas un personnage retranché ou modifié ! seulement, au *Lac des Fées* de M. Scribe l'auteur anglais anonyme n'avait emprunté que les trois premiers actes, voulant sans doute se réserver les honneurs d'un

dénoûment. Ce dénoûment consiste à faire descendre la fée Zeïla dans un cachot où Fritz est enfermé, au lieu de la faire descendre, avec M. Scribe, dans une mansarde où Fritz va se suicider.

M. Alexandre Lee Esq., chargé de la partie musicale de ce vaudeville, a eu du moins le double bon goût de ne rien emprunter à M. Auber. Les airs qu'il a écrits sont languissants, monotones, uniformes, mais enfin ils lui appartiennent. Le susdit vaudeville ne serait certainement pas meilleur pour un centime, lors même que la musique de M. Auber aurait été littéralement appliquée à la traduction anglaise ; M. Alexandre Lee, en dédaignant l'œuvre de son rival d'outre-Manche et en essayant ses propres forces, a donc fait preuve d'intelligence en même temps que de bon vouloir. L'administration de New-Strand-Theatre, toutefois, n'en demeure pas moins sous le coup d'une accusation de piraterie, accusation qui s'aggrave encore par la récidive. Le soir dont je vous parle, en effet, j'ai vu jouer, tout à côté du *Lac des Fées*, vaudeville, une farce, intitulée *le Jardinier du Roi*, qui était, mots pour mots, la pièce jouée autrefois, rue de Chartres, sous le titre de *Monsieur et Madame Galochard*. Il se peut bien, vraiment, que les Anglais soient, ainsi qu'ils l'affirment, les premiers hommes du monde en matière industrielle ; il se peut bien qu'ils aient le droit de nous contester, à leur profit, toutes sortes d'inventions touchant la vapeur, le charbon ou la ferraille ; en revanche, monsieur, vous le voyez, ils ne sont guère novateurs en affaires d'imagination. Si au moins ils en convenaient et y mettaient de la franchise ! mais jugez de leur bonne foi littéraire par le fait suivant, que je vous garantis authentique. Dans une collection nationale de leurs pièces de théâtre se trouve, tout au long, le *Tartufe* de Molière traduit en prose anglaise, sans indication de source, sous le faux nom de *l'Hypocrite*, et portant le nom du traducteur pour nom d'auteur.

Sortons cependant de New-Strand-Theatre, aussi désert que Saint-James'-Theatre, et, si nous voulons avoir place, courons bien vite au Théâtre de Sa Majesté. Vous ne serez plus surpris, je pense, de la solitude des autres salles de spectacle, en voyant combien celle-ci est pleine : le public ne peut pas être partout à la fois. Si vous me demandez ce qui motive la préférence du

public pour Queen's-Theatre, je vous prierais, pour toute réponse, de m'indiquer un seul grand talent en Europe, danse ou musique, bien entendu, qui ne soit pas à Queen's-Theatre, un seul élément de succès que le directeur de Queen's-Theatre ait négligé. La France, la Russie et l'Italie se donnent la main à l'Opéra de Londres. M^{lle} Taglioni, aujourd'hui sylphide et bohémienne tout ensemble, y vient agiter ses ailes et faire claquer ses castagnettes, castagnettes sans rivales, comme ses ailes, et dont la France oublieuse, hélas ! n'entendra jamais peut-être le divin bruit ; la sœur de M^{me} Malibran, M^{lle} Pauline Garcia, y prélude à des triomphes dont l'ombre de son illustre sœur ne pourra manquer, dit-on, d'être jalouse ; M^{me} Persiani, gosier merveilleux qui n'a pas son pareil au monde, y prodigue tout cet art de vocalisation où elle est maîtresse, tous ces trésors de mélodie gracieuse et tendre que personne ne songe à lui disputer ; Mario, jeune chanteur de tant d'espérances, traité déjà par M. Duprez en concurrent redoutable, y affermit sa voix, y assure sa méthode, à côté de ces grands artistes dont la renommée égale le mérite, Lablache, Tamburini, Rubini ! Quel théâtre au monde pourrait lutter, je vous prie, avec une scène occupée de la sorte ? Si l'Opéra de Londres n'a ses beaux jours qu'après Paris, après Naples, après Saint-Petersbourg, après Vienne, il ne perd rien pour attendre, certes, et je ne sais guère comment il lui serait possible de provoquer davantage la sympathie et la curiosité. Ajoutez à cela que rien n'est beau comme le coup d'œil offert par ces centaines de loges garnies de jeunes et jolies femmes (il y en a aussi de vieilles et laides, malheureusement !), noyées dans un mélange de gaze, de diamants et d'or ! Et puis, toutes les illustrations de l'Angleterre sont là ; illustrations de toute nature, à commencer par la reine et à finir par lady Blessington, qui a sa loge en face de la reine ; à commencer par lord Wellington, dont la loge est juste au-dessous de la loge royale, et à finir par le comte Dorset, qui a sa place dans la loge de lady Blessington. Y a-t-il, quelque part, un prétendant à une couronne quelconque, un grand personnage exilé, que vous désiriez connaître ? à l'Opéra de Londres vous êtes sûr de le rencontrer. C'est là que j'ai vu, deux mois de suite, un jeune homme récemment célèbre par une conspiration avortée et par de maladroites brochures, le prince Louis Bonaparte. Je n'ai pas

l'honneur de connaître le prince Louis Bonaparte, et je n'ai, politique à part, ni sympathie ni répugnance pour sa personne; je ne puis dissimuler, toutefois, ceci soit dit en passant, que j'eusse mieux aimé le rencontrer partout ailleurs qu'en Angleterre, et surtout partout ailleurs qu'à Queen's-Theatre, vis-à-vis de l'homme de Waterloo. A mon avis, l'Angleterre est le dernier pays que devrait choisir pour refuge un membre de la famille impériale. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* n'a-t-il donc pas été lu par le neveu de Napoléon?

La consommation d'opéras qui s'est faite en deux mois, sous mes yeux, à Queen's-Theatre, est véritablement effrayante. *Lucia di Lammermoor* et la *Sonnambula*, où M^{me} Persiani unit tant d'âme à tant de talent et de science; *I Puritani* et la *Norma*, les deux partitions favorites de M^{lle} Giulia Grisi; *Otello* et la *Cenerentola*, pour les débuts de M^{lle} Pauline Garcia; *Lucrezia Borgia* et *l'Elissir d'Amore*, pour les débuts de Mario; *Don Juan* et *Guillaume Tell*, où toute la troupe italienne chante; tel est, si j'ai bonne mémoire, le catalogue complet des partitions que j'ai entendues. Tous ces ouvrages sont connus à Paris, excepté *Lucrezia Borgia*. Paris fera bien de rester, à ce sujet, dans son ignorance; car *Lucrezia Borgia* est certainement le plus mauvais ouvrage de Donizetti. Il est vrai qu'il a été applaudi à Londres avec tout autant d'enthousiasme, sinon plus, que *Guillaume Tell* et *Don Juan*; mais je n'en soutiens pas moins mon dire, qui devient, par le fait même du parallèle ridicule qu'il autorise, une arme terrible contre le goût musical des Anglais.

Mario, dans le rôle de Gennaro, a montré toutes les qualités sérieuses que le public de Paris lui reconnaît depuis l'hiver dernier: facilité de vocalisation, douceur et force dans la voix, pureté argentine du timbre; sans compter qu'il a beaucoup gagné sous le rapport de ce que l'on appelle l'habitude des planches, comme dans l'art de dire les récitatifs. Le rôle de Nemorino, dans *l'Elissir d'Amore*, a été chanté par lui de manière, également, à ne mériter que des éloges. On m'a assuré, j'ignore si la nouvelle est exacte, que Mario doit faire partie, l'hiver prochain, de la troupe italienne. La rupture de Mario avec l'Opéra, serait pour l'Opéra, à mon avis, une chose très-fâcheuse, mais très-bonne pour Mario, qui n'a plus, rue Lepelletier, que

la musique de M. Halévy en perspective. Triste perspective! Quoi qu'il en soit, je signale ici les progrès du jeune chanteur sur la tête duquel ont été placées tant d'espérances, et je constate le double et légitime succès qu'il a obtenu.

Les débuts de M^{lle} Pauline Garcia étaient protégés par le nom magique de sa sœur; je crois juste de dire, toutefois, que le talent de la jeune artiste est assez grand pour qu'elle eût pu se passer aisément de cette protection. *Otello* et *la Cenerentola*, deux véritables triomphes pour la débutante, qui, particulièrement dans la *romance du saule* et dans l'air final de *la Cenerentola*, s'est placée, comme cantatrice, presque à la hauteur de M^{me} Malibran. Le dirai-je, cependant? je crains que l'éducation musicale de M^{lle} Pauline Garcia n'ait été dirigée avec quelque maladresse. Il me semble que la voix de M^{lle} Pauline Garcia cherche trop à lutter de hardiesse avec les instruments à corde, qu'elle se propose trop fréquemment les transitions extrêmes, ce que j'appellerai les sauts périlleux. Le violon et la voix humaine ne sauraient être régis par la même méthode, soumis au même régime, et je reprocherai précisément à M^{lle} Pauline Garcia de se servir de sa voix comme on se sert d'un violon. Que M^{lle} Pauline Garcia ne remplisse admirablement la tâche difficile qu'elle s'impose, ce n'est pas là ce que je mets en doute; mais n'y a-t-il pas danger pour elle, et danger prochain, à persévérer dans le système dont je parle? voilà la question. Question, du reste, que M^{lle} Pauline Garcia est en état de résoudre mieux que personne, connaissant mieux que personne l'étendue de ses ressources et de ses moyens.

Maintenant, quand j'aurai ajouté que Rubini a joué le rôle d'Arnold, dans *Guillaume Tell*, de façon à faire pâlir M. Duprez; que Lablache a été grand tragédien et excellent chanteur, dans le rôle de Guillaume Tell; que M^{lle} Giulia Grisi est considérablement engraisée, et que M^{me} Persiani est décidément la cantatrice favorite de l'Angleterre, comme elle l'est de la France; il ne me restera plus aucune nouvelle musicale à vous apprendre, sinon ce fait remarquable, qu'un opéra, si admirable soit-il, signé Rossini ou Mozart, peu importe, ne doit jamais espérer d'être joué à Londres plusieurs semaines de suite, ainsi que cela se pratique chez nous. Un opéra, rapsodie ou chef-d'œuvre, qui a fait les frais de trois ou quatre soirées, cède immédiate-

ment la place à un autre. Et comme les Anglais traitent la musique, ils traitent la danse. Un ballet vu trois fois est une vieillerie pour eux.

Cette année, cependant, il y a eu exception à la règle; la danse a obtenu de la part des Anglais une éclatante préférence sur la musique. Pendant que dix partitions, dont je vous dressais la liste tout à l'heure, se substituaient fréquemment l'une à l'autre sur l'affiche, *la Gitana* y prenait si bien racine, qu'après dix-huit représentations successives elle florissait de plus en plus. Je ne vous raconterai pas ce ballet en détail; d'abord, parce qu'ayant été raccourci de deux actes, pour pouvoir s'accommoder du voisinage d'un opéra, ce n'est plus l'œuvre originale; secondement, parce que le sujet et le même que le sujet de *la Gipsy*. Vous ne perdrez rien, au reste, à être privé de mon analyse. Tronqué comme il l'est, le ballet de *la Gitana* est d'une complète insignifiance dramatique, et doit toute sa valeur à M^{lle} Taglioni.

Le succès obtenu par M^{lle} Taglioni dans ce ballet tient du prodige. La circonstance des dix-huit représentations successives, c'est-à-dire de la popularité persistante de *la Gitana* tant que M^{lle} Taglioni est restée à Londres, n'est rien encore à côté des autres preuves que j'ai à vous donner. Je n'insisterais pas sur ce succès, s'il avait eu lieu dans toute autre capitale que Londres, la réputation de M^{lle} Taglioni n'ayant rien à espérer de quelques couronnes ou de quelques phrases laudatives de plus ou de moins. Quand ces couronnes et ces éloges, cependant, sont accordés par l'Angleterre, pays classique de l'indifférence en matière d'art, par le public de Londres, le moins disposé qui soit à l'enthousiasme, il faut bien noter le fait dans un petit coin de l'album de voyage, ne fût-ce que pour son extraordinaire rareté. D'autres en tireront telles conséquences qui leur seront agréables; moi, je me contente de l'enregistrer avec soin. Je ne vous donnerai pas comme preuves du succès de M^{lle} Taglioni, les bouquets innombrables qui tombaient des loges à ses pieds, chaque soir, à la fin du spectacle, bouquets parmi lesquels se trouvait toujours celui de la jeune reine; car vous, sceptique, vous pourriez me répondre que jeter à un artiste des fleurs qui ont perdu leur éclat et leur parfum, est une politesse facile. Je n'invoquerai même pas le témoignage des

nobles *patrons* du théâtre (expression consacrée en Angleterre), qui, arrivés dans leurs loges à onze heures, c'est-à-dire au commencement du ballet, ne se fatiguaient pas plus d'applaudir, de la voix et du geste, que M^{lle} Taglioni ne se fatiguait de danser; car vous, sceptique, vous me répondriez peut-être que les grands seigneurs anglais ne sortent guère de table avant onze heures, et que le mouvement de corps auquel les applaudissements obligent est un exercice très-favorable à la digestion. Mais ce que je vous dirai, comme preuve irrécusable, comme argument sans réplique, c'est que le public anglais, très-peu partisan des démonstrations officielles, et qui se contente ordinairement de rappeler une seule fois un artiste, quand il le rappelle, a fait revenir M^{lle} Taglioni sur la scène, pendant six semaines consécutives, jusqu'à trois fois par soirée. Bien plus, le public anglais, qui pousse la rigidité des mœurs religieuses au point de sortir du théâtre avant minuit, le samedi, afin de ne point profaner le dimanche; ce même public, je l'ai vu, moi qui vous parle, ne pas s'inquiéter de l'heure, et oublier complètement le jour de la semaine, chaque samedi où M^{lle} Taglioni dansait.

Qu'ajouterai-je? Pour imaginer un pareil succès, il faut vous rappeler les incroyables ovations prodiguées par le Paris aristocratique, l'année dernière, à un jeune talent également merveilleux dans un autre genre, à M^{lle} Rachel. Et ce qui rend cette similitude plus frappante encore, en complétant le triomphe des deux artistes, c'est l'accord de la presse et du public pour les admirer. A ce propos, je dois proclamer que la presse anglaise, contre son habitude, l'a emporté en raffinements de galanterie sur la presse française. — « A côté de M^{lle} Taglioni, les autres danseuses sont des figurantes et les figurantes des machines à ressorts, » dit *l'Observer*. « Taglioni, car, en sa qualité d'héroïne dans son genre, elle doit être nommée simplement par le nom qui l'ennoblit et qu'elle ennoblit elle-même, » dit le *Liverpool-Mail*. « Un soleil, une Taglioni, » dit le *John Bull*. « On a rappelé M^{lle} Taglioni deux fois, comme pour s'assurer que c'était bien une mortelle, » dit le *Morning-Chronicle*. — Je n'en finirais pas, si je voulais vous traduire tous les compliments de même nature qui ont été prodigués à M^{lle} Taglioni par les journaux anglais, durant six semaines.

Espérant que vous ne trouverez pas une courte appréciation critique trop déplacée dans une lettre ; espérant, surtout, que mon opinion personnelle ne sera pas, à vos yeux, sans quelque importance, je me hasarde à donner aux éloges de la presse anglaise une confirmation motivée.

Depuis son départ de Paris, c'est-à-dire depuis bientôt trois ans, M^{lle} Taglioni, si invraisemblable que cela puisse paraître, a fait de notables progrès ; non dans la science de son art, bien entendu, cela serait impossible, mais dans l'application de cette science. On avait dit et répété avec affectation, vous ne l'ignorez pas, que la danse aérienne, la véritable danse, après tout, était l'unique domaine de M^{lle} Taglioni ; on lui laissait généreusement le ciel, mais on lui refusait la terre. La sylphide, cependant, convoita la terre, et un beau jour, pour la première fois de sa vie, elle essaya d'y poser le pied. Elle l'y a posé en souveraine, je vous assure. *La Mazourke* et le *pas Bohémien*, deux pas de caractère qui font partie de *la Gitana*, deux pas qui exigent à la fois de la souplesse, de la vigueur, de la légèreté, de la grâce, laisseront bien loin, et pour longtemps, toutes les variétés possibles de *la Cachucha*. Dans ces deux pas, M^{lle} Taglioni résout le problème si difficile d'être invitante et chaste. sylphide et bohémienne tout ensemble, d'unir tous les charmes de la décence aux plus enivrantes séductions de la volupté. Et cela avec quelle noblesse, avec quelle précision, avec quelle élégance, je vous le laisse à penser, monsieur, à vous qui avez applaudi M^{lle} Taglioni dans *la Bayadère*, et dans *la Fille du Danube*, et dans le *Pas de Diane*, ce diamant grec que M^{lle} Taglioni seule pouvait tailler. Bien des gens qui ne reviennent pas de Londres, et qui, depuis trois ans, ont perdu le goût du ballet, par l'excellente raison que les ballets donnés à l'Opéra depuis trois ans n'ont rien à démêler avec l'art de la danse, taxeront sans doute mon enthousiasme d'hyperbolique ; je n'ai qu'un mot à leur répondre : obtenez, si vous le pouvez, que M^{lle} Taglioni passe à Paris, l'année prochaine, deux ou trois mois du congé que Saint-Pétersbourg lui accorde, et peut-être, alors, le moins enthousiaste de nous sera moi.

Voici que mon admiration se calme, car j'ai à vous parler, maintenant, de la peinture et de la littérature anglaise ;

et le sujet n'est pas pour mettre en veine de compliments.

L'exposition de National-Gallery a été d'une faiblesse inqualifiable. Les artistes les plus éminents de l'Angleterre semblaient s'être donné le mot pour désappointer la curiosité publique et jouer avec leur popularité. Parmi les innombrables portraits que j'ai vus à National-Gallery, deux seulement m'ont paru, à quelques légères restrictions près, mériter des applaudissements sincères : le portrait de *Robert Peel esq.* et le portrait de *Mrs. Spurgin*; et ces deux toiles sont signées J. Linnel et R. B. Faulkner, noms presque inconnus. Quant à MM. Pickersgill, A. Morton, M.-A. Shee, Edwin Landseer, ils sont demeurés au-dessous d'eux-mêmes; manque de goût pour le choix des attitudes, mauvais dessin, couleurs fausses, voilà ce que l'on remarque tout d'abord dans les ouvrages qu'ils ont exposés. M. Edwin Landseer échappe seul à un blâme sans réserve, car, dans ses deux très-médiocres portraits de *la Princesse Marie de Cambridge* et de *Miss Élisabeth Peel*, petites filles de quatre ou cinq ans au plus, il a placé deux chiens admirables, un dogue et un carlin non moins précieux comme race que comme travail. Un M. J. Simpson, peintre ordinaire, au dire du livret, de sa très-gracieuse Majesté dona Maria seconde, reine de Portugal, a exposé un portrait de Wellington qui est assez solidement peint, et dans d'assez bonnes conditions de plans et de lignes, mais qui, comme attitude, est de la plus révoltante niaiserie.

Les paysages ne valent guère mieux que les portraits, cette année. Deux toiles de M. William Collins, *les Mendians voyageurs* et *la Scène près de Subiaco*, révèlent incontestablement un pinceau exercé, spirituel, ingénieux et très-habile; mais le paysage, but principal de M. William Collins dans les deux œuvres que je signale, est trop terne et trop pâle derrière les personnages qui occupent en maîtres le devant de ces tableaux. M. Frédérick-Richard Lee, au contraire, a sacrifié volontiers au paysage les personnages qu'il a mis en scène, mais non sans encourir de graves reproches pour le ton laiteux de ses ciels et de ses cabanes, pour la façon dont sont nuancées les feuilles de ses arbres, et surtout pour le caractère essentiellement métallique de ses terrains. De M. Joseph-Mallord-William Turner on ne peut dire qu'une chose, c'est qu'il est devenu fou. La folie seule

a pu guider le pinceau auquel l'Angleterre doit *Cicéron et Agrippine* ; car l'incohérence la plus absolue et la plus affligeante est l'unique mérite, si cela se peut dire, de ces nouvelles toiles de M. Turner. Heureusement, au milieu d'une foule de tableaux de genre, tous plus ou moins médiocres, j'ai trouvé, pour me consoler, une charmante petite toile de David Wilkie, *les Grâces avant le dîner*. Cela est simple, bien composé, suffisamment dessiné, d'une couleur très-harmonieuse ; et en faveur de cette scène villageoise, je pardonne de bon cœur à sir David Wilkie son pitoyable tableau historique dont le sujet est la mort du sultan Tippto-Saib. Comme sculpture, je n'ai vu que la statue d'une petite fille nouvellement née, *Lady Suzan Murray*, par sir Richard Westmacott, qui fût digne d'une sérieuse attention. Tous les autres marbres exposés, à l'exception d'une douzaine, peut-être, que recommandent certaines qualités plus ou moins rares, plus ou moins précieuses, ne valent pas même un regard distrait.

Quant à la littérature anglaise, que vous en dire ? elle est à peu près tombée en quenouille ; la politique la tue insensiblement. Parmi les livres nombreux que cette saison a vu naître, on en aperçoit tout au plus un signé d'un nom d'homme, contre cinq ou six signés par des femmes. La manie d'écrire est passée à l'état de rage chez les femmes anglaises, aujourd'hui. Le capitaine Marryat et M. T. Miller sont les deux seuls écrivains *virils* qui, dans ces circonstances critiques, tiennent tête aux dames avec quelque succès.

La belle Rosamonde, de M. T. Miller, roman dont l'apparition a fait époque à Londres, est une étude ingénieuse et savante du règne de Henri II. L'auteur, déjà connu par plusieurs ouvrages du même genre, n'était pas encore arrivé aussi heureusement que dans son dernier livre à l'union, je ne dis pas de l'intelligence, mais de la science historique et de l'imagination. Les chroniques les plus authentiques et les plus anciennes confirment tout ce qu'avance M. Miller sur l'histoire et les mœurs de l'Angleterre au XII^e siècle, et la critique trouverait peu à blâmer dans la façon dont sont disposés les événements dramatiques choisis ou inventés par l'auteur. Les quatre principaux personnages qui occupent la scène, Rosamonde et Éléonore, Henri II et Thomas Becket, signifiant l'amour dévoué et la pas-

sion de la vengeance, l'honneur chevaleresque et l'ambition, sont tracés d'une main ferme et habile, et se condoient d'un bout à l'autre du livre sans se renverser. Thomas Beckel surtout, autrement dit saint Thomas de Cantorbéry, ce Talleyrand retourné, fait honneur au pinceau de M. Miller, qui ne partage pas, du reste, sur le compte du célèbre intrigant catholique, l'opinion trop intéressée de Bossuet.

Le capitaine Marryat, dans son *Journal en Amérique*, a quitté la lunette du romancier maritime pour la loupe du philosophe observateur. J'approuve tout à fait le capitaine Marryat, qui, soit dit en passant, ne jouit pas en Angleterre de la grande réputation à laquelle on a voulu nous faire croire en France, d'avoir implicitement réfuté les sottises débitées sur l'Amérique par mistress Trollope et par miss Kemble, aujourd'hui mistress Butler. Entre mistress Trollope, sacrifiant sans pitié les républiques du nouveau monde à l'orgueilleuse aristocratie anglaise, et mistress Butler, que sa qualité d'Américaine, qualité acquise par contrat de mariage, rend partielle en sens contraire, il y avait certainement une place à prendre. Le capitaine Marryat l'a-t-il prise? oui; moins belle cependant qu'il l'aurait pu. Je ne comprends pas, je l'avoue, la pensée de M. le capitaine, quand il dit que l'on a toujours eu tort de considérer les habitants de l'Amérique comme une nation, et que les Américains ne seront jamais une nation dans le vrai sens du mot, mais bien une masse de peuple cimentée, jusqu'à un certain degré, par une forme gouvernementale. La définition est aussi inintelligible, à mon avis, que le motif en est puéril. Heureusement, l'ouvrage abonde en observations politiques et commerciales, plus raisonnables que celle-ci, et d'un réel intérêt. Il est fâcheux, toutefois, que l'auteur, procédant systématiquement par antithèses, fasse passer trop souvent son lecteur d'un extrême à l'autre, du fauteuil de la présidence, par exemple, à la halle au poisson; surtout quand son but unique, en s'interrompant au beau milieu des réflexions les plus sérieuses, est de rabaisser le homard anglais au profit du homard américain. Que les homards pêchés sur la côte de Boston soient douze fois gros comme les homards anglais et pèsent jusqu'à trente livres, ainsi que M. Marryat l'affirme, à la bonne heure! mais une rivalité pareille n'ayant de peuple à peuple aucune importance, c'est, de la part d'un marin, trop

montrer le bout de l'oreille que de s'y appesantir complaisamment. Il est vrai que cette digression, comme telle autre de même nature, était nécessaire à M. Marryat pour compléter ses trois volumes in-octavo.

Voici la cohorte féminine qui s'avance. Soyez tranquille, nous ne la passerons pas toute en revue. Au premier rang est M^{me} Bulwer, femme de l'auteur d'*Ernest Maltravers*, qui, sous le titre de *Cheveley* ou *l'Homme honorable*, a publié un gros roman plein d'injures contre son mari. Ce livre, quoique fort goûté en Angleterre par les gens qui aiment le scandale, c'est-à-dire par toute l'aristocratie haute et basse, n'est ni plus ni moins qu'un très-mauvais pamphlet domestique, où la colère tient assez maladroitement lieu de talent. *Han Darrel*, ou *la Gipsy mère* par miss Ellen Pickering, et les *Contes du cœur*, par mistress Bray, sont tout le contraire du roman de mistress Bulwer, c'est-à-dire deux livres à la composition desquels a présidé la sensibilité la plus raffinée. Le livre de mistress Bray, suffisamment caractérisé par son titre, va même, comme la plupart des inventions antérieures de cette dame, jusqu'à la sensiblerie; ce qui n'empêche pas mistress Bray d'être placée dans son pays, par l'opinion publique, à la tête des femmes vouées à la culture du roman. *Han Darrel*, qui a sur les *Contes du cœur* l'avantage d'être une action suivie, pêche essentiellement par la composition. Une bohémienne possédée de l'idée qu'elle occupe un trône, tel est le sujet un peu fantastique de cet ouvrage. Les enfants de la bohémienne, malgré l'illusion de leur mère, n'en sont pas moins malheureux; une des filles, pourtant, adoptée par une grande dame, arrive enfin à jouer un rôle dans le beau monde, rôle que termine le mariage, accompagné de quelques scènes attendrissantes. Cela est assez vulgairement confus et indigeste, vous en pouvez juger.

Le dernier livre dont je veux vous entretenir obtient un grand succès de coterie à Londres, quoiqu'il ne vaille rien du tout, ou pas grand'chose. C'est encore l'ouvrage d'une femme: *l'Oisif en Italie*, par la comtesse Blessington. *L'Oisif en Italie* n'appartient à aucun genre connu et défini en littérature. Ce n'est ni un roman, ni une confession, ni une correspondance; c'est du bavardage, ni plus ni moins. La comtesse en revient à Byron, qu'elle met en compagnie de Napoléon, de Shelley,

de Moore, de Murat, de M^{me} Lœtitia Bonaparte, de Marie-Louise, de Lamartine, du cardinal Gonsalvi, de la duchesse de Saint-Leu, de qui sais-je encore, dans une série d'anecdotes verbeusement et trivialement insignifiantes, et de l'authenticité desquelles il est souvent permis de douter. Vraiment, l'oisiveté ne m'a jamais semblé si peu estimable que depuis qu'elle a inspiré *l'Oisif en Italie*. Et puis, quelle déplorable manie a donc la comtesse Blessington d'intercaler à tout propos, dans sa mauvaise prose anglaise, des locutions françaises estropiées? Certes, M^{me} la comtesse Blessington ne court pas le risque d'être confondue avec M^{mes} Deshoulières, de Tencin, Riccoboni, et autres femmes de lettres accusées d'avoir fait écrire leurs livres par leurs amants ou leurs amis intimes; car si le mauvais goût et la vulgarité, qui caractérisent tous les jeux de mots français sortis de la plume de M^{me} la comtesse Blessington, sont bien le cachet et le privilège de certains hommes, d'un autre côté, il serait difficile de croire que le secrétaire intime de lady Blessington eût assez complètement oublié sa langue maternelle pour ne plus comprendre la valeur des termes qui la constituent.

Vous ne seriez peut-être pas fâché, monsieur, après la lecture de cette interminable lettre, trop longue surtout de ses deux ou trois derniers paragraphes littéraires, si je vous menais visiter les environs de Londres, Hampstead, par exemple, paysage à demi italien; ou Highgate, horizon magnifique, auquel il manque seulement une petite rivière; ou Greenwich, célèbre par le spectacle d'activité maritime dont on y jouit, tout en mangeant les meilleurs poissons et en buvant les meilleurs vins du monde; ou Richmond, vallée médiocre, n'en déplaise à l'opinion vulgaire, mais forêt admirable; ou Hampton-Court, résidence royale inférieure à Versailles, comme jardin et comme architecture, mais supérieure à Versailles de toute la magnifique galerie de tableaux qu'on y admire. Incomparable galerie, en effet, qui, parmi de nombreuses toiles signées Léonard de Vinci, Titien, Rubens, Holbein, Corrège, André del Sarte, montre fièrement douze gigantesques et admirables cartons de Raphaël. Une pareille promenade ne serait pas pour vous déplaire, sans doute; nous ne la ferons cependant pas, car vous m'avez demandé de vous parler de l'intérieur de Londres, non de ses environs et je n'ai point pour système de faire plaisir aux gens

malgré eux. D'ailleurs, une fois sorti de Londres, qui sait où je m'arrêteraï? Je vous entraînerais peut-être à Liverpool, port de mer qui n'a pas son égal au monde, pas même en Angleterre ; à Manchester, où il y a en ce moment de si belles fabriques vides d'ouvriers, et où M^{me} Malibran est morte ; à Birmingham incendiée, et qui fume encore ; et alors, le moyen, s'il vous plaît, de m'en tirer sans quelque petite discussion politique où nous ne nous trouverions peut-être pas d'accord. Mieux vaut donc m'en tenir scrupuleusement à ma promesse, et terminer ici mon odysée.

A propos, cependant ; je ne veux pas terminer sans vous dire, en manière de post-scriptum, que ; la veille de mon départ de Londres, jeudi 25 juillet, j'ai assisté à la première représentation de *la Gipsy*. Je n'ai rien de particulier à vous raconter sur ce ballet, que vous avez pu juger à Paris vous-même ; sachez, seulement, qu'il est très-loin d'avoir réussi à Londres comme à Paris. Le succès a été aussi négatif que possible. Je sais bien qu'il y avait mille raisons pour qu'il en fût ainsi ; d'abord la ressemblance de *la Gipsy*, comme sujet, avec *la Gitana*, applaudie deux mois de suite, et puis le néant de *la Gipsy* au point de vue de la danse, et puis le souvenir trop récent d'une supériorité inimitable, et puis... bien d'autres excellentes raisons, ma foi ! Le public anglais, cependant, sans déroger à ses graves habitudes, et sans coupable complaisance, aurait pu répondre plus courtoisement qu'il ne l'a fait à la pantomime agaçante de M^{lle} Fanny Elssler. Il est vrai de dire, pour l'excuse du public anglais, que, quelques jours auparavant, à une représentation au bénéfice de M. Laporte, directeur de Queen's-Theatre, M^{lle} Fanny Elssler avait voulu à toute force danser un pas à côté de M^{lle} Taglioni ; appelant ainsi une comparaison qui, de l'avis de tout le monde, ne pouvait que lui être fatale. La tentative tourna de telle sorte, en effet, que, M^{lle} Fanny Elssler dut prévoir, dès ce soir-là, le sort réservé à *la Gipsy*. Quelle imprudence, aussi à M^{lle} Fanny Elssler ! Mieux que de l'imprudence, c'était de l'enfantillage ; et malheureusement, il est (dile circonstance, comme tel âge, dans la vie, M^{lle} Elssler a pu s'en convaincre par elle-même, où, même à une jolie femme, il n'est pas permis d'être enfant.

J. CHAUDES-AIGUES.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Florita; par M ^{me} Charles Reybaud.	5
Le procès de Robert d'Artois, dernière partie; par M. Le Roux de Lincy.	44
Vie et aventures de John Davys, troisième article; par M. Alexandre Dumas.	72
Hamilton; par M. Arnould Fremy.	152
Les Poètes populaires de la Bretagne; par M. Ch. de La Villemarqué.	175
La Viergeotte de Joinville; par M. Paul de Musset.	192
Les Fantômes dévoilés, première partie. — Le Bruit; par M. André Delrieu.	212
Critique.—Histoire littéraire de la France avant le xii ^e siècle, par M. J.-J. Ampère; par M. Ch. Labitte.	254
Notes et Sonnets, par M. Sainte-Beuve.	271
Malattia. — A M. Michaud, de l'Académie française, par M. Baptistin Poujoulat.	290
La belle saison de Londres.—A M. le directeur de la <i>Revue de Paris</i> , par M. J. Chaudes-Aigues.	505

FIN DE LA TABLE.







